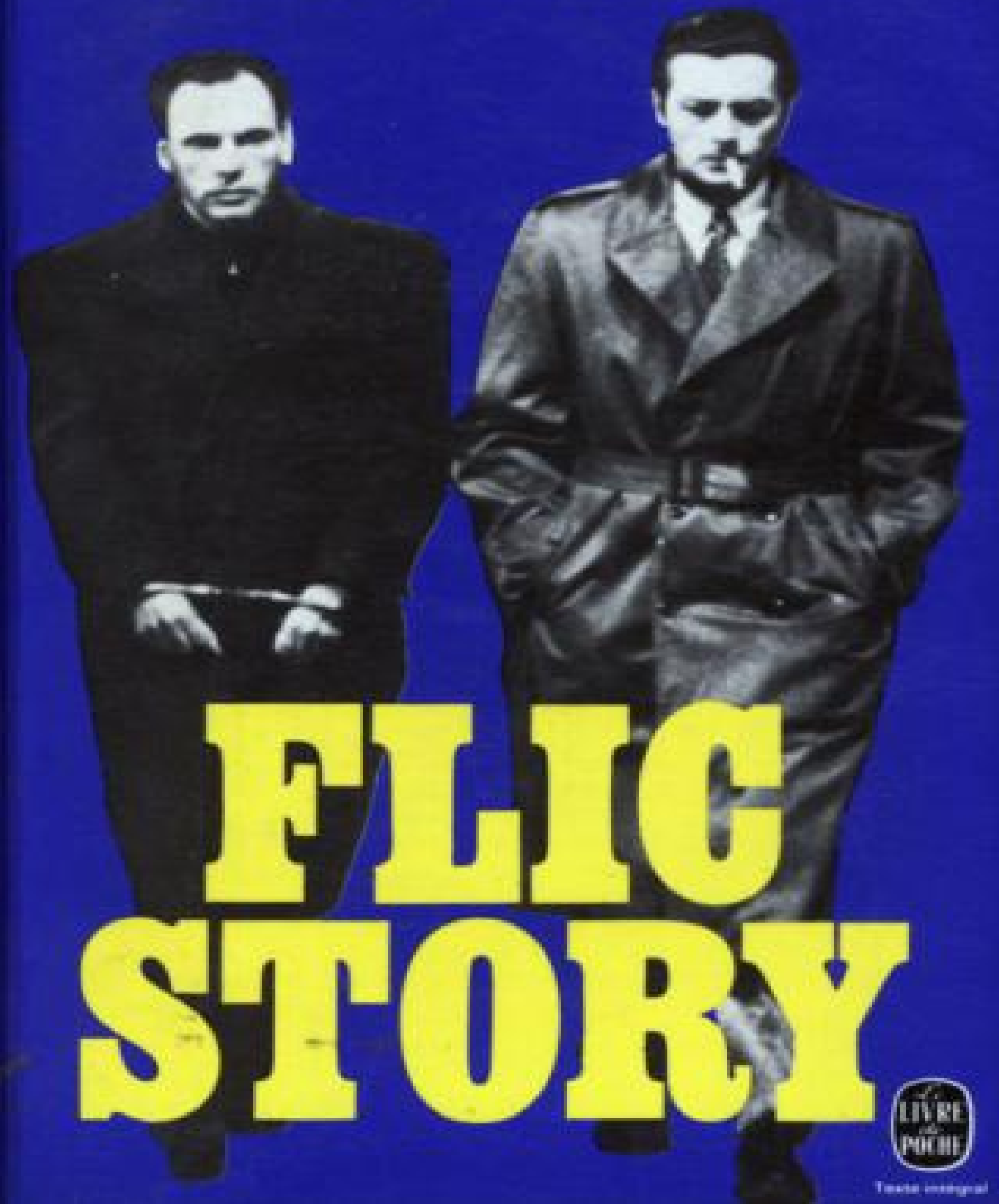
ROGER BORNICHE



FLIC STORY

LIVRE DE POCHE

Texte intégral

FLIC STORY

Né en 1919 dans l'Oise.

Il fut tout d'abord artiste lyrique, puis inspecteur de grand magasin :

Après la guerre, il passe le concours d'inspecteur de police et sera affecté à la police judiciaire de 1944 à 1956. Il fut promu exceptionnellement inspecteur principal en 1950. Depuis 1956, Roger Borniche a son cabinet de police privée.

Au titre de la police, il fut décoré de la médaille d'honneur de la police et de la médaille des actes de courage.

Roger Borniche est l'auteur de trois

livres : Flic Story, René la Canne, Le Gang, *parus à la Librairie Arthème Fayard.*

Outre ses activités d'inspecteur privé et d'écrivain, Roger Borniche collabore à différentes revues, entre autres : Historia, Le Crapouillot, Encyclopédie du Crime, France-Dimanche, Lui, Play-Boy, *etc.*

Chasse à l'homme, barrages de police, grouillement des « indics », contrôle des « garnis », filatures, interrogatoires, écoutes téléphoniques : tels sont les ingrédients de *Flic Story,* la première histoire policière vraie écrite par un policier et portée à l'écran par Alain Delon.

D’un côté : Roger Borniche, trente ans, recordman des arrestations de truands, un flic pas comme les autres auquel les gangsters écrivent pour le remercier de son humanité. Signe particulier : ne porte jamais d’arme.

De l’autre : Émile Buisson, l’insaisissable tueur aux yeux noirs, quarante-sept ans, cent hold-up, vingt meurtres. Caractéristique : n’hésite pas à exécuter ses complices pour qu’ils ne le dénoncent pas à la police.

Entre les deux : un fantastique duel dont les six manches tiendront le lecteur en haleine mieux que le plus fort des romans policiers.

ROGER BORNICHE

FLIC STORY

L'implacable duel
entre un tueur
impitoyable
et un policier pas comme
les autres

FAYARD

© *Librairie Arthème Fayard, 1973.*

Au Gros…

AVANT-PROPOS

Seuls les truands, jusqu'à présent, avaient eu la parole.

Les uns après les autres, ils ont égrené leurs souvenirs, exposé les difficultés de leur profession, confié les rigueurs des prisons.

Face à ces lamentations, les policiers, eux, demeuraient muets.

Si je romps le silence, à une époque où la police est plus particulièrement

mal vue que par le passé, ce n'est pas pour justifier ceux qui combattent le crime et le délit. Ni même pour raconter ma vie.

C'est pour essayer d'expliquer qui sont ces hommes mal aimés, mal connus, les flics, les poulets, les cognes, ces hommes sans lesquels la société – qu'elle l'admette ou pas – serait livrée à l'insécurité.

J'ai bien connu les truands. Tout au long de ma carrière à la Sûreté nationale, j'en ai arrêté 567.

C'est l'histoire de l'un d'eux, le plus impitoyable tueur de l'après-guerre, que je raconte.

C'est l'histoire d'une chasse à l'homme véridique, qui a duré trois

ans, que j'ai reconstituée avec minutie. Pour des raisons évidentes j'ai modifié le nom de certains gangsters qui ont purgé leur peine, et de certains policiers qui ont pris leur retraite.

À travers cette longue enquête, on découvrira les mécanismes et les rouages de la « Grande Maison ». On découvrira aussi qui sont et comment vivent ces hommes en marge : les policiers.

R. B.

L’ENTRAINEMENT

1

« Borniche, venez me voir. »

C’est tout. À l’autre bout du fil, il a raccroché.

Un instant, je fixe le combiné du téléphone dans ma main puis je le repose avec lenteur, encore étonné par le ton cassant et agacé du Gros, d’habitude courtois et onctueux.

Le journal que je lisais glisse à terre. Je me lève et j’attrape mon veston que j’avais suspendu au dossier de ma chaise. Je vérifie qu’il n’est pas froissé,

car le Gros exige de ses collaborateurs une tenue impeccable sinon élégante, j'ajuste ma cravate et je sors. En quelques enjambées je traverse le couloir où flotte une odeur d'encaustique. Deux coups timides à la porte du 522 et j'attends, l'oreille attentive, le regard fixé sur le planton qui va et vient dans le hall, à quelques mètres de là.

« Entrez. »

Le visage rond, lisse et rose, le commissaire principal Vieuchêne se tient assis derrière son bureau en hêtre, corpulent dans un costume bleu foncé, ses cheveux noirs plaqués en arrière d'où s'échappe, telle une plume de corbeau, une touffe rebelle. Son œil

marron, généralement affable, est préoccupé.

Il ne m'invite pas à m'asseoir et il demeure immobile, examinant le télégramme de recherches qu'il tient entre ses doigts épais aux ongles soignés. Finalement, il lève la tête vers moi :

« Buisson et Girier se sont évadés », dit-il en me tendant le message.

Je le prends et je lis : *« Préfecture de Police, Direction de la Police judiciaire à tous services Préfecture de Police, Sûreté nationale, Gendarmerie — Stop — Il y a lieu de rechercher très activement le nommé Émile Buisson dit Monsieur Émile, né le 19 août 1902 à Paray-le-Monial*

(Saône-et-Loire), sans domicile connu. Taille : 1,60 m, corpulence petite, yeux et cheveux noirs — Stop — Cet individu dirigé sur l'asile psychiatrique de Villejuif pour observation médicale alors qu'il purgeait une peine de travaux forcés s'est enfui de cet établissement le 3 septembre à 10 heures du matin — Stop — Cette évasion a été réalisée au moyen de complicités extérieures — Stop — Au moment de sa fuite, Buisson était accompagné d'un autre repris de justice qui s'identifie comme suit : Girier René, dit René la Canne, né le 9 novembre 1919 à Oullins (Rhône), sans domicile fixe, signalement : 1,80 m, corpulence

moyenne, yeux clairs, cheveux châtain moyen ondés — Stop — Il s'agit d'individus dangereux qui peuvent être armés — Stop — En cas de découverte, procéder arrestations et aviser d'urgence Préfecture de Police, Direction Police judiciaire, 36, quai des Orfèvres, Paris, Téléphone Turbigo 92.00, postes 357 et 865. Signé : Badin, Directeur adjoint — Fin. »

Je repose le télégramme sur le bureau, Vieuchêne se rejette en arrière sur son fauteuil, démasquant son ventre grassouillet puis, les pouces passés dans les poches de son gilet, me dit en scandant les mots :

« Je veux, vous m'entendez, Borniche, je veux que vous me

retrouviez ces types-là avant la Préfecture, avant la Gendarmerie, en un mot, avant tout le monde. Je veux leur prouver, moi, que la Sûreté nationale existe et que le Quai des Orfèvres et les pandores n'ont pas le monopole des affaires criminelles. Toutefois un conseil, Borniche, méfiez-vous de Buisson, c'est un tueur. »

Le Gros replonge son nez sur un dossier et il me congédie en répétant :

« J'ai dit avant tout le monde. Ne l'oubliez pas, Borniche. »

De nouveau, je me retrouve au 523, mon bureau, un rectangle de quatre mètres sur trois, aux murs beige, que

l'Administration a meublé, sans se ruiner, de deux tables et deux chaises en bois blanc, d'une corbeille à papiers et d'un téléphone, que je partage avec mon collègue, l'inspecteur Hidoine. Quand j'ouvre la porte, il est en caleçon. Comme tous les matins quand il débarque au bureau, il se change. Il quitte sa culotte de whipcord, ses bottes d'équitation, sa veste de tweed, et enfile un costume couleur brique trop ample pour lui – sa tenue de travail. Il m'avait expliqué, au début, qu'il se déguisait en cavalier pour appâter les filles dans le métro. C'est un grand type osseux et brun, aux traits délicats, aux yeux vifs et gais. Pas du tout une allure de flic. J'ai remarqué que, lorsqu'un événement

l'émeut, il projette d'un coup de langue son dentier supérieur hors de sa bouche, qu'il ramène et rejette par saccades habiles. Souvent j'ai essayé de lui expliquer que c'était dégoûtant, mais Hidoine ne parvient pas à se débarrasser de cette manie écœurante.

Il a enfilé son pantalon quand il demande :

« Qu'est-ce qu'il voulait, le Gros ?

— Buisson. »

Hidoine se retourne, étonné :

« Buisson, qui c'est, ça ?

— Je n'en sais rien, c'est la première fois que j'entends ce nom. Mais ce que je puis te dire c'est que le Gros a l'air d'y tenir ! Il m'a fait tout un speech pour que nous le retrouvions avant la P.P.

qu'il ne peut toujours pas encaisser. Je présume que si on lui pique son Buisson, ce sera bon pour son avancement. Surtout qu'on doit nommer sept nouveaux divisionnaires. »

Hidoine secoue la tête d'un air entendu.

« Ouais, soupire-t-il, j'ai compris. Pour nous, finis la tranquillité et le billard électrique. »

À ce jeu, c'est un virtuose, le champion incontesté des parties gagnées d'avance. Je sors de mon tiroir deux fiches vertes et, dans le coin de chacune d'elles, en haut et à gauche, j'inscris PJ/1, abréviation de Police judiciaire, 1re Section, la mienne. Je note sur l'une le nom de Buisson, son prénom et sa

date de naissance et, sur l'autre, ceux de René Girier. Je les signe.

« Bon, dis-je à Hidoine, je grimpe aux archives. Si on me demande…

— Je sais, coupe Hidoine, tu es sorti. »

C'est toujours par là que tout commence, par les archives. Elles occupent au sixième étage du building de la Sûreté nationale, juste au-dessus du mien, une immense salle qui contourne la cour intérieure des Saussaies au fond de laquelle on peut apercevoir les voitures affectées aux hauts fonctionnaires, et leurs chauffeurs que l'inaction a recouverts de lard.

Plusieurs millions de fiches, classées

alphabétiquement et phonétiquement, sommeillent dans des cabriolets qui coulissent dans des casiers logés dans des blocs, en forme de comptoirs, séparés par des allées. Chaque fiche comporte l'état civil de l'individu susceptible de faire l'objet d'une recherche, ainsi que le numéro de son dossier, qu'il soit administratif, individuel ou criminel.

Les innocents sont là, notés au fichier central, simplement à la suite d'une demande de passeport, de carte d'identité ou de permis de chasse. Ils sont là parce que la police estime avec sagesse que les innocents se transforment parfois en coupables et qu'il est préférable de tout savoir sur

eux, à l'avance. Les renseignements qui les concernent sont groupés dans les dossiers administratifs, dits D.A. Quant aux coupables, leur biographie, leurs photos, leurs jugements, leurs transferts d'une prison à une autre, sont consignés dans les dossiers individuels, les D.I. Leurs méfaits et ceux de leurs complices grossissent les D.C. ou dossiers criminels. Cet important classement est tenu à jour par une centaine d'inspecteurs-archivistes en blouses grises. Leur chef est l'inspecteur principal Roblin, un grand maigre aux tempes argentées, tatillon et courtois, que ma fougue amuse et inquiète à la fois. Lors de notre première rencontre, trois années plus tôt, il m'avait demandé

mon âge :

« J’ai vingt-cinq ans, monsieur le principal.

— Je vois. Moi, j’en ai quarante-deux et pour toi, je suis un vieux con. Mais ça te passera, tu verras. À force de déraper sur les peaux de bananes de la Maison, t’auras mal aux fesses et moins d’ardeur. »

Cet après-midi, il jette un coup d’œil sur mes demandes de dossiers et ses mâchoires se contractent :

« Buisson ? Une belle crapule. Son D.C. est un monument. Qu’est-ce qu’il a encore fait ? Je le croyais bouclé…

— Il l’était, mais il s’est enfui ce matin avec un certain Girier.

— Ah ! Et tu le cherches ? »

J’acquiesce d’un signe de tête. Roblin reste quelques instants silencieux puis :

« Le laisse pas tirer le premier, Borniche, dit-il, ce Buisson c’est un fauve. »

Je le regarde s’enfoncer dans son labyrinthe, mes deux fiches à la main. C’est plus fort que moi mais une sensation de doute, presque d’impuissance, m’envahit. À l’heure qu’il est, je devine que la Préfecture de Police est en effervescence. Le commissaire Pinault, le chef de la Brigade criminelle, a convoqué ses meilleurs limiers, Courchamp et Poirier, avec leurs groupes, et les a lâchés sur Buisson. Au total près de deux cents

hommes. À la Brigade volante, le commissaire Clot, souriant sous sa fine moustache, a tenu le même conseil de guerre avec son adjoint, l'inspecteur principal Morin, et la même consigne impérative a été donnée : ramenez Buisson. Là encore, un effectif de plus de cent policiers. Sans compter celui des brigades territoriales, des brigades mobiles, de la gendarmerie, que sais-je encore !

Avec découragement, je pense que nous, à la Sûreté, outre le Gros qui se complaît davantage dans son fauteuil que dans la rue, nous ne sommes que deux, Hidoine et moi, pour nous insérer dans cette bataille de polices et retrouver un homme que nous n'avons jamais vu,

dangereux à ce que tout le monde me chante et sans aucun doute sur ses gardes, telle une bête traquée.

« Tiens, voilà les exploits de Monsieur Émile, me dit Roblin, de retour, en posant sur la table une pile de dossiers. Tu vas pouvoir te régaler, c'est pas un gars comme les autres.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il est intelligent, pardi, et sournois, méticuleux, méfiant et courageux. Sais-tu pourquoi tout le monde en avait la trouille ?

— Non.

— Parce qu'en plus de son flingue, il se baladait avec une grenade dans sa poche pour se faire sauter avec le poulet qui l'arrêterait. Dis, ces dossiers, tu les

lis ici ou je te les sors ?

— Je les emporte. »

Roblin me lance un coup d'œil complice :

« Tu as raison, petit. Comme ça, si quelqu'un veut les consulter, tu sauras qui c'est. Ça sert toujours. »

Je regagne mon bureau, les chemises cartonnées sous le bras. Hidoine m'a laissé un mot sur ma table, m'informant qu'il est au *Santa-Maria,* un bar américain dans la rue des Saussaies.

J'ouvre le premier dossier.

2

21 décembre 1937. Il fait vraiment très froid dans les rues de Troyes. Un homme assez grand, qui marche voûté, les mains à l'abri dans les poches de son manteau épais, de bonne coupe, et une femme frileusement emmitouflée dans sa fourrure s'engouffrent dans un magasin proche de la rue du Colonel-Driand. Le propriétaire, M. Nas, les attend. L'homme retire son chapeau, déboutonne son manteau et présente sa compagne.

« Voici Mme Felippe dont je vous ai parlé la semaine dernière et qui souhaite

louer votre boutique. »

Avec empressement, M. Nas salue la jeune femme brune qui lui est présentée. Il est ravi. La jolie Mme Felippe compte ouvrir un salon de coiffure et elle lui remet un acompte de mille cinq cents francs en attendant la régularisation des papiers. Au moment de sortir, sa main gantée sur la poignée de la porte, elle se retourne avec grâce et demande :

« Au fait, monsieur, j'aimerais faire venir prochainement des ouvriers de Paris, spécialisés dans la décoration. Afin de m'éviter des frais d'hôtel, ils logeraient dans l'arrière-boutique. Verriez-vous un inconvénient à ce qu'on y transporte quelques matelas, une cuisinière et quelques casseroles ? »

Incapable de résister au sourire de sa nouvelle locataire, M. Nas consent.

De nouveau, l'homme et la femme affrontent le froid. À pas pressés, ils quittent la rue du Colonel-Driand, passent devant la succursale du Crédit Lyonnais, s'engouffrent dans le boulevard Victor-Hugo. Silencieux et frigorifiés, ils parcourent environ quatre cents mètres, puis tournent dans une rue latérale où une Hotchkiss noire, garée le long du trottoir, attend, son moteur en marche. L'homme s'installe près du chauffeur, la femme monte derrière. Aussitôt, la voiture démarre et prend la direction de Paris.

« Alors ? »

C'est le voisin de la femme qui a

parlé. Un petit homme aux cheveux sombres, aux mâchoires saillantes. Il se tient recroquevillé dans un coin de la voiture, le col de son manteau gris relevé, ses pieds frôlant à peine le sol. On dirait un petit employé. Seul son regard noir et perçant qui se plisse quand il regarde fixement, dégage un sentiment de danger. C'est Émile Buisson.

« Ça a marché. On peut s'installer dans la boutique dès qu'on le voudra. Et vous ?

— Nous, dit Buisson, on a repéré les lieux et vérifié encore une fois l'itinéraire de repli. Maintenant, on ne parle plus de ça. Je veux du silence pour réfléchir. »

La voix de Buisson est fluette, encore imprégnée d'accent bourguignon, mais cassante, dominatrice.

29 décembre. Trois encaisseurs du Crédit Lyonnais, Léon Forestier, Louis Chevalier et Louis Décombe, sortent de la Banque de France où ils sont allés retirer une somme de 1 800 000 francs. Sur le trottoir, Léon Forestier s'affaire pour sortir sa montre de son gilet, la regarde et jure :

« Seize heures cinquante ! Il fait presque nuit !

— Râle pas, Léon, plaisante Chevalier qui tient la sacoche avec l'argent, au moins dans le noir, si des gangsters veulent nous attaquer, ils nous

verront pas. »

À ces mots, Décombe, d'un naturel bilieux, plonge sa main dans la poche de son pardessus et ses doigts se referment sur la crosse de son pistolet.

Les trois employés se sont mis en route. Ils ont traversé le boulevard Victor-Hugo et, toujours côte à côte, ont embouché la rue du Colonel-Driand. Leur banque n'est plus qu'à quelques pas, lorsque, surgissant d'un urinoir, cinq hommes bondissent sur eux. Les encaisseurs sentent les canons des revolvers s'enfoncer dans leur poitrine.

« La sacoche, vite ! »

La voix du petit homme qui a intimé cet ordre est paralysante. Elle pue la mort. Les trois encaisseurs ne bougent

pas. Forestier reste les bras ballants, Chevalier se laisse délester de la sacoche, Décombe n'ose pas remuer sa main crispée sur son pistolet dans sa poche. Avec brutalité, ils sont projetés à terre. Tandis qu'ils roulent, incapables même de crier, leurs agresseurs ont détalé vers une voiture noire qui avançait lentement à leur rencontre. Le temps que les encaisseurs se remettent debout, les truands ont sauté dans l'Hotchkiss qui fonce vers le boulevard de Belgique. Forestier, Chevalier et Décombe dégainent, tirent. De la voiture on riposte. Puis l'ombre du soir enveloppe tout.

L'alerte est donnée. Les alentours de Troyes et notamment la route de Paris se

hérissent de barrages dressés à une vitesse stupéfiante. Dans la nuit sans lune, dans la ville qui dîne derrière ses volets fermés, personne ne remarque cinq silhouettes qui, l'une après l'autre, se glissent dans le magasin de M. Nas dont le rideau de fer est baissé.

Quand le petit groupe est au complet dans l'arrière-boutique, débarrassé des manteaux et des vestes, les armes bien rangées sur une étagère à portée de main, chacun se regarde avec satisfaction.

Avec un sourire léger, suffisant cependant à retrousser sa lèvre supérieure qui démasque des dents éclatantes, Buisson ordonne :

« Milo, va chercher le champagne. »

Milo, c’est Courgibet, le second Émile de la bande. C’est un homme de taille moyenne, aux cheveux plaqués en arrière selon la mode du temps, aux yeux verts et doux. Les femmes le trouvent aussi séduisant que Jean Gabin. Les hommes l’ont surnommé « l’Évadé » parce qu’il a réussi à s’échapper du bagne de Cayenne où il payait le meurtre d’une femme qu’il aimait. Depuis six ans les deux Émile, Buisson et Courgibet, travaillent ensemble, s’adjoignant, selon les circonstances, des complices de valeur, des hommes résolus et audacieux qui ne pourront jamais réintégrer la société des honnêtes gens. Pourtant un détail d’importance les différencie. Si Buisson est capable d’effacer la vie

d'un homme avec indifférence, Courgibet, lui, a horreur des coups de feu. Il a prévenu son ami : « Ne me demande jamais de tirer. » Et Buisson a accepté.

L'Évadé revient avec deux bouteilles de champagne. Les bouchons sautent, les verres sont remplis. Les cinq hommes trinquent.

« On va rester ici quelques jours, dit Buisson, le temps que les flics s'époumonent à nous chercher partout, puis on rentrera séparément, en train. » Schmull repose son verre sur le sol.

« Et si quelqu'un vient cogner à la porte pendant ce temps-là, qu'est-ce qu'on fout, Mimile ? On le descend ? » demande-t-il.

Buisson se tourne vers lui en haussant les épaules :

« T'es vraiment un con d'Alsacien, Karl, dit-il. Ici on a la planque parfaite : pas question de faire du boucan. Voilà ce que j'ai décidé. Dans la journée on s'habillera avec les salopettes de peintre qui ont été amenées et on fera semblant de barbouiller. Maintenant, mangeons. »

Pendant que les cinq pique-niquent, assis par terre en sablant le champagne, la police cherche frénétiquement une Hotchkiss noire. Et c'est pourquoi, installé au volant d'une Citroën crème, un caniche sur les genoux, Abel Sauty franchit sans histoires les sept barrages qui l'ont arrêté. Un peu avant vingt-deux

heures il arrive à Paris, chasse le chien d'un coup de pied et sort de dessous son siège la sacoche qui contient le magot.

Un homme s'est longtemps désespéré et a subi les railleries de la presse et les moqueries de ses collègues. C'est le commissaire Belin, chargé de retrouver les coupables de l'agression de Troyes.

Non seulement il ne parvient pas à leur mettre la main dessus, non seulement il ne réussit pas à les identifier, mais la bande poursuit ses succès.

Les magasins généraux de l'île Saint-Denis sont investis, un soir, par six hommes armés. Le gérant, M. Cabane, et sa femme, sont délestés d'une somme

importante et de titres, après que le veilleur, Péricard, eut été ligoté et bâillonné.

Puis, six hommes armés bloquent, avec leur voiture volée, la camionnette d'une banque, près du pont de Nogent à Fontenay-sous-Bois. Tandis que l'un des agresseurs crève les pneus de la fourgonnette, un petit homme au regard noir arrache la sacoche du convoyeur, qui contient un million.

Un autre million encore est raflé au Rond-Point de l'Aigle, à La Garenne-Colombes, toujours par une équipe de six hommes armés.

Le commissaire Belin, le tombeur de Landru, constatait avec une admiration forcée que chaque agression se déroulait

selon un chronométrage méticuleux, une connaissance parfaite des lieux. Chaque fois la bande opérait avec une rapidité fulgurante puis s'éclipsait en voiture. Chaque fois les victimes signalaient la présence d'un petit homme d'un mètre soixante, plutôt frêle, vêtu de sombre, qui bondissait, le revolver au poing. Toutes avaient dépeint son regard noir, ardent, comme animé par une fièvre de haine qui glaçait les sangs.

« Avec un truand de l'envergure de Buisson, le pays risque de se transformer en Chicago », notait Belin.

3

Je ferme le premier dossier. J’allume une cigarette, le regard dans le vague, songeur, me disant qu’avec un type comme Monsieur Émile dans la nature, il risque d’y avoir des dégâts. Mais, en même temps, je ressens une véritable jubilation.

Si Buisson est un des rois de la pègre, moi je suis un chasseur. J’aime chercher, fouiner, questionner, flairer une piste, trouver le trou qui me livrera l’accès de la tanière. Je suis comme

ça – un chasseur qui n'a jamais dans ses poches ni revolver ni menottes. Je travaille à mains nues. Ce qui m'enchante, c'est tomber sur ma proie, lui faire une clef, l'immobiliser et la ramener, tel un gros papillon, à la Maison.

Une passion. Et il faut bien ça pour que j'aie accepté ce métier mal famé, mal payé. Sans doute est-ce dans ma nature. J'aime les femmes aussi, bien sûr, et les copains, mais par-dessus tout, j'aime mon métier. Dans le fond, c'est peut-être ça, un flic.

Rien pourtant ne me prédisposait à cette carrière. Depuis mon adolescence, je n'avais eu qu'une ambition : devenir artiste. J'avais la vocation, le

tempérament, la présence ; j'avais un jeu d'expressions varié qui me permettait de passer du sourire séraphique au regard fripon ; j'avais la voix modulée qui me permettait de susurrer et de clamer ; j'avais des doigts agiles qui me permettaient de manipuler les cartes et les foulards ; j'avais des amis célèbres comme Jean Nohain, Roger Nicolas, Pierre Louis, Henri Genès et l'accordéoniste Jo Privât.

J'étais un chanteur fantaisiste dans l'âme. Mon nom de scène était Roger Bor.

J'avais tout, excepté des contrats. Les directeurs des salles de spectacle étaient réticents. Certains, à force de les harceler, me donnèrent ma chance, et un

public compatissant m'accorda quelques applaudissements. Certes, je ne restais pas longtemps sur scène, quelques minutes à peine, mais que ce temps si bref me paraissait bon ! Oui, j'y croyais dur, j'y croyais ferme. Un jour la gloire m'étreindrait, j'en étais sûr, je l'attendais.

Ce furent les soldats allemands qui arrivèrent et ma carrière de chanteur battit en retraite. Je connus alors des années de malheur. Démobilisé, après trente-six mois dans l'armée sans fusil du maréchal Pétain, je vécus dans un hôtel délabré sur la butte Montmartre. Quotidiennement menacé par la propriétaire d'être flanqué à la porte parce que je ne payais pas mes notes, je

traînais sans un sou, sans travail, affamé. J'étais tellement à la dérive, tellement démuni de tout, tellement malheureux que j'aurais pu, peut-être, basculer dans le camp des voyous. C'est dans ces moments-là que le destin d'un homme se joue. Ces heures de misère, je ne les ai jamais oubliées et elles m'ont permis, par la suite, de mieux comprendre ceux que j'arrêtais.

Il fallait que j'eusse affreusement faim pour me rendre à l'adresse qu'indiquait une petite annonce de *Paris-Soir,* au 118, rue de Provence, où se trouvait la direction du personnel des magasins du Printemps qui cherchait des vendeurs et des livreurs. N'importe quel travail m'aurait convenu, pourvu qu'il

me fasse manger.

Parce que j'étais de taille moyenne et bâti solidement, on m'engagea au Service spécial. Le temps d'une signature de contrat et je devins détective privé chargé de la police intérieure du magasin.

Ce fut lamentable. Flanqué, les premiers jours, d'une vieille fille, Mlle Kim, chargée de mon apprentissage, je ne voyais rien, je n'arrêtais personne, j'étais un tocard. J'avais beau rouler des yeux dans toutes les directions, je ne surprenais jamais de voleur en flagrant délit, ce qui m'aurait valu une prime. Mlle Kim me morigénait, me faisait entrevoir un licenciement à court terme, il n'y avait rien à faire, je n'avais pas de

flair.

Un après-midi, pourtant, je crus remporter enfin ma première victoire. J'avais épié longuement une cliente au rayon de la ganterie et je jubilai lorsque je la vis enfouir une paire de gants dans son sac. Discrètement, savourant à l'avance ma capture, je la filai jusqu'à la sortie, j'attendis qu'elle arrivât sur le trottoir avant de l'interpeller.

« Police, madame, suivez-moi. Ne niez pas, j'ai tout vu, rendez-moi les gants ! »

Ce fut un bref triomphe. La femme sortit la paire de gants de son sac. Ils étaient usés : c'étaient les siens.

Après ce ratage, je fus affecté à la surveillance nocturne des marchandises

entreposées dans les sous-sols, longs de plusieurs kilomètres.

« La nuit, m'avait expliqué Fantomas, le chef de la Sécurité générale, les réserves sont des ruches : c'est plein de menuisiers, peintres, électriciens, pompiers. Et ça fauche sec. »

Je rôdai donc la nuit, parmi les caisses et les stands, couverts de bâches, fantomatiques. Je venais de surprendre un pompier qui avait volé trois robes de chambre quand j'appris, par la direction du personnel, que mon nom figurait sur la liste du prochain départ pour le S.T.O. en Allemagne.

J'étais désespéré. J'étais prêt à tout pour y échapper. Même à entrer dans la police. L'idée m'avait été suggérée par

un ami rencontré par hasard dans la rue, le jour même où, après avoir passé ma visite médicale, un fumier de toubib m'avait estimé bon pour le travail obligatoire.

« Les flics ne vont pas en Allemagne », m'avait glissé ce copain.

La perspective de me retrouver au cœur du IIIe Reich, pilonné par les bombes alliées, me paniquait. Sans hésiter, j'avais rédigé ma demande pour passer un concours d'inspecteur de la Police nationale. Je m'étais abonné à *Police-revue*, un cours par correspondance pour candidats à la Grande Maison. Le 16 décembre 1943, je fus convoqué à la Sorbonne pour passer mes examens. Je me souviendrai

toujours que la première épreuve écrite était : « Dites ce que vous savez sur la naissance du Premier Empire. » Je savais tout. Je fus reçu. J'avais vingt-quatre ans.

Le 1er mai 1944, je fus nommé à la 5e brigade de police de sûreté, 2, rue de la Bretonnerie, à Orléans. On me photographia, on me passa à la toise, on me remit une paire de menottes neuves, on m'affecta – comme tous les bleus – à la section politique. Mission : la chasse aux résistants.

À peine installé dans mes fonctions, je me retrouvai dans l'entrée du service, mitraillette en main, surveillant un homme attaché à un radiateur par le

poignet. Il n'était plus qu'une loque au visage tuméfié, incapable de boire le bouillon que je lui servais maladroitement.

« C'est un communiste, donc un mauvais Français », dit mon chef de section avec dégoût.

La nuit, le prisonnier était interrogé par la police allemande, le jour, il était gardé par la police française. J'aurais voulu faire quelque chose pour lui, je ne sus jamais ce qu'il devint.

Coup sur coup, ma section fut désignée pour deux battues contre des maquisards. La première n'aboutit à rien. Au cours de la seconde, j'aidai deux partisans à s'en tirer, et la famille de l'un d'eux me fit parvenir, en

remerciement, un colis qui contenait une livre de beurre et six œufs.

Le 19 mai 1944, je désertai. Après que ma chambre eut été fouillée par deux ex-collègues, j'étais révoqué. À mon tour, j'étais traqué par la police. Je me terrais à Paris, paumé et sans ressources, quand le débarquement puis la Libération survinrent.

De nouveau la tentation artistique me reprit. Mais, comme le dit la chanson d'Aznavour, si je me voyais déjà tout en haut de l'affiche, les contrats tardaient à venir me débarrasser de cette faim obsédante qui me tordait les tripes. Le 2 septembre, une lettre me parvenait :

« *Monsieur. Par arrêté en date du 19 août 1944, vous avez été réintégré*

dans vos fonctions d'inspecteur stagiaire et affecté en cette qualité à la Police judiciaire, à Paris. Vous êtes prié de vous présenter, muni de cette convocation, le 3 septembre 1944 à neuf heures, devant le Commissaire divisionnaire chef du Service régional qui procédera à votre installation. »

Dans mon unique costume de fibranne, cent fois repassé, je fus ponctuel à la convocation. Pour la deuxième fois, je m'engageais dans la police.

À la 1re brigade mobile, 42, rue de Bassano, à Paris, on me remit un revolver avec sept balles et la recommandation de ne pas les gaspiller.

Puis une plaque de police en métal doré, une carte barrée de tricolore ornée de ma photographie, une autre carte millésimée qui me procurait le transport gratuit en autobus et en métro. Ah ! j'oubliais : les menottes.

« Et la clef ? » avais-je demandé à Danse, le responsable du secrétariat.

Il n'avait pas daigné lever le nez de ses livres comptables.

« Le type qui les avait avant toi l'a paumée. Débrouille-toi. »

Je m'étais débrouillé, comme au régiment. Mais je n'avais eu besoin ni de sa clef, ni de ses menottes. Ma première mission m'avait conduit à Versailles pour enquêter sur une association d'avorteurs. Mon patron

d'alors était un inspecteur principal, flemmard comme une loche. Je rédigeais ses rapports, j'établissais la procédure et, grâce à ce vieux flic, j'apprenais mon métier. Ce ne fut pas inutile. Cela me permit aussi d'observer mes collègues qui, avec le brillant esprit Maison, avaient surnommé mon groupe la « section spéculum ».

Ils n'avaient pas tort d'ailleurs. Mon bureau était un bazar à avortement. Des spéculums, des sondes, des instruments contraceptifs, j'en possédais des dizaines, confisqués tout au long de mes investigations. Dans la chambre de bonne sans armoire ni étagère dans laquelle je rédigeais mes rapports, ils s'étalaient, étiquetés et poussiéreux, à

même le parquet en attendant d'être confiés aux greffes des tribunaux.

Le bureau voisin, par contre, était le fief du gratin de la brigade. Un commissaire récemment promu et une équipe d'inspecteurs jeunes, dynamiques, spécialisés dans la répression des menées dites « antinationales » s'y activaient. Depuis l'Occupation, le décor n'avait pas changé, les méthodes non plus.

Un jour, j'y étais entré. La porte, contrairement à l'ordinaire, n'était pas verrouillée. Entendant des cris, je l'avais poussée, juste ce qu'il fallait pour découvrir un spectacle ignoble. Au centre de la pièce, complètement nu, les genoux joints sur la jante d'une roue de

bicyclette se tenait un homme, bras en croix, de lourds bottins dans chaque main. Devant lui, manches de chemise retroussées, un commissaire contraignait le malheureux à maintenir les bras bien écartés en lui décochant des coups secs de son stick qui laissaient sur les avant-bras des traînées violacées. Un inspecteur frappait régulièrement du bout de sa chaussure le bord de la jante, provoquant des ondes de choc dans les rotules de l'inconnu qui hurlait de douleur.

« Qu'est-ce que vous venez foutre ici ? »

Le commissaire m'avait claqué la porte au nez. « Faudra vous y faire, Borniche, m'avait suggéré mon chef de

groupe. C’est un collabo, donc un mauvais Français. »

Je ne m’y faisais pas. Ni aux avortées, ni aux avorteurs, ni aux brutalités. À mesure que mon stage se poursuivait, ma nausée envers certains de mes collègues augmentait. Leur, cruauté, leur médiocrité, leur pusillanimité me soulevaient le cœur. Pour moi, la police, c’était autre chose, c’était avant tout la justice. J’étais jeune et bête à pleurer. À la « Brigade des spéculums », j’avalais des couleuvres, je me coltinais les sales besognes, je menais des enquêtes crasseuses, je vérifiais les dénonciations anonymes, je m’avilissais chaque jour davantage. J’étouffais.

Ma lettre de démission était prête. J'allais encore quitter la police mais, cette fois, de mon plein gré. Nous étions fin 1945. Je m'apprêtais à donner mon congé à la maison Poulaga lorsque le téléphone intérieur résonna.

« Borniche ? Descendez.

— Tout de suite, monsieur le principal. »

René Camard, un colosse normand aux grosses lunettes d'écaille, timide et bourru, me toisa un bon moment quand je pénétrai dans son bureau.

« On a découvert un cadavre de femme inconnue à Saint-Nom-la-Bretèche. Prenez avec vous un photographe, un chauffeur et montrez-

moi ce que vous savez faire. »

Une heure plus tard, accompagné des gendarmes, j'observais le cadavre d'une femme qui avait dû être jolie, étalé dans un bois, la tête ensanglantée dans les feuilles humides.

J'avais le cœur au bord des lèvres et pourtant c'est à cet instant précis que je fus atteint par le virus de la chasse. J'ignorais tout des méthodes à employer pour identifier l'assassin de l'inconnue mais, brusquement, je n'avais plus qu'une idée en tête : l'arrêter.

L'enquête fut longue et difficile à débrouiller. Minutieusement, patiemment, j'interrogeais, fouillais. L'excitation me gagnait. Je vivais sur les nefs, j'en rêvais la nuit, je ne pensais

plus qu'à mon affaire. Enfin, un matin, mes recherches m'amenèrent à l'assassin. C'était un jeune garçon de vingt ans, Claude Careli. Je l'avais situé dans un petit hôtel de la rue Fontaine. Je m'apprêtais à monter dans sa chambre, quand soudain il apparut dans l'encadrement de la porte. Une jeune femme se tenait près de lui. Ils s'embrassèrent, elle partit. Claude demeura seul un instant à humer l'air, tel un animal flairant un piège. La seconde lui fut fatale. D'un bond je fus sur lui. Ma main s'abattit sur son épaule et je m'entendis dire, d'une voix forte et menaçante :

« Police ! Bouge pas. »

En un tour de main, je lui passais les

menottes. Bon sang, que ce moment fut bon ! Était-ce un sentiment malsain, morbide ? Je n'en sais fichtre rien. Mais de sentir cet homme trembler sous mes doigts, de voir son regard affolé, j'éprouvais une joie subite, trouble, immense, que je n'avais jamais connue, puissante comme un orgasme.

Claude fut mon premier criminel démasqué. Grâce à lui, j'avais connu l'exaltation de la recherche, j'avais balancé entre l'espoir et le désespoir, l'optimisme et la crainte. J'avais persévéré et remporté ma première victoire. Jusque-là, je n'avais été qu'un fonctionnaire. J'étais devenu un flic.

Je déchirais ma lettre de démission. Quelques jours plus tard, je fus affecté

au groupe du commissaire Prioux, un spécialiste des affaires criminelles. J'allais pouvoir donner libre cours à mon imagination.

Dès mes débuts, je sus qu'un flic n'est rien et n'aboutit à rien sans indicateurs. Alors, le soir, au lieu de retrouver ma soupe, je rôdais dans les bars et les bals louches.

Je me composais une attitude, j'appris à parler l'argot comme un professionnel du milieu en même temps que je photographiais des yeux tous ces truands, corses ou lyonnais, parisiens ou stéphanois, qui bâillaient d'ennui devant des tables de poker, la cigarette pendante aux lèvres, le chapeau rejeté en

arrière de la nuque.

Il arrivait parfois à certains d'entre eux de se retrouver dans mon bureau. Très accommodant, je distribuais quelques services en échange de trahisons. Ainsi les maquereaux m'amenèrent aux braqueurs et les braqueurs aux tueurs. Ce fut un long travail de patience et il me fallut faire mes preuves. Une fille était-elle embarquée dans une rafle, son « julot » me téléphonait, effondré :

« Ah ! monsieur Borniche, si la Mondaine ne la relâche pas, je suis ruiné. »

Je faisais sortir la fille lorsqu'elle n'était pas trop accrochée. Le maquereau, en revanche, me donnait une

affaire en préparation, le nom des auteurs d'une agression ou l'adresse d'un type en cavale. Peu à peu, mon réseau prenait forme. Il m'arrivait aussi, en échange de renseignements, d'accorder ou de faire prolonger une autorisation de séjour à un interdit, de fermer les yeux sur une bénigne condamnation par défaut, ou même de verser un peu d'argent, que je puisais dans la caisse noire du Gros, qui m'avait fait muter à son service. Entre policiers et truands se pratiquait le jeu du donnant-donnant, avec une condition toutefois indispensable : le policier, au bout du compte, devait donner moins. Nettement moins. Presque rien.

En me couchant tard, en dormant peu,

en étant compréhensif, je tissais ma toile. J'avais mes informateurs et mes espionnes, ces petits pions de l'ombre, furtifs et efficaces, sans lesquels on ne fait pas tomber les « beaux crânes ».

Des « crânes », comme on dit en jargon policier, j'en avais déjà accroché quelques dizaines à mon palmarès depuis mon entrée dans la police. J'étais devenu le « chou-chou » du Gros qui constatait, avec satisfaction, que si je ne travaillais pas avec les méthodes de tout le monde, les résultats étaient là : j'emplissais les prisons.

Aussi, à la Préfecture de Police, à sa Brigade criminelle ou à sa Brigade volante, on me regardait de travers. On m'accusait de me mêler d'histoires qui

ne me regardaient pas. Les crimes et les délits commis dans le département de la Seine étaient l'exclusivité de la P.P. C'était son pain quotidien. Nous, à la Sûreté nationale, n'avions pas à nous en soucier. Nous avions le reste du territoire, un point c'est tout.

Mais le Gros avait ses idées en tête. Était-ce de l'ambition ? Était-ce un vieux compte à régler ? Je n'ai jamais connu le fin mot de l'histoire mais un fait était certain : chaque fois qu'avec Hidoine nous réussissions à devancer les autres, le Gros jubilait, se frottait les mains, nous offrait un apéritif au bistrot, ou une prime. Tous les coups étaient permis pour que nous montrions notre supériorité sur nos concurrents. La

guerre des polices battait son plein. Le commissaire Clot nous avait surnommés « les voleurs de crânes ». La jalousie de mes collègues des autres services, ceux que le Gros appelait « les policiers fantômes », me comblait de joie. Mes succès me faisaient stupidement oublier les tracas de ma vie, mes acrobaties financières pour acheter un cadeau de Noël à mon amie, Marlyse, mon trois-pièces modeste de la rue Lepic, à Montmartre, où je faisais ma toilette dans une cuvette à la cuisine, et les longues planques déprimantes.

Je ramenais des « crânes ». Le Gros accumulait les médailles, les félicitations officielles, et obtenait des bons points au tableau d'avancement.

Moi, je recevais des poignées de main interminables et reconnaissantes, parfois une prime et toujours, telle une carotte, la promesse d'être nommé inspecteur principal si je réussissais une grosse prise. Malgré tout, je continuais. J'aime ça.

Aujourd'hui, la grosse prise se présentait : Buisson.

Depuis Troyes, le salopard avait dû faire du chemin. J'ouvre le deuxième dossier.

4

C’est le hasard et la chance qui mirent le commissaire Belin sur la trace de l’homme au regard noir. Le commissaire regagnait toujours son domicile par l’autobus. Un soir, après une journée morose à la P.J., il avait décidé de rentrer chez lui, à pied, pour chasser sa migraine. Soudain un type un peu gêné et souriant l’aborde dans la rue. C’est Guillaume le Stéphanois, une fripouille à qui Belin avait obtenu une suspension d’interdiction de séjour en

récompense de mouchardages. Les deux hommes entrent dans un bistrot pour boire un pot.

« Dis donc, fait soudain Belin en roulant une cigarette, tu n'aurais pas par hasard un tuyau sur les types qui attaquent les convoyeurs de banque ? »

Le regard limpide, le Stéphanois fait non de la tête. Belin sent bien qu'il ment.

« Dommage, soupire-t-il en achevant son verre sans quitter de ses yeux bleus le truand. Dommage. Enfin, profite bien de Paris, ça ne durera pas… »

Le Stéphanois qui lampait son apéritif avale de travers.

« Ça veut dire quoi au juste, monsieur le commissaire ?

— Ça veut dire, mon pauvre vieux,

que mon directeur est loin d'être d'accord avec moi. Il n'approuve pas ton retour dans la capitale. Il m'a dit, pas plus tard que ce matin : « Vous avez eu tort, Belin, « de faire confiance à cet homme-là. À Paris, il « récidivera. Croyez-moi, dans notre intérêt à tous, « je vais demander qu'on le renvoie dans sa région. »

— Vous n'allez pas le laisser faire ça, quand même ? » questionne le Stéphanois, d'une voix blanche.

Belin hausse le sourcil :

« Mon pauvre ami, comment veux-tu que je lui prouve que tu te tiens tranquille ? Quelle preuve de ta bonne volonté puis-je lui apporter ? Rien ! »

En reboutonnant son imperméable

gris, il soupire :

« Évidemment, si je pouvais lui donner un indice sur cette bande et lui dire que c'est toi qui…

— Ça va, vous fatiguez pas, monsieur le commissaire, coupe court le Stéphanois résigné, grâce à vous je suis devenu une ordure, un indic. J'ai balancé des copains. Un de plus, un de moins, au point où j'en suis…

— Alors ? » questionne simplement Belin. Mais sa voix est tendue et contient toute l'impatience d'un homme qui depuis onze mois cherche en vain.

« Voyez du côté de Desgrandschamps. »

C'était un individu aussi stupide que dangereux, Charles Desgrandschamps.

Et, en effet, il fallait qu'il possédât une bêtise hors du commun, alors qu'il était recherché depuis trois ans pour tentative de meurtre sur des inspecteurs lyonnais, pour avoir loué un appartement avenue Jeanne-d'Arc à Arcueil. Tout était à son nom, quittances de loyer, de gaz et d'électricité.

Agir ainsi supposait une telle dose de stupidité et d'inconscience, qu'aucun policier n'avait eu l'idée d'orienter ses recherches dans ce sens-là. Belin l'eut. Ce qui différencie les policiers dévoués des policiers doués.

Un matin, Desgrandschamps sort de chez lui. Il a selon son habitude ses deux revolvers dans ses poches, les doigts

refermés sur les crosses, prêts à dégainer. Un coup d'œil à droite, un coup d'œil à gauche, rien de suspect. À petits pas, il se dirige vers sa voiture dont les papiers sont également à son nom. Il n'accorde qu'un coup d'œil à deux mécaniciens qui farfouillent dans le moteur d'une Peugeot en panne. Et il commet une erreur, car à peine les a-t-il dépassés qu'ils lui tombent sur le dos. Charles ne peut rien faire. En un tour de main il est immobilisé, allégé de ses armes et menotté. Les deux mécanos étaient des flics.

Amené à Belin, bien entendu Charles Desgrandschamps nie tout en bloc, et d'avoir eu des relations avec la bande, et d'avoir connu le petit homme

aux yeux noirs.

« Bien, fait Belin. Bien. »

Et il ajoute son mot rituel, celui qui noue les estomacs, celui qui brouille les idées des truands tant il laisse planer de menaces.

« Dommage ! »

Et Charles n'échappe pas à la magie de ce mot de regret, inquiétant.

« Pourquoi c'est dommage ? dit-il en sursautant.

— Parce que, vois-tu, mon pauvre Charlot, fait Belin courtoisement, je sais que tu fais partie de la bande. Ne dis pas le contraire, je le sais. Alors, que va-t-il se passer ? Je vais te l'apprendre. À force de nier l'évidence comme une bourrique, tu vas te mettre tout le monde

à dos, moi, le juge d'instruction, la Cour et les jurés qui te jugeront. Résultat de ton obstination ? Une peine lourde. Très lourde même. La conséquence est évidente : plus tu resteras au trou, moins tu auras de chances de revoir ta petite amie.

— Touchez pas à elle ! s'enflamme Desgrandschamps, elle sait rien, elle est pas dans le coup.

— Moi, je n'y toucherai pas, promet Belin. Mais je connais quelqu'un de la bande que tu couvres, qui n'attend qu'un moment : que tu sois tombé, et pour un bon bout de temps, pour te remplacer auprès d'elle et se régaler avec ta poule. »

Le piège est grossier. Il suffit

cependant à faire basculer Charles Desgrandschamps dont la cervelle est aussi atrophiée que celle d'un colibri. Après une longue réflexion laborieuse qui fait saillir les veines de ses tempes, la jalousie de Charles Desgrandschamps l'emporte. Et il parle.

C'est ainsi que Belin connaît enfin les noms d'Abel Sauty, Julien Berthoux, Lucien Gransard, Karl Schmull, Émile Courgibet et surtout celui d'Émile Buisson. Et leurs adresses aussi.

C'est dans un petit hôtel discret du centre de Lille qu'Émile Buisson consumait sa part du magot, environ 400 000 francs, avec celle qui partageait

ses aventures depuis quatre ans, Yvonne Paindelet, une jeune femme brune, assez jolie, un peu putain, très experte, courageuse, et pas mal cupide aussi.

Belin a pris le train. À sept heures du matin, il débarque à la gare de Lille, avale un café et un croissant. Moins de vingt minutes plus tard, frais et rose malgré le voyage, il pénètre dans l'hôtel avec son bon visage rubicond qui inspire confiance. Aussi, quand il demande à la réception où se trouve Monsieur Émile, on lui répond sans méfiance :

« Au premier, chambre 3. »

Curieusement, pour un homme aussi

prudent que l'était Buisson, le verrou n'est pas mis et le commissaire n'a qu'à pousser la porte. Émile et Yvonne dorment à poings fermés, se tournant le dos. Sur la pointe des pieds, Belin s'approche de la table de nuit, s'empare du revolver, puis frappe sur l'épaule du dormeur.

« Le petit déjeuner, Mimile », dit-il.

Buisson grogne et se retourne sans se réveiller.

« C'est du poulet », ajoute Belin.

À ce moment, Buisson se redresse. Sa main tâtonne sur la table de nuit, puis son regard découvre son arme dans la main du policier.

« Allez, Mimile, debout, on rentre à Paris », ordonne Belin.

Sous le regard d'Yvonne qui le contemple en silence, Buisson s'habille posément et se laisse passer les menottes avec docilité. Il n'est pas inquiet le moins du monde. Il ignore les aveux de Desgrandschamps et il compte bien obtenir son treizième non-lieu. Le regard ironique, tirant sur sa cigarette, il observe tranquillement le commissaire qui perquisitionne la chambre.

« À part ma brosse à dent et les culottes d'Yvonne, je doute que vous trouviez quelque chose qui puisse vous intéresser », dit-il en souriant.

Belin en doute également. À vrai dire, il fouille pour la forme car il pense qu'un truand aussi malin que Buisson n'a rien laissé traîner parmi ses affaires qui

puisse le compromettre. Sans trop savoir pourquoi, Belin pivote brusquement sur ses talons et cela lui permet de surprendre un coup d'œil affolé qu'Yvonne pose sur un parapluie, debout, dans l'ombre d'un coin de la chambre. Il s'en approche et l'ouvre. Ils sont deux à être stupéfaits simultanément quand ils voient s'échapper des billets de mille du parapluie qui volètent lentement : Buisson et Belin.

Généralement bien élevé, Émile ne peut s'empêcher de crier avec fureur :

« Ah ! la conne ! »

Il a bien raison d'écumer. Car Belin découvre vite que ces billets de banque, craquant neufs, appartiennent à la série X 50 500, volée aux encaisseurs de

Troyes.

Dans un coin du lit, les genoux sous le menton, Yvonne est en larmes. Le corps secoué de sanglots longs, elle bredouille :

« Pardon, Mimile, pardon. »

Mais Buisson n'est pas d'humeur à pardonner. Le visage exsangue, hors de lui, il agite ses poings entravés par les menottes.

« Quand as-tu fait ça ? hurle-t-il.

— La nuit, Mimile, quand tu ronflais, hoquette-t-elle. Je te faisais les poches. »

Ainsi, grâce à l'avidité insatiable d'Yvonne Paindelet, à qui Buisson avait offert entre autres un café rue Saint-Nicolas à Lille, le commissaire Belin

put apporter la preuve irréfutable de la culpabilité du petit homme aux yeux noirs.

L'arrestation eut une conséquence non négligeable : elle apprit à Buisson à ne jamais plus accorder sa confiance ni aux hommes ni aux femmes ; elle lui apprit aussi à tout effacer derrière lui.

Transféré à la maison d'arrêt de Troyes, avec Charles Desgrandschamps comme voisin de cellule. Buisson attendait de comparaître devant la Cour d'Assises de l'Aube. En ce temps-là, la justice ne badinait pas avec la pègre et Monsieur Émile risquait les travaux forcés à perpétuité.

Et puis, la guerre vint. Et la guerre fut pour Monsieur Émile une véritable

aubaine. Ce fut, pendant ces années de douleur, qu'il se perfectionna dans son métier.

Quand, en juin 1940, les armées vertes déferlèrent en France, le surveillant-chef reçut l'ordre de transférer les détenus les plus dangereux à la prison de Nevers. Ils étaient soixante-dix, mais douze seulement reçurent les fers aux pieds, car l'Administration pénitentiaire n'en possédait pas davantage. Buisson fut du nombre. Sous l'escorte de quinze gardiens et de sept gardes mobiles, la petite troupe se mit en route pour cette longue étape de 200 kilomètres à pied.

Dès que la procession se fut mise en branle dans un boucan de fers et de

chaînes, le surveillant-chef sut qu'il n'emmènerait pas tout son chargement de malfrats au bout du voyage. C'était l'exode. Les routes étaient encombrées de civils et de militaires en fuite sur lesquels sans répit fondaient les Stukas du Reich.

C'est à l'entrée du bourg de Breuilly que les chasseurs et les bombardiers allemands se déchaînèrent avec une violence terrifiante. Quand le silence revint, un silence angoissant où chacun se regardait, tout ébahi de vivre encore, le surveillant rameuta sa troupe et fit ses comptes. Les gardiens répondirent présent à l'appel. Les cinquante-huit détenus de droit commun, non entravés, étaient là, au grand complet. Les sept

gardes mobiles, qui avaient ordre de tirer à vue sur les criminels en cas de fuite, avaient disparu. Sur les douze prisonniers enchaînés, deux étaient restés sur place, deux autres étaient blessés, les huit autres s'étaient dilués dans les bois. Parmi eux, Émile Buisson.

Huit mois s'écoulèrent.

En cette matinée du 24 février 1941 deux encaisseurs du Crédit Industriel et Commercial, transportent sur une poussette 3 800 000 francs qu'ils sont allés retirer à la Banque de France. À cause de la pénurie d'essence leur banque a dû se résigner à ce moyen de locomotion risqué.

Les deux encaisseurs se sont à peine

engagés dans la rue de la Victoire à Paris lorsqu'une Citroën s'immobilise à leur hauteur et trois hommes en bondissent.

Deux sont armés d'une mitraillette. Le troisième, très petit, au regard noir, brandit un Mauser et ordonne :

« Les mains en l'air où je vous brûle ! »

L'un des encaisseurs, Guérin, esquisse un geste. Aussitôt deux détonations trouent l'air et leurs aboiements se répercutent lugubrement dans les rues. Guérin, les doigts crispés sur son ventre, titube, fait deux pas, puis s'effondre. Il n'a plus que quelques minutes à vivre. Son camarade s'enfuit et se réfugie dans la première porte

cochère qu'il trouve.

Le regard du petit homme se plisse un instant. Le corps parcouru d'une jouissance presque sexuelle, il savoure l'ivresse de procurer la mort. Il soulève le couvercle de la poussette, vérifie que les deux sacs de toile contiennent bien l'argent. Puis, avec flegme, un sourire au coin des lèvres, il aide ses deux complices à embarquer la poussette dans la Citroën qui démarre, sans hâte, dans la rue que les coups de feu ont vidée de tout passant.

Paris découvre un nouveau tueur : Émile Buisson.

5

Le rapide Toulouse-paris vient de quitter la gare de Vierzon et fonce vers Orléans. dans un compartiment de première classe, étouffant dans la chaleur de juillet, trois officiers S.S. lisent et fument. Ils jettent de temps à autre un coup d'œil discret sur le petit homme en manches de chemise qui dort en chien de fusil, près de la portière.

Buisson ronfle. C'est délibérément qu'il a choisi ses compagnons de voyage. Il sait qu'ils lui serviront de

bouclier, que leur présence éloignera tout contrôle de police. Il a quitté Marseille, où il s'était terré chez des amis corses, et après une brève escale à Toulouse pour obtenir de faux papiers, il remonte à Paris retrouver ses associés de la rue de la Victoire, Abel Danos, Jean-Baptiste Chave et Jean Rocca-Serra, des hommes comme lui, pour qui la vie n'a pas d'importance.

Une mélancolie inhabituelle lui arrache quelques soupirs. Il rêve à son ami Courgibet qui l'a quitté à la suite de l'affaire de Troyes. Leur dernière entrevue avait été orageuse, l'Évadé n'avait pas mâché ses mots.

« Avec toi, Émile, un jour ou l'autre il y aura du sang. À Troyes, ça a été

moins une. Alors, moi, je fous le camp avant qu'il ne soit trop tard. J'ai pas envie de finir sur la Veuve. J'ai touché ma part, j'en ai suffisamment pour me refaire une vie en Amérique. Tchao. »

Avant que Courgibet ne s'éloigne, Buisson avait sifflé entre ses dents, le regard étincelant de fureur et d'amertume :

« Milo, personne ne m'a jamais parlé comme tu viens de le faire et personne ne le fera jamais après toi. Je pourrais t'en mettre une dans la tête… »

Placide, Courgibet avait rétorqué :

« Alors, pourquoi tu ne le fais pas, Émile ?

— Parce que tu étais mon ami, parce que je t'aimais comme un frère. Tu as

choisi. Maintenant tire-toi. Pour moi, t'es rayé, tu n'es plus rien qu'une lavette !

« Tu as peur de te salir les mains avec du sang ? Tu parles ! Tu espères peut-être que la société et ses flics t'épargneront parce que tu n'auras été qu'un petit casseur sans morts sur la conscience ? Tu rêves, mon vieux, toi aussi tu seras traqué et chassé. Que les rats mordent ou ne mordent pas, la société veut leur peau. Allez, fous le camp, pauvre con. »

Les freinages brusques et successifs du train arrachent Buisson à son sommeil morose. Il se lève, cligne des paupières, s'étire, puis sa main empoigne son veston posé dans le filet

pour y chercher son peigne.

Tiré avec nervosité, le veston bascule. Une balle, puis deux, puis trois, de calibre 9 mm, ses « pastilles Valda » comme Buisson les appelle, tombent sur la banquette, roulent sur le sol. Buisson a tout de suite réalisé. Si les Allemands le fouillent, ils vont découvrir l'arme qu'il porte soigneusement cachée dans la poche ventrale de son pantalon qu'il a confectionnée. Alors, il n'hésite pas. La vitre du compartiment est baissée. D'un geste sec, il arrache son Mauser de sa gaine et le lance à l'extérieur, le plus loin possible dans la plaine que le rapide traverse à toute vapeur.

Une fraction de seconde, les trois S.S. sont demeurés sidérés puis ils

comprennent et se dressent en vociférant des propos que Buisson ne devine que trop. L'un d'eux tire le signal d'alarme. Le train s'arrête dans un crissement de freins.

Poussé, secoué, rudoyé, Buisson descend sur le ballast, sommé de retrouver l'arme qu'il a jetée. Le long de la voie, un étrange ballet se forme : les Allemands cherchent une pièce à conviction et Monsieur Émile, que l'on n'a pas menotté, prie le Dieu des truands de mettre la main dessus pour tirer dans le tas et disparaître dans un boqueteau voisin. Son vœu n'est pas exaucé. Deux heures plus tard, Buisson est incarcéré au siège de la Gestapo d'Orléans.

Bizarrement, pour des hommes aussi

organisés et scrupuleux, l'enquête de la Gestapo est effectuée sans sérieux. Le jour de son procès, Buisson comparaît devant des juges allemands, sous son faux nom de Métadieu, et au terme d'une séance brève, ennuyeuse, déprimante, il s'entend condamner à un an de prison ferme.

Il ne bronche pas, ne fait pas appel. Émile s'en tire à bon compte et il le sait. Depuis son arrestation dans le train, il vit dans l'angoisse que les Allemands sollicitent l'aide de leurs collègues français et démasquent sa véritable identité. Dans ce cas, il aurait affaire à la magistrature française et après le meurtre de la rue de la Victoire, il risque non plus le bagne mais la peine

capitale.

C’est donc un homme soulagé, rassuré même, qui regagne la cellule 12 de la prison d’Orléans. Sa satisfaction est de courte durée. Un après-midi, il reçoit la visite du commissaire Belin.

« Heureux de te revoir, Émile », dit Belin poliment.

Malgré une nonchalance certaine, la Gestapo avait communiqué aux services de Police français la photo et les empreintes digitales de Buisson. Il ne fallut pas longtemps à la P.J. pour identifier celui qu’elle cherchait depuis cinq mois.

Émile retrouva la prison de Troyes où il fut mis au secret. Dans le silence du mitard, le fauve allait apprendre la

dissimulation.

La conduite de Buisson est irréprochable. Il est pour Louis Vincent, son surveillant, un détenu docile et déférent, plutôt, taciturne, qui se tient à l'écart, qui paraît garder ses distances avec le monde de la prison. Au bout de peu de temps, son attitude un peu hautaine et son obéissance lui ont valu le mépris et les sarcasmes des autres prisonniers. Émile reste indifférent. Ces voleurs sans envergure, ces traîne-savates ne l'intéressent pas. Il préfère la solitude. Sur sa porte, l'Administration a accroché l'habituelle pancarte : « *Dangereux, à surveiller* ».

Vincent l'épie. Il connaît le passé

d'Émile et sa cruauté. Au début, il pense qu'il simule la soumission pour faire relâcher la surveillance. Bien d'autres avant lui avaient pratiqué cette méthode, mais Vincent est un trop vieux renard, rodé et blindé aux ruses des prisonniers, pour s'y laisser prendre.

Entre un surveillant et un détenu se déroule un long jeu d'attente et de patience où chacun s'efforce de prévenir les intentions de l'autre. Un jeu presque subtil de dissimulation. Il suffit d'un rien, d'une lueur mauvaise dans le regard, d'un sourire sardonique mal réprimé, d'un poing qui se crispe, pour trahir le faux mouton et révéler le vrai loup.

Vincent connaît tout cela. Il attend

avec persévérance. C’est son métier, et il est payé pour cela. Il lui faut pourtant admettre que Buisson est sincère.

Il en est tellement convaincu, qu’un soir, au réfectoire des surveillants, il confie :

« Pour moi, ce Buisson est un pauvre type. C’est un voyou, d’accord, mais vous conviendrez que c’est pas une terreur. Il dit jamais un mot de travers, il se bagarre pas. Quand je pense qu’on fouille tous les jours sa cellule, qu’on le surveille comme si c’était Al Capone, alors qu’il est malingre comme un avorton, j’estime qu’on se fait bien du souci à cause de lui, pour rien. »

Le samedi 5 juillet 1942, Émile passe

sa matinée à geindre.

Affalé sur son lit, incapable de se lever, il se tord de douleur. Le visage grimaçant, il confie à l'un des surveillants de jour qu'il a « le feu dans l'estomac », que des brûlures atroces le cassent en deux.

« Que veux-tu que j'y fasse, mon pauvre vieux ? Tu veux que je t'expédie à l'infirmerie ?

— Ce n'est pas la peine, monsieur le surveillant, je vais essayer de tenir le coup… Donnez-moi simplement une ration d'eau en supplément, soyez chic, monsieur le surveillant. »

Apitoyé, le gardien la lui fait parvenir. Un peu après le repas, qu'il refuse, les plaintes de Buisson

recommencent, si fortes et si fréquentes que le gardien, compatissant, lui accorde une nouvelle ration d'eau fraîche.

« Reste couché, je te le permets », dit-il.

Quand Vincent fait sa première ronde de nuit, les plaintes de Buisson sont déchirantes. Il ouvre le judas, vient lui parler, le consoler, mais Émile se tord sur son lit, griffe sa couverture. De la bave coule de ses lèvres et il est incapable de lui répondre.

L'horloge du rond-point marque minuit dix. Depuis quelques minutes, Buisson se plaint à voix haute. Des autres cellules, des détenus, que ses lamentations empêchent de dormir, hurlent des insultes et réclament le

silence. Les cris douloureux de Buisson ne s'interrompent pas. Louis Vincent, qui vient de commencer sa deuxième ronde, essaie de mater le chahut des prisonniers, mais n'y parvient pas. À grandes enjambées, il se dirige vers la cellule de Buisson. De l'extérieur, il allume l'électricité, il ouvre le judas et voit Émile, ses doigts plantés sur son estomac, les cheveux en désordre, le regard fou, se tortiller sur sa paillasse.

« Émile, appelle-t-il, veux-tu que j'alerte le surveillant-chef ? Il pourrait t'envoyer à l'hôpital. »

Les yeux fermés par la douleur, Buisson refuse en secouant la tête.

« Ça n'est pas la peine, monsieur le surveillant, ne le dérangez pas, laissez-

le dormir. »

Il se tait brusquement. Ses yeux s'écarquillent, puis il lâche un long hurlement de souffrance qui déclenche aussitôt une tempête de cris et d'imprécations. Perplexe, Vincent se gratte la tête.

« Calme-toi, Émile. Un peu de courage, voyons. Qu'est-ce que je peux faire pour toi ?

— De l'eau, halète Buisson, de l'eau, rien que de l'eau. Il n'y a que ça qui calme mes brûlures.

— Bien, fait Vincent, passe-moi ton quart.

— Remplissez-moi le broc, monsieur le surveillant. Le quart ne me dure qu'une minute… Je crève de soif. »

Vincent semble visiblement ennuyé.

« Impossible, Émile, dit-il, le broc ne passe pas par le guichet et tu sais bien que je n'ai pas le droit, la nuit, d'entrer tout seul dans une cellule.

— Je vous en supplie, gémit Buisson, par pitié, écoutez-moi. Vous savez bien que je ne vous ai jamais fait d'ennuis, donnez-moi à boire, je vous en supplie. »

Vincent hésite. Il regarde encore ce malheureux qui souffre, et sa pitié est plus forte que le règlement. Comme s'il désirait se trouver des justifications, il se dit qu'il ne risque rien, lui, en bonne santé et robuste, face à ce petit homme chétif et malade.

Il tire les deux verrous, donne deux

tours de clef, ouvre la porte et se dirige vers le broc qui se trouve près du lit.

La main tendue, Vincent se penche pour s'emparer du récipient. Alors, Monsieur Émile frappe avec une promptitude foudroyante. La veille il a obtenu d'un détenu, en échange d'un paquet de tabac, une bouteille vide d'un demi-litre. D'un coup sec il a cassé son goulot. À l'aide du crochet de fer qui sert à maintenir le lit rabattu contre le mur, il a amoureusement affûté la tranchante ouverture. Et maintenant, les dents du verre se plantent dans la gorge du surveillant, sur le côté gauche, et du sang gicle aussitôt, en tourbillons denses et pressés. Le coup est assené avec une telle force, avec tant de haine, que deux

dents de verre se brisent sur le maxillaire inférieur et restent incrustées dans les chairs. Cela sauve la vie de Vincent. Les arêtes tranchantes du bas ne peuvent, en effet, poursuivre leur pénétration et s'arrêtent à cinq millimètres de la carotide.

Déjà du sang inonde le parquet en abondance. Pataugeant dans la flaque rouge, parfaitement calme, Buisson se penche pour prendre les clefs du maton qui râle et crache des bulles roses dans un gargouillis horrible.

Mais Vincent, que le coup a projeté par terre, malgré sa blessure, a encore sa connaissance. Dans un effort surhumain, il crie.

À l'autre bout du bâtiment, l'autre

surveillant entend son appel. Immédiatement, il déclenche le signal d'alarme. Dans l'escalier qui conduit au greffe où il pense pouvoir se procurer les clefs de la prison, Buisson voit les portes s'ouvrir et des surveillants en pyjama qui accourent armés. Il lève la tête et contemple l'adjoint de Vincent qui le met en joue.

Émile sait que la partie est perdue. Il lève les bras. Lentement, il remonte les marches. Toujours lentement, il réintègre sa cellule. Son regard noir se pose un bref instant sur le corps de Vincent évanoui, qui respire à peine. Alors Buisson se dirige vers le fond de sa cellule, s'adosse au mur et attend.

L'air absent, comme si tout ce qui se

déroule ne le concernait plus, il se tient immobile devant les surveillants qui braquent sur lui leurs fusils.

Le 13 mai 1943, Émile Buisson est condamné, par la Cour d'Assises de l'Aube, aux travaux forcés à perpétuité. Il est enfermé à la centrale de Clairvaux où il tente une nouvelle évasion qui échoue. En novembre 1946, on le transfère à la prison de la Santé à Paris. Le juge d'instruction chargé du dossier de l'agression de la rue de la Victoire, l'inculpe du meurtre de l'encaisseur Guérin.

L'instruction s'avère lente et longue. La magistrature de l'après-guerre, accaparée par les affaires d'épuration,

de collaboration et de dénonciation, considère les dossiers de droit commun comme les laissés pour compte de la Justice.

Néanmoins, Buisson est interrogé chaque semaine dans le bureau du juge, au Palais de Justice. Il sait qu'il risque sa tête. Il a tué Guérin, mais c'est au juge de le prouver. Entre les deux hommes s'engage un duel serré. Émile, selon son habitude, nie les faits.

Il a beau jeu ! Abel Danos, arrêté le 20 juillet 1941, s'était évadé peu après et, pour échapper à la justice, s'était engagé dans la Gestapo française, chez ses amis Bony et Laffont. Depuis la Libération, il est en fuite et introuvable. Jean-Baptiste Chave, lui aussi de la

Gestapo, a été arrêté et exécuté en décembre 1944, Rocca-Serra, enfin, qui s'était enfui en Corse pour y enterrer son magot, a été abattu dans un règlement de compte.

L'instruction traîne et le juge bute toujours sur les dénégations obstinées et tranquilles de Buisson.

« Allons, avouez, insiste le juge. Je sais tout.

— Ça m'étonnerait, réplique Buisson. Ce que j'ai fait dans ma vie, monsieur le juge, il n'y en a qu'un qui le sait, c'est le Bon Dieu. Mais lui, il ne se mettra jamais à table. Ce n'est pas une salope ! »

6

Le soir est tombé quand je referme la dernière chemise. Pendant plus de quatre heures, je me suis penché sur le passé de Monsieur Émile et maintenant je sais à qui j'aurai affaire. La bouche cotonneuse d'avoir trop fumé, je me lève et je ramasse la pile de dossiers. En me dirigeant vers la porte, je constate que le costume rouille de Hidoine pend au clou que j'y ai planté puisque la Grande Maison, malgré mes demandes renouvelées, a refusé de nous allouer un

porte-manteau. Absorbé par ma lecture, je n'ai même pas prêté attention au retour de Hidoine du *Santa-Maria* ni à son départ du bureau. Je l'imagine dans le métro, faisant des ronds de jambe, avec ses bottes d'équitation, à ses compagnes de voyage amorphes, le maquillage en déroute, les varices florissantes après une journée de travail. Irrité, je vais frapper à la porte du Gros mais, lui aussi, a déserté la Sûreté nationale et doit foncer vers les *Deux Marches*, l'épicerie-buvette de Victor Marchetti, rue Gît-le-Cœur.

À mon tour, je quitte le bureau. Les mains enfoncées dans les poches de mon pantalon, je reste un long moment à me dandiner sur le trottoir, hésitant entre

rentrer chez moi ou aller siroter un apéritif aux *Calanques*, le bar de la rue Quentin-Bauchard. Finalement, j'opte pour le bar. J'aime assez les *Calanques*. C'est un endroit luxueux, cossu, tamisé et feutré, une oasis pour rupins où, chaque soir, des vedettes de cinéma, des industriels, des publicistes, des journalistes, des fonctionnaires haut placés se rencontrent, se mélangent. Du beau linge, en somme.

C'est un peu cher pour mes moyens, mais de temps à autre, j'aime me frotter aux riches, frôler ces jolies femmes envisonnées et parfumées. La richesse des autres me remonte le moral.

Et puis, les deux patrons m'ont à la bonne. Ils savent, bien sûr, que je suis

flic, mais ils m'ont accepté dans leur clientèle. Toujours discret, je me colle dans un coin du bar et je joue aux dés avec eux et on bavarde. Ça me détend.

Ce sont deux Corses. Très différents. Le premier, tous les habitués l'ont surnommé Toto. En réalité, il s'appelle Antoine Rossi et il est le frère de Tino, le chanteur de charme à la voix gracile. Toto cache sa calvitie sous une moumoute brune qu'il porte parfois de travers comme une casquette. C'est un garçon rondouillard, court sur jambes, doux et souriant, qui papillonne parmi les tables.

Le second est un grand type, mince et musclé. Il a vingt-huit ans, mon âge. Malgré mon mètre soixante-quinze, je lui

arrive aux oreilles, à peine. Il a les cheveux couleur châtaigne, ondulés et rejetés en arrière, des yeux bleus, un sourire rare et un peu cruel, et les femmes – Viviane Romance et Ginette Leclerc en tête – le dévorent du regard. Poussé par l'habitude professionnelle, je me suis livré à une petite recherche sur son compte, aux archives ; je n'ai trouvé qu'une condamnation pendant l'Occupation, pour vol de voitures destinées à la Résistance. Depuis, rien, pas une infraction, pas une amende. C'est le casier judiciaire d'un individu irréprochable. Ce bon citoyen se nomme François Marcantoni.

Quand je pénètre aux *Calanques,*

c’est lui qui m’accueille, ce soir-là. Il me tend sa large main nerveuse et me propose aussitôt du champagne. Il emplit ma coupe, réfléchit, puis s’en sert une pour lui, la lève et fait « Tchin tchin ». Son regard tranquille m’observe. Après avoir fait claquer sa langue, François me demande :

« Alors, ça va comme vous voulez, monsieur l’inspecteur ?

— Oui, dis-je. Mais ça irait mieux si j’avais des nouvelles de Buisson ! »

C’est plus fort que moi. J’ai envie de parler d’Émile. Depuis que j’ai étudié son dossier, je ne pense plus qu’à lui. J’essaie de me mettre dans sa peau, de penser comme lui. Je l’imagine planqué quelque part dans Paris, à l’affût du

moindre signe suspect. Quelque part, mais où ? Si j'avais pu en bavarder avec Hidoine ou même le Gros, cela m'aurait fait du bien, mais ils étaient partis. Je me doute bien que Marcantoni se fout éperdument de mes soucis, qu'à part ses recettes et sa clientèle, il ne pense à rien d'autre. Mais j'ai besoin de parler de Monsieur Émile, du petit homme aux yeux noirs, qui a fait irruption dans ma vie.

« Buisson ? questionne Marcantoni en arquant ses sourcils, qu'est-ce que c'est que ça ?

— Un criminel, mon vieux, et de la pire espèce. Un type qui tire sans hésiter. Il s'est évadé ce matin.

— Ah ! fait poliment Marcantoni, et

il est dans la nature ?

— Oui, mais ça m'étonnerait qu'il reste longtemps peinard, il doit avoir besoin d'argent ! »

Marcantoni me sert une deuxième coupe aux frais de la maison.

« Pour dénicher un bonhomme qui se terre dans Paris, j'ai l'impression que vous allez user quelques paires de semelles, ironise-t-il. Heureusement que vous n'êtes pas seul ! »

Je ne suis pas seul, en effet. Et c'est bien ce qui me tracasse. Il est vrai que mes concurrents ne sont pas mieux lotis que moi avec, dans leur poche, cette vieille photo qui remonte à 1937 et sur laquelle Buisson apparaît en veste de bure et le crâne rasé.

« Allez, monsieur l'inspecteur, me dit Marcantoni, ne soyez pas songeur comme ça, vous le retrouverez votre Buisson. En attendant, pensez à autre chose, regardez toutes ces jolies femmes autour de nous : elles sont belles comme un tas de pognon. »

Distraitement, je jette un coup d'œil vers la salle, mais même les femmes, ce soir-là, ne parviennent pas à me décrocher de mes préoccupations. Je règle ma tournée, je serre la main de Monsieur François et je sors. Au même moment, dans un coin de Paris, un petit homme savoure sa première soirée de cavale. Au même moment, un peu partout, les hommes de la Criminelle et ceux de la Volante sont en train de

passer la ville au peigne fin.

Moins de trente minutes plus tard, je suis chez moi, à Montmartre. À peine ai-je refermé la porte d'entrée, la voix de Marlyse me crie comme d'habitude :

« C'est toi ?

— C'est moi. »

En essuyant ses mains sur son tablier, Marlyse débouche de la cuisine avec un air contrarié. Elle m'embrasse du bout des lèvres et, sans me laisser le temps de souffler, d'enlever ma veste, d'enfiler mes pantoufles, elle m'annonce d'une voix excédée :

« La cuisinière a remis ça. »

Je soupire. Sincèrement, j'en ai par-dessus la tête de cette cuisinière qui se détraque régulièrement. Tour à tour,

c’est le four, puis le brûleur principal qui se bouchent, s’entartrent ou fuient. Ce n’est plus une cuisinière, mais un débris que je démonte, remonte, rafistole pendant des heures, sous le regard dubitatif de mon amie. Il faudrait la changer, seulement une cuisinière coûte 7 000 francs et nos finances ne nous autorisent pas une telle dépense. Je ne gagne que 11 000 francs par mois plus 2 000 francs de note de frais que le Gros me signe en rechignant. Vraiment pas de quoi nous offrir un Petit Trianon avec confort moderne. Cette fois-ci, c’est le four qui est tombé en syncope. Quand j’actionne le bouton à droite puis à gauche, il en sort un bref hoquet qui ressemble à un râle, puis il resombre

dans la léthargie.

« Comment voulais-tu que je prépare le dîner ? » me dit Marlyse avec agressivité tandis qu'assis par terre à côté de ma boîte à outils, je dévisse, je m'encrasse à mon tour, déjà vaincu par la vieille mécanique.

Pendant une heure, je me consacre à cette chirurgie de la dernière chance, mais telle une artère bouchée, le tuyau demeure sans vie. Finalement, découragés par cette panne obstinée, nous dînons en silence d'une boîte de thon, de salade et de fromage. Comme tous les soirs après le repas, je fais la vaisselle. C'est une activité qui me plaît bien. Marlyse s'affaire à mettre un peu d'ordre dans notre appartement. Le

matin cela lui est impossible car elle file à son bureau dès huit heures. Moi, je lave les verres, les couverts, et je réfléchis, tranquillement. Si j'arrête Émile Buisson, me dis-je, ce coup-ci, c'est la fin de mes soucis. Tout d'abord, je suis nommé inspecteur principal. Premier avantage. Deuxième avantage : le salaire. Je passe à 13 000 francs par mois et ma note de frais, malgré la grimace du Gros, augmente en conséquence. Troisième avantage : j'achète à Marlyse une cuisinière neuve qui l'aveugle avec ses chromes pour qu'elle me foute la paix. Si j'arrête Émile Buisson, toutefois, il ne faudra pas que je me conduise comme une andouille, ce que j'ai été jusque-là. Je

récapitule. Quand j'ai arrêté les assassins de l'inconnue de Marly, qui a eu les honneurs ? Le patron. Quand j'ai arrêté les quatre bandits qui avaient détroussé des amis du consul du Danemark, quand j'ai arrêté tous les membres du gang de Pierrot le Fou, quand j'ai identifié les voleurs de la môme Moineau, qui a eu droit à l'avancement et aux primes ? Le patron.

Je lave mon dernier verre et je prends ma décision : avec Buisson, le Gros ne m'aura pas. Le tableau d'avancement des inspecteurs est pour bientôt. Si j'arrête Émile avant les nominations, à condition bien sûr, que mes collègues de la Criminelle et de la Volante ne l'aient pas alpagué avant

moi, j'y figurerai. Je tâcherai de ne pas mettre tout de suite le Gros au courant, de manière à ce qu'il ne puisse convoquer la presse dans son bureau et se pavaner devant les photographes aux côtés de l'ennemi public n° 1.

Marlyse entre dans la cuisine et gare la poubelle qu'elle est allée vider dans la cour, puis elle essuie la vaisselle en bâillant. Entre deux bâillements, elle me décoche :

« Tu sais, Roger, moi je n'ose plus toucher à ce four. J'ai trop peur qu'un de ces jours, il ne m'explose à la tête. Tu te rends compte, je serais défigurée ! »

Décidément, elle m'énerve avec son four. Comme s'il n'y avait que cette chose-là qui compte. Je tente de la

rassurer :

« Ne t’inquiète pas, dis-je, l’esprit ailleurs, évite simplement de le faire fonctionner !

— Oh ! ça, répond-elle avec aigreur, ce n’est pas difficile. Ce n’est pas si souvent que je prépare des poulets ou des rôtis. Si le four est déglingué, c’est à cause de son inactivité. On pourrait le remplir d’eau et y mettre des poissons rouges, ça ne dérangerait personne. »

Le reproche me fait sursauter, mais je ne réplique pas. Je suis trop accaparé par Buisson et je suis trop fatigué pour me lancer dans une scène de ménage.

Conciliant, je passe un bras autour des épaules de Marlyse et je l’entraîne vers notre chambre à coucher. Allongés

dans le noir, je lui parle de Buisson et des avantages que nous en tirerons. Je parle et je m'exalte. Je lui décris à l'avance la cuisinière avec veilleuse centrale que je lui offrirai et le week-end au Touquet que nous nous paierons avec la prime. J'évoque des huîtres, des bains de mer, du vin blanc, du sable chaud, des homards, de la mayonnaise, des balades au clair de lune. Je suis en plein lyrisme. Je vis ce bonheur qui nous attend et plus je parle et plus mon romantisme m'entraîne. Je suis un poulet poète, je m'y vois, je sens le soleil chaud sur ma peau, le vent du large qui me brosse les cheveux, je demande à Marlyse :

« Hein ? Qu'en penses-tu ? »

Silence total. Ma muse dort.

C’est le lendemain matin, à la boucherie du coin de la rue Lepic, que j’apprends les détails de l’évasion de Buisson et de Girier. Comme tous les jours, quand je vais faire les courses, je lis le journal chez mon voisin, appuyé contre la guérite de la caisse. Il n’y a pas de petites économies quand on est un gagne-petit.

7

Il n’avait pas fallu longtemps à Buisson pour comprendre que s’il lui restait encore une chance de s’évader, si minime fût-elle, il devait la tenter pendant son séjour à la Santé. C’est à Paris, profitant des interrogatoires au Palais de Justice, qu’il devait s’échapper, à Paris où se trouvaient sa famille et ses amis, qui l’aideraient à se planquer. Afin d’éviter son transfert en maison centrale où il devait purger sa peine de travaux forcés, en cas de non-

lieu dans l'affaire de la rue de la Victoire, il décida de s'attribuer des agressions qu'il n'avait pas commises et, au besoin, il en inventa. Le juge ne pouvait clore l'instruction.

Peu de sommeil suffisait à Émile pour le remettre d'aplomb. La nuit, il « piquait le dix », comme disent les détenus, ce qui signifie qu'il marchait de long en large dans sa cellule, sans répit, échafaudant les plans les plus fous, les plus audacieux.

Ces raclements de semelles, ces talons qui martelaient le sol en ciment, finirent par exaspérer les autres détenus qui ne pouvaient dormir en paix. Chaque nuit, des invectives grossières fusaient des cellules voisines et convergeaient

tumultueusement vers Buisson qui poursuivait sa marche, indifférent, sourd aux imprécations, concentré, tendu vers un seul but : la belle.

Fortuitement, une nuit, l'idée vint. D'une cellule toute proche, une voix cria avec fureur : « Mais il est dingue ce mec-là, faut l'enfermer. » Émile s'arrêta pile. Dingue ! le mot traversa le petit homme, lui arracha un léger sourire et il se traita d'idiot de ne pas y avoir songé plus tôt : « Voilà la solution, se dit-il, je vais jouer les dingues et me faire boucler à l'hôpital psychiatrique : de là, la fuite sera facile. »

Du jour au lendemain, Monsieur Émile devint bizarre. Il se lavait avec sa soupe, jouait d'une façon ignoble avec

sa cuvette, riait aux éclats pendant sa promenade, au passage d'un nuage, parlait gravement aux cailloux et léchait avec gloutonnerie le parquet et les murs de sa cellule. Ce fut la période souriante, celle du fou suave. Vint après la période des hallucinations, celle au cours de laquelle il voyait des monstres, des têtes horribles qui lui voulaient du mal. Il commença par geindre, puis pleurer, ensuite crier et, enfin, il se roula par terre, convulsionné, bavant, hurlant qu'on l'étranglait, qu'on le mordait, qu'on le tuait.

Émile appelait au secours d'une voix pathétique et quand, les nerfs en pelote, les matons pénétraient dans sa cellule, il se jetait dans leurs bras, les embrassait

et leur léchait la figure.

Un matin, deux surveillants trapus entrèrent à l'improviste, l'empoignèrent et le conduisirent, gémissant, à l'infirmerie. Il grogna, mécontent, voulut mordre le docteur, un type jeune et très propre, aboya, embrassa un maton puis se mit à quatre pattes.

Le toubib, un spécialiste, fit un signe discret. Gentiment on passa à Émile une camisole de force et on le transporta à Villejuif. Le ciel était bleu pâle, l'air un peu frais comme il sied aux premiers jours d'avril. On le déshabilla de ses vêtements, on le rhabilla d'une ample, longue chemise de toile et on l'enferma dans une cage de verre, sur un lit. En refermant la porte, l'infirmier en chef

accrocha une pancarte : « *Dément dangereux* ».

Une fois de plus, Buisson recommença à repérer les lieux, les habitudes, les routines. Rapidement, il remarqua que les quatre gardiens chargés de surveiller les fous au cours des promenades – une heure le matin, une heure l'après-midi – étaient nettement insuffisants pour mater toute bagarre. Ils attendaient que le calme revienne pour remettre un peu d'ordre et expédier à l'infirmerie les plus amochés. Or les bagarres éclataient tous les jours, à n'importe quel moment, pour n'importe quelle raison, avec une soudaineté diabolique.

Émile était petit, malingre, sans

muscles et peu doué pour les pugilats. Il essayait de se tenir à l'écart, d'échapper aux rixes, de ne pas se mélanger, mais les fous sont coléreux, furieux, vicieux. Et surtout imprévisibles. Il s'en rendit compte la première fois qu'on l'emmena à la douche collective. C'était une grande salle au plafond constellé de pommeaux qui déversaient leur eau tiède ou glacée selon la fantaisie de l'infirmier, sur une trentaine de bonshommes nus, gesticulants, braillards. Émile était en train de se savonner tranquillement lorsqu'il sentit contre la jambe un jet plus chaud, plus dense. Il pivota sur ses talons et aperçut un dingue, l'œil mauvais, les lèvres pincées, en train d'uriner contre lui.

Émile ne broncha pas mais s'écarta. La douche terminée, la colonne des piqués remontait l'escalier qui conduisait aux cellules de verre. Silencieux, Émile observait tout, son œil enregistrait chaque détail qui pouvait l'aider pour sa fuite, lorsque, fulgurante, une douleur lui traversa la cuisse. Il lâcha un cri et se retourna d'un bloc. Le fou qui s'était soulagé sur sa jambe à la douche, se tenait accroupi derrière lui et le mordait avec ardeur. D'un mouvement brusque, Émile dégagea sa cuisse, mais le fou, bouche ouverte, s'apprêtait à planter ses dents de nouveau. Alors, mû par la fureur et la peur, Émile lui décocha un coup de pied en pleine figure. Il entendit les craquements, puis le sang se mit à

gicler. L'homme bascula en arrière, entraînant dans sa chute ceux qui le suivaient. Il y eut un tumulte, des hurlements, des lamentations. Et puis, une haine collective s'empara des déments. Avec des cris gutturaux, ils s'élancèrent. Buisson comprit que seule la fuite pouvait lui éviter de se faire écharper.

Avec une énergie désespérée, il s'élança sur la meute qui grimpait à sa rencontre, la bouscula en distribuant des coups de poing, des coups de pied, la traversa, dégringola l'escalier à la vitesse d'un météore et se retrouva dans la cour où se déroulaient les promenades.

Essoufflé, il s'était arrêté, mais une

cavalcade qui se rapprochait lui fit comprendre qu'il n'était pas tiré d'affaire. Déjà, les premiers poursuivants franchissaient la porte. Affolé, Émile chercha du regard un refuge. Il avisa un arbre. Sans hésiter, il y courut et commença à l'escalader. Des doigts s'enfoncèrent dans ses mollets, il rua dans le vide, parvint à se dégager et à poursuivre son ascension. Des fous tentèrent de l'imiter. Il les en dissuada en leur aplatissant les visages à coups de talon.

Assis sur une branche, il contemplait hébété le groupe d'aliénés qui faisaient un vacarme effrayant, qui tendaient leurs poings, qui crachaient vers lui, qui secouaient le tronc pour l'abattre, pour

le déraciner. Avec découragement, du haut de son perchoir, Émile pouvait distinguer les gardiens, appuyés contre le mur, qui attendaient, bras croisés, la fin de l'émeute.

Cramponné aux branches qui, sous les poussées, oscillaient dans un mouvement de balancier croissant, Émile maintenait avec peine son équilibre, tout en continuant à repousser, à grands coups de pied, les entêtés qui tentaient l'escalade. Il était blanc. Il avait peur. C'est alors qu'il eut l'idée qui allait rétablir l'ordre. Il tendit une main ouverte au-dessus de ces visages décomposés par la rage et il parvint à obtenir le silence. D'une voix mal assurée, il cria :

« Mes amis, le moment est venu de parler politique. »

Le grondement s'atténua et, peu à peu, le silence revint.

« Un homme a sauvé la France, le général de Gaulle ! scanda Émile. Vive le Général ! »

Avec un chœur parfait, la troupe des dingues hurla « Vive le Général ».

« Un homme pensa au bonheur du peuple, Maurice Thorez : Vive Maurice Thorez ! »

De nouveau les fous hurlèrent : « Vive Maurice Thorez. » Infatigable, toujours prudemment installé sur sa branche, Émile les fit encore crier : « Vive le Pape, Vive la Sécurité sociale, Vive Staline et Churchill. » C'est

lorsqu'il commanda « Vive Hitler » que le meeting se gâta. Certains fous approuvèrent en criant. D'autres s'insurgèrent. Il y eut alors des conciliabules qui évoluèrent en altercations, et enfin, un pugilat confus opposa les malades de la tête.

Avec souplesse, Émile sauta de son arbre et s'enfuit dans sa cellule transparente où il se fit enfermer par l'infirmier. Alors seulement, le front brillant de sueur, il s'abandonna à de violents tremblements.

À partir de ce jour, Buisson ne profita presque plus de la promenade. À peine arrivait-il dans la cour, il se dégourdissait rapidement les jambes,

puis allait se jucher sur sa branche, à l'abri de toute brutalité ou coup en traître. De là-haut, il eut une vision du monde particulière. Un fou ramassait avec application des cailloux. Il les examinait avec attention, les frottait sur sa manche, puis les suçait. Quand le goût lui convenait, il enfouissait sa trouvaille dans sa chemise d'où elle dégringolait à terre aussitôt. Il la ramassait de nouveau et reprenait son examen, jusqu'à la fin de la promenade. Un autre fou avait un comportement toujours identique. Il courait du mur du pavillon jusqu'à l'arbre, arrosant ses compagnons de rafales imaginaires, en faisant « tac-tac-tac » avec sa voix. Collé contre le tronc, il tirait encore quelques coups, puis

levait la tête sur Buisson, assis sur sa branche et, le regard exorbité, un sourire débile aux lèvres, il haletait : « J'en ai encore descendu sept ce matin. » Il tirait à chaque promenade, sans arrêt, sous les regards rigolards des gardiens. C'était un jeune homme aux cheveux châtains, ondulés, au visage délicat et romantique. Il s'appelait René Girier mais, dans le Milieu, on l'avait surnommé René la Canne.

Un matin, assis sur sa branche, pendant la promenade, Émile contemplait, d'un regard sombre, les fous qui s'agitaient sous lui. Il était de mauvaise humeur. Aussi, n'y tenant plus, il lâcha d'une voix désespérée :

« Nom de Dieu, qu'est-ce que j'en ai

marre de tous ces dingues ! Mais j'en ai marre, marre, marre… »

Sous lui, René Girier qui, selon son habitude, avait lâché ses rafales vocales, leva la tête. Son regard était limpide, sa voix posée, quand il dit :

« Moi aussi, j'en ai marre de ces cons-là. »

C'est ainsi que Buisson et Girier découvrirent qu'ils n'étaient pas plus fous l'un que l'autre. À partir de cet instant, tous deux devinrent les fidèles les plus fervents, les plus méticuleux, les plus assidus de la chapelle de l'hôpital. Ils ne rataient jamais une messe, ne manquaient pas les vêpres et communiaient avec une gloutonnerie insatiable. Les gardiens et les infirmiers

pouvaient les voir, côte à côte, tête inclinée, recueillis. Ils se tenaient immobiles, figés par la foi et seules leurs lèvres remuaient. Mais ce n'était pas pour réciter des prières. On ne pouvait imaginer meilleur moyen pour communiquer et échafauder des plans d'évasion.

Tout avait commencé au cours des visites du dimanche. Un peu après treize heures, un infirmier avait annoncé à Buisson qu'on le demandait au parloir. Étonné, cherchant qui diable pouvait venir le voir, Émile s'y rendit. Une femme l'attendait qu'il dévisagea sans la reconnaître. Pas très grande mais bien faite, un peu trop maquillée – « une pute », se dit Émile –, le visage assez fin

et sensuel, elle l'observait en souriant. Sur son permis de visite, elle se déclarait la sœur de Buisson ; en réalité elle s'appelait Yvonne Bernetou mais cela il l'ignorait. Dans la confusion habituelle du parloir, le dimanche, elle lui glissa :

« Je suis l'amie du Nus. Embrasse-moi pour la frime. »

Le Nus ! À ce nom, Émile sentit son cœur cogner dans sa poitrine. Le Nus, c'était son frère aîné, Jean-Baptiste, plus grand que lui, solide, audacieux. C'était lui qui, au temps de leur adolescence, lui avait appris à crocheter les serrures, à voler, qui, plus tard, lui avait encore enseigné à forcer les coffres-forts et à manier un revolver. Longtemps, ils

avaient travaillé ensemble et les risques courus les avaient rapprochés davantage encore. Une fois, c'était bien avant-guerre, ils avaient établi un pacte entre eux : si l'un des deux se faisait prendre par la police, l'autre tenterait tout pour le délivrer.

Le Nus tenait parole.

Émile embrassa la jeune femme puis ils se regardèrent de nouveau, gênés. Yvonne ne resta pas longtemps, tout au plus dix minutes, mais cela lui suffit pour confier à Émile que son frère et des amis sûrs préparaient son évasion.

« T'auras bientôt une visite et des nouvelles plus précises », souffla Yvonne.

Le jeudi suivant, Buisson fut encore

amené au parloir. Cette fois, c'était un visiteur. Dès qu'il l'aperçut, Émile faillit lâcher un juron de surprise. Il faut dire que pour une surprise c'en était une et de taille encore. L'homme qui se tenait devant lui, mains dans les poches, portait une casquette de voyou à carreaux blancs et marrons et avait, accrochée à la boutonnière de sa veste, une Légion d'honneur toute neuve. Petit comme Émile mais râblé, le visage carré au nez fort, les yeux glauques et durs, il s'appelait Roger Dekker. Émile l'avait connu à la centrale de Clairvaux, où il purgeait une condamnation pour vol, et il avait été pendant trois ans son seul copain de détention. Ils parlèrent de choses anodines. Mais chaque fois que

le surveillant détournait la tête ou lui tournait le dos, ne serait-ce qu'une seconde, Dekker, d'une voix à peine audible, en bougeant à peine les lèvres, comme savent si bien le faire les pensionnaires des prisons, le mettait au courant des préparatifs du Nus. C'était une conversation par bribes, hachurée, entrecoupée de nouvelles familiales racontées à voix haute :

« Ta sœur Jeanne, elle va bien, et le Bombé est rudement chouette avec elle.

— Le Bombé ?

— Oui, Paul Brutus. On l'appelle comme ça parce qu'il a une vertèbre coincée et qu'il marche raide, cambré, bombé, quoi ! Il peut même pas plier le cou. C'est un gros, énorme, très marrant.

Jeanne et lui, ils s'entendent bien, ça fait plaisir à voir un couple comme ça (à voix basse : avec le Nus on a déjà repéré les lieux, tu te barreras par le cimetière). T'étais au courant, pour Jeanne ? On t'avait dit ?

— Un peu, fit Buisson en hochant la tête.

— Elle est sourde, mon pauvre vieux, à bloc, plus rien ne passe dans ses oreilles, bouchées à mort (à voix basse : On amènera une échelle pour franchir les sauts de loup).

— C'est arrivé comment pour Jeanne ?

— Ben, mon vieux, en 1942, les marins ont fait péter leurs bateaux pour ne pas les laisser aux Fritz. Ça a fait un

boucan d'enfer, tu parles, pendant des heures et des heures. Jeanne habitait Toulon, près de l'arsenal, et ses tympans n'ont pas résisté.

— Ils sont cons les marins ! fit Buisson indigné.

— Cons ou pas, c'est comme ça. Jeanne est tranquille. Elle vit dans le silence perpétuel (à voix basse : On t'amènera des calibres et on a une planque. Je te ferai signe, c'est pour bientôt !). » Émile regagna sa cellule en pensant à Dekker.

Le petit Roger, comme il l'appelait, avait lui aussi tenu parole. Un jour, en centrale, ils avaient parlé de belle. « Si on est séparé et si tu réussis à te tirer, lui

avait dit Émile, va à Paris et fonce voir mon frère Jean-Baptiste. Il habite au 10, faubourg Saint-Martin. Il te donnera un coup de main. » Le 16 juin 1947, Roger Dekker s'évadait de la centrale de Caen où on l'avait transféré. Pendant plus d'un mois, il vécut terré chez sa maîtresse, Suzanne Fourreau, qui demeurait rue Bichat. Puis, quand il eut la certitude que les poulets s'étaient calmés, il rendit visite au Nus.

Le frère d'Émile n'était pas seul dans le petit deux-pièces plutôt sombre. Outre sa compagne Yvonne Bernetou qui tapinait le soir rue Blondel et qui était en train de cuire des côtelettes, se tenait un homme, au nez retroussé, aux yeux méfiants, qui ne dit pas un mot. Son teint

blême et son crâne rasé rassurèrent Dekker qui reconnut aussitôt un taulard.

« C'est Francis Caillaud, un Breton, un vrai dur, dit Le Nus en faisant les présentations, il vient de se débiner de Fresnes. »

Malgré sa petite taille, Francis était réputé pour son entêtement typique aux gens de sa région et pour sa force prodigieuse qui lui permettait de soulever une voiture en l'agrippant par ses pare-chocs. Mais dans le milieu on l'estimait surtout parce qu'il « payait seul », c'est-à-dire qu'il ne trahissait jamais un complice.

Dekker et Caillaud se serrèrent la main. Puis Yvonne apporta des verres, de l'eau, une bouteille de pastis et tous

trinquèrent.

« Bon, fit Le Nus, avec le ton de quelqu'un qui n'a pas de temps à perdre, va falloir faire sortir mon frère de chez les dingues. Vous êtes bien d'accord pour un coup de main ? »

Les deux invités firent oui de la tête. Le Nus reprit :

« J'ai vu l'avocat et il m'a garanti qu'il nous obtiendra des permis pour Villejuif. Yvonne ira la première prendre le vent. C'est une bonne femme, elle risque rien. Ensuite, l'un de nous verra Émile avec un permis maquillé.

— J'irai, lâcha Dekker.

— Non, mais t'es malade ? sursauta Le Nus. T'es en cavale et t'as les poulets au train !

— Justement, coupa Dekker. Jamais les matuches ne penseront à me chercher dans un asile. Je me collerai une Légion d'honneur, ça fait bourgeois et respectable.

— Et ta boule à zéro ?

— Une casquette. »

C'est ainsi que démarra la plus spectaculaire évasion de l'après-guerre.

Dans une Citroën noire, Le Nus, Dekker et Caillaud avaient tourné autour du quadrilatère immense que formait l'hospice d'aliénés de Villejuif, assemblage plutôt sinistre de bâtiments parallèles. Tout au nord, se dressait le pavillon réservé aux criminels dangereux ; des sauts de loup profonds,

surmontés d'une muraille, séparaient cette section, nommée Henri-Collin, d'un terrain de sports accoté au cimetière communal. Au sud, des passerelles franchissaient les grands fossés et reliaient la section au reste de l'asile.

Calfeutré au fond de la voiture, Le Nus passa ses jumelles à Dekker pour qu'il observe à son tour et bougonna :

« Compliqué. »

C'était le moins qu'il pouvait dire. Et pourtant l'évasion devait avoir lieu. Le Nus fixa la date : 3 septembre au matin.

La veille de l'évasion, à huit heures, Dekker arrivait chez Le Nus qui sirotait son café au lait en pyjama, en compagnie d'un copain, André Liotard, surnommé

Dédé le Dingue.

« Ça y est, j'ai piqué une voiture, annonça Dekker. C'est une merveille, son propriétaire était un méticuleux. Je l'ai planquée dans une cour. Tu t'habilles ou quoi ? fit-il avec impatience en s'adressant au Nus, on doit encore aller chercher une échelle. »

En un rien de temps, Le Nus fut prêt. Au moment de sortir, Dekker toisa Liotard et lui demanda :

« Tu sais conduire, toi ?

— Tu parles ! Je conduis tellement vite que c'est pour ça qu'on m'appelle le dingue…

— Bon, alors tu viens avec nous. Demain, tu attendras dans la bagnole. »

C'est dans un chantier de la rue du

Stade, à Villejuif, proche de l'asile, que les trois hommes trouvèrent une échelle de maçon de six mètres de haut. Tranquillement, comme si elle leur appartenait, ils la ficelèrent sur le toit de l'Alfa Romeo volée. Après avoir contourné l'hôpital, ils la déposèrent au pied du mur du stade. De cet endroit, ils pouvaient apercevoir une partie de la cour de la section Henri-Collin, et surtout les deux sauts de loup, profonds de trois mètres. Ils virent également trois hommes qui déambulaient sans entrain : l'un d'eux était Émile. Ils retournèrent à Paris, mélancoliques.

Au début de l'après-midi, juste après le repas, Francis Caillaud eut un malaise. Le teint olivâtre, il vomissait

sans arrêt en gémissant doucement. Le Nus était dans un état de fureur extrême. Il accusait le charcutier d'avoir vendu des rillettes pourries et menaçait de le descendre.

« La malhonnêteté des commerçants, j'admets pas ça, hurlait-il, c'est des empoisonneurs, des assassins, ces fumiers-là ! »

Lui-même et Dekker n'étaient pas non plus dans leur assiette, leurs estomacs faisaient des bruits suspects, mais enfin ils tenaient le coup, tandis que Francis, allongé sur le lit du Nus, continuait de se plaindre malgré les bouillottes chaudes et le bicarbonate de soude que lui avait apportés Yvonne.

« C'est pas tout, fit soudain Le Nus,

faut trouver un remplaçant. »

C'est ainsi que racolé au bar de *L'Étape,* où il buvait un apéritif, Henri Russac, grand, mince, brun, fut engagé. Il avait connu Émile à la Santé.

À minuit, l'Alfa Romeo noire s'était arrêtée devant le mur du stade. Le Nus, Dekker et Russac en sortirent. Ils levèrent l'échelle qu'ils posèrent contre le mur. Silencieux comme des chats, ils l'escaladèrent puis la firent basculer de l'autre côté. Ils se retrouvèrent au fond du premier saut de loup. Soufflant, mais avec des gestes précis, ils posèrent l'échelle contre l'autre versant du fossé et, après une nouvelle escalade, ils se retrouvèrent à l'intérieur de l'asile. Ils ramenèrent l'échelle vers eux, puis, en

rampant, la traînèrent jusqu'au deuxième saut de loup où ils descendirent. Une fois là, toujours charriant leur échelle, ils progressèrent d'une trentaine de mètres dans le fossé où ils se tapirent, sous une passerelle. Allongés dans l'herbe, immobiles, ils attendirent le jour.

8

3 septembre 1947, dix heures. Deux infirmiers passent sur le petit pont qui enjambe les sauts de loup, poussant un chariot rempli de gamelles. Au même moment, Émile commence sa promenade. Moins d'une demi-heure plus tard, les deux infirmiers sont de retour. Ils viennent à peine d'ouvrir la porte de la section Henri-Collin lorsque, surgissant du fossé, Dekker et Russac se ruent sur eux, un revolver au poing. Le Nus est resté en bas pour veiller sur

l'échelle.

Les bras en l'air, les deux infirmiers sont catapultés à l'intérieur de la cour. Émile bondit près de ses libérateurs.

« Grouille-toi », dit Dekker en lui tendant une arme.

Buisson hésite un instant. Du regard il scrute les deux surveillants terrifiés, qui sont appuyés au mur, les mains en l'air également. Avec dépit, Émile constate que celui qui lui avait volé une boîte de foie gras envoyée par sa sœur Jeanne n'est pas là : il s'était juré de le descendre avant de partir.

« Alors, tu viens ou tu restes ? » s'impatiente Dekker.

Sans répondre, Buisson s'élance vers la petite porte, suivi de Girier et d'un

troisième compagnon, un vrai fou, qui partageait exceptionnellement leur promenade, ce matin-là.

Russac referme à double tour la porte. Pendant ce temps, le petit groupe a emprunté l'échelle et se retrouve au fond du saut de loup. En un temps record, le fossé est remonté, l'échelle ramenée. Au pas de course, tandis que les sifflets des gardiens retentissent, le second saut de loup est franchi. Enfin, les six hommes et leur échelle se trouvent devant le mur mitoyen avec le stade. Buisson est le premier à grimper l'échelle. Parvenu au sommet, il se retourne pour contempler cette cour et ce pavillon qu'il a bien cru ne jamais quitter. Le nez de Girier, qui bute contre

ses fesses, l'arrache à ses réflexions. Dès que les six hommes sont assis à califourchon sur le mur, l'échelle est amenée puis posée vers l'extérieur. Moins de deux minutes plus tard, la bande se retrouve dans l'enceinte du stade.

« Ah ! merde ! » fait Le Nus avec colère.

Il y a de quoi être en rogne, en effet. À quelques pas d'eux, une douzaine de sapeurs-pompiers se livrent à des exercices avec une lance d'incendie. Alertés par les sifflets des gardiens, ils veulent intervenir. Il n'y a pas un mot, pas une menace. Rien. Rien que quatre revolvers qui se dressent avec ensemble vers ces jeunes poitrines musclées. Les

pompiers se statufient. Sans perdre de temps, Russac en queue qui protège la fuite en se retournant fréquemment, les évadés et leurs complices s'élancent vers le cimetière qui se trouve à une trentaine de mètres du stade.

« Mais c'est pas vrai ! Ils se sont tous donné rendez-vous dans le secteur », halète Le Nus, en apercevant des fossoyeurs qui creusent un trou.

Eux aussi auraient bien voulu s'opposer à cette fuite. Mais leurs pelles et leurs pioches ne peuvent humainement rivaliser avec des revolvers. Un des ouvriers, impressionné par ces têtes patibulaires, indique même une ouverture dans le mur d'enceinte qui permet à Buisson et à ses amis de gagner

la rue encore plus rapidement.

Dès qu'il les voit déboucher sur le trottoir, Liotard amène la voiture. Russac et Girier s'installent près de lui. Buisson, Le Nus et Dekker s'entassent à l'arrière. Debout sur le trottoir, le fou qui les a suivis docilement, les regarde, désemparé, attristé de perdre sitôt des camarades si distrayants.

« Toi, retourne à la niche ! » lui crie Russac.

La voiture bondit en avant. Elle roule en direction d'Ivry-sur-Seine, franchit la Seine au pont de Conflans et s'engage à vive allure dans l'avenue de la Liberté. C'est alors que Buisson ordonne à Liotard de s'arrêter.

« Tu descends ici, René, dit-il. À

partir de maintenant chacun va de son côté. Si un jour t'es dans la gêne, vois Le Nus, ou le Bombé. »

Girier empoche le billet de mille francs que lui tend Russac et, sans se retourner, s'éloigne. La voiture reprend sa course.

« Où allons-nous ? demande Buisson.

— Chez la copine de Roger, répond Le Nus, rue Bichat. »

Place de la Nation, avenue Parmentier, rue du Faubourg-du-Temple, rue Bichat enfin. Les yeux collés sur la limette arrière, Émile surveille la rue mais ils ne sont pas suivis. La voiture ralentit et descend la rue jusqu'à l'hôpital Saint-Louis.

« C’est au 57, explique Le Nus, au troisième étage dans l’escalier au fond de la cour à gauche. On va y aller séparément. Je pars le premier. »

Il sort de la voiture et remonte jusqu’au 57. Émile et Dekker, qui l’épiaient, le voient entrer dans l’immeuble à la façade grise et misérable, sans le moindre ennui. À son tour, Émile qui flotte dans la veste marron que son frère lui a amenée, se dirige vers la planque, suivi peu après par Dekker. Il grimpe l’escalier où aboutissent de nombreux couloirs sombres.

Sur le palier du troisième étage, la porte est ouverte et Le Nus les attend, souriant, près d’une femme qui a dû être

belle.

« Suzanne », dit seulement Le Nus en présentant le visage fatigué et résigné.

Émile amorce un petit sourire et entre. Son regard parcourt les deux pièces en enfilade, où tout, murs et meubles, sent la médiocrité. À même le plancher, quatre matelas.

« Celui avec les draps propres, c'est le vôtre, dit Suzanne.

— Les autres sont pour Roger, Russac et moi, explique Le Nus. Moi, je vais coucher ici car il y a des chances que les poulets viennent rôder dans mon quartier.

— Et ta souris ? demande Buisson.

— Yvonne ? T'inquiète pas. Je l'ai expédiée à la campagne, chez ses vieux,

en Auvergne. »

Émile approuve de la tête, puis s'avance vers une table où sont alignés des verres et une bouteille de pastis.

« Et les deux autres ?

— Ils sont partis abandonner la voiture. T'inquiète pas, ils ne vont pas tarder. »

Effectivement, moins de vingt minutes plus tard, Liotard et Russac arrivent à leur tour. Tout le monde trinque à la réussite de l'évasion, puis Liotard s'esquive le premier. Il a donné un coup de main, comme ça, en copain, mais il ne veut pas en savoir davantage sur la bande. Suzanne sort à son tour. Elle va faire des courses chez différents commerçants du quartier pour ne pas

attirer l’attention.

Ce premier jour de liberté, Émile le passe à bavarder avec ses amis, à nettoyer et astiquer son arme. Le soir, encore flageolant sur ses jambes, Francis Caillaud débarque à son tour rue Bichat avec Le Nus qui était allé le chercher.

Francis et Émile tombent dans les bras l’un de l’autre et s’embrassent. On retrinque aux retrouvailles, à la liberté. Enfin, Émile se lève. Mains croisées derrière le dos, il arpente la pièce, le front barré de rides, puis il dit :

« Bon. »

Rien qu’à ce mot si court les autres comprennent qu’il est le chef.

« Bon, répète Émile, maintenant, il faut se remettre au boulot. »

PREMIER ROUND

9

Hidoine, ce matin-là, est un homme handicapé. Comme moi, il a appris par les journaux les détails de l'évasion de Buisson et Girier. Comme moi, il s'est coupé le menton en se rasant et porte un sparadrap. Comme moi, il a foncé à la Sûreté nationale. La ressemblance s'arrête là car, moi, j'ai toutes mes dents tandis que lui a oublié, dans sa précipitation, son râtelier supérieur. Aussi est-il malaisé de le comprendre. En se voilant la bouche d'une main pour

masquer le désert de sa gencive, il me demande dans un chuintement pénible :

« Qu'est-ce qu'on va faire, dis, Roger ? T'as une idée ? »

Je n'ai pas le temps de répondre : le téléphone sonne. C'est le Gros qui veut me voir et, à son ton, je comprends qu'il est une fois de plus de mauvaise humeur. Aujourd'hui, il inaugure un costume de flanelle foncé, très strict, qui lui donne l'allure d'un ministre, et il porte son éternelle cravate bordeaux. D'emblée, il m'attaque :

« Alors, comment comptez-vous agir, Borniche ? Je présume que vous avez une idée, au moins une, ou alors je me trompe ?

— À vrai dire, monsieur le

commissaire…

— À vrai dire quoi, Borniche ! Avez-vous une idée oui ou non ?

— Il n'y a pas plusieurs façons de commencer cette affaire, dis-je prudemment. Hier j'ai épluché le dossier Buisson et celui de sa famille, et…

— Alors ? coupe le Gros avec impatience.

— Alors, je comptais effectuer des recherches sur le frère d'Émile Buisson, Jean-Baptiste. Je pense qu'avec le passé qu'il a, Le Nus est certainement au courant de la planque d'Émile. »

Le Gros remonte sur son front ses grosses lunettes d'écaille.

« Avez-vous une idée où il peut se

trouver ? »

Une idée, des idées ! Décidément, ce matin, le Gros n'a que ce mot à la bouche.

« Aucune », dis-je, et je précise aussitôt avant qu'il ne s'énerve : « Nous ne possédons pas d'archives récentes sur Jean-Baptiste Buisson. J'avais l'intention d'aller consulter celles de la P.P. au quai des Orfèvres. »

Les doigts du Gros tambourinent son sous-main. Il réfléchit quelques instants, puis :

« Je crois que vous avez raison, Borniche, dit-il enfin. Il faut commencer par le frère. Et Girier ?

— Je travaille dessus.

— Parfait. Tenez-moi au courant. »

À pied, je vais jusqu'aux Champs-Élysées prendre le 73 qui me dépose au Châtelet. À pied, je traverse le pont, je parcours le boulevard du Palais, je tourne à droite sur le quai et je pénètre au 36. Les archives de la P.P. se trouvent au fond de la cour, à gauche, sous une voûte. C'est gris, c'est sombre, c'est poussiéreux, c'est déprimant. Et ça pue. Je remets ma demande de recherche à un archiviste antipathique et farci de tics, et j'attends en songeant à mes concurrents qui vivent dans ce décor aussi misérable. Pour être poulet à la P.P., il faut vraiment avoir la foi.

« Désolé, m'annonce l'archiviste en clignant d'un œil, ce qui lui retrousse les

lèvres. Le dossier est sorti depuis hier.

— Ah ! dis-je. Et qui l'a pris ?

— Courchamp, de la Criminelle. »

C'est de bonne guerre. Courchamp a eu la même idée que moi et pour savoir qui d'autres que lui vont se mettre sur la piste du Nus, il a gardé le dossier. À la Sûreté nationale, j'ai agi de même avec celui d'Émile. Il ne me reste plus qu'une chose à faire : rencontrer Courchamp et lui demander, avec humilité, sa permission de consulter le palmarès du Nus.

Mais je ne me fais guère d'illusion quant au résultat de ma démarche. Je le connais bien, Courchamp. C'est un bonhomme trapu aux cheveux noirs et épais, toujours vêtu d'une veste de

velours côtelé marron et d'un pantalon beige, dont le portefeuille est bourré d'une cinquantaine de cartes d'associations diverses. Signes caractéristiques : il rit tout le temps, il a l'air inoffensif mais en réalité c'est un cabochard, un obstiné et, lâché sur une enquête, un vicieux redoutable. À cause de ses huit enfants, je l'ai surnommé « Freddie le Prolifique » et comme on le lui a rapporté, il a apprécié modérément mon humour en disant :

« Borniche ? C'est sa connerie qui est prolifique. »

La perspective de le contacter pour lui soutirer des renseignements me déprime. Je l'imagine déjà, écartant les bras, excédé ; je l'entends déjà me dire,

revêche : « De quoi tu te mêles, Borniche ? L'affaire Buisson c'est à nous, c'est à moi. » Il aura raison.

L'évasion de Buisson a eu lieu, en effet, dans la région parisienne, le fief de la P.P., là où nous n'avons rien à voir. Une fois de plus, la Sûreté nationale va piétiner les plates-bandes du Quai des Orfèvres. Ce n'est pas ça qui va ramener l'entente parmi les polices !

Renfrogné, je monte l'escalier aux cent cinq marches gondolées, creusées par le temps. Au troisième étage, je me dirige vers le bureau des chefs de groupe que Courchamp partage avec ses collègues Ducourthial, un vrai râleur, capable de rester une semaine sans

dormir, et Poirier qui ceintura le docteur Petiot à la Libération et que l'on a baptisé « Dix heures dix » en raison de sa démarche, les pieds écartés. Quand j'entre, Courchamp est seul et, dès qu'il m'aperçoit, il referme avec rapidité le dossier qu'il consultait. Pour une fois, il ne sourit pas. Il avance vers moi une main méfiante :

« Qu'est-ce que tu viens faire ici ? me demande-t-il avant même que j'aie pu ouvrir la bouche.

— Bonjour, dis-je poliment.

— Oui, bonjour. Qu'est-ce que tu veux, Borniche ?

— Je voudrais consulter le dossier de Jean-Baptiste Buisson. On m'a dit que vous l'aviez. Alors, je suis monté

pour y jeter un coup d'œil.

— Tiens, s'étonne Courchamp, un coup d'œil ? Pour quoi faire ?

— J'ai besoin de quelques renseignements, dis-je d'un ton aérien. Savoir par exemple où il vit, qui il voit, la routine, quoi !

— Je vais te dire quelque chose, Borniche, fait Courchamp en distillant ses mots, écoute-moi bien : sur cette affaire Buisson, tu vas nous foutre la paix, tu comprends ? Buisson, c'est mon affaire. J'en suis légalement saisi. Alors, de quoi te mêles-tu ? »

Ça y est, la phrase est lâchée, je l'avais prévu.

« Ne vous énervez pas, dis-je. J'estime que lorsqu'un tueur est en

liberté, toutes les polices doivent le rechercher. Ça me paraît évident, logique, humain…

— Te, fatigue pas avec moi, Borniche, réplique Courchamp en me fixant de ses yeux vifs, et t'inquiète pas pour la société. D'ailleurs, je vais tout de suite te rassurer, toi et ton patron. Le Nus, je m'en occupe. Pour le moment mon dispositif est en place et d'ici quelques heures, Le Nus sera cravaté et son frère aussi. Tel que tu me vois, je pars rejoindre mes gars en planque. Alors, un conseil, Borniche, ne t'en mêle pas et ne viens pas mettre le bordel dans mes affaires. Compris ?

— Compris. »

Courchamp ne bluffe pas. Ce salaud,

tel que je le connais, est bien capable de tomber sur Le Nus d'un moment à l'autre, et j'en ai des sueurs dans le dos à l'idée de voir ma prime et ma nomination compromises, à la perspective de la fureur du Gros.

Quand je me retrouve dans la cour de la P.P., ma décision est prise. La seule chance qui me reste de découvrir Le Nus, c'est de prendre Courchamp en filature. Puisqu'il doit aller retrouver ses hommes planqués, nous irons ensemble, l'un derrière l'autre. Je décide de l'attendre, caché derrière le pilastre d'une voûte de la cour intérieure, à l'abri de l'ombre.

Deux heures plus tard, je vois

Courchamp traverser la cour sans se méfier, emprunter le couloir qui relie le Quai des Orfèvres au Palais de Justice, longer la Sainte-Chapelle et franchir la grillé du boulevard du Palais.

La distance qui nous sépare n'excède pas trente mètres et je ne lâche pas son large dos des yeux.

D'un pas tranquille, Courchamp se dirige vers l'arrêt du 38 et, là, je frémis. Je ne peux évidemment pas m'installer dans le même autobus que lui. Avec affolement, je suis en train de chercher un taxi lorsque la chance me sourit. Deux 38 se suivent, le premier bourré comme un œuf, le second presque vide. Naturellement Courchamp et le groupe de gens qui attendaient jouent des

coudes et s'entassent dans le premier. Courchamp exhibe sa carte de transport et grimpe en surcharge sur la plate-forme. Moi, je m'installe dans le suivant. À chaque arrêt, je me dévisse le cou pour m'assurer que Courchamp ne me fausse pas compagnie, mais ce n'est pas très facile de l'épier car à toutes les stations il y a une véritable empoignade entre les personnes qui veulent descendre et celles qui veulent monter.

C'est à l'arrêt Sébastopol-Strasbourg-Saint-Denis que je l'aperçois enfin de nouveau. Il est dans la rue, sur le trottoir d'en face, et il marche rapidement dans la foule. De justesse, après avoir montré ma plaque de police au receveur, je réussis à faire

stopper mon bus et à descendre. Tout cela n'a duré que quelques secondes mais elles ont été suffisantes pour me faire perdre de vue Courchamp. Je tourne la tête dans tous les azimuts et je le vois traverser et se diriger vers le faubourg Saint-Martin. Une fois de plus, je me retrouve derrière lui. Je pressens que nous approchons du but et, cette fois-ci, je suis bien décidé à ne pas le reperdre de vue.

Flic derrière flic, nous parcourons une centaine de mètres. Ça marche, je suis satisfait. Et puis soudain il n'est plus devant moi : disparu, Courchamp ! Planté au milieu du trottoir, je me laisse bousculer par les passants et je jure entre mes dents en me demandant où

mon collègue a bien pu passer. Il ne se doutait pas de ma filature, de cela j'en suis certain, aussi il n'a pas pu me jouer un tour. Il est donc entré quelque part, mais où ? J'examine ce bout de rue. Il n'existe qu'une porte cochère et deux magasins devant lesquels une camionnette bâchée est garée le long du trottoir. Courchamp n'a pu pénétrer ni dans l'immeuble ni dans les magasins, je l'aurais aperçu. Peut-être est-il dans la camionnette ? La seule solution qui me reste est d'attendre. S'il a disparu dans ce secteur, il doit fatalement réapparaître au même endroit. Je consulte ma montre, il est midi pile. En principe, je ne devrais pas avoir trop à attendre, je sais que pour mon collègue

l’heure des repas est sacrée.

Embusqué dans une porte cochère, je reste à l’affût et, de temps en temps, je lance des coups de pied dans le vide pour me dégourdir les jambes. À un certain moment, je sens un début de nausée me soulever l’estomac, car mon poste de guet se trouve près des poubelles. Ça sent tellement mauvais que j’en ai presque des vertiges. Pour échapper à ces effluves, je sors mon paquet de Philip Morris acheté le matin même au marché noir à un Arabe de la place Blanche. J’allume une cigarette.

Soudain, je vois la bâche de la camionnette se soulever lentement et la tête de Courchamp apparaître. Il

prononce quelques mots à l'intention de personnes cachées dans le véhicule, saute à terre et repart vers la porte Saint-Martin. Je pousse un soupir de soulagement. Tout d'abord pour avoir retrouvé mon rival, ensuite parce que maintenant je sais où guettent les hommes de la Criminelle. Toutefois, si je connais désormais la rue où habite Le Nus, j'ignore dans quel immeuble. Pendant quelques minutes, je demeure dans la porte cochère, afin de m'assurer que Courchamp est parti pour de bon, puis je sors.

À quelques pas de là, sur le même trottoir, se trouve un bistrot, *L'Étape,* et je décide d'aller siroter un pastis. Je le connais bien, ce bistrot. Je l'ai surveillé

pendant des heures et des heures, quelques mois plus tôt, à l'époque où je courais après Pierrot le Fou. Je revois la silhouette féline de Jo Attia, celle plus épaisse de Georges Boucheseiche discutant, tous deux, sur le pas de la porte, tandis que Moustique, leur chauffeur, un gnome au faciès ridé comme une vieille pomme, s'impatientait au volant d'une traction avant volée, rutilante comme de l'or. Je revois Jeannot, le patron, un grand type aux cheveux blonds et coupés en brosse, aux oreilles décollées, avec des bras gros comme des palans. S'il voulait parler, le Jeannot ! Pour le moment il me toise avec méfiance derrière son zinc, les mains dans les poches. Ma cigarette

au coin des lèvres, je m'avance tranquillement vers lui. Nous sommes seuls mais je ne puis dire que ma clientèle le comble de bonheur. Quand je lui commande mon apéritif, il me sert visiblement à contrecœur, me jetant fréquemment des œillades inamicales. Toujours maussade, il fait glisser une carafe d'eau vers moi puis, sans un mot, il s'éloigne vers sa caisse.

Je bois quelques gorgées puis je repose mon verre.

« Oh ! dis-je, ça sent la basse-cour par ici, ce matin. »

Il me fixe de ses yeux bleus tandis que d'un mouvement de tête je désigne la camionnette qui stationne, abandonnée, de l'autre côté de la rue. Je

ne suis pas régulier, c'est sûr, à l'égard de Courchamp mais lui-même l'a-t-il été ce matin en me refusant le dossier ? Je me trouve une excuse : à la guerre, on ne se fait pas de cadeaux. En tout cas, ma phrase semble être pour Jeannot pleine de signification puisqu'il se déride et s'approche de moi en essuyant un verre. Il regarde la rue, un sourire aux lèvres : « Tu parles, dit-il de sa voix faubourienne, « ils » sont là depuis hier soir. Ça se voit gros comme une maison.

— Ils sont sans doute là pour Le Nus », dis-je négligemment.

Je règle mon pastis et j'arrive près de la porte. Je m'apprête à l'ouvrir quand je me retourne vers le colosse blond qui me regarde. À son expression

concentrée, je devine qu'il se demande quand même qui je suis.

« J'ai justement une commission pour lui, dis-je en clignant de l'œil. Tu le vois aujourd'hui ? » Jeannot soulève ses épaules en signe d'ignorance. Je poursuis :

« Tant pis, je vais aller lui glisser un mot sous sa porte s'il n'est pas là. C'est bien au 14, hein ? »

Le patron n'est pas homme à se compromettre par des confidences.

« P't-être bien, dit-il, au 10 ou au 12. »

Il est inutile d'insister. Je fais à Jeannot un signe amical et je sors. Sur le trottoir, j'allume une cigarette tout en inspectant la rue. Je passe lentement

près de la camionnette mais aucun bruit ne parvient à mon oreille pourtant exercée.

Une odeur de choux ou de chaussettes a imbibé les murs du 10, rue du Faubourg-Saint-Martin. Des rafales intermittentes de hurlements d'enfants, des cris de mères exaspérées, traversent les étages, auxquels succèdent des aboiements furieux. C'est sans doute pour échapper à ce tumulte que la concierge boit. Quand elle m'ouvre la porte de sa loge, elle est soûle perdue et elle tient avec peine sur ses jambes. C'est une femme d'une quarantaine d'années, au teint crayeux, aux yeux mouillés de grenouille, habillée d'un

pantalon de golf et d'une chemise d'homme trop grande sous laquelle sa poitrine peut tomber en toute quiétude.

« Si vous êtes représentant ou flic, foutez le camp, bafouille-t-elle, et chaque mot la fait vaciller.

— Je cherche Le Nus, dis-je en reculant pour échapper à son haleine.

— Qui ça ?

— Le Nus, Jean-Baptiste Buisson. »

Ses paupières retombent et je la contemple en me demandant si elle ne va pas s'endormir sur place et cuver debout, mais ses yeux consentent à s'entrouvrir de nouveau et, la bouche pâteuse, elle graillonne :

« L'est pas là… Et il ferait bien de venir parce que ses clebs arrêtent pas de

gueuler jour et nuit.

— Il a des chiens ?

— Hum, deux boxers. Des braves bêtes, d'habitude, mais il les a purgées, alors forcément, elles veulent sortir…

— Il est venu quand pour la dernière fois ?

— Hier soir… ou avant-hier soir… Je sais plus. Il a promené ses chiens, les a rentrés et il est reparti.

— Il n'a pas dit quand il reviendrait ? J'ai un message pour lui, un message urgent, vous comprenez…

— Il dit jamais rien. »

À ce moment-là, la concierge me regarde lentement de la tête aux pieds en plissant les yeux, elle m'administre un sourire engageant, secoue ses épaules,

ce qui projette sa poitrine sous ses aisselles.

« J'aime bien les beaux bruns comme toi, hoquette-t-elle, tu entrerais pas boire un coup dans mon gourbi, des fois… Hein ? Tu veux ? »

Poliment, je récuse son offre et je bats en retraite. Pendant un moment, dans la rue, je suis poursuivi par sa voix qui me traite de « pédé », de « châtré » et autres adjectifs qui expriment son dépit. Incroyable ! Non mais pour qui elle se prend la vieille épave ? J'admets qu'un joli garçon comme moi, aux yeux noisette et aux cheveux ondulés, au sourire angélique, bien fait, en bonne santé, plein d'ambition, puisse la tenter, mais enfin, il y a des limites, même aux

rêves.

Jusqu'au soir, je monte la garde devant le repaire du Nus, puis Hidoine vient me relayer. Il est d'assez mauvaise humeur car il a promis à sa femme de l'emmener au cinéma et elle a assez mal pris le changement de programme pour sa soirée. Avant que je ne le quitte, il m'annonce :

« Le Gros t'attend aux *Deux Marches*. Il veut te voir pour faire le point. C'est indispensable, paraît-il. »

Les *Deux Marches* est ce café-restaurant de la rue Gît-le-Cœur où presque chaque soir les policiers de la Criminelle, de la Volante et nous de la

Sûreté nationale, nous retrouvons pour boire, jouer aux dés et nous annoncer, à haute voix, de fausses nouvelles les uns aux autres. Des truands, non recherchés, viennent également aux informations qu'ils transmettent ensuite à leurs copains en cavale qui attendent dans les bistrots du quartier Saint-Michel.

C'est une longue salle aux murs beige, auxquels sont accrochés des casseroles de cuivre, des portraits de l'Empereur, des tromblons et de vieux fusils de chasse. Dans la pièce même, sur la gauche, une lourde cuisinière à charbon est recouverte de marmites qui mitonnent à longueur de journée. Face à la porte d'entrée, une table, autour de laquelle nous nous agglutinons, sert de

comptoir.

Le patron s'appelle Victor Marchetti, un Corse au front barré par une mèche noire. Son pastis est le meilleur de Paris, pour la simple raison qu'il le fabrique lui-même en fraude dans la petite cour derrière le restaurant. C'est un travail délicat, une véritable alchimie que Marchetti n'a raté qu'une fois.

Au début de ses expériences, il y eut une explosion, une seule, mais elle fut suffisante pour réveiller tout le quartier et alerter Police-Secours. Naturellement les patrons de toutes les polices intervinrent pour que Marchetti ne fût pas ennuyé et pût poursuivre ses distillations, délicieuses et clandestines ! Entre les tournées qu'il

offre généreusement et celles qu'on lui propose, Marchetti avale en moyenne de soixante à quatre-vingts pastis par soir sans jamais ressentir un début d'ivresse.

« C'est une combine corse, m'expliqua-t-il un soir où je commençais à battre des paupières. Si tu veux boire sans être bourré ou malade, il te suffit d'avaler une bonne cuillerée d'huile d'olive avant de picoler. Tu comprends, avec ce système, l'alcool flotte sur l'huile et ne gicle pas dans le sang ! »

Je n'ai jamais pu suivre son conseil. Chaque fois que j'ai pensé à l'huile d'olive, il était déjà trop tard.

Quand j'arrive chez Victor, ce soir-là, la salle est remplie de fumée de

cigarettes et de pipes, et une odeur d'anisette puissante flotte dans l'air. Vieuchêne se trouve en compagnie de Clot, son concurrent. Ils ont le teint empourpré et ils échangent des propos acerbes, entourés d'inspecteurs et de truands qui assistent à ces combats verbaux. Au moment où j'entre aux *Deux Marches*, la voix de Clot couvre le brouhaha de la salle.

« Et d'ailleurs, s'indigne le patron de la Volante, et d'ailleurs si vous, à la Sûreté nationale, vous obtenez des succès, ce n'est pas à cause de vos qualités professionnelles : c'est grâce au matériel dont vous disposez et à vos effectifs !

— Nos effectifs ? fait le Gros,

interloqué.

— Parfaitement, vos effectifs ! Vous êtes pas loin d'un millier, rue des Saussaies ! »

Le Gros, habituellement de marbre, même quand il a quelques pastis dans l'estomac, part alors d'un énorme éclat de rire. Il en pleure, il suffoque, il sort son mouchoir pour se tamponner les yeux, et ne peut que répéter en donnant des claques sur la table qui font tinter les verres.

« Si je vous disais combien nous sommes, vous ne me croiriez pas. »

Mon arrivée le calme instantanément. Il me fixe et me demande aussitôt, tandis que les autres me dévisagent :

« Tout va bien ?

— Tout va bien. »

C’est tout. C’est ce que Hidoine appelle faire le point !

Victor me sert un pastis que j’avale d’une traite et m’en ressert un autre. Le verre à la main, je me dirige vers les casseroles pour savoir ce que Dolorès, la compagne du patron, a préparé. Petite, vivace et jolie, elle m’embrasse en faisant claquer ses baisers, puis elle soulève ses couvercles en me récitant les plats du jour :

« Ce soir il y a des tripes corses, du bœuf mode et du coq au vin.

— Tu me garderas des tripes, dis-je en lui tapotant les joues, une bonne portion. »

Tandis que sa louche navigue dans la

sauce, Dolorès me fait un clin d'œil :

« T'en fais pas, Roger, me glisse-t-elle, tu sais bien que tu es mon préféré. » Puis, m'indiquant les autres du menton, elle chuchote : « Dis, ils n'ont pas l'air d'accord, tes patrons… »

Cette nuit-là j'établis mon record : du pastis, du vin rouge corsé, épais et savoureux, du cognac : à trois heures du matin, les visages du Gros et de Clot se superposent devant mon regard, ce qui donne une tête à quatre yeux, trois nez et trois bouches. Je réalise alors que je suis parfaitement soûl. Par moments, le plafond fond sur moi et je ferme les yeux en attendant de le sentir exploser sur mon crâne ; à d'autres, c'est le plancher et la table qui se dressent et je me

cramponne furieusement à ma chaise. L'heure est venue pour moi de rentrer. Avec des gestes lents, lourds et imprécis, je parviens à me dégager de la table en bredouillant des excuses. Affectueuse et maternelle, Dolorès m'aide à sortir.

« Tu veux que je t'appelle un taxi ? »

De la tête je fais non et je pars en balayant la rue vers la place Saint-Michel. Il est trois heures du matin et je le découvre devant la station de métro fermée. Je me décide alors à rentrer à Montmartre, à pied, en me disant que la marche me dessoûlera.

C'est long de Saint-Michel à la rue Lepic. Très long. Et la fin de mon parcours est d'autant plus pénible que ça

monte rudement. Mon Dieu, combien je regrette d'avoir tant bu ! Comme si ma punition n'était pas suffisante, je sais qu'au bout de mon calvaire m'attend une croix qui s'appelle Marlyse.

Brusquement son existence me revient à la mémoire. Je la vois déjà, debout, cambrée dans sa chemise de nuit rose et transparente, les cheveux en bataille, le regard en furie, me lancer ses reproches en avalanche, me cracher son mépris. La scène sera longue. Elle s'achèvera sans doute en cris, en menaces, en larmes. Dans un éclair de lucidité, je songe amèrement que la vie est un absurde chassé-croisé : je fais peur aux truands et j'ai peur de Marlyse. Je grogne, mécontent. Avec effort, je

reprends mon ascension vers la rue Lepic. À cet instant, Marlyse devient une obsession, mon idée fixe. Le Gros, Buisson, mes ennuis laissent la place à ce corps blond et troublant qui dort à la maison, qui récupère des forces pour mieux m'agresser. Longeant les façades, qui me repoussent de temps à autre, je m'insuffle courage en répétant à haute voix : « Et pis, si elle n'est pas contente, elle n'a qu'à faire sa valise, j'en ai rien à foutre. » Je dis ça et je me mens. Comment pourrais-je vivre sans ses cheveux blonds, sans ses yeux verts, sans ses lèvres roses ? J'ai besoin de toutes ces couleurs tendres. Je m'arrête pile, et dans la rue silencieuse, je proclame à haute voix : « Elle est belle

mais elle est vache ! » Tête baissée, je reprends ma route, ragaillardi. C'est devant ma porte cochère que la panique me reprend. Avec une certaine lâcheté, dont je suis conscient, je retire mes chaussures. Un instant, je fais jouer mes doigts de pied dans mes chaussettes, puis je monte l'escalier. Parvenu sur mon palier, je m'aperçois, avec désespoir, que j'ai égaré mes souliers. Face à ma porte, je respire un grand coup. À voix basse, je me prodigue mes dernières recommandations : « Pas de bruit, Roger, prends ton temps, la réveille pas. » Au début la clef a du mal à s'infiltrer dans la serrure, enfin la porte s'ouvre et me voilà chez moi. Sur la pointe des pieds, je me dirige comme

un voleur vers ma chambre. Tout est silence, quiétude. Marlyse dort. Alors, me crevant les tympans, le téléphone sonne.

« Roger ? Raymond. Excuse-moi de te réveiller, vieux, mais il y a un type qui promène les boxers. »

Péniblement, j'essaie de rassembler mes idées, de refaire surface, de prendre une décision, mais Hidoine reprend :

« Écoute, je n'ai pas trop de temps. J'ai dû cavaler jusqu'à Strasbourg-Saint-Denis pour trouver une cabine téléphonique, mais je te signale que mon bonhomme ne ressemble pas du tout au Nus. C'est un gros mec avec un bide énorme et le cou tordu. »

Avec difficulté, j'articule :

« Ça veut rien dire. Le Nus a pu prendre du volume.

— Mais non, c'est pas sa tête, reprend Hidoine, j'en suis certain. D'après la photo anthropométrique, Le Nus a une gueule rectangulaire, tandis que le type au cou tordu a une tête ronde, une grosse lune, quoi. Seulement, il promène les clebs du Nus, c'est sûr. Il ne peut pas y avoir des cargaisons de boxers dans l'immeuble.

— T'as raison, dis-je en bâillant.

— Alors, qu'est-ce que je fais, Roger ? Si je le filoche et que Le Nus revienne, je suis marron. Si je le filoche pas et que Le Nus revienne pas, je suis marron quand même. Eh, tu m'écoutes ?

— Je fais que ça, mon vieux. Bon,

suis le mec aux chiens, j'arrive. Je te remplacerai devant la porte. »

Marlyse, qui s'est levée, apparaît dans le couloir, bien reposée, prête à la bagarre. Mais moi, je ne suis plus disponible, il faut que je file. Sur le pas de la porte, je lui glisse dans un rictus : « Le devoir m'appelle. » Elle me traite de salaud mais le reste de ses paroles m'échappe. En descendant prudemment l'escalier, je me mets à espérer que d'ici ce soir, elle sera calmée.

C'est devant ma porte cochère, sur le trottoir, que je les retrouve : côte à côte, bien rangées, prêtes à fonctionner, mes chaussures m'attendent.

La tête bourdonnante, l'estomac en

feu, je dévale la rue Lepic jusqu'à une station de taxi. Quand je dis, je dévale, ce n'est pas tout à fait exact. Dans l'état où je suis, je ne peux effectuer que quelques pas en courant, car aussitôt des vertiges m'empoignent, j'ai mal au cœur et je suis obligé de m'arrêter en respirant bruyamment. Place Blanche, enfin, je peux m'écrouler dans un taxi. Sans doute dois-je avoir une sacrée tête de noceur car le chauffeur me bigle un bon moment avec inquiétude, avant de se mettre en route.

À la porte Saint-Martin, je lui demande de stopper, je paie et je sors. À peine a-t-il démarré, je m'aperçois que j'ai oublié de lui demander une fiche, et j'aurai du mal à me faire rembourser par

la boîte. Rasant les murs, je m'engage dans le faubourg Saint-Martin, désert, attentif à ne pas faire claquer mes talons sur le trottoir pour ne pas réveiller mes collègues calfeutrés dans la camionnette.

Comme il fait toujours nuit, je me coince contre la porte en face de l'immeuble du Nus qui se trouve dans l'ombre. Et j'attends. Il est cinq heures. Marlyse a dû se recoucher. Le Gros doit se réveiller. Moi, je tombe de sommeil. Je suis là depuis une demi-heure environ, quand un bruit de pas me fait sursauter et je réalise que je somnolais : c'est Hidoine qui revient. Sans me voir, il passe devant moi, et je l'appelle discrètement. Lui aussi n'est pas beau à voir. Il a les yeux enfoncés dans les

orbites, la barbe longue et il est blanc comme un linge.

À mon appel, il vient se coller contre moi. Je chuchote péniblement :

« Alors ? »

— Il m'a baisé. Imparable. Sans bavure. Parfait.

— Oh ! comment ça ?

— Eh bien, il a ramené les chiens, il est redescendu et il a marché vers le boulevard Sébastopol. J'étais derrière, à quarante mètres, sans qu'il se doute de rien. Moi-même, j'étais filé par un type de la P.P. qui restait assez loin derrière moi. Tout à coup, à la hauteur d'un cinéma, mon client est monté dans une voiture à l'arrêt. Dis, tu sens l'alcool ! »

Je m'écarte un peu et je questionne :

« Alors ?

— Bah… Il y avait un mec au volant qui a démarré. Moi, comme je ne suis qu'un inspecteur de police, je n'avais pas de voiture, il n'y avait pas de taxis : ils ont filé et je suis resté comme un gland. Mon suiveur, pareil. J'étais trop loin, je n'ai pas vu le numéro. »

Je comprends la déception de Hidoine. Ce n'est pas la première fois que, lui ou moi, sommes handicapés par le manque d'effectifs et de moyens de notre service. Lorsque, dans la presse ou à la radio, on parle de nous, lorsqu'on nous compare au prestigieux F.B.I. américain, si puissant, organisé et richissime, nous nous sentons ridicules et miséreux. C'est pourquoi le Gros, qui

malgré ses défauts et son goût des honneurs est quand même un grand flic, nous avait un soir, au bistrot, dévoilé sa philosophie de la police.

— Au grand complet, nous sommes trois. Trois pour veiller sur la sécurité du territoire. Autant dire que nous représentons zéro ! Si nous voulons nous insérer efficacement dans la lutte que les polices françaises se livrent, il nous faudra travailler différemment qu'eux. À la Criminelle et à la Volante, ils sont nombreux et disposent d'un matériel qui leur permet d'effectuer des planques, des filatures, des recherches. Bref, ils peuvent agir normalement, comme tous les flics du monde. Ce n'est pas notre cas, et vous le savez. Alors, je ne vois

qu'une solution pour nous : nous devons remplacer le nombre et le matériel par quelque chose que les autres poulets n'ont pas.

— Par quoi ? avais-je demandé.

— Par les indics, Borniche. À nous trois, nous devons avoir le réseau d'informateurs, payés ou non, volontaires ou contraints, je m'en fous, le plus étendu et le plus sûr qui soit. Croyez-moi, un bon indic vaut plus que vingt poulets ! »

Je me souvenais, mot à mot, de cette longue tirade du Gros. Depuis cette soirée, j'avais renforcé ma bande d'indics mais, jusqu'à présent, aucun d'eux ne s'était manifesté et je n'avais pas eu le temps de leur rendre visite. Il

est vrai que Buisson était un criminel de l'avant-guerre, inconnu des jeunes troupes de voyous issues de la victoire.

Pendant cinq jours, Hidoine et moi nous relayons faubourg Saint-Martin. Nous ne dormons que quelques heures à peine, nous marchons comme des somnambules, nous vivons dans un état d'hébétude qui va en s'amplifiant. Nous « planquons », Hidoine et moi, parce qu'il nous faut bien surveiller nos copains de la Criminelle qui doivent s'ankyloser dans leur camionnette, encore qu'ils soient remplacés toutes les huit heures. Et puis, Le Nus peut se manifester dans le secteur. Mais Hidoine et moi sommes persuadés que, dans le quartier, on nous a repérés, fichés,

catalogués, et que nous perdons notre temps.

Le 10 septembre, je dors blotti contre Marlyse. Notre vie affective est au point mort, car dès que je rentre à la maison, je m'écroule sur le lit. Je suis tellement crevé que j'en ronfle dans mon sommeil. Marlyse ne m'en veut pas. Elle sait que ma fatigue est purement professionnelle, aussi m'entoure-t-elle d'un amour quasi maternel.

Par moments, elle exhale sa rancœur, tient des propos fielleux sur le compte du Gros qui m'épuise tant, qui m'exploite, qui gâche les plus belles années de ma jeunesse. Les femmes sont comme ça : tuez-vous au travail et elles sont prêtes à tricoter votre linceul. Je

dors d’un sommeil profond, abrutissant, quand vers sept heures du matin, le téléphone sonne.

« Borniche ? Vieuchêne. Soyez à la boîte à huit heures précises. Il y a du nouveau. »

Je n’ai pas le temps d’ouvrir les yeux, il a déjà raccroché.

10

L'Auberge d'Arbois est parmi les restaurants les plus élégants du quartier de l'Étoile. Le style de sa décoration est cossu, fait d'un mélange de tentures, colonnades, stucs, dorures, statues, tapis. Les serveurs évoluent, attentifs, silencieux, autour des tables occupées par une clientèle appartenant à la haute société internationale. Dans la lumière des lustres, les bijoux des femmes s'allument au gré de leurs mouvements.

C'est ce restaurant qu'Émile Buisson

a choisi pour s'offrir un souper fin et fêter, tel un seigneur solitaire, son évasion. Le costume bleu nuit croisé, qu'il a acheté le lendemain de sa fuite, après des retouches, lui va à merveille et il le porte avec une aisance distinguée. Il n'y a pas une faute de goût dans son habillement : chaussures et chaussettes noires, chapeau à bord mi-dur, noir également, chemise blanche, cravate de soie bleu sombre.

Le soir du 8 septembre, il entre, digne comme un notaire prospère, à *L'Auberge d'Arbois*. Accueilli par un maître d'hôtel, on l'installe à une table au fond de la salle, avec le cérémonial d'usage. Posément, il met ses lunettes et étudie avec soin la carte, puis il choisit

son vin. À ses questions, à ses remarques, le maître d'hôtel puis le sommelier comprennent qu'ils ont affaire à un connaisseur. Il dîne lentement, savourant ce premier repas d'homme libre. Personne ne lui prête particulièrement attention. On le prend pour un riche provincial de passage à Paris, qui en profite pour goûter de bons plats. Personne ne remarque que le petit homme courtois griffonne sur un carnet des notes avec une calligraphie fine et précise.

Le lendemain matin, Buisson se réveille d'excellente humeur. Tandis que Suzanne Fourreau refait son lit, retourne les matelas des hommes, pliant draps et couvertures, Émile, traînant la savate, va

rejoindre, dans la cuisine, Le Nus, Dekker et Russac, qui avalent leur petit déjeuner. Les yeux encore gonflés de sommeil, il s'assied au bout de la table. Même pendant les repas, Émile préside. Délaissant son ménage, Suzanne lui sert du saucisson, du pâté, un oignon, une gousse d'ail, du fromage, une bouteille de vin de Bordeaux et une tasse de café. Émile pose un regard gourmand sur les plats puis il attaque. Il mange avec lenteur, en portant les aliments à la bouche avec son couteau. Il préfère ces collations paysannes, savoureuses et qui calent bien l'estomac, aux petits déjeuners des gens des villes qui confiturent leurs tartines.

Il entame le fromage quand Le Nus,

qui vient d'allumer une gauloise, rompt le silence :

« Émile, on est fauchés. Le drapeau noir va bientôt flotter sur la marmite. »

Sans s'arrêter de mastiquer. Buisson répond avec humour :

« Il paraît qu'on embauche chez Renault. Vous devriez aller voir. »

À ces mots, les trois hommes sourient. Ils connaissent suffisamment bien Émile, pour savoir que s'il plaisante, cela signifie qu'il a une idée derrière la tête.

« Hier soir, je me suis payé un gueuleton du tonnerre, reprend Buisson. Des huîtres qu'ont aurait juré à peine sorties de la mer, un steak au poivre qui me fait saliver rien que d'y penser.

Quant aux fromages, vous me connaissez, je suis compétent, ils étaient parfaits. J'aurais bien aimé bouffer davantage, mais en taule, mon estomac s'est malheureusement rétréci.

— Comme c'est triste, remarque Dekker, tu vas nous faire pleurer. »

Buisson a un petit soupir, puis sans rien dire, il se lève, disparaît dans sa chambre et en revient peu après avec un calepin qu'il pose sur la table.

« Voilà, dit-il. Pendant que je me tapais la cloche comme un bourgeois, j'ai repéré les lieux. J'ai noté là-dedans, fait-il en tapotant le carnet, la disposition des tables, le nombre des larbins. Je me suis renseigné et j'ai appris que la sortie de secours était côté

cuisine, assez loin, donc, pour qu'on n'ait rien à craindre. »

Émile se tait, allume une cigarette, rejette la fumée puis parcourt du regard les trois hommes qui l'écoutent attentivement et qui, il s'en doute, supputent les risques de l'aventure.

« C'est dangereux, lâche enfin Le Nus. Tu te rends compte, un coup pareil près de l'Étoile, avec plein de flics dans les environs ?

— Justement. C'est parce que c'est dangereux que ça doit réussir. Personne ne pourra imaginer que des truands en cavale vont se jeter dans la gueule du loup. J'oblige personne à me suivre, mais pour moi c'est décidé : ce soir je retourne à l'auberge. Pas pour y

bouffer : pour braquer la clientèle.

Croyez-moi, ça vaut le coup. Les gens qui vont dîner là-bas sont bourrés de pognon, de bijoux, de bagues et de colliers, on dirait des coffres-forts en balade.

— Je t'accompagne, dit Dekker.

— Moi aussi, dit Le Nus.

— Pareil, dit Russac.

— Bon, fait Buisson en se levant, cet après-midi on va aller rue Lesueur repérer une dernière fois le coin et minuter le temps qu'il nous faudra. Toi, Roger, ce matin tu iras prévenir Francis.

— Tu crois qu'il marchera ? demande Russac.

— Certain. D'ailleurs tu lui donneras un coup de main pour piquer une

bagnole. »

Vingt-deux heures. Quatre hommes entrent tranquillement dans le restaurant bondé. Un maître d'hôtel se dirige vers eux, obséquieux.

« Ces messieurs ont réservé ? »

Son sourire se fige un instant, puis disparaît tandis que la peur décompose son visage. Avec un ensemble parfait, les quatre clients ont ouvert leurs imperméables et sorti des armes. Le regard du maître d'hôtel va du petit homme, qui lui semble vaguement familier, et qui tient un P. 38 à la main, à ses complices. Alors, lentement, le maître d'hôtel recule, sans pouvoir refréner de douloureux tremblements.

Buisson fait deux pas en avant et, d'une voix forte, crie :

« Debout ! Tous contre les murs. »

Le silence qui s'abat sur la salle est oppressant. D'abord sidérés, les dîneurs s'exécutent les uns après les autres sans quitter du regard les quatre envahisseurs. Ils comprennent que le moindre mouvement suspect déclenchera le tir et ils s'alignent dociles contre le mur, déjà résignés à se laisser dépouiller. Tous ces hommes et ces femmes abritent leur faiblesse derrière la conviction qu'il est bien stupide et même impardonnable de tenter la mort quand on est riche et en bonne santé.

Dans la bande, chacun connaît son rôle. Roger Dekker est resté au volant de

la voiture, dont le moteur tourne. Francis Caillaux veille, armé d'une mitraillette, près de la porte d'entrée. Le Nus surveille la cuisine afin d'empêcher tout marmiton téméraire d'aller donner l'alerte. Le revolver de Russac tient en respect clients et serveurs. Buisson, lui, son arme bien calée dans la main gauche, commence, avec un calme glacial, la collecte.

Les hommes ne fanfaronnent pas. Sans rechigner, soucieux d'en finir au plus vite avec cette situation humiliante dont leurs compagnes sont témoins, ils se débarrassent de leur portefeuille, de leur montre et vident leurs poches même de la petite monnaie. Les femmes sont terrifiées et en même temps ravies de

participer à un événement aussi excitant, palpitant et dangereux. Elles se délestent avec une fausse indifférence de leurs bijoux, colliers, boucles d'oreilles. En très peu de temps, les poches des truands se gonflent du butin.

Parvenu à sa dernière victime, Buisson constate que la malheureuse, malgré ses efforts, ne parvient pas à ôter de son doigt un diamant gros comme une olive :

« Vous allez vous blesser, madame, à tirer comme ça, lui dit-il poliment. Venez avec moi aux toilettes, avec du savon elle glissera. »

D'un geste sec, il l'empoigne par un bras et l'entraîne. Moins de deux minutes plus tard, il est de retour,

satisfait. Il pousse la femme vers le mur et, en quelques enjambées, se trouve près de la caisse. Il vide le tiroir dans les poches de sa veste, puis, d'un regard circulaire, il s'assure qu'il n'a oublié personne.

« En route », ordonne-t-il.

Il répète son ordre pour Russac qui, ayant repéré un pot de caviar, ne peut s'en détacher et lappe dedans avec goinfrerie. Le regard d'Émile se durcit tandis que son P. 38 se pointe sur Russac, qui rafle le pot et court vers la sortie. Le Nus est déjà dehors. En franchissant la porte, Russac passe devant Caillaux qui assure la retraite :

« Grouille-toi, Francis ! dit-il. On se casse. »

Il ne peut pas se douter combien ces mots auront pour lui de conséquences fâcheuses.

Au ministère de l'intérieur, place Beauvau, l'agression de *L'Auberge d'Arbois* a fait l'effet d'une bombe. Le directeur du Cabinet n'a pas manqué d'appeler les patrons des différentes polices, pour leur exprimer la vive contrariété que le ministre a ressentie en apprenant cette nouvelle victoire du gangstérisme.

Les premiers renseignements recueillis par le commissariat du quartier ont révélé que le chef de la bande est un petit homme aux cheveux et aux yeux très noirs. Bien que les

agresseurs aient opéré avec une célérité remarquable, ils sont demeurés près de dix minutes dans le restaurant et leurs victimes ont eu la possibilité de les détailler avec minutie. Aussi, les signalements des bandits sont-ils nettement établis, de même que l'on connaît le prénom de l'un d'eux, Francis, prononcé par l'un des complices.

Si le Gros peut nous faire le récit détaillé de l'agression de l'Étoile, c'est grâce au télex que la P.P. a adressé au ministère de l'intérieur. Il s'est d'ailleurs arrangé pour que chaque jour on lui remette, naturellement à leur insu, les doubles des rapports que nos collègues de la Préfecture font parvenir

quotidiennement à la place Beauvau. Grâce à ce stratagème nous sommes, rue des Saussaies, parfaitement au courant de toutes les affaires que traitent nos concurrents.

À huit heures du matin, Hidoine et moi sommes dans le bureau de Vieuchêne, qui est visiblement satisfait de savoir Clot, Pinault et leurs hommes sur les dents.

Après nous avoir égrené les détails de l'agression, le Gros allume une cigarette. Les paupières mi-closes, il expédie des ronds de fumée au plafond. Enfin, il nous fixe de nouveau.

« Il est indéniable que le coup est de Buisson. C'est son signalement et sa façon d'opérer. S'il ne s'agissait pas

d’un criminel, j’aurais presque de l’admiration pour lui. Voilà un type qui, six jours après son évasion, a déjà reconstitué un gang et s’est remis au travail. Et quel travail, messieurs ! On ne connaît pas encore avec certitude le montant du vol, mais on peut déjà l’évaluer à plusieurs dizaines de millions.

« Les témoins ont parlé d’un certain Francis. Je compte sur vous pour l’identifier. À mon avis, ce ne peut être qu’un ancien camarade de détention de Buisson, de Troyes, de Clairvaux ou de la Santé. Il ne doit pas y en avoir des masses de Francis ! Et c’est sans doute un dur pour travailler avec Émile. Les autres complices ? On tâchera de les

découvrir, mais je suis prêt à parier n'importe quoi que Le Nus est dans le coup. Il suffit de raisonner : il est le frère de Buisson et de plus un gangster aussi redoutable que lui. Depuis l'évasion d'Émile, il est introuvable. Vous voyez, nous avons du pain sur la planche mais je suis sûr que nous y arriverons. »

Le front barré de rides, le Gros se tait, le temps d'éteindre sa cigarette. Puis posant sa main sur des notes étalées sur son bureau, il reprend :

« Ce sont des types dangereux, ces Buisson, prêts à tout, dénués de pitié. Dans leur situation cela s'explique aisément. Ils n'ont à attendre aucune clémence de la justice. Pour Émile en

tout cas, c'est la guillotine qui l'attend. Il en a déjà pris le chemin. Alors, il ne peut préserver sa liberté et sa vie qu'en laissant des cadavres derrière lui. » Le ton du Gros devient soudain grave. Il se penche sur ses notes, les lit à voix basse et dit enfin :

« Je vais vous raconter les événements qui se sont déroulés après le hold-up. Ils vous prouveront à quel point ces hommes sont dangereux. »

11

La voiture des truands dévale en trombe l'avenue de Wagram, le boulevard de Courcelles, puis la rue de Rome et s'engage dans la rue Cardinet où le trafic, à cette heure du soir, est peu dense. c'est alors qu'elle se trouve nez à nez avec un barrage composé de cars de police disposés en chicanes.

Un coup de frein brutal fait couiner les pneus, puis, après une embardée, la voiture s'élance. Roger Dekker est éblouissant de dextérité. Il slalome

parmi les cars à une vitesse folle, l'arrière de la voiture chasse, il joue du frein et de l'accélérateur avec virtuosité, tandis que de chaque côté les policiers s'écartent avec précipitation.

Du barrage, un motard de la Préfecture, Deroo, s'élance à la poursuite. Retardé par son moteur qui refusait de démarrer, son camarade Loren le suit à une centaine de mètres.

Buisson, qui se tient sur la banquette arrière entre Russac à sa droite et Caillaux sur sa gauche, voit avec inquiétude le phare de la moto qui grossit. Avec rage il empoigne son P. 38. Ce revolver, il l'a depuis son évasion de Villejuif. C'est Le Nus qui le lui a fourni et Buisson, après l'avoir

admiré, avait versé du champagne sur le canon de l'arme en disant : « Je te baptise *Sauveur*. »

D'un coup de crosse, Buisson fait voler en éclats la lunette arrière, pointe son arme sur le motard et vide un chargeur. La moto dérape, exécute un tête-à-queue et, après une cabriole, s'abat sur la chaussée.

« Et d'un », dit Buisson qui voit avec contentement Deroo rouler à terre.

La joie de Monsieur Émile est de courte durée. Le deuxième motard surgit. La distance entre le policier et la voiture diminue rapidement, il n'est plus qu'à quelques mètres du pare-chocs arrière.

« Freine ! » ordonne Buisson à

Dekker.

Dekker obéit. Loren, surpris, essaie de s'arrêter mais il comprend aussitôt qu'il ne pourra éviter la collision. Il braque désespérément sur sa droite, sa moto fait une embardée, la roue arrière chasse sur les pavés et se couche sur lui avec fracas. Une violente douleur à la hanche, au genou et au coude arrache un gémissement au motard qui sent la carcasse de la machine peser sur son corps, martyriser ses chairs. Il voudrait se dégager, mais le temps lui manque. Avec effroi, il voit un homme surgir de la voiture, qui s'est immobilisée à vingt mètres, venir vers lui en courant : c'est Buisson.

Le petit homme écume de fureur. En

ouvrant la portière, il a crié à ses complices : « Je vais le couper en deux, ce sale flic. » Son P. 38 est déchargé. Qu'importe. Il a empoigné la mitraillette anglaise qui se trouvait sur la banquette. Avec jubilation, il s'approche du policier. Il l'a vu dégainer son 7,65, mais le malheureux en voulant viser a heurté un câble de la moto, et l'arme lui a échappé de la main.

Le regard exorbité, Loren voit cette silhouette sombre qui n'est plus qu'à deux mètres de lui. Buisson, de son côté, fixe de ses yeux noirs et brûlants, sa victime. Loren voit le trou rond de l'arme qui s'approche de sa tête, il n'est plus qu'à quelques centimètres, il n'a pas la force de bouger, de crier. Il n'a

plus que quelques secondes à vivre.

Le doigt de Buisson presse la détente. Rien. Le coup ne part pas. Buisson s'énerve. Il secoue la mitraillette, presse encore et encore la détente. L'arme reste muette.

« Grouille-toi, nom de Dieu ! » hurle Dekker, la tête hors de la portière.

Une nouvelle fois Buisson appuie son index sur la détente, une nouvelle fois, le coup ne part pas. Alors, déçu et rageur, il court vers la voiture dans laquelle il s'engouffre.

« Espèce de con, fulmine Dekker en démarrant, qu'est-ce que tu foutais ? »

La voix d'Émile tremble de dépit et de colère :

« Qu'est-ce que c'est que ces

saloperies de mitraillette ! dit-il. J'avais beau appuyer, ça refusait de marcher !

— T'avais simplement oublié d'armer… dit Russac qui examine la Sten. Faut tirer la culasse à l'arrière.

— Moi, vos machins modernes, j'y comprends rien, grogne Buisson. Ça n'existait pas avant la guerre et c'est pas en centrale qu'on nous en a appris le maniement.

— Tu vois, faut marcher avec son temps », ironise Russac.

En rechargeant son « sauveur », Buisson le foudroie du regard mais ne réplique pas.

La voiture file vers la porte de Clichy quand Émile repère le premier motard qui continue la chasse. Deroo, après sa

chute, a repris la poursuite, mais il a perdu de précieuses secondes en s'arrêtant près de Loren, qui gît toujours au milieu de l'avenue. Un passant l'a rassuré en l'informant que Police-Secours était alerté. Au moment où Deroo s'apprête à repartir, Loren l'a mis en garde.

« Méfie-toi ! dès que tu seras près d'eux, ils freineront à mort, c'est comme ça que je me suis fait avoir… »

La traction arrive à la porte de Clichy et Dekker recommence la manœuvre qui a si bien réussi. Il laisse le motard s'approcher à une vingtaine de mètres, freine avec force et il met la voiture en travers. Mais Deroo est sur ses gardes. Il réussit à s'arrêter acrobatiquement,

saute à terre, se couche derrière son engin, sort son revolver et ouvre le feu.

Caillaux et Buisson bondissent sur la chaussée. Francis tire des rafales de mitraillette pour accaparer l'attention du policier, tandis que Buisson court sur l'autre trottoir et essaie de prendre le motard à revers. Il n'en est plus qu'à une quinzaine de mètres. À cette distance, il ne peut pas le rater. Sa main armée du P. 38 s'élève, il vise.

Une détonation retentit derrière lui et le fait sursauter. À la même seconde, il sent une brûlure au menton.

« Planque-toi, on te canarde dans le dos. »

C'est Le Nus qui a crié. Il vient de

jaillir de la voiture et il tire à son tour sur une silhouette qu'il distingue avec peine dans l'encadrement d'une fenêtre.

Le tireur embusqué dans un immeuble est un gardien de la paix habitant l'avenue et qui, alerté par les coups de feu, se porte au secours du motard qu'il aperçoit aplati à terre. Son tir est nourri, précis, et les balles passent en miaulant près d'Émile, qu'il a pris pour cible.

Buisson comprend que la partie est perdue, que ni lui ni ses amis n'auront la peau du flic et encore moins celle du type qui les ajuste de sa fenêtre. Il réalise aussi que s'ils traînent encore dans ce coin, ils auront bientôt sur le dos une meute de policiers accourus en renfort. Sans conviction, Monsieur

Émile tire encore pour couvrir sa retraite et dès que son chargeur est vide, il lance :

« On fout le camp ! »

Tout le monde se rabat vers la voiture, s'y catapulte. Dekker enclenche la première, qui hurle dans la nuit, et prend la fuite.

Personne ne parle plus dans la traction où l'on n'entend que le halètement des hommes essoufflés par la course et l'émotion. En faisant hurler ses pneus, la voiture traverse le boulevard extérieur et s'élance sur la longue ligne droite déserte. Buisson a porté la main à son menton qui le brûle, et l'a ramenée tachée de *sang*. Il s'apprête à sortir son

mouchoir, quand Russac annonce :

« Merde, il est encore là, celui-là ! »

Émile se retourne d'un bloc et un éclair cruel traverse son regard. Une fureur meurtrière s'empare de lui. Il faut en finir une fois pour toutes avec ce flic obstiné.

« Le fumier ! gronde-t-il. Je vais le réduire en bouillie.

— Qu'est-ce que je fais ? » demande Dekker d'un ton tranquille.

Buisson réfléchit à folle allure. Il devient urgent de se débarrasser de ce motard qui leur colle aux trousses car bientôt la ville se hérissera de barrages.

« Longe le cimetière des Batignolles et rattrape le boulevard extérieur après avoir tourné dans des petites rues. On

arrivera peut-être à le semer. »

La voiture fonce, parallèle au grand mur du cimetière, suit la rue du Bois-des-Caures, vire à angle droit dans la rue Toulouse-Lautrec sur la droite et, aussitôt après, s'engage dans une ruelle non éclairée, en projetant violemment ses passagers l'un contre l'autre. Soudain, les phares éclairent une façade qui se dresse devant eux.

« Bon Dieu ! dit Le Nus, on est dans un cul-de-sac. »

Émile, qui s'est retourné, aperçoit le phare de la moto qui s'engage dans l'impasse. Dans le rétroviseur, Dekker l'a vu également. Sans perdre de temps, il freine à mort. Les pneus gémissent,

une marche arrière, un demi-tour, et la voiture présente son museau vers la sortie.

À une cinquantaine de mètres de là, Deroo a compris. Il s'est arrêté pour sortir son revolver mais voit tout d'un coup les phares de la voiture s'allumer en grand et s'approcher dans le mugissement du moteur lancé à plein régime.

Il est ébloui. Il n'a même plus le temps de manœuvrer pour s'échapper, déjà la voiture est sur lui. Dans un réflexe désespéré, il se jette à terre, entraînant sa moto dans sa chute et tire au hasard. Il y a un bruit de tôles tordues quand la voiture heurte la moto et, des deux portières, une grêle de balles

s’abat sur le policier.

« Recule, ordonne Buisson, il faut qu’on l’écrabouille, ce fumier ! »

La boîte de vitesse grince, la voiture repart en arrière, écrase la roue avant de la moto, tandis que, penchés aux portières, Le Nus et Francis Caillaux arrosent l’impasse avec l’espoir d’atteindre le motard. Les détonations résonnent, lugubres et longues.

Enfin, Buisson commande la fuite. Après une dernière salve, la voiture quitte le cul-de-sac et remonte vers Montmartre. Deroo se relève, étonné d’être encore en vie.

La colère a brusquement quitté Buisson. Avec son mouchoir, il étanche le sang qui coule toujours de son menton

et qui a taché sa chemise :

« Ce flic, quand même, chapeau ! dit-il. La société des cons ne mérite pas des défenseurs comme ça. Ou c'est un héros ou c'est un inconscient…

— Et nous, où on va ? demande Dekker.

— A *La Paillote*, décide Buisson, on va se taper une coupe de champagne et faire un brin de toilette. On est aussi dégueulasses qui si on arrivait de Verdun. »

La Paillote est un minuscule bar aux lumières discrètes, de la rue Burq, tenu par Frédo, un homme qui ne pose jamais de questions mais qui est toujours prêt à rendre service. La clientèle est

composée d'habitués, pour la plupart des souteneurs. Tout visage étranger est refoulé sans douceur.

Il est près de minuit quand les cinq hommes arrivent séparément. Dekker est le dernier car il est allé abandonner la voiture près de la place des Abbesses.

Ils se regroupent au fond de la salle, en attendant qu'on leur verse le champagne, puis ils se rendent aux toilettes mettre un peu d'ordre dans leurs vêtements et se recoiffer. Ils posent sur le lavabo les bijoux et l'argent qu'ils ont raflés au restaurant, ôtent leurs vestons, les secouent, les renfilent. L'un après l'autre, ils se contemplent avec satisfaction dans la glace, et regagnent leur table. Monsieur Émile a été le

premier à se refaire une beauté. Il a lavé son visage et ses mains maculés de sang coagulé, a retiré sa chemise et endossé celle que le patron lui a prêtée. Russac a été le dernier. Quand il s'assied à son tour, il dit, jovial :

« Je crois, les gars, qu'on peut fêter ça. »

C'est un grand brun, Russac, qui domine d'une bonne tête les quatre autres. Il a des traits réguliers, un regard velouté, de l'assurance et il s'exprime bien. Toutefois, il manque de psychologie. Ainsi, pendant qu'il s'active avec des gestes précis à déboucher la première bouteille, il ne remarque pas un instant le regard froid où perce une sourde hostilité de

Buisson. Émile ne l'aime pas. Il l'a catalogué parmi les petits malfrats insignifiants, sans envergure, qui se mettent à table dès que les flics lèvent à peine la main. « Il a une trop jolie gueule qui plaît aux femmes et il a trop peur qu'on la lui abîme », pense-t-il.

À la cinquième bouteille de Krüg, il est deux heures du matin. Le Nus commence à bâiller et à sentir ses paupières lourdes. Affalé sur sa chaise, il dit d'une voix enrouée :

« Je crois qu'on peut mettre les bouts. À cette heure-ci, les poulets ont dû démonter les barrages. » Buisson approuve. Il règle les bouteilles, se lève, aussitôt imité des autres. Francis Caillaux a les jambes un peu

flageolantes. Lentement, ils descendent vers la place Blanche, s'entassent dans un taxi, et se font déposer à proximité de la rue Bichat. L'ascension des étages est laborieuse. Outre le champagne, la tension nerveuse de la soirée, le sommeil, la fatigue tirent sur les jambes et les cinq hommes s'arrêtent fréquemment pour souffler.

Enfin ils s'écroulent sur des chaises, autour de la table de la cuisine. Ils sont seuls, tranquilles. Suzanne n'est pas encore revenue de la rue Blondel où elle travaille :

« Allez, fait Buisson, on partage. »

Chacun vide ses poches et étale devant lui les bijoux dérobés et l'argent ; à ce spectacle, Caillaux ne

peut s'empêcher de répéter :

« Que c'est beau… Dieu ! Que c'est beau… »

Le petit Francis ouvre des yeux tellement ronds et gourmands, que les autres éclatent de rire. Tous, excepté Émile. Son regard s'est arrêté sur le butin de Russac, il a examiné attentivement ce que celui-ci a déballé de ses poches. Il manque un diamant. La mémoire d'Émile est infaillible. Il se souvient parfaitement qu'à *L'Auberge d'Arbois,* il a vu Russac soupeser dans sa main une bague avec un petit sifflement admiratif, puis la mettre dans sa poche.

Or la bague sertie de diamants n'est pas sur la table. Cela ne signifie qu'une

seule chose : le grand blond, qui l'écrase de toute sa hauteur, veut les filouter. Émile jette un regard furtif à Russac qui rit toujours, mais il ne dit rien. Il amasse les billets de banque devant lui et commence la distribution.

« Il y a 103 000 francs, dit Buisson, ça fait 20 000 chacun. Les 3000 qui restent on les donne à Suzanne. Quant aux quincailleries, Le Nus les amènera demain chez un fourgue. Maintenant, tout le monde au lit. »

12

Depuis le hold-up de l'Étoile, dix-sept jours ont passé et la P.P. piétine. Le seul succès qu'elle ait remporté, en guise de consolation, c'est d'avoir retrouvé René Girier. Les inspecteurs Courchamp – Criminelle – et Morin – Volante – l'ont interrogé et même secoué un peu, mais Girier a prétendu ignorer les noms des complices de Buisson. Depuis, il a réintégré la Santé où il a écopé quatre-vingt-dix jours de mitard. Quant à l'enquête sur

les fusillades dans les rues de Paris, elle a uniquement permis de retrouver des douilles qui ont été transmises à l'identité judiciaire, pour expertise.

Le Gros se frotte les mains. Le temps travaille pour lui, songe-t-il. Plus les collègues de la P.P. cafouillent, plus il a de chances que ses deux bêtes de somme, les esclaves Hidoine et Borniche, retrouvent un jour la trace de Buisson.

Un matin, il me convoque dans son bureau. Le Gros se tient le veston ouvert, le ventre en avant, et me dit :

« Borniche, il faudra qu'un de ces jours vous rendiez visite au juge d'instruction Gollety, chargé de l'information sur l'évasion. Vous lui

demanderez un permis pour aller à la Santé bavarder avec Girier. Peut-être aurez-vous plus de chance que vos collègues d'en face. En attendant, j'ai un travail pour vous plus urgent. Ça vous changera de Buisson. Lisez. »

Il me tend un message de la brigade de gendarmerie de Conflans-Sainte-Honorine. « *Cadavre d'homme inconnu, dépourvu de papiers d'identité, découvert ce jour, 26 septembre, dans les bois de La Faye à Andrésy. Envoyez fonctionnaires. Gendarmes Petit et Herproteau attendent votre arrivée.* »

« J'espère que vous aurez davantage de flair sur cette affaire qu'avec Buisson, me lance avec ironie le Gros. Prenez Cocagne, Crocbois et tenez-moi

au courant. »

Pas mécontent d'aller respirer un bol d'air et de me débarrasser du dossier Buisson, je regagne mon bureau. En quelques mots, je mets Hidoine au courant de l'affaire qui vient de me tomber sur le dos. C'est à peine s'il m'écoute, tellement il est accaparé par la lecture d'un compte rendu sportif. Tout en enfilant mon imperméable kaki, acheté dans un surplus de l'armée américaine, je lui propose :

« Tu viens avec moi ?

— Où ça ?

— Dans les bois de La Faye. On va s'aérer les poumons !

— Tu parles ! Sur un macchabée…

— Sois pas idiot, Raymond. À onze

heures, on est sur place. On se tape le boulot et à midi sonnant, on est installés comme des seigneurs au restaurant des *Pêcheurs* à Conflans. Je connais le patron, on bouffe bien et pour pas cher.

— Y a de la friture ?

— Évidemment.

— Ça va, je viens. »

Par téléphone, je préviens Cocagne et Crocbois de se tenir prêts au départ. Cocagne, c'est le photographe de la Maison, quarante-cinq ans, 1,85 mètre, surnommé le Mât. Un cœur d'or et un estomac calfaté par la routine. Sans une amorce de dégoût, il photographie les cadavres sous tous les angles, les retourne, les examine, s'en éloigne, s'en approche, prend ses clichés avec son

appareil à soufflet, et relève les empreintes. Les corps les plus décomposés, les odeurs les plus vertigineuses le laissent de marbre. Parfois, quand la victime n'est plus qu'une infecte bouillie, il lui arrive même de plaisanter. Mais je l'entends à peine. Je suis trop loin, trop occupé à comprimer les soubresauts de mon estomac. Les morts, je n'ai jamais pu m'y faire.

Crocbois, c'est le chauffeur. Les cheveux ondulés et patiemment coiffés, mince, propret, c'est le séducteur du garage. Rien ne l'intéresse excepté les femmes. Un boulimique de l'amour. Quand je m'installe avec Hidoine dans la voiture, il est déjà au volant, avec

Cocagne à ses côtés. Le moteur tourne.

« Alors, content d'aller dans l'herbe ?

— Pardi ! Rien de tel que l'oxygène pour recharger le tempérament. »

Le corps repose dans une fondrière. Il est habillé d'un costume bleu marine bien coupé, d'une chemise blanche et d'une cravate club, bleu et rouge. Il gît la face vers le ciel, les yeux grands ouverts, une paupière à demi rongée. Les membres sont raidis, et une jambe repliée sous la fesse droite, indique que la mort l'a surpris par-derrière. Les bras en croix.

Le gendarme Petit vient vers moi.

« On lui a fait les poches, monsieur le

commissaire.

— Inspecteur, seulement, dis-je. Vous n'avez rien trouvé d'intéressant ?

— Rien. Absolument rien. »

Je me tourne vers Cocagne :

« À toi, vieux. »

L'artiste a déjà vissé son appareil sur le trépied en bois. Il se camoufle sous un drap noir, se voûte, règle la distance. Il glisse une plaque dans le magasin, humorise : « Ne bougeons plus », et appuie sur la poire. Un déclic. Cocagne émerge, hilare, change d'angle et recommence. Satisfait, il s'approche du cadavre et le retourne comme un matelas : des feuilles se sont collées aux cheveux, le veston est boueux, le col de la chemise est maculé de taches

brunâtres.

« Il en a pris une dans la nuque », dit Hidoine accroupi près du crâne.

Il a fallu qu'il écarte des mèches durcies par du sang coagulé pour découvrir l'orifice provoqué par la balle. Il se relève et s'ébroue en secouant son pantalon. Cocagne, après avoir pris une photo de la nuque à bout portant – un gros plan –, s'affaire avec son centimètre de tailleur à relever les mensurations des bras, des jambes, du torse du mort qu'il note sur un petit calepin noir. Agenouillé dans l'herbe humide, il attire vers lui sa sacoche. Il en extrait un tampon qu'il imbibe d'alcool puis il nettoie, en leur tirant dessus, les doigts et les mains du

cadavre. Ensuite, posément, il les essuie.

« J'en ai plus pour longtemps, les enfants, dit-il à la ronde. Après ça, on va se taper un bon gueuleton. Qu'est-ce que vous diriez d'un bon ragoût de mouton ? »

Je le contemple avec dégoût. Avec des gestes précis. Cocagne enduit chaque doigt du mort à l'aide d'un papier goudronné d'encre noire. Après quoi, il les fait rouler, l'un après l'autre, sur un papier blanc : aussitôt les empreintes digitales apparaissent. C'est ensuite au tour des paumes de la main de livrer leurs lignes. Cocagne examine son travail puis, en sifflotant, range dans sa sacoche son matériel et ses feuilles

imprimées.

Pendant que notre photographe opérait, le procureur de la République de Pontoise, le juge d'instruction, son greffier et un médecin légiste sont arrivés à leur tour. Tous ensemble, nous recherchons dans l'herbe, les feuilles mortes et les branches cassées, des indices susceptibles de nous aider. Peine perdue. Tandis que les gendarmes emportent le cadavre à l'hôpital de Conflans, pour l'autopsie, le juge s'est approché de moi.

« Qu'en pensez-vous ?

— Le fait qu'on ait débarrassé le corps de tout papier pour essayer d'empêcher l'identification me fait pencher vers le règlement de compte.

— C’est bien ce que je me dis », bougonne-t-il en me tendant une feuille.

Ce papier officiel désigne mon service pour effectuer les recherches. Il indique : *« Vu la procédure suivie contre X... inculpé d’assassinat, commettons l’un des Messieurs les Commissaires attachés à la Direction de la Police Judiciaire à Paris aux fins de procéder à toutes auditions, perquisitions, et saisies utiles à la manifestation de la vérité. »*

Le juge me salue d’un mouvement de la tête et se dirige vers sa voiture.

« On y va ? gémit Cocagne. J’ai une faim de loup. »

Moi, j’ai plutôt la nausée, car les mouvements imposés au cadavre ont

dégagé une odeur pestilentielle.

Mais les autres ont faim. Entassés dans la Citroën, nous filons au restaurant des *Pêcheurs*. Quelques pastis, de la friture, une poularde à la crème avec des champignons, un peu de fromage, de la tarte et du beaujolais ont, peu à peu, chassé de mes narines l'odeur douceâtre de la mort. Crocbois s'est éclipsé avec la serveuse. Moi, je pense au manteau que je voudrais m'acheter pour affronter l'hiver, et que j'ai vu chez Max Evzeline, le tailleur des vedettes. Je le souhaiterais gris foncé, car c'est une couleur passe-partout. Marlyse le préférerait beige parce qu'il me donnerait un air artiste. Mais il est cher, trop cher pour moi. Alors, j'irai à la

Samaritaine.

Nous sommes en pleine digestion lorsqu'un gendarme arrive. Il sort de ses poches une enveloppe, la vide sur la table et une balle en laiton roule, à première vue en bon état.

« On l'a trouvée dans la tête du mort, m'explique-t-il. D'après le légiste, elle a été tirée de bas en haut, à cinquante centimètres environ de la nuque du gars qui se tenait debout. L'assassin est donc d'une taille nettement inférieure à celle de la victime, c'est un rude viseur ! »

Le lendemain matin, de bonne heure, je me propulse au Palais de Justice. J'ai dans ma serviette la balle et les feuillets sur lesquels sont gravées les empreintes

de l’inconnu. Je suis la galerie de la Première Présidence, j’aborde l’escalier T, que j’escalade jusqu’au second étage, et j’arrive à l’identité judiciaire qui se trouve sous les combles, entre la galerie de la Sainte-Chapelle et l’aire des nouvelles Cours d’Appel. Quatre millions d’empreintes sont classées à la section de la dactyloscopie et de l’anthropométrie et c’est bien le diable, me suis-je dit, si mon cadavre n’y figure pas. J’ai aussi pensé que les inspecteurs de la section de la balistique ne mettraient pas longtemps pour identifier l’arme qui a tiré la balle installée dans le crâne du cadavre.

Essoufflé, je me retrouve en haut de

l’escalier en colimaçon, face à la petite porte qui donne accès au service. Je frappe. Le judas s’entrebâille.

« Maison », dis-je.

Le judas se rabat, la porte s’ouvre. Je montre ma plaque de police, un huissier inscrit mon nom sur un registre et me fait signe de passer. Aussitôt je me dirige vers la salle de dactyloscopie où sont effectuées les comparaisons d’empreintes. Je frappe à la porte vitrée et j’entre. Un inspecteur chauve qui lorgnait dans un microscope se retourne et me toise :

« Salut, dis-je en avançant la main. Borniche, de la S.N. J’ai un macchabée à identifier. »

L’homme en blouse blanche pivote

sur son siège, agrippe les feuillets que je lui tends, les examine et hoche la tête en disant :

« Sans bavures. C’est toi qui as fait ça ?

— Non, c’est Cocagne, un gars de métier. Il a fait son relevé sur place. »

L’homme ne répond pas. Il pose les empreintes de gauche devant la lentille de son microscope, le règle et inscrit aussitôt un chiffre sous chaque décalque de doigt. J’interroge :

« C’est pour quoi faire ces numéros ? »

Sans se retourner, l’œil toujours collé au viseur, le chercheur m’explique :

« C’est un code. Chaque empreinte

est répertoriée selon sa forme : boucle gauche, boucle droite, arc de verticille et boucle jumelée. Je traduis tout, ça en chiffre et j'obtiens le numéro 22 – 225.5833. Ça signifie boucles jumelées aux deux pouces, boucles gauches à tous les doigts de la main gauche, boucles droites à tous les doigts de la main droite. Tu saisis ?

— Oui, fais-je sans conviction. Et alors ?

— Alors, dans les casiers au-dessus de ta tête, qui appartiennent à la série correspondante, je dois tirer une fiche qui a le même numéro, si toutefois elle s'y trouve. Car ton mec n'est peut-être pas noté. »

Tout en parlant, il attire vers lui un

escabeau roulant, le gravit jusqu'à la troisième marche et, après une recherche, sort un carton rectangulaire du boîtier.

« La voilà, ta viande froide, dit-il en redescendant. C'est bien ça. Il s'agit de Russac Henri, né le 5 décembre 1905 à Charenton, plusieurs fois condamné et récemment sorti de la Santé. »

Je jette un coup d'œil sur le cliché face et profil collé sur le carton. Il s'agit bien de l'individu du bois de La Faye, je demande :

« Tu n'aurais pas une photo en rab ?

— Non, mais aux archives tu trouveras ce qu'il te faut. »

Il retourne à son microscope et je quitte le bureau pour gagner celui de la

balistique où j’espère que l’examen de la balle se fera aussi rapidement que celui des empreintes. Je dois déchanter.

« Revenez demain », me dit-on au secrétariat.

Je quitte le Palais et je traverse le boulevard. De la poste du tribunal de commerce, après deux essais infructueux, je réussis à joindre mon bureau :

« Raymond ? File aux archives et sors-moi le dossier Russac Henri. Oui, je l’ai identifié. Je serai là dans une demi-heure. »

Raccroché. Je glisse un autre jeton, et j’appelle la Santé. À cet instant, je pense que l’affaire du bois de La Faye est simple : les renseignements que je viens

d’obtenir, ajoutés à ceux que je vais récolter, devraient me permettre de retrouver rapidement la trace du meurtrier.

Pendant de longues minutes, l’écouteur contre l’oreille, j’attends que le fonctionnaire de la prison consulte ses registres. Enfin, il revient.

« On n’a pas grand-chose, vous savez. Il ne recevait pas de visites et ne se faisait pas remarquer. C’était plutôt un mou.

— Enfin, il parlait quand même à quelqu’un ?

— Sans doute. Seulement les gardiens qui l’ont connu ne sont pas de service avant demain matin. Tout ce que

je peux vous dire c'est qu'il était dans la cellule 2.51. Il la partageait entre autres avec Émile Buisson.

— Comment ? Répétez, s'il vous plaît.

— Buisson. Celui qui s'est récemment évadé de chez les fous. Je ne peux pas vous dire s'ils étaient copains ou pas. Pour ça, faudra que vous rappeliez. Au moment de sa libération, il a donné comme adresse le 10, du faubourg Saint-Martin. Voilà, c'est tout. »

Je raccroche. Machinalement, j'allume une cigarette en me demandant quel lien peut exister entre le cadavre, Buisson et Le Nus. Je connais trop le monde des truands pour penser à une

simple coïncidence. Une idée me traverse l'esprit. Si Russac a donné au greffe l'adresse du Nus, il n'a pu l'obtenir que d'Émile. Or Le Nus, j'en suis convaincu depuis le début, a certainement organisé l'évasion de son frère. Est-ce que Russac n'aurait pas fait partie des complices ?

Je me lève d'un bond et regagne la rue des Saussaies. Hidoine a placé en évidence sur ma table le dossier dans lequel je trouve la photographie anthropométrique de Russac. Un moment, j'hésite à mettre le Gros au courant, mais finalement, je préfère procéder à ma vérification avant de lui parler. Je téléphone à Marlyse pour la prévenir que je rentrerai sans doute tard.

J’appelle le garage et je demande à Crocbois de se tenir prêt.

« Merde, il va être midi », se lamente-t-il.

Dans le couloir, je bouscule quelques collègues d’autres sections, j’entends des portes s’ouvrir, d’autres claquer, le crépitement quasi continu des machines à écrire. Je cours vers l’ascenseur. Le planton me laisse appuyer plusieurs fois sur le bouton d’appel, avant de m’annoncer qu’il est en panne, une fois de plus. Je dégringole l’escalier…

« Où on va ? demande Crocbois en rangeant son peigne dans sa poche.

— À Villejuif, à l’hôpital psychiatrique. »

Pendant tout le trajet, je prie le ciel

pour qu'un gardien ou un infirmier, présent le jour de l'évasion, soit de service. La chance est avec moi : les deux surveillants et un infirmier que Buisson menaça de son revolver sont là.

Dès que je leur montre la photo de Russac, ils le reconnaissent formellement : il faisait bien partie des complices de Buisson. C'est lui qui fermait la marche lors de l'évasion.

Je viens de marquer un point sur mes rivaux de la P.P.

13

« Monsieur le commissaire ? Borniche.

— Ah ! Où êtes-vous, encore ?

— Devant le Palais, patron. Je voulais vous prévenir que j'aurai du retard. Je dois retourner à l'identité pour connaître le résultat de l'expertise de la balle.

— Quelle balle ?

— Vous savez bien, celle qu'on a trouvée dans le crâne de Russac.

— Oui, c'est vrai. Alors, ne traînez

pas trop, mon vieux. »

. Le Gros a raccroché. Je retourne au zinc du *Café du Palais* où, en Usant le journal, je me tape un café crème avec deux croissants qui aussitôt me pèsent comme deux briques sur l'estomac. Vingt minutes plus tard, je suis à la section balistique.

Silencieux sur ses semelles de gomme, l'homme en blouse blanche se lève et se dirige vers une longue table. Il farfouille dans une pile de dossiers, en extrait un, revient sur moi.

« Le rapport officiel n'est pas encore prêt, me dit-il d'une voix traînante. Pas avant une quinzaine de jours, nous sommes complètement débordés. » Il pose le dossier sur un comptoir, l'ouvre

et poursuit :

« Ta balle a été tirée par un P. 38. Elle provient de l'arme dont on a retrouvé des douilles et des projectiles après la fusillade de *L'Auberge d'Arbois*. L'agrandissement des photos ne permet aucun doute là-dessus : les stries laissées par le canon sont rigoureusement identiques. »

Je constate, en effet, que le nombre, les dimensions et l'inclinaison des rayures se ressemblent.

« J'ai pigé, dis-je, l'auteur du coup de feu mortel est le même que celui qui a tiré sur les motards.

— Hé, hé, pas si vite, rétorque l'homme à la blouse, je n'ai pas dit ça. Je te précise seulement qu'il s'agit de la

même arme. C’est à toi de lui donner un propriétaire et ça, mon cher, c’est ton boulot. »

Je ne comprends pas l’Administration. Alors qu’il lui serait facile de centraliser sous un même toit les différents fichiers de sa police judiciaire, elle s’ingénie à les disséminer un peu partout, dans des bâtiments éloignés, aux endroits les plus reculés.

C’est pourquoi la section des garnis, qui surveille la population flottante de la région parisienne et qui permet aux services de police de cueillir les délinquants séjournant en hôtel, a atterri au quatrième étage de la caserne de la

Cité desservi par l'escalier D.

Bien entendu, en raison des allées et venues incessantes des consultants, deux ascenseurs conduisent à ce niveau. Bien entendu aussi, ces ascenseurs sont la plupart du temps en arrêt d'entretien et, ce matin-là, je dois comme tout le monde faire manœuvrer mes grands adducteurs.

J'ai sur moi plusieurs fiches de recherches en blanc à l'en-tête de la Sûreté nationale avec le cachet de mon service. Je les remplis soigneusement au nom et à l'état civil de Russac, et je les remets au grand escogriffe aux canines proéminentes qui trône, tel un diable à ressort, derrière un guichet à plateau supportant deux téléphones archaïques.

Il parcourt les imprimés du regard et ses canines se découvrent :

« C’est urgent ?

— Oui. J’en ai une dans le courant et les deux autres à six mois et un an. C’est possible ? Je suis sur un crime…

— M’en fous, viens. »

L’archiviste se plie, tire le verrou du portillon et je suis déjà sur ses talons, dans la grisaille de son antre.

Le « courant », c’est la recherche effectuée séance tenante, souvent par téléphone, quelquefois par écrit, dans les cabriolets trimestriels récents où sont classées, phonétiquement, les fiches des voyageurs. Cela permet l’interpellation rapide des passagers d’une nuit. À six mois et à un an, la

recherche exige la consultation de deux à quatre cabriolets desquels émergent çà et là des cartons de couleur verte : les fiches d'observation.

Avec la dextérité d'un prestidigitateur, l'archiviste promène son doigt dans le casier.

« Rien ici, lâche-t-il laconiquement. Tu es sûr de l'orthographe ? »

Il se penche sur la recherche, plisse les yeux, revient au cabriolet qu'il repousse dans son compartiment.

« On va voir les autres. »

Il continue sa fouille dans les boîtiers plus anciens et sort deux fiches de Russac apparemment mal classées.

« Voilà ton zèbre. »

Il me colle sous le nez deux fiches

remplies d'une écriture primaire, à la signature illisible, à la profession non indiquée. Je note les adresses : 10, rue des Prêcheurs et 17, rue Saint-Denis, ainsi que les dates d'entrée, ce qui me permettra, tout à l'heure, de vérifier sur le livre de police des hôtels si Russac était seul ou non lors de ses séjours. L'archiviste remet les fiches en place :

« Des hôtels de passe, déclare-t-il avec dédain. Ça m'étonnerait que ça t'apporte grand-chose. »

Il visite un troisième cabriolet qu'il replace, d'un coup sec, sur sa glicière.

« Quel bordel ! marmonne-t-il. Heureusement qu'on en a viré de ce service. »

Je le regarde sans comprendre tandis

que nous regagnons le vestibule.

« Oui, précise-t-il, un jour on s'est aperçu que des morceaux de fiches traînaient dans les chiottes. On a planqué. Et on a piqué en flag un collègue qui avait souvent mal au ventre : pour ne pas classer les fiches qu'on lui donnait à trier, ce salaud les foutait par paquets de dix dans la cuvette ! Forcément, tant qu'aux archives on collera des sanctionnés, il y aura des histoires ! »

Mes vérifications dans les deux hôtels n'ont rien donné. Avec Hidoine, je passe une partie de l'après-midi à chercher avec qui Russac pouvait bien vivre. Assis l'un en face de l'autre, à

une table, nous dressons une liste d'anciennes adresses que nous avons piquées dans le dossier et nous nous les partageons. Puis nous partons chacun de notre côté interroger les concierges. C'est un travail déprimant et claquant. Et qui n'aboutit à rien. Seulement nous devons le faire car on ne doit rien négliger.

Le soir, pendant que Marlyse prépare le dîner et se bat avec la cuisinière, je suis assis sur une chaise, silencieux. Mes pieds gonflés trempent dans une cuvette.

Je me torture la cervelle pour savoir qui a bien pu se servir du P. 38 Buisson ? Un de ses complices ? Et de toute façon, pourquoi a-t-on

liquidé Russac ?

Autant de questions auxquelles il m’est impossible de donner une réponse.

14

Les seins hauts et fermes, les hanches vivantes, les jambes longues et nerveuses, un visage d'ange aux cheveux blonds et coupés court, telle est Maguy. Elle a été apprentie chez une modiste, et puis elle s'est lassée de travailler, de gaspiller sa santé et sa beauté pour un petit salaire. Elle a atterri rue Blondel de la façon la plus banale qui soit. Au bal du dimanche, elle avait connu un garçon. Très beau » Il avait des mains à la peau douce, intacte, pas du tout

abîmées par le travail : c'était un souteneur. La vie de Maguy avait changé. Elle était passée par différents « protecteurs ». Jusqu'au jour où, ayant maîtrisé son métier, elle s'était établie à son compte.

Évidemment, parfois, vaincue par un nouvel amant, il lui arrivait d'abandonner une partie de ses revenus, mais dans des proportions convenables.

Maguy fait partie de mes indics. Je pense que si Russac a eu une amie, ce ne pouvait être qu'une putain. Maguy risque de l'avoir connue, en tout cas, c'est une chance à courir. Je décide d'aller bavarder avec ma copine qui tapine.

Il est un peu plus de quatorze heures quand j'arrive. Sous le ciel bleu, la rue

Blondel retrouve son animation. Des promeneurs maraudent, examinant avec attention les grappes de filles à l'étalage.

Maguy est sur le trottoir. Mon regard s'accroche d'abord à sa jupe d'un vert criard, courte, fendue, puis il remonte à son chemisier moulant, rouge à pois blancs, abondamment ouvert sur sa poitrine. Elle fume, le regard provocant, bien cambrée, sûre de son pouvoir. Dès qu'elle m'aperçoit, elle me fait un clin d'œil et me lance son cri de guerre :

« Dans les bras de Maguy, plus de soucis. Tu montes ? »

De la tête je fais oui. Je lui emboîte le pas et nous entrons dans l'hôtel administré par Lulu la Crevette. Nous

grimpons l'escalier étroit et en cloche, la troisième marche oscille sous mon pas. Je titube un peu.

« Il est pourri, votre escalier, dis-je.

— Je t'expliquerai, mon poulet. »

Nous montons. Devant moi, à cinquante centimètres des yeux, j'ai la cambrure de ses reins. Je devine ses fesses rondes et musclées qui tendent le tissu léger. J'avale ma salive, énervé, troublé. Maguy le sent, car la garce, aussitôt, en rajoute et ondule furieusement des hanches comme une jolie caravelle roulant dans une tempête. Elle se retourne, elle rit, elle me demande :

« Ça te plaît ?

— Beaucoup. »

Une fille d'étage nous ouvre une porte, découvre le lit et dépose une serviette sur le lavabo. Au moment où elle s'apprête à partir, je l'arrête :

« Apportez deux cognacs. Des doubles. »

Nous restons là, Maguy et moi, elle assise sur le lit, moi debout devant elle, nous regardant, en attendant l'arrivée de l'alcool. De temps en temps, elle croise les jambes, découvrant ses dessous, me fixant, son regard planté dans le mien. Nous restons comme ça, Maguy essayant de m'attirer dans ses parages, moi me débattant pour refouler mes tentations, jusqu'au retour de la serveuse. Je la paie, sans doute trop chichement car elle n'a même pas une amorce de sourire.

Pour elle, je ne suis qu'un pigeon de plus et surtout un fauché. Elle sort, referme la porte, son pas s'éloigne dans le couloir.

Mon regard parcourt le papier vert des murs, prairie sur laquelle se sont fanées des roses rouges décolorées :

« Tu vas regarder le paysage longtemps ? »

Je me retourne. Maguy a dégrafé son corsage, elle s'est allongée sur le lit, les bras croisés sous la nuque.

« Je suis venu te parler.

— Je m'en doute. Seulement on peut parler couchés. Allez, viens près de moi, je, ne vais pas te violer. »

Je prends les deux verres, je lui en tends un et je m'assieds sur le rebord du

lit. Nous trinquons.

« Que veux-tu savoir, mon poulet chéri ? »

Je regarde Maguy en dégustant mon cognac.

« Écoute, dis-je en posant mon verre ballon sur la table de nuit. Je cherche des renseignements sur un type qui s'appelait Russac. Henri Russac.

— Il s'appelait ?

— Oui. Au passé. Il est mort. Seulement, avant de mourir, beau gosse comme il était, il avait certainement une bonne femme dans sa vie. Il y a une chance sur mille pour que je puisse la retrouver rapidement, mais j'essaie. Le but de ma visite est simple : je voudrais savoir si parmi tes copines aucune

d’elles n’a fréquenté mon macchabée. »

Maguy s’est redressée sur un coude pour attraper son verre et le mouvement a dénudé un sein. Sans y attacher d’importance, elle boit une longue gorgée. Dans la lumière jaune de la chambre, son visage a perdu toute insouciance.

« Je connais la fille qui était avec Henri. C’était moi. »

La voix est grave, presque triste, et je m’en veux d’avoir parlé avec autant de désinvolture du mort. Maguy a reboutonné son chemisier. Elle reprend :

« Je ne le voyais plus depuis quelques semaines. J’ai appris récemment qu’il avait participé à l’évasion d’un ou deux types, je ne sais

pas au juste, d'un hôpital, qu'il avait participé à un hold-up dans un restaurant et qu'il y avait eu une fusillade dans les rues. T'as dû lire ça dans les journaux, comme tout le monde. »

J'approuve de la tête.

« Oui.

— Voilà. C'est tout ce que je peux te dire. »

Elle reporte le verre à ses lèvres. Je questionne :

« Mais… Comment as-tu su tout ça ? C'est Russac qui te l'a raconté ? »

Maguy avale une gorgée et repose le verre.

« Je t'ai dit que je ne le voyais plus depuis le début du mois. Non, c'est une copine. Elle travaillait avec moi, dans la

rue, et depuis quelque temps, elle se faisait rare. Quand elle est revenue, il y a quelques jours à peine, je lui ai demandé, comme ça, en blaguant, si elle avait hérité. Elle m'a dit qu'elle avait hérité de quatre mecs qui se planquaient chez elle. Deux frères, des vrais durs, un ami à elle, en cavale, et Henri.

— Elle s'appelle comment ta copine ?

— Suzy… Suzanne Fourreau, si tu préfères.

— Elle est maquée ?

— Là, tu m'en demandes de trop. Elle m'a parlé d'un Roger, mais j'ignore si c'est son jules. C'est tout ce que tu voulais savoir ?

— Non, une dernière question. Idiote,

celle-là. C’est quoi, la troisième marche qui trébuche ? Tu m’as dit que tu m’expliquerais ? »

Maguy sourit. Elle lampe son verre avant de me répondre.

« Quand tu appuies sur la troisième marche, il y a un système qui actionne une sonnerie dans le bureau où Lulu tient ses comptes. À ce moment-là, elle ouvre un œilleton, invisible pour le micheton, et elle voit quelle fille grimpe. Alors, Lulu note sur son cahier le nombre de passes de chacune d’entre nous. C’est pour son pourcentage, tu comprends ?

— Très bien, c’est une mère maquerelle, en somme !

— Si tu veux. Mais il faut bien que tout le monde vive.

— Bon, dis-je en me levant et en enfilant ma veste. Je retourne à la boîte. Merci pour les renseignements, Maguy, si t'as des pépins pas trop méchants, tu connais mon numéro de fil.

— D'accord, poulet. J'oublierai pas. »

Je me penche sur le lit, je l'embrasse. Sur le pas de la porte, la voix de Maguy m'arrête :

« Il a souffert, Henri ?

— Non, Maguy. Il est mort sans le savoir. »

Identifier Suzanne Fourreau a été un jeu d'enfant. Il m'a suffi d'aller consulter les archives de la Brigade mondaine pour apprendre qu'elle habite

au 57, rue Bichat.

Mais, maintenant, face à cet immeuble qui est lézardé, où les couloirs s'enchevêtrent comme dans un labyrinthe, je réalise que, seul, je n'aboutirai à rien. Il y a des cours, des recoins, le tout baigne dans la pénombre, et le soir venu, c'est un véritable coupe-gorge. Debout, à l'arrêt du bus qui se trouve presque en face de la porte cochère, je sais également que si ma présence se prolonge, elle va attirer l'attention. Aussi, je décide de rentrer à la boîte.

Quand j'ai terminé le compte rendu de mes enquêtes, le Gros jubile :

« Demain, Borniche, vous aurez tout le matériel nécessaire pour planquer. Je

vais demander au directeur de nous fournir une camionnette comme vos amis de la P.P. Nous irons tous ensemble, Hidoine, vous et moi. Cette fois-ci, nous les tenons. Ou alors nous sommes les rois des cons. »

Le lendemain matin, chez mon boucher, j'apprends en lisant *Le Parisien libéré* que je fais partie des rois des cons.

15

Le Nus était vraiment trop malheureux. L'inconfort de la rue Bichat lui pesait et, à son âge, coucher sur un matelas, à même le sol, lui martyrisait les os. Bien sûr, il était content de retrouver Émile, mais il se faisait du souci. Non pas à cause de son amie Yvonne, planquée en Auvergne, mais parce que ses deux chiens, des boxers, lui manquaient. Dans l'étroit appartement de la rue Bichat, il tournait en rond, lamentable, se demandant, avec

obsession, ce qu'ils devenaient. Évidemment, le « beau-frère » d'Émile, le Bombé avait juré qu'il s'occuperait d'eux, qu'il leur apporterait à bouffer et qu'il les promènerait. Mais Le Nus savait que le Bombé ne leur prodiguerait pas cette tendresse dont les chiens avaient tant besoin.

« Tu me fais chier, avec tes clebs qui bavent partout ! avait grogné le Bombé en reposant ses cartes sur la table, excédé.

— Tu peux pas savoir, Paul ! Un chien, plus c'est gros, plus c'est câlin. »

Ils étaient assis au fond du bistrot qui bordait le 57, avec Dekker, en train de jouer au poker.

« Non, mais tu sais que t'es con avec

tes chiens ? avait ajouté le Bombé. Je leur achète de la viande, bien dégraissée ; je leur fais cuire des coquillettes et des légumes ; je leur file de l'eau en bouteille ; je les balade une heure tous les soirs. Qu'est-ce que tu veux que je fasse de plus ? Que je les amène au cinéma, au claque ?

— Tu leur donnes pas d'amour ! avait soupiré Le Nus. Et un chien sans amour, c'est une fleur sans eau.

— D'accord, avait dit le Bombé, la prochaine fois je les arroserai.

— Je voudrais tellement les revoir ! Je paierais n'importe quoi pour les caresser.

— T'es dingue ou quoi ? Avec tous les poulets qui rôdent… »

L'amour du Nus fut plus fort que tout. Et pour ses bêtes il commit une grave imprudence. Il s'était assuré que la camionnette des flics, dont lui avait parlé le Bombé, avait disparu. Alors, après avoir acheté de la viande de premier choix et des biscottes sucrées, il était retourné dans sa maison, tout seul.

Quand il en repartit, il ne l'était plus. Un homme le suivait à distance ; un inspecteur de la Volante qui passait par, hasard et qui le reconnut. Arrivé rue Bichat, il alerta son chef, le commissaire Clot.

Peu après, une fourgonnette bourrée de policiers armés se garait à proximité du 57.

La nuit est tombée. Dans sa cuisine Suzanne Fourreau prépare le dîner du soir. Assis à la table, Dekker, Le Nus et Buisson sirotent un pastis en silence. Depuis quelques jours une tension dangereuse, une animosité contenue avec peine opposent Roger à Émile. Depuis le 22 septembre, exactement, lorsque Francis Caillaux est arrivé rayonnant rue Bichat. Il a ouvert son imperméable, plongé la main dans la poche de son pantalon et en a sorti une bague sertie de diamants qu'il a posée sur la table avec égards, comme s'il s'était agi d'un œuf.

« D'où sors-tu ça ? a questionné Buisson, soupçonneux.

— Je vous le donne en mille ! a répondu Francis en se laissant tomber

sur une chaise. Figurez-vous que je passe tout à l'heure boire un pot à *La Paillote*, et le patron m'appelle, me tend la bague en me disant : « Tiens, l'autre nuit, vous avez oublié ça aux lavabos. » Vous vous rendez compte ? Dire qu'on avait soupçonné Henri de l'avoir fauchée ! »

Dekker a blêmi. Buisson est resté de marbre. La veille, sous prétexte d'un vol de tableaux dans un château, il a emmené Russac dans les bois de La Faye et Dekker a été témoin de l'exécution.

Quand Francis est reparti, Roger n'a pas mâché ses mots à Émile et il a fallu l'intervention du Nus pour ramener le calme. Mais, depuis ce jour, les deux hommes se regardent sans amitié.

Suzanne a ouvert la fenêtre et tendu son bras dans la nuit pour secouer la salade. Soudain, son regard est attiré par les faisceaux étroits de lampes torches qui traversent la cour de l'immeuble. Aussitôt, elle pivote sur ses talons :

« Tirez-vous ! crie-t-elle. Les poulets ! »

Les premiers, Le Nus et Dekker bondissent vers la porte, mais déjà des bruits de pas résonnent sur le palier. Émile, lui, court à la fenêtre ouverte et l'enjambe. Debout sur le rebord, il hésite. Il est au troisième étage. Devant lui, à environ cinq mètres en contrebas, brille légèrement la gouttière de l'immeuble d'en face. La perspective de

rater son saut et de s'écraser sur le sol l'arrête.

Deux coups frappés avec force à la porte lui parviennent ainsi que les mots « Police, ouvrez Alors, Émile s'élance. Le plongeon dans le vide est extrêmement bref : Il lui paraît, pourtant, durer une éternité.

Brutalement, ses doigts heurtent la gouttière. Malgré la douleur provoquée par le choc, ils se referment avec une force surhumaine. La secousse est tellement violente qu'il a l'impression que ses bras se décrochent de ses épaules. Mais il ne lâche pas prise. Avec horreur, il sent la gouttière plier sous son poids. Enfin, elle s'immobilise. Dans le silence de la nuit, il entend des

éclats de voix et le bruit d'une bagarre provenant de l'appartement de Suzanne. Alors, précautionneusement, Émile effectue une traction et se retrouve le buste étalé sur le toit.

Le front en sueur, il reprend haleine, puis il amène une jambe, enfin l'autre sur la gouttière. Avec une souplesse de chat, il remonte le toit et va se réfugier derrière une haute cheminée. Il vient à peine de l'atteindre qu'un faisceau de lumière balaie les tuiles sur lesquelles il s'est réfugié et une voix déçue, hargneuse, gronde dans le noir :

« Merde ! il était là il n'y a pas longtemps. Il n'a pas pu sauter quand même ! »

Toute la nuit, les policiers

poursuivent leurs recherches, fouillent les appartements et les recoins, strient les ténèbres avec leurs lampes torches. Ce n'est qu'au petit matin qu'ils abandonnent leurs recherches.

Toujours derrière la cheminée, Émile attend une heure encore. Puis, toujours par les toits, il gagne un immeuble voisin dont l'entrée donne quai de Jemmapes. Après avoir brisé la vitre d'une lucarne, il saute dans une chambre mansardée, ouvre la porte en forçant la serrure et descend dans la rue. Un pêcheur surveille son bouchon dans le canal Saint-Martin. D'un pas tranquille. Buisson se dirige vers la place de la République où il disparaît dans le métro.

De justesse, Monsieur Émile a été sauvé par le gong.

DEUXIEME ROUND

16

« Quelque chose ne va pas, monsieur Borniche ? » demande mon boucher.

Je dois avoir une drôle de tête pour que le commerçant s'en aperçoive. Je replie le journal, qui relate les arrestations mouvementées de la rue Bichat et la fuite d'Émile, et je le pose sur sa caisse.

« Une tuile, dis-je. Écoutez, je n'ai pas le temps de remonter ma viande, vous la donnerez à Marlyse si vous la voyez. Il faut que je file. »

C’est bizarre quand même comme on court quand on sait que l’on va se faire engueuler. Cette perspective devrait ralentir le pas, au contraire elle l’active. Je ne suis pas seul à réagir ainsi : les ouvriers, les employés, les petits fonctionnaires font comme moi. L’engueulade au bout d’une galopade attire comme un gros lot. Et plus on sait qu’elle va être copieuse, plus on s’échine à aller vite. Ainsi, moi, ce matin-là, malgré ma fin de mois difficultueuse, je prends même un taxi.

Pendant tout le trajet, je ne cesse de me répéter : « Le Gros, qu’est-ce qu’il va me briser. » Et je ne me trompe pas. Lui, d’habitude calme et maître de ses nerfs, rugit littéralement dès que je mets

les pieds dans son bureau.

« Ah ! beau travail, Borniche ! tonne-t-il. Bravo, vous vous êtes surpassé cette fois-ci ! Continuez, mon vieux, continuez et vous passerez vite inspecteur principal. »

J'essaie de me défendre.

« Mais, hier soir, monsieur le commissaire, quand je vous ai rendu compte…

— M'avez-vous dit que nos amis de la P.P. étaient déjà rue Bichat ?

— Mais, ils n'y étaient pas !

— Qu'en savez-vous ? Ils n'allaient pas vous appeler, vous faire « coucou », depuis leur fourgonnette. »

Le Gros commence à m'énerver.

« Écoutez, patron, d'après le journal

ils ont fait une descente à plus de vingt, avec en renfort des gardiens de la paix qui ont encerclé le quartier. Qu'est-ce que j'aurais pu faire tout seul ? Eh bien, malgré leur nombre, ils ont quand même laissé échapper Buisson !

— Ça, c'est vrai, fait le Gros, soudain radouci, et c'est la seule chose qui me console vraiment. Que comptez-vous faire, maintenant ? Tout est à recommencer ! »

J'avais pensé, pendant le trajet, à cette question, aussi ai-je ma réponse toute prête :

« J'irai trouver le juge d'instruction Gollety et je lui demanderai un permis pour interroger Dekker et Le Nus. »

C’est presque un ami, le juge. Trapu, la figure ronde, blond, souriant, nous nous rencontrons parfois au bar de *l’Hôtel Terminus* à la gare Saint-Lazare où il prend son autobus pour Neuilly. Dans ces cas, nous buvons un pastis puis il m’empoigne par le bras, m’entraîne dehors et nous marchons interminablement. Je suis bavard mais avec lui il m’est difficile de placer un mot. Il me parle sans interruption des affaires en cours, de la délinquance, des romans policiers dont il raffole et je sais que, malgré lui, il a un faible pour la Sûreté nationale au détriment de la P.P. C’est un magistrat habile, tenace et c’est grâce à son travail si le docteur Petiot a échoué sur l’échafaud.

Quand j’entre dans son bureau, au deuxième étage du Palais de Justice, une demi-douzaine d’avocats forment une muraille devant sa table, sollicitant des permis de visite, des mises en liberté provisoire ou l’autorisation de consulter des dossiers.

« Mes respects, monsieur le juge.

— Ah ! Borniche, asseyez-vous, mon ami. »

D’un geste brusque, Gollety congédie les avocats, ferme à clef la porte de son cabinet et revient s’asseoir sur son fauteuil pivotant.

« Alors ?

— J’ai besoin d’un permis, monsieur le juge. Je voudrais entendre Dekker et Le Nus que la P.P. a mis à votre

disposition.

— Mais, Borniche, votre service n'a rien à voir avec les arrestations de la rue Bichat. Ce n'est pas de votre ressort. De plus, ils sont inculpés.

— Je sais, mais j'ai été saisi par votre collègue de Pontoise pour enquêter sur l'assassinat d'un truand, Henri Russac.

— Que viennent faire Dekker et Le Nus dans cette affaire ? » m'interrompt Gollety en sortant de son tiroir un paquet de gauloises et en m'en tendant une.

« Non, merci. Je ne fume que des Philip Morris, monsieur le juge.

— Dites, on a les moyens rue des Saussaies !

— Je les achète au marché noir,

monsieur le juge, elles me reviennent moins cher que vos gauloises.

— Fantastique. Vous pourriez m'en avoir une cartouche ?

— Bien sûr. Mais si vous le permettez, monsieur le juge, pour en revenir à mon affaire, Russac a été tué par une balle de 9 mm. Or cette balle a été tirée par un P. 38 : le même que celui qui a été utilisé lors de la fusillade dans Paris, après l'agression de *L'Auberge d'Arbois* dont vous êtes saisi. Par conséquent, l'assassin ne peut être qu'un complice de Russac lors du hold-up.

— C'est vraisemblable, Borniche, en tout cas, votre raisonnement se tient.

— J'en suis d'autant plus convaincu, qu'une prostituée m'a confié que Russac

était hébergé par Suzanne Fourreau. Pour moi, c'est simple : si je parviens à faire parler Dekker ou Le Nus, mon affaire est terminée. »

Ferdinand Gollety secoue ses cendres, réfléchit :

« Borniche, je veux bien vous accorder votre permis. Seulement, je doute que Dekker ou Le Nus se mettent à table. Ce sont de vieux chevaux de retour. Vos collègues de la P.P. les ont interrogés, et je pense même qu'ils les ont interrogés rudement : leurs visages étaient un tantinet boursouflés quand on me les a amenés. Or ni l'un ni l'autre n'ont parlé. Le Nus a seulement ouvert la bouche pour prétendre que son frère était absent de la rue Bichat et qu'il ne

l’a pas revu depuis des années. Quant à Suzanne Fourreau, elle a simplement reconnu être la maîtresse de Dekker. »

Tout à coup, une idée me vient.

« J’ai vu dans la presse qu’on a trouvé, rue Bichat, un Véritable arsenal, des mitraillettes, des revolvers, des balles en quantité. La Volante a dû envoyer le tout à l’expertise ?

— Effectivement, dit Gollety, mais le rapport balistique ne m’est pas encore parvenu et je ne l’aurai pas avant plusieurs jours. Ce qui fait que, pour le moment, je suis coincé. Ce n’est qu’après les résultats de cette opération, que je pourrai inculper avec certitude les détenus de tentative de meurtre sur agents de la force publique.

— Savez-vous, monsieur le juge, si parmi ces armes se trouvait un P. 38 ?

— Attendez que je réfléchisse… Oui, il me semble. »

Je pousse un soupir de soulagement : je n'attendrai pas les résultats des expertises pour interroger Dekker et Le Nus. J'irai au bluff.

Il est plus de quinze heures quand je quitte le bureau de Gollety avec mon permis en poche. Trente minutes plus tard, je sonne au grand porche de la prison de la Santé : Derrière le judas apparaît un képi étoilé :

« Inspecteur Borniche, de la S.N. »

La porte s'ouvre. Je parcours quelques pas dans le couloir jusqu'à une

baie vitrée derrière laquelle se tient un gardien à qui je montre ma plaque de police. Après deux tours de clef, l'huis pivote sur ses gonds et je traverse la cour pavée jusqu'à un escalier de pierre, en face. Avec un pincement au cœur, je gravis les trois marches au bas desquelles on élève, dans la pénombre de l'aube, l'échafaud.

La porte vitrée, sévèrement gardée elle aussi, qui se présente à moi dessert l'antichambre de la mort. Lorsque, le col échancré, les mains liées derrière le dos, escorté de surveillants et d'hommes en noir, le condamné venant de sa cellule franchit cette ouverture, il bute contre une planche dressée dans l'encadrement de la porte. La planche

bascule. Deux assistants du bourreau l'empoignent par les bras, ajustent son cou dans la lunette. Lourd de ses quarante kilos, le couperet tombe et tranche. La tête roule, des flots de sang giclent, aussitôt dispersés par les jets d'eau actionnés par les gardiens. Les soubresauts du corps s'éteignent dans la malle d'osier dont la sciure se teint de rouge.

Je suis allé souvent à la prison de la Santé pour interroger des détenus. Chaque fois que j'ai escaladé ces trois marches, j'ai éprouvé un choc. Ma mémoire me ramenait impitoyablement en arrière quand, jeune inspecteur, j'avais dû assister, pour l'unique fois de ma vie, à une exécution capitale.

Le condamné était un jeune gitan. C'est moi qui l'avais arrêté. J'ai vu cet homme hurler et pleurer pendant qu'on l'entraînait vers l'échafaud. Jamais je n'oublierai l'immense terreur qui se lisait dans ses yeux. Paralysé par l'émotion, je l'ai vu passer devant moi, il m'a regardé implorant, il m'a crié : « Ce n'est pas moi qui ai tué, c'est mon frère, ce n'est pas moi. * Il disait vrai, le gitan. Il était innocent.

Le vrai coupable était son frère aîné. Celui-ci avait tué un vieillard avec un raffinement abject. À cause du droit d'aînesse, son cadet avait accepté de se sacrifier pour lui. Il avait endossé la responsabilité du meurtre. Au procès, il avait maintenu ses aveux dans une

profusion de détails écœurants. L'aîné, dans le box, l'avait écouté, impassible. Mais, à l'énoncé du verdict, la passion pour la vie avait submergé le plus jeune. Il était trop tard : il supplia, il adjura son frère, qui venait d'être condamné aux travaux forcés à perpétuité, de dire enfin la vérité, de reconnaître son rôle. L'aîné détourna la tête. Quand les gardes emmenèrent les frères enchaînés, je compris que la justice s'était trompée. Mais le gitan avait tout fait pour la tromper.

J'avais accepté d'assister à l'exécution, peut-être par curiosité. Je n'imaginais pas l'horreur de ce spectacle. Par la suite, je déclinai toute invitation. Et, depuis ce jour, je suis

devenu un adversaire farouche de la peine de mort. Je suis un chasseur, pas un tueur.

Près du greffe, une nouvelle grille franchie, je tends mon permis au surveillant assis derrière un comptoir. Il l'examine, le pose devant lui, le tamponne et inscrit mon nom, mon prénom ma qualité et mon service sur un énorme registre de contrôle des visiteurs. Je me dirige vers le parloir des avocats sur lequel donnent différentes portes vitrées. Je choisis la cabine 3. Un gardien m'ouvre en faisant cliqueter son trousseau de clefs, j'entre et je prends place sur une chaise, devant une table de bois tandis que le gardien

annonce :

« On vous amène Dekker. Il est au mitard pour le moment. »

Pendant quelques minutes, j'observe les murs gris de la petite pièce puis mon regard se pose sur une jeune avocate blonde, jolie et menue qui, dans la cabine d'en face, attend elle aussi son client.

« Mignonne, hein ? » me glisse le surveillant avec un clin d'œil complice.

Au moment où je vais répondre, petit, trapu, Roger Dekker apparaît. Il a les cheveux en désordre, des lèvres épaisses, des yeux globuleux. Le côté gauche de son visage est tuméfié. Le juge Gollety avait raison, les types de la Volante n'y sont pas allés de main

morte. La porte s'est verrouillée derrière lui.

« Assieds-toi. »

Avec lenteur, Dekker s'exécute. Nous nous épions. Je remarque son air dur, buté, son regard rusé. Je me demande comment aborder cet homme sur ses gardes et décidé au silence. En tout cas il ne me faut pas employer la force. Avec lui ça ne servirait à rien.

« Dekker, dis-je, je n'appartiens pas à la Préfecture de Police, aussi je ne te parlerai pas de l'agression de *L'Auberge d'Arbois*. Elle ne m'intéresse pas. Moi, je viens pour une affaire beaucoup plus grave. »

Il ne bronche pas. Au contraire, il esquisse un sourire ironique. Il attend.

« Tu vois de quoi je parle ? »

Il ne répond pas. Il me fixe, et son sourire soulève ses lèvres. Cela m'exaspère, mais je sais qu'il me faudra de la patience si je veux percer sa carapace de fausse indifférence.

« Bien, tu ne veux rien dire et c'est ton droit. Je vais donc rédiger un procès-verbal, dis-je en ouvrant ma serviette et en sortant des feuilles imprimées. Je vais te poser des questions, j'indiquerai que tu refuses de répondre. Je te demanderai de signer, j'indiquerai que tu refuses de signer et ce sera tout. Tu sais, je n'ai pas la tête dure et je n'ai pas l'habitude de parler tout seul. »

Il demeure toujours immobile. Je

prends un procès-verbal, je glisse entre les feuilles un carbone, je sors mon stylo et j'écris tout en répétant à voix haute :

« Nous, Roger Borniche, inspecteur de police à la Direction des services de Police judiciaire en résidence à Paris, agissant en exécution des instructions de M. le juge d'instruction de Pontoise… » Je m'arrête et je lève les yeux :

« Tu vois, le juge est de Pontoise. Ça ne te dit rien ? »

Il fait non de la tête. Il n'a pas bougé mais son regard devient aigu.

« Tu t'appelles Roger Dekker, né le 2 octobre 1915 à Paris 20e ? »

Il fait oui de la tête. Je continue.

« Tu as bien été condamné à sept ans de réclusion par les Assises de la Seine

pour vol, puis à quatre mois pour escroquerie, ensuite à quinze mois encore pour vol avant de t'évader de centrale ? »

Il approuve d'un battement de paupières. Nous nous fixons toujours. Lui, tendu, aux aguets. Moi, souriant, faussement décontracté. Sans le quitter des yeux, je fouille dans ma serviette et j'en sors des photos de Russac, œuvres de Cocagne. Sans hâte, posément, je les étale sur la table, tournées vers lui. La première, c'est le crâne de Russac avec la cicatrice en gros plan ; la seconde c'est le corps de Russac, étalé dans l'herbe ; la troisième, c'est un portrait de Russac, les yeux grands ouverts et barbouillés de terre, la bouche ouverte

dans un rictus.

Dekker ne dit toujours rien. Mais cette fois-ci, je perçois un frémissement des narines.

« C'était ton ami ? »

Il détourne son regard.

« Tu vois, Dekker, c'est à cause de Russac que tu as droit à ma visite. Aucun rapport avec l'évasion de Buisson, la planque de la rue Bichat, le hold-up du restaurant et la petite guerre avec les motards. Moi, je ne me dérange que pour les affaires sérieuses : les meurtres. Et tout me laisse croire que c'est toi qui vas porter le chapeau de l'assassinat de Russac. »

Ses yeux s'écarquillent, sa bouche s'ouvre, enfin il parle :

« Moi ?

— Mais oui, toi, parfaitement. Parce que le projectile qu'on a extrait du crâne de Russac a été tiré par la même arme dont on a trouvé des balles rue Bichat et d'autres qu'on a récupérées après la fusillade avec les motards. Il y en avait deux, dans le tas, presque intactes, qui s'étaient logées dans le phare et dans un pneu. Or l'arme est un P. 38, calibre 9 mm, et elle t'appartient.

— Vous rigolez ou quoi ? rugit Dekker d'une voix soudain rauque. Si vous êtes venu ici pour m'emmerder, faut le dire parce que, moi, je n'en ai rien à foutre de vos salades, je retourne au mitard. »

Il fait une brusque volte-face et se

met à tambouriner la porte vitrée pour attirer l'attention du gardien. Heureusement le maton est absorbé dans la contemplation de la blonde avocate. Je quitte ma chaise :

« Comme tu veux, Roger, dis-je (et je l'appelle à dessein par son prénom), moi aussi, je m'en fous. Tu t'arrangeras avec le juge de Pontoise et celui-là, c'est pas un tendre. Les Assises de Versailles non plus, tu dois le savoir. Enfin, puisque tu veux entraîner Suzanne avec toi… »

Dekker se tourne tout d'un coup, agressif :

« Comment ça, Suzanne ? interroge-t-il.

— Forcément. Il faudra bien qu'elle

soit confrontée avec toi. Elle sera transférée à Pontoise quand Gollety n'aura plus besoin d'elle, c'est-à-dire dans quatre ou six mois, peut-être plus. Elle répétera ce qu'elle m'a dit, à savoir que le P. 38 était à toi et Le Nus confirmera…

— Ça m'étonnerait !

— Qu'est-ce qui t'étonnerait ?

— Que Suzanne dise quelque chose. C'est ma femme et c'est pas elle qui me jouerait un turbin. De plus, les calibres, elle n'y connaît que dalle.

— Si tu veux, mais l'identité judiciaire s'y connaît, elle. Ce sont bien tes empreintes qui sont dessus. Alors, tu vois, les douilles, les balles, les empreintes, Suzanne, Le Nus, ça fait

quand même des preuves contre un seul homme ?

— Ça, c'est vrai, condescend Dekker, mais le flingue, qui prouve qu'il est à moi ? Ça peut être aussi bien au Nus qu'à son frangin et ça veut pas dire non plus que j'étais avec eux pour Russac…

— Et les empreintes ?

— J'ai pu les coller en manipulant le calibre, j'adore voir les armes, moi.

— D'accord, mon vieux, d'accord. Je vais inscrire ce que tu me dis. Tu reconnais donc avoir manipulé l'arme qui a tué Russac ?

— Oh ! pas si vite.

— Alors, Roger, déconne pas. En conscience, vois-tu, je ne peux pas

marquer ça dans un procès-verbal. J'ai vu ton papier aux archives. Je suis sûr que ce n'est pas toi qui as flingué Russac. Mais, ne te fais pas d'illusion : les Buisson seront trop heureux de te mettre ça sur le dos à cause de tes empreintes. Et ce n'est pas Le Nus qui démentira son frère.

— Forcément.

— Tu connais l'histoire de la bagnole ? »

Dekker secoue négativement la tête, ses yeux globuleux arrondis par la curiosité.

« Écoute. Un jour, Mimile est au *Rat mort*, un bar de la place Pigalle aujourd'hui démoli. Il se tape une partie de dés avec le taulier. Du bout du

comptoir, un inconnu l'interpelle :

«— C'est à vous, la bagnole devant la porte ?

«— Oui, dit Mimile.

«— Elle est chouette ! Vous la vendez pas ?

«— J'y pensais pas, dit Mimile, mais si elle vous « plaît, vous la prenez.

« – Combien ?

«— Dix mille balles. »

« Le lendemain, comme convenu, les deux hommes se rencontrent au même endroit. L'acheteur a de l'argent frais, Buisson le bras droit en écharpe.

«— Me suis cassé la gueule hier soir, marmonne-t-il », faut que j'aille me faire plâtrer.

«— Et la voiture ? s'enquiert l'autre.

«— Voici les clefs.

«— Vous m’établissez un reçu ? »

« Émile montre son bras handicapé :

«— Je voudrais bien mais regardez mon bras. « Remplissez-le, je le signerai. »

« L’autre s’exécute. Au moment de signer, Émile, après deux essais infructueux, fait un vague paraphe de la main gauche complètement indéchiffrable. L’autre part content au volant de son acquisition.

« Deux mois plus tard, il est chez un juge d’instruction : la voiture était volée. On amène Buisson entre deux gardes :

«— C’est lui, monsieur le juge, s’écrie l’acheteur « en le désignant du doigt.

«— Moi ? Mais je ne connais pas cet homme-là, « dît posément Émile. Si je lui avais vendu une « voiture, je lui aurais fait un reçu.

«— Justement, dit le juge, je l'ai, le reçu, et c'est « bien ce qui vous perd, Buisson.

«— Alors, monsieur le juge, faites faire une expertise d'écriture et vous verrez bien si c'est la « mienne ! »

« Buisson obtint un non-lieu supplémentaire et l'acheteur, au passé peu reluisant, un an de prison pour vol et recel. Voilà Buisson. »

Dekker m'a écouté intéressé mais il ne dit mot. Je poursuis :

« Tu vois, Dekker, tu es un type régulier mais devant un jury, ça ne

servira à rien de proclamer : « Ce n'est pas moi, c'est l'autre. » Et si tu ne t'aides pas, tu vas te retrouver la tête sous le bras, crois-moi.

— Mais qu'est-ce que vous voulez que je, vous dise ? crie Dekker.

— Comment ça s'est passé. Tu me racontes le tout, avec détails, méthode, calme. J'enregistre tes déclarations sur le procès-verbal, tu signes et je m'en vais.

— Ah, ça alors, les perdreaux, ce que vous pouvez être tenaces ! dit-il. Vous vous rendez compte des responsabilités que vous voulez me faire prendre ? »

Pendant un long moment, Dekker, les yeux baissés, réfléchit. Il sait que Buisson est en fuite, que la police risque

de mettre longtemps avant de le retrouver, si toutefois elle le retrouve vivant. Je devine ce qu'il pense ; aussi, pour l'inciter à parler, je précise :

« Suppose que tu comparaisses devant les Assises avant qu'on agrafe Émile. Que va-t-il se passer ? On va tout te mettre sur le dos. Suppose qu'on retrouve Émile mais mort ! Que va-t-il se passer ? Si tu l'accuses on dira que tu as beau jeu d'accuser un macchabée et que tu te conduis comme un dégueulasse !

— Passez-moi une cigarette », fait enfin Dekker.

Je lui tends mon paquet d'américaines et mes allumettes. Il en sort une, l'allume, tire une bouffée et

tousse.

« C’est des pipes de gonzesse, grogne-t-il avec dégoût, de gonzesse ou de pédé… (Il s’arrête mais je me garde bien de placer une parole.) Bon, voilà comment que ça s’est fait. Émile ne pouvait pas encadrer Russac. Pour trois raisons. La première, assez conne celle-là, parce qu’il était grand, jeune et beau gosse, le contraire de lui. La seconde, parce qu’en quittant *L’Auberge d’Arbois,* Russac avait balancé le prénom de Francis. La troisième, parce que Russac, qui était un cavaleur, faisait des yeux de veau à Suzanne.

— Ta femme ?

— C’est ça. Il l’aidait à faire le marché, à faire la vaisselle, il lui

caressait les hanches quand elle passait près de lui, bref, il avait envie de se l'envoyer. Émile n'aimait pas ça du tout. Ça le rendait dingue de rage.

— Et toi ?

— Moi, je m'en foutais. Il y a longtemps que j'ai compris que si un homme veut garder son équilibre et sa liberté d'action, faut surtout pas qu'il tombe amoureux. L'amour, c'est le début des conneries. J'aime bien Suzanne. Au lit, je lui fais ce qui lui plaît. Elle me nourrit, me loge, me rapporte du fric quand j'en ai besoin, le reste j'en ai rien à foutre. Parfois, quand Émile me cassait les oreilles avec Russac qui faisait du gringue à Suzanne, je lui répondais :

«— Elle fait le tapin. Elle se fait

grimper tous « les jours par des douzaines de michetons. Alors « Russac ou d'autres… »

« Bon, le 21 septembre, un matin, Émile nous propose à Russac et à moi un coup rentable : vingt briques de tableaux dans un château près d'Andrésy. On se met en route tous les trois, dans une bagnole volée. Quand on arrive dans les bois de La Faye, Émile me dit de m'arrêter. On descend. Émile se dirige vers un mur d'enceinte dans lequel il y a une brèche et il l'enjambe. Avec Russac, on le suit, tranquilles. Le coup a l'air facile. Buisson marche dans le sous-bois quand tout à coup il s'arrête près d'un arbre et ouvre sa braguette. Russac en fait autant. C'était le piège. D'un bond,

Émile est derrière lui, son revolver au poing. Il colle le canon contre la nuque et il tire : la flamme éclaire les cheveux de Russac qui tombe avec un bruit mat, les yeux ouverts, son sexe au soleil.

« Ce n'est pas pour me défendre que je dis ça mais, franchement, j'étais écœuré. Je savais qu'Émile avait un tempérament de tueur, mais jamais je n'aurais pensé qu'il aurait abattu un copain qui l'avait aidé à quitter Villejuif. Il a soufflé sur le canon de son arme, l'a rangée dans sa poche, a regardé Russac et il m'a dit :

«— T'as vu ce jet de sang ! Ça a giclé comme « quand on égorge un cochon. J'ai pourtant fait un « saut en arrière mais j'en ai plein le bas de mon

« pantalon. »

« C’est Suzanne qui l’a lavé à nôtre retour. Elle était terrorisée. »

Dekker se tait quelques instants, écrase sa cigarette sous son pied puis il conclut :

« Vous voyez, mon meilleur témoin c’est Suzanne. Si j’avais tué Russac, le sang serait tombé sur moi.

Le pantalon doit toujours être chez elle. Quant aux empreintes, je ne comprends pas, j’ai dû toucher le flingue sans faire attention. Forcément, ils étaient tous mélangés.

— Une dernière question, Roger, après je te fous la paix. Qui est Francis ? »

Il hausse les épaules et son visage

prend une expression d'ignorance. Pas la peine d'insister. J'ai trop l'habitude des truands pour savoir qu'un homme comme Dekker ne m'en dira pas plus. Je lui tends mon procès-verbal et mon stylo. Il signe sans même lire. Je range le tout dans ma serviette et je me lève. Avant de frapper à la porte de la cabine pour annoncer au gardien la fin de l'interrogatoire, je me tourne vers Dekker :

« Pas trop dur, le mitard ?

— Bah ! grimace-t-il.

— Écoute, si tu as quelque chose à me dire tu me le fais savoir. Je te ferai amener rue des Saussaies. »

Une étrange lueur traverse le regard de Dekker. Il est facile de savoir ce

qu'il pense. Désormais, dans l'obscurité de son cachot, toute son imagination va s'employer à trouver un moyen de profiter de ce transfert hors de la Santé pour s'évader, comme il l'avait si bien réussi de la centrale de Clairvaux.

Je quitte la Santé. Demain, j'irai à Fresnes pour interroger Le Nus.

Le meurtre de Russac est élucidé, mais deux hommes sont encore en liberté : Émile Buisson, que je n'ai jamais vu – tous les autres policiers sont dans mon cas –, et ce Francis qu'il me faut identifier car je sais qu'il peut m'amener au tueur.

17

J’adore la prison de Fresnes. C’est calme, c’est clair, c’est aéré. Vraiment, c’est autre chose que ce cul-de-basse-fosse qu’est la prison de la Santé. Et pour y aller, c’est une véritable promenade à la campagne. On s’installe sur la plate-forme du 187, les bras croisés sur la rambarde, la serviette bien calée entre les chevilles, et on regarde défiler le paysage. On traverse Montrouge, puis Cachan, L’Haÿ-les-Roses et on arrive à l’avenue de la

Liberté. On descend. Une longue allée bordée d'arbres longe les bâtiments de la maison d'arrêt jusqu'au porche central où un surveillant souriant vous en permet l'accès. Une cour dans laquelle se déplacent les fourgons cellulaires vous sépare du bâtiment principal. Vous la traversez. Après quoi, vous pénétrez dans un couloir au parquet brillant comme une glace, puis, sur la droite, dans un prétoire aussi vaste qu'une cathédrale. Un alignement de chaises précède une table recouverte d'un tapis vert derrière laquelle trône un fauteuil directorial. Je m'assieds et j'attends que le gardien aimable m'amène Le Nus.

Ce matin, je suis gai. Je me suis

couché la veille de bonne heure. J'ai bien dormi. Marlyse m'a prodigué sa tendresse et je l'ai récompensée, au réveil, en lui apportant son petit déjeuner au lit.

Je me demande comment mon interrogatoire avec Le Nus va se dérouler. Je compte lui faire le coup des empreintes digitales qui m'a si bien réussi avec Dekker. Il y a un écueil, bien sûr, Émile est son frère et il essaiera de le disculper et d'accabler Dekker. Tant pis, ils se débrouilleront tous les deux, devant le juge d'instruction.

Une porte s'ouvre. Flanqué de son gardien, Jean-Baptiste Buisson apparaît au fond de la salle. Il s'arrête un instant, m'aperçoit, puis, en faisant traîner ses

espadrilles sur le parquet, vient s'asseoir en face de moi. De taille moyenne, bâti en force, il a une assez belle allure. Le nez rectiligne est fin, presque distingué, le dessin des lèvres parfait et sensuel. Mais le regard, tour à tour ironique ou dur, la mâchoire carrée dénotent une énergie peu ordinaire. Dans l'ensemble, il a l'aspect d'un ingénieur ou d'un officier en retraite plutôt que celui d'un truand.

Le contraste avec Roger Dekker est frappant. Autant Dekker était méfiant, renfrogné et taciturne, autant Le Nus est à l'aise, désinvolte et narquois.

Sur la table, j'ai déjà étalé la feuille du procès-verbal, avec son carbone, et décapuchonné mon stylo, mais je me

demande, tout à coup, si mon matériel me sera utile. En effet, le régime particulièrement rude auquel Le Nus est soumis ne semble pas le moins du monde altérer sa volonté ni entamer son assurance. À vrai dire, il est presque de bonne humeur et son regard rigolard me scrute, sans provocation mais avec un bel aplomb. Il pose les mains bien à plat sur la table, il se racle la gorge, et c'est lui qui attaque :

« Tu es de la poule, à ce qu'on m'a dit, petit ? Comment t'appelles-tu ? »

Interloqué, je lui demande :

« Pourquoi cette question ?

— Parce que, dit-il, j'aime savoir à qui j'ai affaire. Ou bien les gens sont francs avec moi et on s'arrange. Ou bien

ils ne me plaisent pas et, alors, salut ! »

Je suis de plus en plus sidéré car les rôles sont renversés mais, malgré moi, je réponds :

« Borniche.

— Drôle de nom ! dit Le Nus en faisant la moue. Bon, mon petit Borniche, qu'est-ce que tu veux ? »

Je ne sais pourquoi, mais je ne parviens pas à le tutoyer, comme s'il m'imposait le respect.

« Je viens vous parler de l'assassinat de Russac. Vous savez ce que je veux dire. D'ailleurs, ce n'est pas la peine de nier, Dekker a tout reconnu et ma venue ici est purement pour la forme.

— T'as pas une pipe, Borniche ? » dit Le Nus en avançant la main.

Je lui tends mon paquet de Philip Morris. Avec un sourire complice, Le Nus en sort trois, en glisse deux dans une poche de son veston, tapote la troisième sur la table et la colle entre ses lèvres.

« C'est pour les fumer tout à l'heure, en pensant à toi, dit-il. T'as du feu ? »

Je craque une allumette. Le Nus avance son visage ridé vers la flamme, aspire quelques bouffées en fermant les yeux, rejette la fumée vers le plafond, puis lâche :

« Dekker, qui c'est ça ? »

Il voit que sa question m'a mis en rogne et que je m'apprête à lui répliquer sèchement, aussi ne me laisse-t-il pas le temps de parler :

« Écoute, mon petit Borniche, reprend-il, tu me parais un gars sympathique et pas trop con, alors, je vais te faire une confidence. J'ai cinquante-deux piges et si j'avais eu un billet de mille chaque fois que j'ai vu un poulet, je pourrais vivre de mes rentes.

« Je connais pas Dekker, je connais pas Russac, je connais personne. Tu me crèverais un œil ou tu me pendrais au plafond par les joyeuses, je ne t'en dirais pas plus. Maintenant, tu dois savoir ce que ça veut dire, la prescription ? »

Évidemment, je sais ce que cela signifie. Lorsque j'ai passé mon concours pour entrer à la Sûreté nationale, je suis tombé sur ce sujet. La

loi dit : en cas de crime, la justice ne peut plus rien au bout de dix années révolues, à partir du jour où il a été commis ; à condition, toutefois, qu'aucun acte d'instruction ou de poursuite n'ait été établi durant ce temps. Pour un délit, la prescription exige trois années révolues.

« Pourquoi me demandez-vous ça ? dis-je.

— Pour que tu comprennes, mon gars, que tout ce que j'ai pu faire jusqu'en 1937, je peux t'en parler en long et en large. Mais, après… j'ai perdu la mémoire. »

Il me lance un coup d'œil ironique et je réalise qu'avec lui, il est inutile d'insister, qu'au jeu du chat et de la

souris, la souris ce sera moi. Pas la peine de poursuivre mon interrogatoire : Le Nus ne me dira rien sur l'assassinat de Russac, rien sur l'évasion de Villejuif et encore moins sur *L'Auberge d'Arbois*.

Tout en rangeant mon stylo et mon procès-verbal dans ma serviette, je tente une dernière offensive.

« Vous avez tort d'agir ainsi car vous laissez planer un doute sur la culpabilité de votre frère. »

Il part dans un énorme éclat de rire.

« Si tu crois qu'Émile n'est pas capable de se défendre tout seul, tu te gourres, mon petit Borniche. »

Je regarde ma montre : neuf heures quarante. Il n'y a pas cinq minutes que

notre face-à-face a débuté, et il est déjà terminé. Je suis affreusement déçu. Pendant un moment, j'ai envie d'en rester là, de rendre Le Nus à son gardien et à son mitard, mais le personnage m'intrigue, m'est presque sympathique. Je décide de rester bavarder avec lui.

« J'ai lu, dans votre dossier, que vous avez fait le tour du monde. Avant 1937, bien entendu.

— Exact, petit, fait Le Nus en écrasant sa cigarette sur le drap vert de la table. Juste après mon évasion de Mulhouse. Je payais un coup, innocent, comme toujours. Émile, lui, était en liberté. Il m'a donné un coup de main pour ma cavale.

— En somme, vous lui avez rendu la

pareille à Villejuif ?

— Mon petit Borniche, dit Le Nus en me regardant sévèrement, commence pas à jouer au con. On parle d'avant 37, un point c'est tout.

— D'accord. Vous aviez été condamné par les Assises de la Seine, pour vol et tentative de meurtre, à huit ans. C'est bien ça ?

— Juste. Mais j'étais innocent, je te dis. Bon, pour en revenir à mon évasion, Émile était venu me voir au parloir. Pendant que le gardien faisait les cent pas, il me glisse de me faire transporter à l'hôpital. Lui et Courgibet seront là, une nuit, avec une bagnole, pour m'embarquer.

« La date avait été fixée au

21 novembre 1934. Inutile de te dire que, ce jour-là, j'étais anxieux. J'avais tout tenté pour aller à l'hosto, rien à faire. Et cette nuit-là, Émile et Courgibet m'attendaient avec un faux passeport pour m'emmener à l'étranger.

« Tu sais, dans une cellule, tout seul, tu piques le dix, tu tournes en rond, et tu gamberges sans arrêt. J'avais beau chercher, je ne voyais qu'une solution pour me faire transférer : me casser une jambe.

« Tu sais, faut être gonflé pour se craquer la patte tout seul. Dans la famille Buisson, on a toujours été gonflé. Je me suis, placé dans un coin de ma cellule, la jambe droite en porte-à-faux sur mon lit. J'ai soulevé mon tabouret, le

plus haut possible et, vlan ! je m'en suis collé un bon coup sur le tibia. Ça m'a fait un mal à crever mais c'était raté : ma guibole résistait. J'ai recommencé une autre fois, puis une fois encore, en tapant toujours au même endroit. Je t'en fous. J'étais en sueur, au bord de l'évanouissement, tellement c'était douloureux. Enfin, à la sixième, il y eut un craquement bien net, tandis qu'une douleur me soulevait le cœur. Je suis tombé dans les pommes. Quand je me suis réveillé, j'étais à l'hôpital. Ma jambe était dans le plâtre. J'avais gagné.

« Une infirmière est venue m'apporter un médicament pour dormir. J'ai fait semblant de l'avaler, puis je lui ai demandé l'heure. Il était 23 h 50.

Dans dix minutes, Émile serait à la porte de l'hosto.

« J'ai eu du pot. Le flic de garde a eu envie de pisser. Il s'est levé et il est sorti. J'ai oublié de te dire que, dans la salle, on était quatre. Je me suis levé aussi mais mon plâtre pesait une tonne. En sautillant, je suis allé faucher une paire de béquilles trop grandes pour moi, à mon voisin. L'abruti, il s'apprêtait à gueuler et j'ai eu envie de l'assommer avec sa carafe. Il l'a bouclée. Je me suis trouvé dans le couloir, en pyjama, sur mes béquilles. Une infirmière de service qui passait m'a largué un sourire et m'a dit que les chiottes étaient tout droit. J'ai continué, sans que personne d'autre n'apparaisse,

et je me suis trouvé devant l'entrée. Émile était là, qui parlait avec le concierge de nuit pour distraire son attention. Mes béquilles avaient des bouts en caoutchouc, je suis sorti sans faire de bruit. La bagnole ronronnait devant la porte, Courgibet a quitté son volant pour venir me filer un coup de main. Peu après, Émile était de retour et on détalait. T'as une pipe, Borniche ? »

Je lui tends mon paquet. Il sort une cigarette, l'allume, tire une courte bouffée, le regard perdu dans son passé.

« C'est à Grenoble qu'on a abandonné la voiture. Et c'est là que les poulets ont perdu notre trace. On nous a cherchés en Suisse, en Allemagne, en Autriche, en Italie. On était en mer !

Émile, avec sa poule, Yvonne Paindelet, Courgibet et moi, la guibole dans le plâtre, on avait embarqué à Gênes et on fendait les flots, en route pour Shanghai.

« Tu sais, Borniche, la Chine, en ce temps-là, c'était le paradis, le Pérou, La Mecque, tout ce que tu voudras. Un type qu'avait un peu de culot faisait fortune. Nous, on en avait pour dix. On y allait. À bloc ! À mort ! C'est vrai, rien ne nous résistait. On avait un cœur de conquérant. Sans perdre de temps, Émile achète un bar-hôtel, le *Fantasio*. Il installe Yvonne à la caisse, un cercle de jeux dans la salle et des chambres de passe. Ça ronflait dur, les affaires, mon petit Borniche, ça tournait vingt-quatre heures sur vingt-quatre ! Une ruche, une

usine ! Les gars, des Blancs, des Jaunes, ne pensaient qu'à la fête. Tu comprends, à cette époque-là, les Japonais étaient gourmands et ils voulaient se goinfrer des provîntes. La Mandchourie avait eu son compte, ils s'infiltraient déjà à Pékin, Canton, Shanghai, Nankin, et j'en passe.

« Comme toujours, dans ces cas-là, y avait des pourris, y avait des mauvais Jaunes qui jouaient la carte des Nippons et qui cherchaient des armes à tout prix ! Émile a tout de suite pigé ça. Il nous a dit : « Faut se lancer dans le trafic d'armes, les « mecs. »

— Comment avez-vous fait ?

— Facile, Borniche, facile. On les achetait à des réguliers de Chiang Kai-

shek, qui les barbotaient dans leurs magasins. Émile les embarquait sur un vieil avion qu'il avait acheté et que pilotait un Américain, et il allait livrer sa marchandise. T'as une pipe, Borniche ? »

Médusé, je le regarde allumer une cigarette, puis mettre carrément le paquet dans sa poche. Jambes croisées, rejeté en arrière sur sa chaise, Le Nus réfléchit puis reprend :

« On a gagné un fric fou ! Que des dollars. Et puis, un jour, l'avion s'est cassé la gueule dans la brousse. Le pilote a été tué et Émile est revenu tout seul, après une longue marche, avec la bague, le pognon et le bracelet en argent de l'Américain.

« Les armes, c'était râpé. « Y'a la drogue », a dit Émile. Va pour la drogue. Seulement, dans ces combines-là, c'était plus difficile qu'avec les armes.

— Ah ! bon et pourquoi ?

— Pourquoi ? Pourquoi ? Réfléchis, Borniche ! Avec les armes, tu peux pas te faire flouer. On t'amène des caisses, tu vérifies si le compte y est et tu livres. Mais, la drogue ! C'est un métier, mon pote. T'achètes de la coco et on te refile de la farine. Tu n'as plus qu'à faire des sablés avec. »

Il se met à rire puis continue :

« D'ailleurs, c'est ce qui est arrivé, une fois. La dernière. Un Américain voulait en acheter, un Chinois voulait en vendre. Émile et moi étions

intermédiaires. Bon, la transaction s'effectue. L'Américain donne ses dollars, le Chinois file sa came. On reçoit notre commission. La vie est belle.

« Et puis, désastre ! Un peu après, l'Américain revient fou furieux, en gueulant comme un âne que la coco c'est du bidon. Il menace. Une heure après, le Chinois rapplique à son tour, en braillant que les dollars sont tocs. Il menace.

« Émile était ennuyé. Il n'aimait pas les affaires louches, Émile. Il a toujours été régulier. Je lui demande s'il a besoin d'un coup de main, mais il me fait non de la tête. À son regard noir, que je connais bien, je vois qu'il est en rage,

qu'il écume, qu'il veut régler cette histoire tout seul à sa façon.

« Ce qui s'est passé, exactement, je ne l'ai jamais su. Tout ce que je sais, c'est qu'on a retrouvé, quelques jours plus tard, le Chinois dérivant sur le fleuve, la tête maintenue sous l'eau par son paquet de farine entouré d'un tuyau de plomb. La veille, pendu à un arbre, on avait aussi découvert l'Américain : dans chaque œil, on avait planté, comme des fléchettes, des faux dollars enroulés dans les orbites.

« On a soupçonné Émile. Même dans une ville pourrie comme Shanghai, à cette époque, fallait pas dépasser la mesure. Tout le monde était remonté contre nous, les truands, les trafiquants,

les putes et les poulets. Il a fallu déménager rapidement.

« Émile a expédié Yvonne à Paris pour qu'elle prenne le vent. Courgibet a gagné l'Espagne. Émile s'embarqua pour Fusan en Corée du Sud. On l'a accusé d'avoir assommé un commerçant en soieries pour lui faucher son blé. Il est de nouveau à bord d'un cargo qui va à Hakidate, au Japon. Il avait la bougeotte, Émile, à cette époque. Tandis que moi, à Shanghai, je continuais à me décarcasser pour vendre le *Fantasio,* sauver les meubles, quoi, Émile, lui, retrouvait un copain au Canada, braquait quelques trappeurs pour survivre, se faisait poursuivre par les Montés. Mauvaise ambiance, Borniche. Mon

frère n’avait plus qu’une chose à faire : détaler.

— Il s’est retrouvé où ?

— À Barcelone, mon pote, en pleine guerre civile, en plein carrousel sauvage, sanguinaire. Des flaques de sang partout, des exécutions à la chaîne. Émile était heureux. Il allait pouvoir se requinquer avec les armes.

« Tout à l’heure, je t’ai dit que Courgibet avait quitté la Chine pour l’Espagne. Je m’étais trompé. Il était à Gênes, Courgibet. Et c’est là qu’Émile a pu le joindre et lui demander de le ravitailler en flingues pour tout le monde.

« Ça marchait bien, sauf qu’Émile n’avait pas confiance dans les pesetas. Il

voulait des dollars, il faisait du raffut, il menaçait de suspendre ses livraisons. Un jour, des types, un groupe armé, ont voulu l'arrêter. Émile a déchargé sa mitraillette, en a aligné sept et puis il a été dénoncé. C'étaient des franquistes.

« On l'a foutu en taule. Un communiste, un Français, partageait sa cellule, Marty, un député. Il a été très chouette. Il a appris à lire et à écrire à Émile. Mon frère, tout ce qu'il savait, c'était les numéros, les chiffres. Le reste, il s'en branlait.

« Finalement, les Espagnols, dans le doute, ont remis Émile aux flics français, à la frontière. Et là, il apprend que sa condamnation, par défaut, pour complicité dans mon évasion, est

prescrite, il n'a plus rien à craindre, il est libre. Alors, il regagne Paris, retrouve Courgibet et ses potes, et voilà, on arrive à 1937. »

Jean-Baptiste se tait. Il me regarde de ses yeux noirs, directs, brillants, mais je sens que sa pensée est ailleurs, loin, très loin en arrière. Le seul bruit qui s'entend dans le prétoire est le tac des secondes qui s'égrènent à la grosse horloge suspendue au-dessus de la porte. Il est onze heures. Je resterais des matinées entières avec cet étrange bonhomme mais je dois me propulser, en début d'après-midi, au Palais de Justice de Versailles, pour témoigner dans une affaire d'avortement qui remonte à l'an passé. Je reviendrai voir Le Nus.

« Et Courgibet ? » dis-je soudain.

Jean-Baptiste Buisson redescend immédiatement sur terre. Il dit avec un lent haussement d'épaules :

« Oh ! lui, il a coupé les ponts avec nous. Il voulait refaire sa vie, une vie honnête. Tu parles, avec le passé qu'il avait ! Il est parti en Amérique et, depuis, il a disparu. Peut-être qu'il a réussi, qu'il a une femme, des enfants, qu'il travaille. Qui sait ? Courgibet, mon vieux Borniche, c'était pas un vrai truand, il avait pas la foi, il avait toujours des remords… »

Je sors de Fresnes, perplexe. J'ai passé un moment instructif : mais, je n'ai rien appris.

18

Micheline Borgeot est moche. Très moche même. Elle a la quarantaine flasque et adipeuse, des paupières lourdes et violacées, une succession de mentons qui tressautent comme des vaguelettes chaque fois qu'elle ouvre une bouche qui surprend par une quasi-absence de lèvres. Elle a, en revanche, toutes ses dents, bien alignées et blanches. Mais cette belle denture est insuffisante à pallier les injustices d'une nature qui lui a posé sur la tête des

cheveux jaunes, raides et contorsionnés comme du céleri rémoulade. Petite, forte, courte sur jambes, elle marche en se dandinant comme un teckel. Son grand-père, Auguste, a été guillotiné pour avoir tué un agent de police. Son père et son oncle ont succombé à la maladie au cours d'un long séjour à Saint-Laurent du Maroni.

Micheline aurait aimé faire le trottoir, mais même au temps de sa jeunesse, sa laideur était si agressive qu'elle rejetait toute clientèle. Elle s'était donc résignée à vendre des fleurs près du jet d'eau de la porte Saint-Cloud.

Sans doute dans un esprit de compensation, la nature a donné à

Micheline une fille gracieuse et fine, Chantal, dont le visage ovale, entouré de cheveux châtains, le corps mince, énervent passablement les garçons du quartier. Chantal a vingt ans.

Chaque matin, Micheline quitte son appartement du 140, rue de Paris à Boulogne, son panier fleuri sous le bras. Antoine, son mari, un homme gentil et massif, reste au lit, sans même ouvrir un œil. Il rapine un peu dans les magasins, trafique un peu les numéros des voitures volées, maquille un peu les peintures. Rien de grave, en somme, mais qui lui rapporte suffisamment pour aller, le soir, boire quelques pastis aux *Deux Marches,* chez son vieux copain Victor.

Micheline, Antoine et Chantal

occupent le rez-de-chaussée d'un immeuble bas de quatre étages, un cube gris, crasseux et malodorant. Ils vivent dans un trois-pièces, avec W.-C. au fond de la cour. Le mobilier, rare, bancal et rafistolé, témoigne que ses propriétaires n'éprouvent pour les biens de ce monde qu'un intérêt mitigé.

Le couple a un ami, Dédé Quarteron, un truand des années folles et excitantes de l'entre-deux-guerres. Un bel homme, Dédé, solide, courageux, élégant, qui a toujours de l'argent dans la poche. Un seul défaut dans la vieille cuirasse : un cœur qui, à quarante-six ans, commence à faiblir.

C'est Dédé qu'Émile Buisson alerte

après sa fuite de la rue Bichat. Dédé lit le journal dans son bistrot habituel de la rue de Montreuil quand le patron lui annonce qu'on le demande au téléphone. C'est Émile, son vieux copain, c'est Émile, dans l'embarras, qui de sa voix sèche et autoritaire le charge de lui trouver une planque.

« Rappelle-moi dans vingt minutes », dit Dédé.

Le temps de raccrocher, de composer un numéro, Quarteron contacte Antoine Borgeot qui, à cette heure de la matinée, déguste son crème-croissant au café en face de chez lui. Antoine, mis au courant, se fait d'abord tirer l'oreille.

« T'es bien gentil, Dédé, mais j'suis pas bon. Planquer un mec en cavale,

c’est trop risqué. » Quarteron se fait convaincant :

« Juste deux ou trois jours, précise-t-il, le temps de lui trouver une piaule. Si mon pavillon de Bagneux était chauffé, je l’aurais bien pris chez moi. Et puis, cinquante sacs par mois à la clef, c’est bon à prendre ! »

Antoine fléchit. Et c’est ainsi que sur le coup de onze heures, Émile Buisson, en manches de chemise malgré la fraîcheur du temps, débarque rue de Paris à Boulogne où un matelas sur le parquet l’attend.

« Je vais dormir, dit Émile à Antoine tandis que celui-ci range sa guimbarde. Téléphone à Dédé que je veux le voir à cinq heures. »

Quand Buisson s'éveille en fin d'après-midi, un homme est assis sur une chaise, à un mètre de lui, qui fume pour passer le temps : c'est Quarteron.

Buisson n'est pas expansif. Il se contente d'un bref « Salut, ça va ? » puis il se met debout, frais et dispos.

« Écoute, dit-il en s'habillant, il faut que tu préviennes Francis que je suis là et qu'il vienne me voir !

— T'en as une bonne, Émile. Je vais le pêcher où, ton Francis ? »

Buisson réprime son agacement.

« Deux secondes, quoi. Tu vas aller chez Gaston, rue Léon-Frot. C'est lui qui l'a planqué, il sait où le toucher.

— Bon, fait Quarteron, surpris par

l'accueil de son ami qui le traite comme un larbin. C'est pas loin de chez moi. T'as rien besoin d'autre ?

— Si. Un revolver. »

Il ne faut pas plus de trois jours pour organiser les retrouvailles entre Francis Caillaud et Buisson. Lorsque Dédé débarque un soir rue de Paris, Émile, Antoine, Micheline et Chantal sont à table et s'empiffrent de pot-au-feu. Dédé remarque tout de suite les attentions que Chantal prodigue à Émile, mais il fait comme Antoine et Micheline, il ne dit rien…

« Alors ? demande Buisson.

— T'as rendez-vous avec Francis demain après-midi à quatorze heures. Au

jardin des Plantes, devant la fosse aux ours.

— Bon, dit Buisson en avalant une bouchée. Et le reste ? »

En se tortillant sur sa chaise, Quarteron ouvre son manteau et sa veste, dégrafe son gilet, plonge une main dans son pantalon, fouille jusqu'à son appareil génitoire avec précaution, en sort un Colt et un chargeur de rechange qu'il tend à Émile.

Buisson repousse son assiette. Il prend l'arme dans sa main, la soupèse, fait mine de viser. Puis il la démonte sans difficulté, la remonte et alors seulement il la pose sur la table. Il était tellement concentré que les autres sont restés silencieux.

« Ça va ? demande Quarteron.

— Au poil », dit Buisson en ramenant le plat vers lui.

Le commissaire Clot n'a pas digéré son échec de la rue Bichat. Chaque jour a beau lui apporter sa moisson de crimes, vols, agressions, ses inspecteurs ont beau lui ramener des douzaines de délinquants, le commissaire Clot est rongé par une mélancolie obsessionnelle : il veut Émile Buisson. À tout prix. Mort ou vif. Il lui arrive dans la journée de se lever et de marcher jusqu'à la fenêtre. Il contemple la Seine, la façade blanche de la *Rôtisserie périgourdine* sur le quai en face, et il se demande en lissant sa fine

moustache où diable peut bien se tenir l'ennemi public n° 1.

Aussi quand, un matin, il entend, au téléphone, un indicateur lui annoncer : « Ici l'Avocat, Buisson et Caillaud ont rendez-vous tout à l'heure au jardin des Plantes », le commissaire Clot croit enfin tenir son gibier. Camouflés dans des voitures et des camionnettes, ses hommes se postent devant chaque entrée. Et le guet commence. L'indic a annoncé que les deux complices doivent se retrouver à quatorze heures. À seize heures, personne ne les a vus. Alors, de nouveau amer, le commissaire Clot décide de faire fouiller le jardin des Plantes, avant que la nuit ne tombe.

Pendant plus d'une heure, dans le

froid piquant, les policiers ratissent les allées Buffon et Cuvier, l'allée Centrale, celles de l'Orangerie et de la Ménagerie. Peine perdue.

« C'est bon, dit Clot, dont la silhouette s'estompe dans le crépuscule, on rentre, ils ne sont pas là. L'Avocat aura de mes nouvelles… »

Les hommes de la P.J. partent vaincus. La nuit a tout enveloppé et dans le jardin plongé dans le noir, on n'entend que le bougonnement continu de la circulation.

Lentement, deux têtes émergent de la fosse aux ours.

« Ils sont barrés, chuchote l'une d'elles. Passe à droite, moi, je vais par là. »

Invisibles dans la nuit, les deux hommes enjambent le muret de protection et courent, pliés en deux, se mettre à l'abri derrière un arbre. L'un est habillé d'une salopette de mécano et d'une canadienne fourrée : c'est Francis Caillaud. L'autre est élégamment vêtu d'un costume et d'un manteau bleu sombre et porte un chapeau noir à bords roulés : c'est Monsieur Émile. Tous deux ont un revolver à la main. Ils scrutent le quai à travers les barreaux et Francis demande :

« Qu'est-ce qu'on fait ?

— On saute », dit Buisson en désignant la clôture.

Francis, le dos au boulevard, les pieds écartés pour assurer son équilibre,

lui fait la courte échelle. D'une traction suivie d'un rétablissement, Buisson se retrouve de l'autre côté. À son tour, il croise les mains à travers la grille et Caillaud s'en sert comme d'un marchepied. Les deux hommes sont de nouveau réunis.

« Traversons », ordonne Buisson.

Ils dégringolent vers la Seine, se camouflent quelques instants derrière une pile de barriques du Port-aux-Vins et respirent, enfin rassurés.

Ils vont se séparer quand Caillaud murmure :

« Je me demande quelle est l'ordure qui nous a balancés. Il y en avait pas cinquante à connaître l'endroit !

— T'occupe pas, dit Buisson, il ne

recommencera pas deux fois. »

Émile ne rentre pas directement à Billancourt. En se dirigeant vers la gare d'Austerlitz, où il compte prendre le métro, il repense à sa récente conversation avec Quarteron. Quand Dédé lui avait annoncé l'heure et le jour du rendez-vous, il lui avait demandé, soupçonneux :

« Qui est au courant ?

— Personne, avait dit Quarteron. Quand je suis arrivé chez Gaston, Michel l'Avocat était là. Mais celui-là, j'en réponds, c'est pas une planche pourrie…

— C'est à voir », avait objecté Buisson.

Tout en marchant rapidement, Émile

réfléchit. Gaston est hors de soupçon. C'est un type régulier et qui a fait ses preuves en différentes occasions. Michel, lui, il ne le connaît pas. Malgré la caution de Quarteron, c'est sûrement une larve, une lopette que les flics ne doivent jamais importuner. Parce qu'il a fréquenté la faculté de droit, on l'a surnommé « l'Avocat ». C'est lui qui a bavardé, ça ne fait aucun doute. Ou bien il a affranchi directement les policiers, ou bien il a voulu épater un indic ou une fille. Pour Émile, c'est la même chose.

« Il ne plaidera plus longtemps », marmonne Buisson.

Devant lui, les lumières de la gare d'Austerlitz l'éblouissent. Il hèle un taxi :

« 25, rue de Montreuil. »

C’est le quartier général de Dédé Quarteron, le café proche de son domicile où il tape le poker à longueur de journée. Quand il aperçoit Émile sur le seuil de la porte, il se précipite :

« Tu es fou ? Qu’est-ce que tu viens faire ici ?

— Il me faut l’adresse de l’Avocat, dit Buisson d’un air désinvolte, j’ai un travail pour lui. Avec Francis, on a mis ça au point. »

Trois quarts d’heure plus tard, le corps de Michel était découvert dans sa chambre d’hôtel, le torse nu et une balle entre les yeux, par l’inspecteur Bouygues. Au nom de son patron, le commissaire Clot, il venait le prier

d’être le lendemain au service « pour affaire le concernant ».

19

Il faut retrouver Buisson.

À travers les rapports de la P.P. transmis au ministère de l'intérieur, à travers les articles de presse, à travers les témoignages des victimes, la présence d'un petit homme armé, aux yeux noirs, est signalée au rythme d'une agression par semaine, au moins.

Après la capture du Nus et de Dekker, Émile a reconstitué une équipe et il est reparti sur le sentier de la guerre. Malgré les recherches, il

demeure introuvable et insaisissable. Enfin, conséquence logique, l'assassinat de l'Avocat a rendu les indics circonspects et discrets.

À mon tour, après mes collègues de la P.P., j'ai inspecté de fond en comble l'immeuble de la rue Bichat et interrogé tous les locataires pendant plusieurs jours. Personne ne sait rien ou ne veut rien dire. D'assez mauvaise humeur, je me retrouve bredouille sur le trottoir quand la façade éclairée du petit bistrot proche de l'immeuble attire mon attention. Brusquement, j'ai comme une illumination. Je me dis que Suzanne Fourreau, l'amie de Dekker, ne possédant pas le téléphone, ce ne peut être que de ce café que Buisson recevait

des communications de ses amis. Je m'y dirige.

D'un large coup d'éponge, le patron, un homme chauve et rougeaud, en manches de chemise, essuie le zinc et me dit :

« Vous savez, monsieur l'inspecteur, la Suzanne on l'appelait pas souvent et quand elle téléphonait, elle composait ses numéros toute seule. Quant au Buisson, primo on savait pas qui il était, secundo il téléphonait rarement et il disait pas à qui.

— Mais vous n'avez jamais rien entendu, un nom, un prénom ?… »

Il s'éloigne en secouant la tête, rafle d'une main deux verres, revient vers moi et empoigne une bouteille de pastis.

« Non, vraiment, monsieur l'inspecteur, dit-il en nous servant. J'ai beau chercher, je trouve rien. Vous savez, des gens qui téléphonent ici, il y en a à longueur de journée. Nous, avec ma femme, on sert, on parle, on surveille la caisse et on n'écoute pas.

— Et votre femme ?

— Je vais l'appeler. Vous le buvez sec ou avec de l'eau ?

— Avec de l'eau, bien sûr.

— Moi, jamais : pur, sec, nature. Comme à la Légion ! »

Il avale son verre, d'un trait, s'en sert un autre et hurle : « Germaine. » Du fond de sa cuisine, Germaine répond un « j'arrive » énervé, puis je la vois apparaître, des bigoudis sur la tête, pris

dans un filet.

« Le monsieur est de la police, dit le patron, il veut savoir si on n'a rien entendu quand Suzanne ou le petit brun téléphonaient. »

Germaine se concentre. Son front bas se rétrécit sous l'effort, ses sourcils se rapprochent de ses cheveux, elle plisse les yeux tandis qu'elle fouille dans son crâne.

« Attendez… Un après-midi… non, un matin… non, un après-midi, un homme a demandé Suzanne. Je me souviens que, comme je ne comprenais pas son nom, j'ai dû lui faire répéter.

— Vous vous en souvenez ?

— Oui. Et si je me rappelle du nom c'est parce que mon père, qui a habité

les colonies, me racontait que là-bas c'est comme ça qu'ils appellent les métis : Quarteron. Ça m'avait frappée. Suzanne est repartie appeler Buisson. Il est venu parler au type et, au moment de raccrocher, il lui a dit : « Salut, « Dédé. »

— Avez-vous mis mes collègues au courant de ça, madame ?

— Ben, non. Ça m'est revenu seulement maintenant. »

De retour rue des Saussaies, je commence par faire mettre le téléphone du bougnat sur la table d'écoute. Puis, je grimpe aux archives. Ma fiche remplie, l'inspecteur Roblin se perd dans les méandres des bancs, de sa démarche lente et solennelle. Quand il revient, peu

après, le dossier qu'il me remet n'est pas épais. Il ne contient que les renseignements de l'état civil : André Quarteron, dit Dédé le Stéphanois, né le 24 juin 1901 à Saint-Étienne, profession : néant. Au verso de la feuille est noté le résumé de son interpellation : « Individu de moralité douteuse. Interpellé à la suite d'un contrôle d'identité, au bar *L'Étape,* rue du Faubourg-Saint-Martin. Laissé en liberté après vérification. »

Du coup, je me sens revigoré. Si Quarteron fréquentait le bar de *L'Étape,* qui était le fief du Nus et de Russac, cela peut signifier qu'il est également en relation avec Émile Buisson.

L’adresse donnée par Quarteron, lors de son identification, est 32, passage de la Bonne-Graine, dans le 11e. Il est tard déjà, mais je m’y rends. Et je découvre que le 32 n’existe pas, la rue s’arrête au numéro 20. De nouveau, j’ai l’impression que ma piste ne m’amènera nulle part, d’autant que la concierge du dernier immeuble, à qui je montre la photo de Quarteron, ne le reconnaît pas. Elle me conseille d’aller me renseigner au café d’à côté.

Le patron examine la photo à son tour et réfléchit.

« C’est pas un gars qui a une Citroën ? »

Je soulève les épaules.

« Peut-être. Je ne sais pas. C’est

sûrement un type qui n'aime pas beaucoup le travail et qui doit vivre du charme des filles.

— Ah ! bon Dieu ! fait alors le patron en se donnant une claque sur le front. J'y suis, c'est le gars qui fréquentait Lucienne, la môme du quatrième. Il venait la voir presque tous les jours.

— Et il vient plus ?

— Non, vu que Lucienne, attendez… Lucienne Herbin, c'est ça, c'est son nom, elle a déménagé il y a un an environ, sans laisser d'adresse. »

Une fois de plus, c'est l'impasse. Ce qui me met en rogne, dans cette histoire Buisson, c'est que chaque fois que j'ai l'impression d'approcher du but, il y a toujours un cul-de-sac au bout.

« Donnez-moi un jeton, patron, et servez-nous un pastis. »

Dans la cabine du téléphone qui empeste le graillon de cuisine, j'appelle Leloup, un copain de la Brigade mondaine, à qui je demande si, dans ses fichiers de la galanterie, il ne posséderait pas une Lucienne Herbin. L'attente ne dure que quelques instants. Leloup me fournit une adresse : l'amie de Quarteron, bien connue des Mœurs, réside dans un pavillon de la rue du Maréchal-Foch, à Bagneux.

Une bonne planque doit passer inaperçue, c'est évident. Seulement, de jour, pour ne pas se faire repérer dans cette rue de banlieue, calme et sans

trafic, c’est pratiquement impossible. Dès la première heure, à mesure que j’enquêtais d’un pavillon à l’autre, je sentais des regards collés aux carreaux qui me suivaient, intrigués.

« On va se faire griller comme des cons, dis-je à Hidoine. Je vais me maquiller. »

Hidoine a approuvé. Je me suis donc résigné à un déguisement. Assis sur un tabouret pliant, à l’entrée de la rue, un vieux chapeau informe sur la tête, un vieux manteau trop grand que j’ai emprunté à mon concierge, un vieux pantalon poché aux genoux, des lunettes noires sur le nez, une sébile à mes pieds, je joue les aveugles et de l’accordéon. Le jour s’écoule. Le soir arrive. Je

claque des dents, je renifle, j'ai les doigts gourds, j'ai la crève. Et je n'ai vu personne. Avec dégoût, je ramasse les pièces de monnaie que des passants ont jetées dans ma sébile. Il n'y a pas de quoi faire la fête : 32 francs.

Durant trois jours, je planque à proximité de la villa. De temps en temps Hidoine vient me chercher et guide mes pas jusqu'au café voisin où une infusion me réchauffe puis il me ramène à mon pliant. La villa paraît inhabitée, c'est désespérant !

« Je me demande si votre piste est bonne, me dit le Gros un matin en ronchonnant. De toute façon, vous ne foutez plus rien au service, je ne vous vois plus, vous délaissez vos affaires, ça

ne peut pas durer. Au lieu de faire le pitre, Borniche, il faut vous organiser autrement et sérieusement. »

L'ingrat ! Du coup, je planque désormais le soir à son insu. Je viens à Bagneux en bicyclette, tantôt en peintre, tantôt en employé du gaz, mais le pavillon reste plongé dans l'obscurité. En passant la main à travers la grille, je réussis à ouvrir la boîte aux lettres où je ne trouve aucun courrier. Je tente une dernière expérience avant d'abandonner.

Dans une papeterie, j'achète une enveloppe dans laquelle je glisse un prospectus recueilli dans une H.L.M. voisine et je l'expédie au nom de Quarteron. Le lendemain soir, je constate que l'enveloppe est dans la

boîte. Le soir suivant, elle ne s'y trouve plus : donc quelqu'un l'a prise, quelqu'un est venu.

Je veux en avoir la certitude. Je sors d'une boîte de cachou deux boulettes de cire grosses comme une tête d'épingle et je les colle l'une sur le chambranle, l'autre sur le côté de la porte, tout en bas. Je m'arrache un cheveu et je le tends entre les deux boulettes : c'est ce qu'on appelle un témoin. Si on ouvre la porte, mon cheveu invisible sera arraché. Je recommence la même opération sur le portail du garage.

Les jours passent. Mes témoins demeurent intacts. Pourtant un soir, vers minuit, alors que je m'apprête à reprendre l'autobus, résolu cette fois-ci

à laisser tomber Quarteron et son tapin, je repère une Citroën qui s'avance lentement dans la rue, feux éteints, et qui s'immobilise devant le pavillon de Lucienne.

Le col de son manteau relevé, un homme assez corpulent en descend, pénètre dans la maison, allume les lumières. Caché derrière le muret d'une villa, je peux apercevoir sa silhouette se déplacer derrière les fentes des volets fermés. Puis tout s'éteint, l'homme ressort et ferme la porte à double tour. Alors, là, je suis sidéré. Quarteron, car c'est lui, se baisse et, s'éclairant avec une lampe torche, remet en place mon témoin !

Quand je fais au Gros le récit de mon

aventure, il me dit, l'œil plissé :

« Persévérez et prenez Hidoine avec vous. Vous tombez sur des vicieux, mon vieux, c'est bon signe. »

Grelottant à l'arrière de la voiture de Crocbois, nous recommençons à planquer au coin de la rue du Maréchal-Foch et de la rue de Fontenay. Afin de ne pas relâcher notre surveillance, nous soulageons nos vessies dans des boîtes de conserve vides, que Crocbois nous a amenées. Malgré nos couvertures et une Thermos de café que Marlyse m'a préparé, il ne nous faut pas deux nuits pour attraper la crève. Nous toussons et nous reniflons misérablement lorsque, le troisième soir, Quarteron est de retour.

Cette fois, nous sommes décidés à ne

pas nous laisser rouler. Dès qu'il repart, Crocbois enclenche la vitesse en laissant à la voiture qui nous précède une centaine de mètres d'avance pour ne pas nous faire repérer.

Silencieux, nous traversons Châtillon-sous-Bagneux, Montrouge, nous arrivons à la porte de Châtillon d'où nous nous élançons sur les boulevards extérieurs. Pour une raison que j'ignore, je sens que nous touchons au but. Dans Boulogne-Billancourt, je demande à Crocbois de s'approcher de la Citroën.

Notre chauffeur s'apprête à m'obéir, lorsqu'un camion qui a grillé un feu rouge nous coupe la route, au risque de nous emboutir. « Le con », dit Crocbois.

Le temps de manœuvrer, la Citroën de Quarteron a disparu. Nous tournons dans Billancourt sans succès, puis nous rentrons maussades nous coucher.

« Ah ! là là, quelle poisse ! s'emporte Hidoine. Quelle vacherie de métier. »

Le lendemain, je mets le Gros au courant de ce nouvel échec.

« Dommage, Borniche, me dit-il, car je me suis renseigné. André Quarteron était un ami de Desgrandschamps, que le commissaire Belin avait arrêté après l'agression de Troyes. Je suis convaincu qu'il est en relation avec Buisson, mais c'est un homme trop prudent pour se mouiller à l'héberger lui-même ! Il a dû le camoufler chez un copain. Il faut absolument le retrouver. »

Décidément le Gros m'énerve : il prend toujours ses ordres pour des réalités.

« Je sais bien, mais comment ? »

Les jours passent.

Je viens d'expédier une affaire de vol de bijoux peu compliquée et j'ai envie de me changer les idées en allant boire un verre aux *Deux Marches*. Au moment où j'arrive, la porte s'ouvre et deux hommes, capitonnés dans des canadiennes fourrées, en sortent. Je reste cloué sur place : l'un d'eux est Quarteron, l'autre est un personnage massif. Je laisse le passage aux deux amis qui s'engagent dans la rue Gît-le-Cœur, en riant aux éclats.

J’entre aux *Deux Marches*, j’enlève mon manteau, je l’accroche et je vais serrer la main de Victor.

« Oh ! dis-je, ils ne sont pas très polis tes amis, ils m’ont bousculé sans me saluer ! »

L’œil de Victor s’arrondit, exprimant l’étonnement :

« Quels amis ?

— Ceux que je viens de croiser en entrant ! »

Victor tombe dans le piège :

« Ah ! Dédé et Antoine ? Te fâche pas, mon vieux. Ils ont pas mal picolé et ils ne t’ont sûrement pas reconnu. On joue l’apéro ?

— D’accord. »

Je ne peux rien demander à Victor.

Quand on lui pose des questions il se transforme en sphinx, et puis, je risque qu'il alerte ses amis. En tout cas, ce soir la chance m'a permis de découvrir que Victor et Quarteron se connaissent. Il me faudra revenir souvent rue Gît-le-Cœur pour retrouver mon client et le prendre en filature.

C'est trois soirs plus tard que je retombe sur Antoine, aux *Deux Marches*. Il est assis en biais sur la table, faisant face à Victor. Les deux hommes ont l'air bouleversé. Je m'approche.

« Qu'est-ce qui ne va pas ? Vous avez des têtes d'enterrement.

— Tu ne peux pas mieux dire, Roger, dit Victor en relevant sa mèche. Il est

mort. »

Antoine fait un signe de croix.

« Oui, intervient-il. Dédé est mort.

— Mort ? Comment ça ? dis-je en pensant aussitôt qu'un règlement de compte a dû mettre fin à la vie mouvementée d'André Quarteron.

— En faisant l'amour avec Lucienne, reprend Antoine. Il avait le cœur si fragile ! »

Une fois de plus, le fil est coupé.

20

Il ne faut jamais désespérer.

Le lendemain, masqué derrière des tombes, j'assiste d'assez loin aux funérailles de Quarteron au cimetière d'Ivry. Le Tout-Milieu est représenté et je pense que pour qu'il y ait une telle affluence de truands, il fallait que feu Dédé fût un personnage important. Au premier rang de ceux qui l'accompagnent, se trouve le gros Antoine qui pleure dans un mouchoir vaste comme une serviette.

À la fin des obsèques, tapi dans la voiture de Crocbois, je prends sa guimbarde en filature.

Du cimetière, l'un derrière l'autre, nous empruntons l'avenue de Verdun jusqu'à la porte de Choisy. De là nous nous élançons sur les boulevards extérieurs, nous traversons la Seine au viaduc d'Auteuil et, toujours en trombe, nous débouchons à la porte Saint-Cloud. Nous enfilons la rue de la Tourelle et, soudain, Crocbois lâche :

« Merde ! C'est là qu'on était l'autre jour. »

Je regarde : nous sommes à Boulogne, dans la rue de Paris et, à mon tour, je reconnais l'endroit où nous avions perdu Quarteron.

Je mets la main sur l'épaule de Crocbois.

« Tu as raison. Regarde. »

Antoine a ralenti devant un immeuble et s'est engouffré sous un vaste porche. Avec Crocbois, nous le voyons reparaître et fermer le portail en bois. Le tout n'a pas duré une minute.

L'après-midi même, Hidoine et moi commençons à enquêter discrètement sur les locataires de l'immeuble. Nous apprenons assez vite qu'Antoine vit là avec sa femme, fleuriste, surnommée Liline, et leur fille Chantal.

« Depuis quelque temps, ils hébergent quelqu'un de leur famille, dit la teinturière voisine.

— Ah ! bon, fait innocemment

Hidoine, vous l'avez vu ?

— Oui, une fois. C'est un type qui sort pas beaucoup et qui a pas l'air bavard. Leur beau-frère, je crois. Il est petit, brun, élégant et il a des yeux noirs intéressants. »

« Nous le tenons, braille le Gros, à qui je téléphone la nouvelle, Bravo. Mais sautez-le dans la rue, à l'improviste, sans ça ce sera une boucherie. »

Il fait très froid, en cette fin février. Avec Hidoine, soit en voiture, soit au bistrot à côté, nous nous relayons pour surveiller l'immeuble à longueur de journée, mais nous n'apercevons pas Buisson. Inquiet, je me demande s'il n'a

pas changé de planque et si la serveuse du café, à qui je fais une cour intéressée, n'a pas discrètement prévenu le gros Antoine de notre présence.

Le 24 février, le Gros nous convoque à son bureau.

« Écoutez, dit-il à Hidoine et à moi. J'ai bien réfléchi. Il est à peu près certain que Buisson s'est réfugié chez Antoine qui était un ami de Quarteron.

Donc, tout se tient. Reste à savoir s'il y est toujours. Si nous investissons l'immeuble, il faut que nous soyons sûrs de notre coup. Nous sommes dans le secteur de la P.P. et, si nous échouons, elle se plaindra au ministre tout en se gargarisant de notre échec. Je pense qu'il faut continuer les surveillances.

Dès que Buisson mettra le nez dehors, vous lui tomberez dessus. Si vous ne le voyez pas, c'est qu'il aura déménagé pour une autre planque.

— Ça peut durer longtemps, patron, lâche Hidoine.

— C'est votre affaire, pas la mienne…

— Évidemment. Et si on attrape la crève…

— Vous aurez une médaille à titre posthume. »

Ce matin-là, presque à la même heure, l'inspecteur Freddie Courchamp, mains dans les poches, transi de froid, lève la tête pour consulter le numéro, puis s'engouffre dans le petit immeuble

crasseux de la rue de Paris. Il frappe résolument à la porte de la concierge.

« Chantal Borgeot ?

— Rez-de-chaussée. »

De sa démarche paisible, Freddie Courchamp se dirige vers la porte. Il enquête sur la mort d'une jeune fille blonde et jolie, Christiane Czerwonka, dont on a retrouvé les vêtements soigneusement pliés sur un quai de Paris, et le corps, nu, à l'écluse de Marly. Suicide ou crime, pour l'instant nul ne sait rien. Au cours de son enquête, l'inspecteur Freddie Courchamp a appris que la veille de sa mort, Christiane Czerwonka, dite Cricri, a été aperçue dans un bal en compagnie d'une amie, Chantal Borgeot. L'inspecteur

Freddie Courchamp vient pour l'interroger.

Parvenu devant la porte, le policier tend l'oreille. Dans l'immeuble silencieux, il lui semble entendre, provenant de l'intérieur de l'appartement, des halètements. Il frappe avec vigueur à la porte et aussitôt, les halètements cessent. De nouveau, l'inspecteur Freddie Courchamp frappe à la porte. Il entend des pas glisser sur le carrelage, qui s'approchent, puis la porte s'ouvre. Une jeune femme décoiffée, au regard dolent, qu'il devine nue sous sa robe de chambre croisée à la hâte, lui apparaît. L'inspecteur Freddie Courchamp comprend alors la cause des gémissements.

« Désolé de vous déranger », dit-il finement en entrant d'autorité dans l'appartement.

Son œil parcourt la pièce. Puis, à travers une porte ouverte, il voit, étalé sur un lit, un homme qui se camoufle sous un drap. Avec autorité, il se dirige vers lui.

« Allez, debout ! lui ordonne-t-il. Tu finiras plus tard. Habille-toi et fous le camp. J'ai à parler en tête-à-tête avec ta petite amie.

— Bien, m'sieur. »

À une vitesse étonnante, sous le regard narquois de l'inspecteur Freddie Courchamp, le petit homme brun, aux yeux noirs, saute du lit. Il enfile ses vêtements, néglige de lacer ses

chaussures, attrape son manteau bleu et son chapeau à bords roulés et se rue vers la sortie.

« Tu n'oublies rien ? » lui demande en riant l'inspecteur Freddie Courchamp au moment où la porte se referme.

Monsieur Émile n'a oublié qu'une chose, son Colt, caché dans une potiche de la cuisine.

TROISIEME ROUND

21

Le temps, la chance, la patience sont les trois armes des policiers. Il ne me reste plus qu'à attendre.

L'arrestation de Paul les Diams, un spécialiste des vols de bijoux, m'entraîne durant plus de deux mois dans une série d'opérations dans le milieu des diamantaires de la rue Lafayette. Pendant deux jours, Paul avait tout nié, obstinément, et c'est la découverte miraculeuse d'une pierre de 5 carats dans la tête d'une poupée de

chiffons qui avait décidé de son sort.

Par la presse et le rapport de la P.P., j'apprends que, le 10 mai 1948, deux employés de la Sécurité sociale de Draveil, attaqués par des hommes armés, ont été délestés des 70000 francs qu'ils venaient de retirer du bureau de Postes, ainsi que d'un Colt. Parmi les gangsters se trouvait l'inévitable petit homme aux yeux noirs.

C'est du Buisson craché, avais-je pensé.

Et puis, le 27 mai 1948, le Gros m'expédie dare dare avec Crocbois à la section judiciaire de Villeneuve-Saint-Georges pour entendre deux policiers, le commissaire Prioux et l'inspecteur Vigouroux, qui ont essuyé des coups de

feu.

Installé dans la pièce exiguë qui lui sert de bureau, Prioux, que j'ai connu à la 1ère brigade de la rue de Bassano et qui a même été mon chef de section pendant plusieurs mois, m'accueille avec chaleur.

« Ah ! mon ami, un poil plus bas et je ne vous recevais pas aujourd'hui, j'avais le crâne éclaté ! Les salauds, qu'est-ce qu'ils visaient bien ! »

Il se lève, va au portemanteau, en décroche son chapeau marron, me le met sous le nez : au niveau du ruban, le chapeau est transpercé de part en part. Prioux le lance sur une chaise, puis reprend sa place derrière sa table, sort sa blague à tabac et sa pipe d'un tiroir.

« Si j’avais su à qui nous avions affaire, dit-il en tapant le culot de sa pipe sur le coin de son bureau, croyez, mon cher Borniche, qu’on s’y serait pris autrement. Mais nous étions loin de nous douter de quoi que ce soit.

— Comment ça, monsieur le commissaire ? »

Prioux bourre sa pipe et ramasse méticuleusement les brins de tabac qui se sont éparpillés sur son sous-main.

« Bah ! ça a commencé d’une façon banale : une dénonciation. Un type nous a téléphoné pour dire qu’il avait su par une femme que deux gangsters se cachaient dans le pavillon de Charles Bouton, au 125, rue des Prairies à Vigneux. En réalité, il s’agissait d’un

cocu dont la femme s'envoyait en l'air avec Bouton qui, pourtant, n'a rien d'un séducteur. Mais ça, on l'a appris après. Bref, le gardien de la paix qui a reçu l'appel nous a dit qu'il s'agissait de deux individus, Frisson et Bayaud.

« Ces deux noms ne nous disaient rien et ils ne figuraient pas sur nos listes de recherches. Alors, avec Vigouroux, on a décidé d'aller faire un contrôle de routine. Sans se méfier, on se rend rue des Prairies. La porte de la grille est fermée. On sonne, pas de réponse. Vigouroux ne fait ni une ni deux. Il escalade la grille et il se dirige vers la porte du pavillon. Elle n'est pas fermée à clef. Vigouroux frappe. On attend mais personne ne vient. Mon inspecteur

tourne la poignée et ouvre. Au même moment, un coup de feu retentit et Vigouroux a juste le temps de faire un bond en arrière. Je veux m'élancer, mais un deuxième coup de feu claque et la balle traverse mon chapeau. Avec Vigouroux, on s'abrite derrière un pilier et on tire à notre tour vers le couloir. De l'intérieur le feu a cessé. Nous entrons. Et tout ce que nous trouvons c'est une jeune femme assez mignonnette qui claque des dents. Les tireurs ont disparu en s'échappant par un terrain vague derrière le pavillon. Voilà, mon cher, comment on a été blousés ! »

Prioux s'arrête et tire une longue bouffée. La fumée bleutée s'élève en cercles au-dessus de sa tête. Je

demande :

« Et la femme, qu'est-ce qu'elle dit de tout cela ?

— Rien. Elle ne voulait pas parler mais on a découvert une carte d'identité dans la poche de son manteau. C'est l'épouse d'un nommé Caillaud.

— Comment dites-vous ?

— Caillaud. Francis Caillaud, évadé de Fresnes. Nous l'avons facilement identifié. Et elle a fini par reconnaître que le compagnon de son mari était le fameux Émile Buisson. »

Prioux se renverse dans son fauteuil sans se douter de l'importance qu'ont pour moi ses paroles. Ainsi, le petit Francis que tout le monde recherche depuis l'agression de *L'Auberge*

d'Arbois est identifié. À cause d'une banale histoire de cocu ! Le hasard est vraiment le dieu des policiers.

Je demande à Prioux de faire amener sa prisonnière. J'ai hâte de parler avec quelqu'un qui, il y a quelques heures à peine, se trouvait aux côtés de Monsieur Émile.

Prioux a raison. La femme de Caillaud est assez jolie. À la voir, si timide, si effrayée, on ne la soupçonnerait pas de partager la vie d'un homme dangereux. Car elle partage bien sa vie. Caillaud l'emmène avec lui, au hasard de ses planques et, partout, elle aménage un nouveau décor familial, fait le ménage et prépare les repas pour

son mari et ses amis. Dénuée de vulgarité, habillée avec simplicité, elle ne ressemble en rien aux compagnes des truands que j'ai l'habitude de rencontrer. Avec elle, je décide, sans me contraindre, de jouer la carte de la courtoisie. Après que Prioux l'ait invitée à s'asseoir sur une chaise en bois blanc, elle m'observe.

« Madame, dis-je avec douceur, vous allez être certainement inculpée de complicité dans une affaire grave. Votre mari et Buisson ont tiré sur des représentants de la force publique. »

La femme de Francis baisse la tête.

« Je sais, monsieur, dit-elle dans un souffle.

— Alors, je ne vais pas vous ennuyer

longtemps. Je comprends la difficulté de votre position mais, malheureusement, votre mari est en compagnie d'un tueur qui ne fera de cadeau à personne et que nous avons intérêt à museler. Vous comprenez ? » Elle continue à regarder le bout de ses chaussures. Je poursuis en m'approchant d'elle le plus possible :

« Votre intérêt, madame, celui de votre mari, est de nous aider. Je suis sûr que votre sincérité vous vaudra la clémence de la justice. Dites-moi seulement où vous pensez qu'ils puissent se réfugier ? »

La femme relève la tête, et ses yeux bleus me fixent avec un mélange de franchise et de terreur.

« Je ne sais pas, monsieur, je ne sais

pas. »

Elle attend une nouvelle question, son regard clair toujours plongé dans le mien. J'avoue qu'elle me fait une certaine peine, tant je la vois désemparée. De plus, je la crois sincère. Je reviens près de Prioux.

« Bien, madame, dis-je, pour moi c'est fini. M. le commissaire va vous mettre à la disposition du juge de Corbeil, on ne peut pas faire autrement. Une dernière précision, pourtant, comment se sont-ils enfuis ? »

Elle a un moment pénible de déglutition, hésite à répondre, partagée entre l'envie de dire la vérité et le souci de ne pas nuire à son mari, de ne rien révéler qui puisse mettre la police sur sa

trace.

« À bicyclette. Ils ont pris deux vélos qui se trouvaient contre une clôture.

— Sont-ils encore armés ?

— Oui. Ils ont emporté les mitraillettes. »

J'imagine les deux fuyards, tels des géants de la route, pédalant avec énergie dans les rues de banlieue, leur mitraillette en travers du guidon.

Pourtant, malgré les barrages qui avaient été déclenchés, pas un flic ne les a remarqués.

22

La nuit est tombée lorsque j'appelle la boîte. Le standard me passe le bureau du Gros, mais c'est Paulette, sa secrétaire, qui décroche :

« Le patron est là ?

— Non.

— Où est-il ?

— Je ne sais pas. Peut-être aux *Deux Marches*. »

Je raccroche. Je salue Prioux et je sors.

« Où on va ? me demande Crocbois.

— Chez Victor. »

En cours de route, je regrette ma décision. Je suis vanné et si je bois là-dessus, ça va m'achever. Malgré tout j'entre chez Victor Marchetti, bien décidé à ne pas traîner. Le temps d'avaler un pastis, de rendre compte au Gros de mes trouvailles, ensuite je foncerai chez moi où Marlyse m'attend.

Quand j'arrive, la grande salle est pleine. Il y a des collègues de la P.P. qui ont quelques verres d'avance sur moi et qui me lancent des boniments, une multitude de couples de touristes, quelques têtes de truands. Le tout s'est mélangé, boit, rit, mange.

Accoudé à la table, le Gros livre une partie de dés à Victor et à un jeune

Corse, de petite taille, silencieux et réservé, aux cheveux noirs et longs, coiffés en arrière.

« Vous connaissez Jeannot ? me dit le Gros en secouant les dés dans sa paume.

— Non. »

Jeannot me tend la main. Je la serre.

« Je suis un petit-cousin de Victor, m'explique-t-il d'une voix basse et douce, Jean Orsetti. »

Je lui jette un coup d'œil rapide.

« Ah oui ? » Et je ne peux m'empêcher d'ajouter : « Qu'est-ce que vous faites dans la vie ? »

C'est le Gros qui répond à sa place en se tournant vers lui :

« Un peu mac. Hein, Jeannot ? »

Il rit. Victor, qui vient d'être éliminé,

laisse Jeannot et le Gros continuer la partie. Il s'approche de moi et me sert un verre.

« Ça, c'est un homme, le petit, me dit-il, en indiquant du menton son parent. Et il n'a qu'une parole. Tenez, il y a quelques années, à la suite d'un malheur, il s'est retrouvé en centrale à Riom, ça arrive. Bon, un des gardiens était Corse, comme nous. Fatalement, il n'allait pas faire des histoires au petit, l'ennuyer, le brimer. Avec le temps ils sont devenus amis. Ils bavardaient, blaguaient ensemble, vous voyez, hein ?

— Je vois.

— Bon, un jour le maton dit à Jeannot : « Tu vas me donner ta parole d'honneur, ta parole d'homme que tu fais

pas le con, et de temps en temps le soir, je t'emmènerai avec moi, dehors, boire un verre et baiser une femme. Puis, on rentrera. » Jeannot a donné sa parole. Sacrée. Un Corse n'est pas parjure. Ils sont donc sortis ensemble, assez souvent. Jeannot avait de l'argent, il pouvait payer ses tournées. Bref, amis comme cochons. Un soir, deux, truands que le petit avait connus au pays, sont venus à Riom. Ils sont entrés dans le bistrot, ils ont vu le petit, seul. Le maton était dans la salle à côté, au billard. Ils lui ont dit : « On a « une bagnole, vide ton verre, on t'emmène. » Eh bien, savez-vous ce qu'a fait le petit ?

— Non.

— Il a dit « non ». Parfaitement. Il a

refusé. Il leur a dit : « J'ai donné ma parole. Je la respecte. » Les deux autres l'ont traité de con et sont partis. Voilà qui est le petit. Il ne trahit jamais personne. Un vrai Corse ! »

Le Gros et Jeannot ont achevé la partie. Je fais signe à mon patron que je désire lui parler et il me suit dans la rue. Rapidement, je le mets au courant de l'identification de Francis.

« Bien, me dit-il, continuez. »

Nous rentrons aux *Deux Marches*.

Dès qu'il nous voit revenir, Victor empoigne la bouteille de pastis sous la table, nous sert et se sert en même temps que Jeannot Orsetti.

« Les affaires sont bonnes, monsieur le commissaire ?

— Très bonnes, Victor. »

Avec Jeannot, nous nous lançons dans une partie de dés acharnée et bruyante.

Deux jeunes Anglaises, pas vilaines et un peu éméchées, s'approchent de nous en riant, délaissant leurs maris. Pour les éblouir, j'abandonne la partie de dés et je leur exécute toute une série de tours de cartes qui leur arrachent des cris admiratifs. Un petit cercle s'est formé autour de moi, je poursuis mes manipulations tandis que Victor sert tournée sur tournée.

Jeannot, qui se trouve près de moi, observe sa montre discrètement et s'écrie :

« Merde, je n'ai plus de cigarettes. »

Je lui en propose une mais il refuse.

« Les blondes m'arrachent les poumons, dit-il. Je file au tabac et je reviens.

— Grouille-toi, lui dit sèchement Victor, ce soir Dolorès est seule pour servir. Si tu pouvais lui donner un coup de main, ça l'arrangerait. »

À pas pressés, Orsetti enfile la rue Gît-le-Cœur, emprunte le passage de l'Hirondelle et arrive place Saint-Michel où il entre dans un café-tabac. Il achète ses cigarettes et sort. Tandis qu'il ouvre son paquet de gauloises, il observe la foule assez dense à cette heure du soir. Son regard noir, exercé, le rassure : il n'est pas suivi. Alors, il se remet en route, longe la place et, à

l'angle du quai des Grands-Augustins, il entre rapidement à la *Rôtisserie périgourdine*.

Ignorant le maître d'hôtel qui s'avance vers lui, Orsetti monte au premier étage, détaille les tables garnies de clients, cherche du regard. Enfin, lentement, il traverse la salle et se faufile jusqu'à une table proche de la fenêtre où un petit homme seul, habillé d'un costume sombre, savoure un homard à l'armoricaine.

Orsetti s'assied en face de lui.

« Salut, Émile.

— Salut, Jeannot. Tu dînes ?

— Impossible, il y a du monde chez Victor et je dois lui donner un coup de main.

— Coupe de champagne ?

— Si tu veux, Émile, mais à toute allure. »

Buisson appelle le sommelier pour qu'il serve une coupe à Orsetti. Dès qu'ils se retrouvent seuls, dès qu'Orsetti a reposé son verre, Buisson demande :

« Alors, tu as trouvé ?

— Oui. J'ai un gars pour toi, un Rital.

— Heu, fait Buisson. J'aime pas beaucoup cette race-là.

— Moi non plus, mais en général, comme truands c'est des as, et celui dont je te parle, en plus, c'est un dur.

— Qui c'est ?

— Désiré Polledri. Pour te dire le client, il s'est évadé il y a plus d'un an de l'île de Ré.

— Bon, fait Buisson, en reposant son verre, viens avec lui demain, en fin de matinée. Je le présenterai à Francis.

— Il faut que je retourne chez Victor. »

Orsetti se lève et serre la main de Buisson. Au moment de s'éloigner, il regarde, par la baie vitrée du restaurant, l'imposant édifice de la P.P. qui se dresse sombre dans la nuit, de l'autre côté de la Seine, juste en face, sur le quai des Orfèvres.

« Dis donc, Émile, t'as une belle vue d'ici ?

— Oui, dit Buisson avec un sourire ravi, les poulets ne penseront jamais venir me chercher à deux cents mètres de leur basse-cour.

— Tu pourrais quand même être repéré ?

— Penses-tu ! La photo de moi qu'ils ont est vieille de dix ans. Depuis, ils n'ont jamais vu ma tête de près. »

Orsetti s'en va. Buisson achève son dîner, règle, et se rend tranquillement au Palais des Sports.

Assis dans un fauteuil confortable de ring, au milieu des vedettes, tirant sur un énorme cigare, il observe du coin de l'œil le préfet de Police que l'on a placé à quelques mètres de lui.

C'était bien dans la tradition de Monsieur Émile : chaque fois qu'il échappait à la police, il se tapait la cloche puis il allait assister à une réunion de boxe.

23

Pendant neuf mois, je me suis désintéressé d'Émile Buisson. Totalement.

Émile a sans doute, et une fois de plus, remonté une équipe car, régulièrement, son signalement apparaît après chaque agression dans les rapports de la P.P.

Mais, moi, Buisson, je n'ai plus eu le temps de m'en occuper. Fin juin, j'ai arrêté soixante-dix-sept truands qui appartenaient à la bande de Pierrot le

Fou n° 2. Je reçois des lettres de félicitation, mais je ne suis pas nommé inspecteur principal et je ne suis pas augmenté. Fin juillet, à une heure du matin, sur le toit d'un immeuble de la rue Chariot, à Paris, j'arrête Pierrot le Fou lui-même. Je reçois les lettres de félicitation habituelles et toujours pas d'avancement ni d'argent. En septembre, j'arrête, dans son repaire, Louis l'Oreille coupée, le principal lieutenant de Pierrot le Fou. En mars 1949, j'appréhende quatre individus armés qui avaient agressé et dévalisé des amis du directeur de l'institut Pasteur. Je reçois des poignées de main et des sourires, encore, et rien d'autre.

J'ai de la chance. Ma carrière est une

répétition de succès. Pour tous, je suis devenu le super-flic, l'as des poulets. On me passe la pommade, on me jalouse, on me galvanise de promesses, on me prédit un avenir glorieux, mon nom dans l'Histoire, une retraite de banquier. Et moi, à trente ans, ballot, cabot, crédule, je gobe tout. Toujours sans menottes, toujours sans arme, j'arrête à tour de bras.

Le Gros, que mes prouesses comblent d'honneurs, me cajole, m'appelle son « petit Borniche », ne jure plus que par moi, avale mes rapports avec voracité, écoute mes paroles comme celles d'un oracle.

Pour Marlyse, je suis le Tarzan de la Police, la terreur de la jungle des

truands. Je lui ai payé, avec mes rares primes, un manteau rouge à la mode et une bouilloire électrique. Son admiration à mon égard est tellement exagérée qu'elle envisage de m'épouser, de porter mon nom qui s'étale dans les journaux. J'ai beaucoup de mal à lui faire admettre que je suis indigne d'une telle preuve d'amour.

Et puis, brutalement, Monsieur Émile refait surface dans ma vie.

Un soir, des agents du commissariat de Vanves, qui effectuaient une ronde à Issy-les-Moulineaux, croisent une voiture qui circulait à gauche de la chaussée, comme à Londres, et pleins phares. Malgré les coups de sifflets des

policiers, qui ont failli être emboutis, la voiture a accéléré et foncé en zigzaguant. Aussitôt, le car de police la prend en chasse, la rattrape et la force à stopper. Plutôt énervés, les gardiens mettent pied à terre et se dirigent vers la voiture bloquée. Ils n'en sont plus qu'à quelques pas quand des coups de feu claquent : deux agents roulent à terre, blessés, hurlant de douleur. La fusillade ne dure que quelques secondes. L'homme qui a tiré sur les agents est maîtrisé. Après une violente bagarre, le chauffeur, un géant aux cheveux poivre et sel, est capturé à son tour.

Pendant que les gardiens s'affairent à s'emparer des deux hommes qui résistent avec fureur, deux autres

occupants de la voiture réussissent à s'éclipser, vainement poursuivis dans les ruelles noires.

Conduits au commissariat, les deux hommes passent une très mauvaise soirée. Installés sur des chaises, ils subissent un passage à tabac méthodique, un matraquage efficace et continu. En un peu moins de dix minutes, leurs têtes ont doublé de volume et sont bosselées comme des tubercules.

Toute chose a une fin. Quand, remis de leurs émotions, quand, soulagés d'avoir calmé leurs nerfs, quand vengés de leur peur, les policiers passent aux questions, ils apprennent que les deux individus qu'ils tiennent entre les mains s'appellent Francis Caillaud et

Henri Bolec.

Le projecteur dans les yeux, les coups de Bottin sur le crâne, les gifles à la volée ne tirent pas un mot de Caillaud.

Bolec, en revanche, est plus douillet. Et c'est par lui que les policiers découvrent, avec amertume, que les deux complices qui leur ont glissé d'entre les doigts étaient Émile Buisson et Désiré Polledri.

Il est, hélas ! trop tard pour établir des barrages.

Une nouvelle affaire m'a été confiée : le gang des peausseries, qui sévit sur tout le territoire, a déjà réussi quatre-vingt-sept vols dans les grandes

tanneries. Le ministre de l'intérieur doit être interpellé à la Chambre des députés sur l'inefficacité de la police. Le Gros m'a chargé de mettre fin à l'activité des malfaiteurs.

« Maintenant que vous avez du renfort, Borniche, me dit-il, cela devrait être mené rondement. »

Le renfort porte un nom : Laurent Poiret. C'est un jeune inspecteur, fraîchement nommé, un colosse blond, au visage aplati par les gnons. Poiret est un ancien catcheur, doué d'une force vraiment herculéenne mais aussi d'une bêtise titanesque.

Sa connerie, j'en ai eu la preuve lors de l'interrogatoire d'Alfred Guémar, dit Frédo le Bijoutier. Frédo niait être

Alfred Guémar. Il niait avec un entêtement qui me désorientait. Il affirmait s'appeler Albert Laugier et, effectivement, tous ses papiers, carte d'identité, passeport, permis de conduire, quittance de loyer, permis de chasse, tous étaient établis à ce nom et, certains, par la Préfecture de Police.

Il y avait six heures que je l'interrogeais, Hidoine me relayait. Moi, j'adoptais le style bonhomme, rigolo : pour atténuer son attention, je lui faisais des manipulations de cartes, je faisais disparaître des pièces de monnaie dans mes manches et j'alternais avec des histoires drôles. Hidoine, lui, avait le genre brutal : coups de poing sur la table, menaces, gros yeux méchants puis,

sur un clin d'œil de ma part, il sortait en vociférant. Je prenais le relais. Le regard limpide, la voix suave, je disais :

« Tu as tort, Frédo, de nier. Mon collègue n'est pas un mauvais gars mais, si tu continues, il ne te fera pas de cadeau ! Réfléchis, Frédo : tu me dis la vérité, j'enregistre, tu signes et je parle en ta faveur au juge d'instruction. Ta peine sera légère comme une plume.

— Je m'appelle Albert Laugier, monsieur. »

« Salaud, pensais-je, salaud de salaud d'enfant de salaud. » Frédo tenait bon et se cramponnait farouchement à sa fausse identité avec un calme seigneurial. Même les apparitions du Gros, qui venait lui faire la sermonette,

ne le troublaient pas.

À la septième heure, j'ai eu l'idée d'un piège raffiné.

Frédo était assis en face de moi. Hidoine se tenait derrière lui, en culotte de cheval, Poiret était appuyé contre la porte. Avec lenteur, en le fixant avec un bon sourire, j'ai ouvert mon tiroir et j'ai sorti sa carte d'identité au nom d'Alfred Laugier. Avec des gestes méticuleux de chirurgien, j'ai décollé précautionneusement la photo. Par moments, je m'interrompais et je regardais Frédo qui m'observait, intrigué. Chaque fois, je lui disais d'un ton mielleux :

« Je vais te faire une surprise, Frédo, une belle surprise, tu vas voir. On a

toujours des surprises avec les photos. »

Finalement, la photographie se détacha et j'en examinai le dos. Du plat de la main je donnai une violente claque sur ma table et je m'écriai :

« Tu vois ce que je te disais. T'es marron, Frédo, tes papiers sont tocs, j'en ai la preuve maintenant.

— Comment ça ? demanda-t-il d'une voix blanche.

— C'est simple, mon vieux. Au dos de la photo, tous les photographes mettent leur tampon avec une date et un numéro pour faciliter leur reproduction. La tienne porte : « 7 décembre 1948 ». Or ta carte d'identité a été établie le 19 août 1948, quatre mois plus tôt. Explique-moi comment ça a pu se faire ?

Donc tu n’es pas Laugier, c’est pas plus difficile que ça. Nous sommes d’accord ?

— Oui », souffla-t-il.

C’est à ce moment précis que la nouvelle recrue, Laurent Poiret, fit la preuve de sa malice. Sidéré par ma démonstration, subjugué par mon intelligence, la bouche entrouverte, il s’était approché de moi. Il avait pris la photo dans ses gros doigts spatulés, l’avait examinée recto-verso et, le regard de plus en plus agrandi, il avait lâché de sa voix caverneuse :

« Dis donc, Borniche, où c’est que tu vois une date ? Il n’y a rien derrière le portrait ! »

Grâce à la réflexion de cet

intellectuel de la fonction publique, Frédo avait refusé de signer son procès-verbal. Aussi, depuis, le renfort de Poiret me laisse-t-il méfiant.

. Chaque jour, je m'absorbe dans mes recherches des voleurs de peaux. L'enquête est longue et pénible. Il me faut auditionner les victimes et les témoins, confronter leurs versions avec les procès-verbaux et parfois, je dois aller investiguer sur place. Le soir, éreinté, je rentre chez moi, je me change et je repeins mon petit appartement car Marlyse veut une chambre à coucher rose.

Un soir, pourtant, je renonce à mes pinceaux et je me dirige vers les *Calanques* où je n'ai pas mis les pieds

depuis longtemps. Derrière son bar, François Marcantoni, superbe dans son costume prince de Galles, une montre dernier cri au poignet, bavarde avec une jeune femme perchée sur un tabouret.

Comme d'habitude je m'installe à ma place préférée, au bout du bar. François vient vers moi, souriant, mais je ne sais pour quelle raison, il n'a pas son aisance habituelle. Tandis qu'il me sert une coupe de champagne, je parcours la salle du regard et, à une table, j'aperçois Jeannot Orsetti en compagnie d'un type plus âgé que lui, assez élégant. Je lui fais un signe amical de la main auquel il répond timidement.

« Ça va, inspecteur ? On se joue une tournée aux dés ?

— Pas ce soir, François, je bois juste un verre et je rentre. Je suis sur les rotules. »

C'est vrai que je suis fatigué. Dans la journée j'ai entendu une douzaine de personnes mêlées aux vols des peaux. J'ai dû perquisitionner, confronter, faire avouer et je n'ai pas volé mon salaire. Aussi, lorsque François me propose une seconde coupe, je refuse et je paie. Je saute de mon tabouret rembourré, j'attrape mon manteau.

En enfilant une manche, j'ai un écart maladroit et je bouscule, sans la voir, une personne derrière moi. Je me retourne. Orsetti est là, le visage un peu pâle, le regard plissé, qui me dévisage. L'homme que j'ai heurté

involontairement est celui qui se trouvait à sa table : un petit homme aux yeux sombres et aux cheveux noirs. Je le regarde en souriant.

« Excusez-moi. J'ai toujours des gestes impulsifs.

— Il n'y a pas de mal, je vous en prie. »

Un peu gêné, je lui ouvre la porte et le laisse passer. Le petit homme sort le premier, suivi d'Orsetti à qui je glisse au passage :

« Dis donc, ça n'a pas l'air de très bien aller, toi ?

— C'est vrai, je ne me sens pas dans mon assiette, dit-il d'une voix chevrotante. Mais vous, par contre, vous avez bonne mine. »

Sur le trottoir, je le contemple s'éloigner avec son ami dans la nuit, puis, au bout d'un moment, je me dirige vers le métro Étoile, en me demandant quels soucis peuvent contrarier François et le petit Jeannot.

Ce n'est qu'au carrefour Champs-Élysées-George V qu'Orsetti et son ami trouvent un taxi.

« J'ai eu le trac, Émile, tout à l'heure.

— Pas moi, répond Buisson. J'étais prêt à le flinguer, ton pote. »

QUATRIEME ROUND

24

Comme ils sont beaux ! En pyjama, accoudé à la table de la cuisine, tout en tournant ma cuiller dans mon bol de café au lait, je regarde les seins de Marlyse. Penchée sur l'évier, le buste nu, elle fait sa toilette. Le gant passe lentement sur sa peau et je vois ses seins s'allumer sous les reflets de l'eau, brillants de gouttelettes.

La radio débite ses informations de sept heures trente sans parvenir à m'arracher à ma contemplation. C'est

somptueux une poitrine féminine quand elle est réussie : deux seins aux contours géométriques, au poids équilibré, au maintien hautain, au moelleux raisonnable, me transportent et me troublent. Des pensées de viols barbares me tourmentent quand la voix du speaker annonce :

« René Girier, le spécialiste de l'évasion, a une fois de plus faussé compagnie à ses gardiens. Il s'est échappé ce matin à cinq heures quarante-cinq de la prison de Pont-l'Evêque où il était détenu depuis le 27 janvier. Un complice l'attendait au volant d'une voiture. Malgré un important dispositif mis en place, les deux hommes n'ont pas encore été

retrouvés. »

La voix bien articulée se tait, celle d'Yves Montand, chaude et virile, lui succède. Mais je n'écoute plus. Dans ma tête, toutes sortes de suppositions s'enchevêtrent. Je pense que la logique veut que Girier retrouve Émile Buisson, son vieux camarade d'évasion, pour constituer une équipe avec lui ; je pense que Monsieur Émile ne peut qu'être ravi de ce renfort inespéré car sa bande vient d'être sérieusement décimée ; je pense que Le Nus qui, grâce à son silence, a bénéficié d'un non-lieu alors que Dekker écopait de vingt années de travaux forcés, a retrouvé sa tanière ; je pense aussi que pour Hidoine, Poiret et moi, les planques vont recommencer faubourg

Saint-Martin, ainsi que nos parties de cache-cache avec nos collègues de la P.P., je pense enfin aux engueulades que le Gros est en train d'affuter.

Mes envies amoureuses se sont brutalement effondrées. Je bondis et j'écarte Marlyse de l'évier.

« Laisse-moi la place, veux-tu ? »

Sidérée, Marlyse me regarde et, en agrafant son soutien-gorge, elle me lance d'un ton pincé :

« Dis, tu en fais une tête ? C'est l'évasion de Girier qui te met dans cet état ? »

Je ne lui réponds même pas. Depuis longtemps, j'ai compris qu'entrer dans les détails avec les femmes ne sert strictement à rien : ou bien elles ne vous

écoutent pas, ou alors elles s'en foutent complètement.

Je me rase, je me lave, j'avale mon café froid, je m'habille puis je fonce chez le boucher commander ma viande quotidienne. *Le Parisien libéré,* imprimé trop tôt, ne mentionne pas encore l'évasion. Toujours au pas de course, je dégringole jusqu'à la place Clichy pour prendre mon autobus mais, décidément, la journée s'est mal engagée : les bus passent bourrés à ras bord, et ce n'est qu'au quatrième que je parviens à bondir sur la plateforme, les doigts cramponnés à la rambarde.

Il pleut. Et comme dans ma précipitation, j'ai oublié mon imperméable à la maison, j'arrive à la

boîte aussi gorgé d'eau qu'une éponge. C'est vraiment une journée pourrie. De plus, les deux ascenseurs sont en panne. C'est fou ce qu'on peut rencontrer d'ascenseurs en panne, dans l'Administration ! J'escalade les cinq étages d'une traite. Quand, à huit heures trente-cinq, je débouche essoufflé sur le palier, je tombe sur le Gros qui se rend chez le directeur, un dossier à la main.

« Alors, Borniche, d'attaque ce matin ? » me demande-t-il, puis avant que la porte du couloir directorial qui sent l'encaustique à plein nez ne se referme sur lui, il ajoute :

« Vous savez ce qui vous reste à faire, hein ? Hidoine et Poiret sont déjà là, eux ! »

Ce qui me reste à faire, je le sais fort bien. Il me faut téléphoner à la prison de Pont-l'Evêque pour obtenir des renseignements. Impossible. Ou bien c'est le standard qui ne répond pas, ou bien je n'ai pas de tonalité, ou bien c'est la ligne qui est occupée. Dans mon bureau, Hidoine se change et Poiret avale un épais sandwich au saucisson à l'ail. Tous deux me regardent m'agiter avec le soulagement de ceux qui ont échappé de justesse à une corvée.

À défaut de la prison, j'obtiens la gendarmerie. Il est dix heures quarante-trois précises. À l'autre bout du fil, le chef qui a effectué la première enquête me raconte qu'à peine incarcéré, Girier s'est signalé aussitôt par un

comportement d'une rare mansuétude. Sa douceur, sa serviabilité, sa servilité lui ont valu l'emploi de coiffeur et il a tondu avec application détenus, gardiens et gardien-chef. Ce travail lui a permis de déambuler en toute tranquillité dans la maison d'arrêt dont il a vite dressé le plan. Mais, surtout, il lui a servi à prendre les empreintes des serrures, grâce au morceau de savon qui ne quittait jamais sa poche.

« Police ! »

J'ai prononcé ce mot à travers le judas derrière lequel deux yeux méfiants me scrutent. Après deux tours de clef, la porte de la prison de Pont-l'Evêque s'ouvre et je suis surpris de me trouver

devant un portier en habit de bure qui me dévisage :

« Je voudrais voir le chef. »

Sans me répondre, le détenu referme la porte, fait demi-tour et se dirige d'un pas traînant vers le greffe. Je le suis, encore étonné d'avoir été accueilli par un prisonnier et non par *un* gardien. Le détenu m'ouvre la porte du greffe et d'un simple mouvement de menton me fait signe d'entrer. J'entre. Je suis, une fois de plus, sidéré : massif, accoudé nonchalamment à une table, c'est encore un détenu qui me reçoit.

« Monsieur ? »

Des yeux, je parcours la pièce et il me faut bien me rendre à l'évidence : à part trois autres détenus employés aux

écritures, pas *un* seul gardien n'est visible. J'interroge :

« Le chef, est là ou bien il est bouclé dans une cellule ? »

Le mastodonte ne bronche pas. Son petit œil gris me fixe, imperturbable.

« C'est pourquoi ?

— Police, dis-je, agacé.

— Ah ! Bon. Il est au café d'en face. Mais si je peux vous être utile ?

— C'est le chef que je veux voir. »

De nouveau, le premier détenu m'ouvre le portail de la maison d'arrêt. Toujours aussi silencieux, il m'indique du bras le café *A la Bolée* qui fait front à la prison.

Ils sont six, accoudés au zinc : cinq gardiens et le surveillant principal avec

sa casquette deux fois galonnée d'argent, rejetée en arrière, qui sirotent du cidre.

Je m'approche du groupe et je me plante devant le gradé :

« Inspecteur Borniche, de la Sûreté, dis-je avec ironie. Une simple question, d'ailleurs sans importance. Puis-je savoir qui garde la prison en ce moment ? »

Le chef me lance un clin d'œil complice et me décoche un coup de coude dans l'estomac :

« Enchanté, inspecteur, dit-il d'une voix épaisse. C'est pour Girier que vous venez au moins ? (Il soulève sa casquette étoilée, se gratte le sommet du crâne avec le petit doigt.) D'accord, celui-là c'est un cas, il nous a possédés,

mais les autres, de vrais moutons. Pas vrai, les gars ? »

Il rajuste sa casquette. Comme un seul homme, les cinq gardiens approuvent :

« Vous savez, reprend le chef, la prison, on va pas nous la voler, elle se garde bien toute seule. Alors, un coup de cidre avec nous, inspecteur ? C'est du bon. »

Il fait claquer sa langue. Je bois le verre que l'on me sert et j'ai tort car mon estomac aussitôt se rebiffe. Je décide de mettre un terme à la beuverie :

« Écoutez, dis-je, je n'ai pas beaucoup de temps devant moi. J'ai besoin de renseignements pour retrouver Girier avant qu'il ne s'installe dans une

planque sûre. Que savez-vous au juste ? »

Le surveillant repose son verre :

« Moi ? Rien. Alors, là, si quelqu'un n'est au courant de rien, c'est bien moi. Et je suis pas le seul à rien savoir : les gardiens aussi sont au courant de rien !

— D'accord, dis-je, d'accord. Alors qui peut m'apprendre quelque chose ? »

Le chef réfléchit quelques secondes.

« Je vois qu'un seul type, marmonne-t-il, Georges Cudet, le préposé aux écritures. Et encore, ce n'est pas sûr. Venez, on va aller le voir. »

Nous retraversons la rue. Le détenu-portier fait un salut militaire et nous nous retrouvons au greffe. De la main, le chef m'indique le colosse qui se tenait

tout à l'heure derrière sa table et qui, à notre arrivée, se lève avec obséquiosité.

« Voici Cudet, dit « le Rouquin », présente le chef, mon homme de confiance. Il est bon à tout : prévôt, bibliothécaire et, pendant mes absences, il fait même marcher la baraque, à la baguette. Pas vrai, Georges ? »

Le Rouquin s'incline. Pendant vingt minutes, je l'interroge mais je ne parviens pas à lui soutirer la moindre information. Il ne sait rien, lui non plus. À chaque question, il me répond d'une voix pleurnicharde :

« Girier, je le fréquentais pas, mon bon monsieur. On s'aimait pas tous les deux. Pour sûr, c'est pas à moi qu'il aurait fait des confidences. Je vous le

jure, mon bon monsieur, sur la tête de ma mère. Je suis au parfum de rien. »

Le chef m'attire par la manche dans un coin de la pièce. Il colle sa bouche à mon oreille et chuchote :

« Faut l'croire, inspecteur. Quand il jure sur la tête de sa mère, il dit vrai. Je m'y connais en hommes, vous savez ! »

Cette prison d'opérette me donne le vertige. Il y a une telle connivence entre les gardiens ahuris et les détenus placides, qu'il ne me faut pas longtemps pour admettre que je ne tirerai rien de cette mafia. Je me décide à aller consulter les gendarmes de la ville.

Le détenu, qui m'a ouvert tout à l'heure et qui a assisté à l'interrogatoire de Georges Cudet, me précède, toujours

taciturne, vers la sortie. Il farfouille avec sa clef dans la serrure et me glisse, dans un chuchotement du coin des lèvres :

« Hep ! Le Rouquin se fout de votre gueule. Il était copain comme cochon avec Girier. Il lui permettait même de téléphoner à Paris. Demandez-lui les fiches de téléphone, vous verrez.

— Quoi ?

— Sûr ! Voyez les fiches, que je vous dis.

— Pourquoi tu me racontes ça ?

— Parce que le Rouquin est un enfoiré qui me fout toujours de corvée de chiotte. »

Je n'aime pas que l'on me prenne pour un jobard. Cela me met dans des

états de fureur que je contrôle assez mal. Fumier de Rouquin ! Connard de surveillant-chef ! Au pas de charge, je retraverse la cour où des détenus fument au soleil et, après avoir poussé avec violence la porte, j'entre de nouveau au greffe. Tandis que le chef lève la tête de son journal et me dévisage, les yeux écarquillés, en quelques enjambées, je me plante devant Cudet.

« Dis donc, toi, dis-je d'un ton sans réplique, fais-moi un peu voir les fiches du téléphone. Vous n'êtes pas en réseau automatique, ici, que je sache, on doit pouvoir retrouver toutes les communications avec Paris, hein ? Allez, grouille-toi. »

Cudet pâlit. Il ouvre la bouche, lance

un regard furibond au portier qui attend, les yeux baissés, et m'obéit. Il sort d'un classeur une boîte en carton où s'entassent pêle-mêle une centaine de fiches. D'un geste rageur, je retourne la boîte et je déverse le tout sur la table. J'attire une chaise et je m'installe. Pendant vingt minutes, je trie. Le numéro de la Chancellerie revient fréquemment ainsi que deux numéros parisiens : Richelieu 93… et Montmartre 48… dont les deux derniers chiffres ont été grattés.

Avec brutalité, je m'adresse à Cudet :

« Qu'est-ce que ça veut dire ? Pourquoi les derniers chiffres sont effacés ? »

Cudet déglutit :

« Ben, je sais pas, moi. »

Ses yeux puent le mensonge. Cette ordure s'est déjà foutu de moi une fois, il ne va pas continuer longtemps. Contrairement à mes habitudes, je bondis, je l'agrippe au collet et je commence à le secouer. Alors, s'extirpant de sa chaise, le chef se dresse effrayé et s'interpose :

« Calmez-vous, inspecteur, ne le malmenez pas, c'est un brave type, le Rouquin… »

J'écume :

« Un brave type qui me prend pour un con, oui ! S'il ne crache pas ce qu'il sait, il va les cracher, ses dents, et ça ne va pas tarder. »

Le chef est désemparé de voir son

protégé bousculé. Il prend un ton doucereux :

« Sois pas bête, Rouquin, le supplie-t-il, dis la vérité à l'inspecteur. Raconte-lui qui a machiné les numéros. Si tu lui dis ce qui s'est passé, il te fera pas de mal. Sinon, tu seras changé de prison et ta femme qui habite à côté, à Honfleur, pourra plus te voir. Tu sais bien qu'ici je la laisse entrer dans ta cellule, quand tu le veux. Ailleurs, elle pourra plus. Allez, Georges, un bon mouvement. »

Cudet n'en mène pas large. Il avale sa salive. Enfin, les yeux au sol, il me dit :

« C'est Girier qui m'a ordonné de faire ça. Il téléphonait à l'hôtel où se trouvait sa femme, à Paris.

— Quel hôtel ?

— *Chaptal*, rue de La Rochefoucauld. Une fois, elle lui a même passé un copain à lui, le Poissonnier, qu'il s'appelait. Je crois que c'est celui-là qui est venu le chercher. Mais faut pas dire que c'est moi qui l'ai balancé…

— Et après ?

— Après, je sais plus rien, vraiment. »

Je quitte la prison de Pont-l'Evêque très excité. En effet, sans jamais avoir fait verser une goutte de sang, René Girier est maintenant, avec Émile Buisson, l'homme le plus recherché du territoire. Les deux amis se sont déjà évadés ensemble.

Conclusion : en suivant la piste Girier, j’ai de grandes chances d’aboutir à Monsieur Émile.

Et de réussir un joli doublé !

25

La gérante de l'hôtel *Chaptal* ne fait aucune difficulté pour reconnaître qu'au cours de l'année 1948, Girier et sa femme Marinette ont logé pendant deux mois chez elle. Elle se souvient également qu'en décembre, deux individus petits et trapus, des amis de Girier, ont couché quelques nuits dans la chambre n° 15. Elle me tend le livre de police et je lis deux noms : Yves Maurice, profession : poissonnier, et Marc Giraldi, pensionné de guerre.

« Comment se fait-il, dis-je sévèrement, que ni les adresses, ni les numéros de cartes d'identité ne soient mentionnés ?

— Vous savez, monsieur l'inspecteur, mon veilleur de nuit n'inscrivait pas tout. J'avais beau lui rabâcher la même chose tous les jours, il n'y avait rien à faire. Le pauvre, il est mort il y a deux mois. »

Elle ment avec un aplomb admirable.

« Dis donc, Borniche, me lance le lendemain matin Poiret que j'avais expédié consulter les archives de la P.P., c'est un drôle de commerçant, ton poissonnier.

— Comment ça ?

— Tu parles ! C’est pas dans l’eau salée qu’il travaille. À part quelques tapins qu’il a pour l’argent de poche, il se décarcasse surtout dans les braquages. Et tu sais avec qui ?

— Ma foi…

— Avec Jacques le Niçois, Dédé l’italien et, tiens-toi bien, avec Émile Buisson. La P.P. est dessus.

— Quoi ?

— Oui. La Criminelle a eu un tuyau de première bourre : le 4 mars, à Boulogne, ils ont braqué les bijoutiers Baudet et Guénot. On ne sait pas si c’est Buisson qui a tiré, mais le résultat est là : deux types blessés et un million tout rond embarqué !

— Comment as-tu appris ça ?

— C’est simple : je suis copain avec Thuillat, de la Criminelle, qui habite dans l’hôtel de ma mère à Montmartre. Alors, je suis allé le voir et il m’a tout dit. Tu vois que je ne suis pas aussi con que tu le crois ! »

La candeur de Poiret m’amuse :

« En effet, pour une fois, tu t’es surpassé. T’as dû prendre un vin fortifiant. Mais pendant que tu y étais, tu aurais pu identifier le Niçois et l’italien. Ça ne t’aurait pas usé la cervelle.

— Eh bien, figure-toi que j’y ai pensé ! »

Pendant quelques secondes, Poiret fouille dans ses poches d’où il extrait des objets divers et me tend deux photos anthropométriques :

« Tiens, regarde : le Niçois c'est Jacques Verando, le Rital c'est Désiré Polledri. Je les ai piquées dans les dossiers de la P.P. Je vais les faire contretyper et j'irai les remettre à leur place un autre jour.

— Poiret, dis-je en me levant avec solennité, je t'offre un coup. Grâce à toi, on a identifié les nouveaux copains de Buisson. Bravo ! Et l'ami de Girier, ce Giraldi, qui est-ce celui-là ?

— Un Corsico de Sartène. Vingt ans de durs par contumace et dix ans d'interdiction de séjour. Un beau sujet. Je vais sortir les dossiers. »

Un peu plus tard, je mets le Gros au courant de la progression de l'enquête. Il exulte :

« Borniche, si vous voulez passer inspecteur principal, le moment est venu de vous distinguer et de faire feu de tout bois. La P.P. nous a soufflé Girier en septembre 1947, nous devons prendre notre revanche en 1949 ! D'ailleurs, il nous revient puisqu'il s'est évadé d'une prison de province. Vous entendez, Borniche, Girier : il-me-le-faut ! »

Les espoirs du Gros sont déçus. Malgré mes informateurs, malgré mes randonnées nocturnes dans les bars et les boîtes de Pigalle où j'espère glaner quelques indiscrétions, malgré les scènes de ménage de Marlyse qui, délaissée, menace de retourner chez sa mère, malgré les engueulades du Gros qui exige des résultats, malgré nos

planques, à moi, Hidoine et Poiret, Girier et ses amis demeurent introuvables.

J'ai un sursaut d'espoir quand je découvre, à Montmartre, l'adresse de Marinette Girier ; mais elle mène sa vie habituelle, normale, tranquille, traînant derrière elle, chaque fois qu'elle se déplace, une escouade de poulets de la Criminelle et de la Volante.

Un matin de mai, Poiret entre en trombe dans le bureau, tellement agité qu'il en bafouille quand il m'annonce :

« J'ai une information terrible, Borniche : il paraît que Buisson loge chez un de ses potes du Plessis-Robinson. La P.P. essaie de le

localiser. » Il s'effondre sur une chaise. Je lui demande :

« C'est Thuillat qui t'a raconté ça ?

— Oui, glapit-il, il me dit tout, Thuillat. Et crois-moi, le tuyau est bon. Il faut faire quelque chose.

— Il te dit tout, Thuillat ? Pourquoi ça ? »

Poiret prend un air entendu :

« Chantage, Borniche ! Je sais manœuvrer, moi ! Ou bien il me balance ce qu'il sait ou, alors, ma mère le fout à la porte de son hôtel. Tu comprends, elle lui fait un prix et elle l'autorise même à grimper des poules. Bon, c'est pas tout ça, faut que je retourne le voir. »

Tandis que Poiret disparaît dans le couloir, il ne me reste plus qu'à prier le

dieu des flics, pour qu'il fasse du favoritisme et qu'il empêche mes collègues de la P.P. de remporter cette victoire que je voudrais tant pour moi.

La mort d'un homme va exaucer mes prières.

26

Dans la soirée du 31 mai 1949, un fâcheux accident fait écumer de rage Émile Buisson. Ceux qui l'entourent, Jeannot Orsetti, Adrien Charmet, spécialiste du vol de voitures, et Désiré Polledri, le responsable de la colère, se tiennent prudemment silencieux : tous savent qu'Émile a la fureur meurtrière.

Après les agressions de Saint-Ouen qui ont fait un mort, et celle des bijoutiers de Boulogne, Émile avait

projeté un hold-up à Clamart : il s'agissait de dévaliser un chef de chantier qui transportait vingt millions dans une sacoche.

Le jour venu, la bande s'était postée devant le siège de l'entreprise. L'ami de Girier, Maurice Yves, était au volant de la voiture volée par Charmet. L'attente avait duré une heure. Pour rien : le transporteur de fonds n'était pas venu. Déçu et agacé, Émile avait donné l'ordre de battre en retraite. Il avait regagné le pavillon de Charmet au Plessis-Robinson, où il avait trouvé refuge. Maurice Yves, « le Poissonnier », et Dédé Polledri, « le Rital », avaient décidé d'aller abandonner la voiture volée.

C’est au cours de cette mission sans importance que le malheur avait frappé. Maurice conduisait. Polledri, assis sur la banquette arrière, tenta d’extraire le chargeur de la mitraillette. Sans doute n’en connaissait-il pas très bien le maniement, car un coup partit. La malchance voulut que la balle traversât le crâne de Maurice qui éclata en projetant une mixture de sang, de cervelle et de fragments d’os sur le pare-brise.

Encore étourdi par la détonation, Polledri avait réussi à immobiliser la voiture et à déguerpir. Heureusement pour lui, Charmet qui suivait dans sa Peugeot, chargé de ramener ses deux complices, n’était qu’à une vingtaine de

mètres derrière. Tout pâle, Polledri s'était installé à côté de lui.

« Fonce ! » avait-il ordonné.

Sans se poser de questions, Charmet avait démarré nerveusement. En cours de route, l'italien avait eu besoin de se défouler et il avait débité d'une voix chevrotante la mort du Poissonnier.

« J'ai le trac, Adrien ! gémissait. Polledri. Nom de Dieu, qu'est-ce que j'ai le trac ! Je suis sûr qu'Émile va pas croire que c'est un accident. Il va encore s'imaginer des trucs… »

Le regard rivé au trafic, Charmet acquiesça :

« Ça, c'est sûr, il va pas apprécier. T'avoueras, Dédé, que pour une connerie c'est une belle connerie ! »

Effectivement, Buisson explose de fureur quand Polledri, le corps moite, tremblant, les yeux baissés, lui raconte de quelle façon stupide il a tué Maurice Yves. À un certain moment, craignant le pire, l'italien essaie de se trouver une excuse.

« Sans que je m'y attende, dit-il, le Poissonnier a donné un coup de frein brutal. J'avais le doigt sur la détente, le coup est parti. »

Buisson le regarde avec fixité. Et Polledri sent, sous ce regard, un frisson glacé traverser sa colonne vertébrale.

« Adrien, dit Buisson, sans quitter des yeux l'italien, c'est vrai ce que raconte Dédé ? Le Poissonnier a

vraiment freiné ? ».

Sans hésiter, Charmet répond :

« Je sais pas, Émile, j'ai pas vu.

— Réfléchis, Adrien, c'est important.

— Je sais pas, Émile. »

« Fumier ! pense Buisson. Fumier de menteur. »

Il n'est pas grand Émile, pourtant il n'hésite pas à empoigner Polledri, qui le dépasse d'une tête, à la gorge. Ses doigts serrent avec violence, il le pousse, il le fait reculer et il secoue sa tête avec hystérie contre le mur, avec une force sauvage. Sans une plainte, à demi assommé, Polledri glisse à terre. Comme soulagé, Buisson se retourne alors vers Charmet :

« Où ça c'est passé ?

— Boulevard de la Tour, au Plessis, Émile.

— C’est loin ?

— Ben, non. Même pas un kilomètre. »

Les veines de son front se gonflent. Buisson réfléchit, tout en jetant, par moments, des regards furieux à Polledri qui n’ose pas bouger, ni se relever. Lentement, Buisson sort son portefeuille, en extrait quelques billets de banque qu’il jette sur la table.

« Tiens, Adrien, c’est pour toi.

— Qu’est-ce que ça veut dire, Émile ?

— Ça veut dire qu’on se tire. Dans une heure le quartier va grouiller de flics. Crois-moi, entre le cadavre du

Poissonnier et les bavardages de tes voisins, ils ne vont pas être longs à débarquer ici.

— Oh ! C’est pas sûr. Tu vois des flics partout, Émile, fait Charmet.

— Quand un homme est en cavale, il voit des flics partout, Adrien, c’est vrai. Tu as raison. Mais c’est parce qu’il est clairvoyant qu’il se fait pas repiquer. C’est quand tu te crois tranquille et à l’abri qu’ils te débusquent. »

Charmet, qui sent la pension de Buisson lui échapper, insiste :

« Mais enfin, Émile, comment veux-tu qu’ils pensent à moi ? J’ai même pas de casier judiciaire ! »

Buisson soulève les épaules et ordonne :

« J’ai décidé, Adrien. Je me tire. Prépare-moi ma valise. »

Tandis que Charmet obéit, Buisson se tourne vers Orsetti que la mort de Maurice et les violences contre Polledri ont bouleversé.

« Allons, Jeannot, lui dit-il en s’efforçant de sourire, fais pas cette tête-là. T’as bien une place pour moi dans ta planque ?

— Oui, souffle Orsetti. On se serrera un peu quelques jours.

— Et moi, qu’est-ce que je deviens ? »

C’est Polledri. Toujours allongé par terre, appuyé sur un coude, l’italien a parlé d’une voix geignarde. La peur défigure son assez beau visage. Il sue, il

est vert. Depuis que Charmet s'est éclipsé dans la chambre à côté, d'où on l'entend ouvrir des tiroirs et marcher en grommelant, Polledri est convaincu que Buisson va l'abattre d'une seconde à l'autre. Émile n'est plus à un cadavre près.

L'Italien devine, sans peine, qu'en quelques jours, il a provoqué, deux fois, imprudemment, la méfiance et la colère du tueur aux yeux noirs. C'est jouer avec le feu. Pire, c'est tenter la mort.

Buisson n'a pas digéré le vol de 112 millions de billets marocains auquel Polledri a participé avec d'autres complices, dans la nuit du 8 au 9 mai, à Puteaux. Quand il l'a appris, Buisson lui a simplement dit :

« Alors, Rital, tu fais tes coups en douce ? »

Le ton était tranchant. Et Polledri avait regretté de toute son âme de ne pas avoir associé Émile à ce vol spectaculaire.

Et maintenant, il a la mort de Maurice Yves sur le dos. En avalant sa salive avec difficulté, Polledri ne peut s'empêcher de penser que Russac a été liquidé pour moins que ça.

« Qu'est-ce que je deviens, Émile ? » répète plaintivement l'italien.

Songeur, Buisson l'examine. Il n'y a pas de mépris dans son regard, son visage est lisse de toute expression. Il suppute calmement quelle décision il va prendre, quel sort il réserve à cet

homme toujours à terre, qui sue la peur et en qui il n'a plus confiance.

« T'as une femme, je crois ?

— Oui, répond Polledri avec effort, Henriette Seguin. Elle a un magasin de bonneterie à Albi. Pourquoi ?

— Alors, tu y vas. Quand ça sera tassé, je t'appellerai, si j'ai besoin de toi.

— Bon, dit humblement Polledri dont le cœur bat plus vite, dont les joues se colorent, dont le regard se brouille en apprenant qu'il a la vie sauve.

— Tu partiras ce soir. Jeannot t'accompagnera à la gare. J'irai peut-être aussi. Avec toi, je me méfie.

— C'est pas…, débute Polledri en pâlissant de nouveau.

— C’est pas quoi ?

— Une… une dernière balade, Émile ? Dis ?

— Tu prends le train, Rital. »

Polledri a quitté Paris. Émile s’est installé dans le studio de Jeannot, square Rapp.

Quand la Criminelle fait irruption, le lendemain, dans le pavillon du Plessis-Robinson, elle ne trouve que Charmet et sa femme. Interrogé quai des Orfèvres, le couple avoue tout.

Excepté un détail qu’il ignore : la nouvelle planque de Buisson.

27

Certains jours, j'ai l'impression que les occupants du bureau 523 ont un comportement suspect. Je précise : sur le plan mental.

Ainsi, ce matin du 23 mai est un de ces jours-là : Hidoine évolue lentement devant moi et me montre un caleçon à fleurs stylisées en coton qu'il a acheté à moitié prix à un Noir américain. Poiret, lui, les yeux plissés, mouline des bras et distribue des coups de poing dans le vide en grognant.

« J’suis pas si con que j’en ai l’air : j’étais sur la piste, putain ! J’allais les cueillir, et tout seul encore ! »

Le spectacle est navrant, mais je ne dis rien. Je réfléchis au rapport de la P.P. que le Gros m’a fait lire et j’ai remarqué que si Buisson a échappé aux collègues de la Criminelle, personne ne fait allusion à Girier, qui semble vraiment s’être volatilisé.

C’est alors que je réalise que l’on peut commettre des négligences impardonnables. Depuis que le Gros m’a chargé de retrouver Girier, j’ai tout fait pour lui mettre la main dessus. Tout. Excepté un détail. J’ai oublié d’identifier l’abonné du numéro que m’a remis Georges Cudet : Richelieu 93…

Pris par l'excitation de l'enquête, agacé par la morosité des planques, j'ai totalement négligé de vérifier à qui il correspond.

Après avoir imposé le silence à Hidoine et à Poiret, je demande aux renseignements de me passer la liste numérique, puis à la seconde opératrice, le nom et l'adresse de l'abonné : il s'agit du bar *Favart,* à deux pas de l'Opéra-Comique, un endroit pour rupins. Le propriétaire est, comme par hasard, un Corse, Michel Varani.

Le soir, en rentrant à la maison, j'annonce à Marlyse :

« On sort. Fais-toi belle.

— Oh ! chéri, tu es gentil !

s’exclame-t-elle. Il y a si longtemps que nous ne sommes pas allés au cinéma. »

Un peu gêné, je l’embrasse avant de lui révéler le but de notre sortie.

« Écoute, ne t’énerve pas, Marlyse, je ne comptais pas t’emmener au cinéma. J’ai un autre projet.

— Quoi donc ? fait-elle, soudain méfiante.

— Voilà… j’ai une planque à faire dans un bar et, si j’y vais seul, je risque de me faire repérer. Alors que toi et moi, si on jouait les amoureux dans un coin… »

Les lèvres de Marlyse se pincent :

« Ça m’étonnait aussi. Ce que j’en ai assez, soupire-t-elle, de ton métier, et de ton Buisson, et de ton Gros, et de ta

boîte. On ne sort jamais, on ne voit jamais personne, on ne va jamais danser, on ne voit jamais une pièce. Je ne suis bonne qu'à t'aider dans ton travail. »

Je me fais persuasif :

« Rends-moi service, Marlyse, c'est la dernière fois. C'est important, tu sais. »

Une heure plus tard, nous sommes installés sur une banquette du bar *Favart*. Assis dans un recoin sombre, nous jouons aux amoureux en buvant des cocktails. Marlyse adore jouer. J'ai beau, en l'embrassant, balayer la salle et le bar du regard, tout est normal, propret, discret, honnête.

Cela dure cinq soirs de suite pour rien. Le patron, un bonhomme assez

grand, à la démarche paresseuse et aux cheveux grisonnants, s'est habitué à Marlyse et à moi et nous traite déjà comme des familiers.

Je commence à me demander si le détenu de Pont-l'Evêque ne m'a pas raconté des blagues en m'affirmant que Girier appelait souvent ce numéro.

Un soir, un couple entre et s'installe au bar. Elle, blonde et mince, porte une robe moulante, et sa beauté éclipse celle de Marlyse qui pourtant attire pas mal les regards des hommes. Mais c'est son camarade nocturne qui retient surtout mon attention. Il doit avoir une trentaine d'années au maximum. Ses yeux, bleus, sa chevelure blonde et ondulée, sa

bouche bien dessinée, sa musculature que l'on devine sous le veston ne me sont pas inconnus. Je sais que j'ai déjà vu cette tête-là quelque part. Je sais aussi, à sa façon de regarder furtivement de tous côtés, à sa manière de tenir sa cigarette à l'abri dans le creux de sa main, je sais que ce client-là a connu la prison.

Le couple ne reste qu'une dizaine de minutes, le temps que le grand blond parle discrètement avec le patron et puis s'en aille. Je retiens mon envie de lui emboîter le pas, ce qui pourrait paraître suspect au patron, mais Marlyse, qui a deviné ma pensée, a le réflexe génial.

« Je vais chercher des cigarettes », me lance-t-elle à haute voix.

Elle adresse un sourire angélique à Michel Varani et disparaît. En attendant son retour, je m'amuse à culbuter mon briquet. Le temps me semble long. Quelques minutes plus tard, Marlyse se glisse à nouveau sur la banquette.

« 2409 RN 2 », me chuchote-t-elle en me tendant un paquet de Philip Morris.

Je la remercie intérieurement de son efficacité. Je l'embrasse tendrement puis, après un dernier cocktail, nous nous dirigeons vers la sortie.

Il fait doux à Paris, ce soir-là, et Michel Varani prend l'air sur le pas de la porte, tout en regardant d'un œil professionnel les rares femmes qui passent dans la rue Marivaux. Marlyse, un peu éméchée, se cramponne à mon

bras, me regarde amoureusement en lâchant des petits rires amusants et stupides. En nous voyant passer, le patron me jette un sourire significatif :

« À demain, dis-je, en franchissant la porte.

— À demain », répond-il de sa voix chaude.

Dès que nous sommes hors de portée, je pose à Marlyse la question qui me brûle les lèvres.

« Alors ?

— Alors, dit Marlyse, ça a été très simple. Une BMW les attendait devant l'Opéra-Comique. C'est le gars qui a pris le volant. Avec le numéro, tu vas savoir qui c'est. J'ignore si ça aura un

rapport avec ce que tu cherches, mais moi, les stations au *Favart,* j'en ai par-dessus la tête ! »

Le lendemain matin, le service des cartes grises me fournit le nom du propriétaire de la BMW : Mathieu Robillard, tailleur, 26, rue Notre-Dame-de-Lorette à Paris 9e. Du coup, le voile se déchire. Mathieu Robillard, dit le Nantais, a été arrêté avec Girier quelques années plus tôt par la Brigade volante. La piste m'apparaît intéressante.

Mais quand j'arrive rue Notre-Dame-de-Lorette, j'apprends que le Nantais n'a jamais été domicilié à cette adresse où il est parfaitement inconnu.

28

Tout bronzé, élégant dans un costume de gabardine beige qui tranche bien avec une chemise bleu azur, Polledri rentre d'Albi le 8 juin. Sa frayeur l'a quitté. Les quelques jours qu'il vient de passer auprès d'Henriette lui ont remis le cœur en fête. Les inquiétudes qui subsistaient à propos de Buisson ont fondu la veille quand, en fin de matinée, il a reçu un appel téléphonique de Paris. C'était Émile.

« Ça va, vieux ? Tu te détends

bien ? »

Le ton amical de Buisson a rasséréné Polledri. Il s'est même risqué à plaisanter.

« Au poil. Rien ne vaut les Françaises pour balayer les soucis.

— Bon, a repris Buisson. Gaspille pas toutes tes énergies dans les alcôves. J'ai besoin de toi. Une bonne affaire. Il faut que tu remontes.

— Quand ? a demandé Polledri, à la fois incrédule et au comble du bonheur.

— Ces jours-ci. On va la préparer. Si tu veux, je t'invite à bouffer après-demain, avec Jeannot, à *L'Auberge bressanne*. À huit heures, ça va ? On mettra les choses au point. Tu sais où c'est ?

— Oui, j'y serai. Tchao. »

Polledri a débarqué gare d'Austerlitz vers dix-neuf heures. Le temps est superbe, les filles sont colorées dans leurs *robes* d'été, le demi qu'il avale au *Café de la Gare* est bien frais. L'âme en paix, heureux de vivre, l'italien envisage de se rendre à son rendez-vous à pied pour profiter de son retour dans la capitale, et puis, il y renonce : avec la chaleur qui s'est déversée sur Paris, il arriverait en sueur et les pieds bouillants dans ses mocassins blanc et marron. Comme il a un peu de temps devant lui, il en profite pour téléphoner à une copine qui tapine à la Madeleine et il l'invite à finir la soirée avec lui. Il passera la prendre vers minuit. Son

emploi du temps organisé, Polledri siffle un taxi et lui donne l'adresse du restaurant où l'attend Monsieur Émile, avenue Bosquet.

C'est avec un bon quart d'heure d'avance qu'il entre à *L'Auberge bressanne,* mais Buisson est déjà là, au bar, en compagnie d'Orsetti. Dès qu'ils l'aperçoivent, les deux hommes posent leur verre, sautent de leur tabouret et marchent vers lui. Orsetti est visiblement heureux de retrouver son meilleur camarade de centrale. Aussi, avec la chaleur typique des Corses, il l'enlasse, l'embrasse, lui donne des tapes affectueuses dans le dos. Enfin, quand il le lâche, c'est au tour de Buisson, souriant, de lui serrer la main

avec énergie.

« Content de te revoir, Rital, dit-il, t'as l'air en forme ! »

Polledri sent une boule lui serrer la gorge, et son regard se brouille de larmes. Bon sang ! qu'il est plaisant de retrouver ses copains. Son angoisse a disparu, il n'est plus qu'un homme dont le cœur déborde d'amitié.

« Henriette va bien ? demande Buisson en l'entraînant vers le bar où aussitôt le barman leur sert trois coupes.

— Radieuse, sauf qu'elle a pleuré quand je suis : parti, fait Polledri avec une suffisance joyeuse, mais que veux-tu, je lui ai expliqué que le travail, c'est le travail. Et toi, Émile, tes amours ?

— Oh ! moi, consent à expliquer

Buisson généralement discret sur sa vie sentimentale, j'ai une petite Bretonne en ce moment, je te la présenterai un de ces jours !

— Une beauté de vingt ans qui se consume pour un vieillard », plaisante Orsetti.

Les trois hommes éclatent de rire puis finissent leurs coupes, recommandent une tournée qu'ils savourent en discutant joyeusement.

C'est à table, dans un coin discret de la salle, après avoir commandé avec méticulosité leurs dîners, que Buisson attaque le véritable objet de leurs retrouvailles.

« Voilà, lâche-t-il, redevenu sérieux,

dès qu'il a achevé sa terrine, je suis sur un coup fumant. Si on le réussit, ceux qui après voudront prendre leur retraite, auront une vie de nabab jusqu'à leur mort. »

Il se tait tandis que la serveuse débarrasse puis sert les trois poules au riz. Dès qu'elle s'est éloignée, il reprend :

« Je ne suis pas seul dans le coup, mais il ne faut pas avoir de regrets, l'affaire exige du monde. Et du monde décidé. Je suis en contact avec Girier qui s'est barré de Pont-l'Evêque, avec Jacques Verando « le Niçois » que tu connais, plus une équipe sévère.

— Merde, fait Polledri, on attaque la Banque de France ?

— Presque, enchaîne avec placidité Buisson, presque : on va se farcir un fourgon blindé du Crédit Lyonnais qui transporte un bon magot. C'est Girier qui a eu le tuyau. Il a fait la connaissance, dans un tabac proche de la banque, de deux encaisseurs qui venaient de toucher de nouveaux fourgons dont ils vantaient au patron le mécanisme de sécurité. Comme Girier faisait semblant de ne pas les croire, ils les lui ont fait visiter. On manque encore de certains détails. En principe, Girier doit les avoir ce soir ou demain par un de ses potes, Mathieu le Nantais. Dès qu'on pourra mettre au point l'attaque, on passera à l'action. Je pense que ce sera pour après-demain au plus tard.

C’est pourquoi je t’ai demandé de revenir à toute allure.

— Et les flics ? interroge Polledri.

— Quoi, les flics ? dit Orsetti. T’inquiète pas, ils sont en plein cirage. Pas plus tard qu’hier soir, j’étais aux *Deux Marches* et ils étaient là, comme toujours, en rangs serrés, en train de siroter le pastis de Victor. Tu sais comment c’est, j’ai toujours une oreille à la traîne. Eh ben, mon vieux, je peux te garantir qu’aussi bien ceux de la P.P. que ceux de la S.N. ils ont perdu la trace d’Émile. Quant à Girier, ils ne savent même pas par où commencer pour le retrouver. Alors, tu vois, pas de mouron à se faire.

— Je ne me bilais pas, se rebiffe

Polledri, sauf que lorsqu'on s'est mis au vert, même quelques jours à peine, faut reprendre le fil des événements.

— T'as raison », approuve Buisson, qui appelle de la main la serveuse pour lui réclamer la suite.

De nouveau, pendant qu'elle sert, les trois hommes restent silencieux.

« Il y a une question qu'on doit maintenant régler, fait Buisson devenu grave en plantant son regard dans celui de Polledri, c'est la femme du Poissonnier. Il faudrait que tu fasses quelque chose pour elle, dès que tu auras touché.

— Tout ce que tu voudras, Émile ! dit Polledri avec précipitation, qui sent à ce nom sa peur le reprendre.

— C’est bien, Rital, dit Buisson gentiment, mais ravi en même temps de voir l’autre crispé. Tu es donc d’accord avec moi, que cette malheureuse mérite d’être dédommagée de ta… maladresse ?

— Bien sûr, Émile, bien sûr, tout à fait d’accord, tu parles. Quand on fait une connerie faut payer, c’est logique.

— Bien. T’as un peu de fric sur toi ? »

Sans répondre, Polledri glisse sa main dans son veston, ramène son portefeuille, l’étale sur la table et en sort des billets.

« Combien ? demande Buisson.

— J’ai à peu près deux cents sacs.

— Bon. File-moi cent quatre-vingt-

dix mille, je les remettrai à la veuve demain. Garde-toi dix sacs pour la soirée.

— Merci, Émile, soupire Polledri, mais si t'en veux d'autres, enfin, je veux dire si elle a besoin encore, t'hésite pas, tu me demandes, hein ? »

Buisson fait un signe de dénégation.

« Non, ça va comme ça. Merde, près de deux cent mille balles pour un con, c'est bien payé. Ça fait cher le kilo de connerie ! »

Ils en sont aux fromages. Ils ont expédié deux bouteilles de bordeaux léger, ils ont les joues roses, quand Polledri demande, pensif :

« C'est un coup qui peut rapporter combien ?

— Si c’est ce qu’on pense, ça devrait nous laisser environ une trentaine de briques à chacun. Et la plupart en vieilles coupures, tu vois l’avantage. Il y aura aussi la part de Mathieu le Nantais, mais ce n’est pas lourd.

— Trente briques ! s’extasie Polledri.

— Oui, peut-être plus, même.

— Oh ! Moi, tu sais, avec trente briques je serai déjà un mec heureux.

— Qu’est-ce que tu en feras ? demande Orsetti.

— Je ne sais pas, dit Polledri, rêveur. J’aimerais pouvoir partir loin avec Henriette, acheter une ferme et de la terre. Devenir paysan, quoi…

— Tu parles d’une ambition ! soupire

Buisson. Et pourquoi pas des enfants ?

— Non, non, pas d'enfants. Ça sent mauvais. ».

Après deux tournées de mirabelle, Émile règle l'addition et rejoint ses deux amis dans la rue.

« Où on va ? » demande Orsetti qui a envie de poursuivre la nouba.

Buisson hausse les épaules avec indifférence et consulte sa montre :

« Il n'est pas tout à fait dix heures. À cette heure-ci, il y a des ploucs partout. On a qu'à marcher un peu, ça nous fera digérer et, si vous voulez, on ira boire un verre aux Champs.

— Minute, fait Polledri, je vous suis, mais pas longtemps. À minuit, j'ai

rendez-vous avec une gagneuse de la Madeleine.

— Elle vaut le coup ? demande Buisson.

— Tu parles : c'est une technicienne de première bourre. Elle me ferait grimper aux murs, si elle le voulait.

— T'as quand même cinq minutes pour boire un verre avec nous ? s'indigne Orsetti qui n'a pas de compagne en perspective et qui est, au fond, un peu jaloux des succès de Polledri.

— D'accord, mais pas plus ! »

Sans se presser, les trois hommes se mettent en route. Ils traversent la rue Saint-Dominique et, parvenus à l'angle du passage Landrieu, Buisson s'y

engage.

« Par où tu vas, Émile ? s'étonne Orsetti.

— À l'autre bout, dit Buisson. J'ai un copain qui tient une boîte marrante rue de l'Université…

— Dans ce quartier de bourgeois ?

— Pourquoi pas ? Les bourgeois, ça se marre aussi, ça boit et ça baise pareil, ducon. Puisque Polledri n'a pas le temps, vu qu'il a le feu dans le caleçon, autant aller là. On continuera après, sans lui. »

Tranquillement, Buisson avance dans le passage, suivi de ses amis.

Ils n'ont pas parcouru cent mètres lorsqu'une voiture qui arrive derrière

eux klaxonne, fait des appels de phares et réclame le passage. Orsetti monte sur le trottoir de droite. Polledri sent la main de Buisson lui empoigner le bras et l'attirer sur l'étroit trottoir de gauche. La voiture, qui avance avec lenteur, est presque à leur hauteur.

Alors, agissant avec une vitesse foudroyante, Buisson pousse Polledri devant lui. Sa main a plongé dans sa ceinture et quand elle reparaît, quand elle s'élève, elle brandit un Colt. Polledri ne se doute de rien. Il marche paisiblement, sans se soucier de la voiture qui ronronne à ses côtés. Il ne voit pas le canon du Colt s'approcher de sa nuque. Il y a une déflagration. Le corps de Polledri s'affaisse lourdement

sur le trottoir, avec un bruit mat. Debout devant sa victime, avec des gestes posés, Buisson tire cinq autres balles. Il en reste encore une dans le chargeur. Toujours sans se presser, Buisson se penche et, d'une seule main, retourne le cadavre qui gît à plat ventre. Lestement ses doigts courent sur le visage chaud et ensanglanté, tâtent les lèvres, ouvrent la bouche.

Sans éprouver la moindre répulsion, Buisson agrippe avec force la langue de l'italien et la sort. Son autre main amène le canon du Colt contre la chair gluante qu'il maintient avec peine. Une dernière détonation se répercute dans le passage :

« Fumier, dit Buisson, maintenant tu ne feras plus de coups sans moi. »

Avec colère, il regarde le morceau de langue qui pend au bout de ses doigts, puis le lance au milieu de la rue. Enfin, il se redresse, remet son arme dans sa ceinture, fait deux pas et monte dans la voiture de Jacques Vérando qui s'était immobilisée à sa hauteur et qui démarre dès qu'il a refermé la portière.

29

C’est avec stupeur que Buisson apprend le lendemain du meurtre, en lisant *Le Figaro*, que Polledri avec six balles dans la peau était encore vivant quand Police-Secours l’a transporté à l’hôpital Boucicaut. À dire vrai, il n’avait plus que deux heures d’existence. Deux heures qui lui parurent interminables tellement il souffrait. Peu avant de mourir, il avait rouvert les yeux et les derniers visages qu’il vit furent ceux de deux policiers qui lui

demandaient le nom de son assassin.

Polledri le leur aurait confié volontiers. Mais il ne pouvait plus parler. Sa langue se trouvait passage Landrieu.

L'identification de son cadavre ne me prend pas plus de cinq minutes. Mousset, secrétaire de la Brigade criminelle, est chargé de la rédaction des procès-verbaux. Il est encore plus cabot que moi : il adore que son nom soit cité dans les journaux et il est l'ami des faits-diversiers. Le sachant, je décide de me servir de cette fringale de gloriole et je l'appelle au téléphone :

« Allô, monsieur l'officier Mousset ?

— Oui.

— Ici, Robiche d'*Ouest-France*.

— Ah ! Comment allez-vous, cher ami ?

— Bien, très bien. Je vous appelle de Rennes car je souhaiterais avoir des détails sur le règlement de compte du passage Landrieu.

— Mais certainement, certainement. Vous parlerez de moi, bien entendu…

— Bien entendu.

— La victime se nomme Polledri, Désiré Polledri, un Italien évadé de l'île de Ré et recherché pour agressions à main armée. Naturellement les papiers que nous avons trouvés sur lui étaient faux et établis au nom de Lucien Souletis. Mais je l'ai très vite identifié par ses empreintes. »

Un temps. Il attend des félicitations,

et je ne le déçois pas.

« Bravo. Et qui l'a descendu, monsieur l'officier ?

— Ah ça, mon cher ami, vous m'en demandez de trop. Mon collaborateur, l'inspecteur Courchamp, n'est qu'au début de son enquête. Indéniablement il s'agit d'un règlement de compte entre truands et, dans ce cas-là, ça risque d'être long. Toutefois, je peux vous dire très confidentiellement que le fameux Émile Buisson n'y serait pas étranger. Lucien Charmet, que j'ai longuement interrogé au moment de l'affaire de Maurice Yves, m'avait laissé entendre que Buisson avait malmené Polledri, le jour du meurtre. Voilà, c'est tout ce que je peux vous dire pour l'instant, mais ne

parlez pas de Buisson : ça ne regarde pas les gars de la Sûreté.

— Justement, dis-je d'un ton hypocrite, il paraîtrait que l'inspecteur Borniche est sur Buisson. C'est vrai, ça ?

— Borniche, Borniche ! coupe avec hargne mon interlocuteur. Il fera comme les copains. S'il croit que Buisson se laissera pincer par un connard pareil, il se trompe.

— Merci, monsieur l'officier. »

Je raccroche. Au moins, je suis fixé sur deux points : l'identité de Polledri et l'évaluation de mon intelligence.

Il ne me reste plus qu'à prouver, aux poulets de la P.P. que je ne suis pas aussi con qu'ils le pensent.

Plus je le regarde et plus je trouve qu'il est le parfait sosie de Pierre Dac. Même crâne déplumé, même œil pétillant, même corpulence, le commissaire divisionnaire Paul Berliat tient ses assises au sixième étage de l'immeuble de la Surveillance du Territoire, 11, des Saussaises. C'est à coup sûr un technicien averti, puisque le directeur de la S.T., Roger Wybot, l'a placé à la tête du service des Communications radio-électriques. En clair, la section des écoutes téléphoniques.

Pour l'instant, il lit à haute voix la note laconique que, sur les instructions du Gros, j'ai rédigée à la machine :

« *Votre correspondant habituel vous prie de vous mettre en relation avec l'abonné Richelieu 93… L'écoute sera assurée par un fonctionnaire de mon service. Signé Biget, directeur de la Police judiciaire.* »

Le commissaire Berliat lève les yeux vers moi tout en se tapotant le menton de sa main valide.

« C'est vous, Borniche, qui ferez l'écoute ?

— Oui, monsieur. Moi ou Hidoine. Peut-être Poiret…

— Hum, Poiret ?

— Il n'est peut-être pas très futé, dis-je, mais il est tout de même capable de transcrire ce qu'il entendra. »

D'un retroussement de narines,

Berliat affiche son scepticisme, puis il se tourne et me désigne du menton les tablettes murales sur lesquelles tournent des appareils enregistreurs.

« Il n'y arrivera pas si l'on fait du direct, me confie-t-il. Pour vous obliger, Borniche, je veux bien interrompre une écoute des Renseignements généraux qui traîne depuis un mois. Comme ça, vos communications seront enregistrées sur bobines. Je vous prêterai un dictaphone afin que vous puissiez les écouter tranquillement dans votre bureau. Vous viendrez les chercher tous les matins. Ça vous va ?

— Merci, monsieur le divisionnaire. »

Berliat me tend une clef de

communication qui permet directement le passage de son service à la P.J. par une porte dissimulée, ce qui m'évitera de faire le tour par la cour des Saussaies avec les enregistrements sous le bras. Il regagne ensuite son bureau.

Mon regard fait le tour du laboratoire. De tous côtés, des fils électriques pendent, s'enchevêtrent, rejoignent des appareils de mesure, suspendus aux murs comme des instruments de navigation. On se croirait dans une centrale des temps préhistoriques, lors des premiers pas d'Edison.

Un inspecteur en bleu de chauffe, que j'avais tout d'abord pris pour un ouvrier mécanicien, m'offre la cigarette de

bienvenue et se présente :

« Durand. Tu voudrais bien savoir comment fonctionnent ces machins-là, hein ?

— Ma foi… »

Durand m'explique alors que chaque ligne d'abonné qui aboutit au central téléphonique peut être secrètement dérivée rue des Saussaies. Les branchements se font la nuit à l'insu des fonctionnaires des P.T.T.

« Reviens demain, conclut-il, le nécessaire sera fait. »

Le lendemain, un casque sur l'oreille, je regarde défiler la bobine de cire sous l'aiguille du dictaphone que j'ai posé sur mon bureau. Hidoine et surtout

Poiret, qui n'en croit pas ses yeux, me soutiennent moralement, assis à califourchon sur leur chaise.

Ce n'est que le quatrième jour que les sillons me livrent enfin, parmi le fatras inintéressant des communications des habitués du *Favart,* une information :

« Mathieu ? Salut, c'est René. Tu m'as appelé ? »

D'émotion, je saisis le bras de Hidoine qui vient coller son oreille sur l'écouteur.

« Oui. Il faut que je te voie. Demain, c'est possible ?

— Quelle heure ?

— Sept heures, ça te va ? Au *Terminus,* porte de Vincennes. C'est pas loin de ton bus et puis, c'est calme.

— D’accord ! »

Je me retourne vers Poiret qui se gratte le mollet, depuis un quart d’heure, en tentant de capter les communications :

« écoute, gros tas, lui dis-je avec douceur, tu vas me rendre un service. Au lieu d’exciter ton eczéma, tu vas aller voir ton pote Thuillat. Tu passeras Mathieu Robillard aux archives et aux sommiers ; il est déjà connu mais il peut faire l’objet de fiches de recherches de la P.P. que je n’ai pas trouvées chez nous. Tu t’occuperas aussi des copains de Girier : de Vérando et de Giraldi. Passe-moi tout ça au crible, des fois qu’ils seraient des indics de la Criminelle.

— Compris, Borniche.

— Bon, dis-je pour conclure, rendez-vous, tous les trois, demain soir au *Terminus* du cours de Vincennes. Pas d'objections ?

— À vos ordres, chef », lance Hidoine déjà sur le pas de la porte dans son costume de séducteur.

Au cours du dîner, j'expose à Marlyse mon programme du lendemain et les espoirs que je fonde sur cette nouvelle planque.

« Bon, ironise-t-elle en levant les yeux au plafond, puisque le devoir nous appelle, j'irai avec toi ! J'aime encore mieux ça que de passer une soirée toute seule à écouter la radio. »

30

C’est bon de rêver. Et surtout ça ne coûte rien. Ratatiné au fond de la voiture de Crocbois, coincé entre Marlyse et Hidoine, je rêve que, dans peu de temps, je prendrai ma revanche sur Buisson, sur Girier, sur Clot et sur Courchamp.

J’ai une bonne longueur d’avance sur mes collègues de la P.P. Alors qu’ils recherchent Girier, moi, je vais l’avoir à ma portée dans quelques minutes.

Je continue de rêver. Première hypothèse : si je le veux, je l’arrêterai et

ce sera déjà une prise retentissante qui me vaudra de passer inspecteur principal. Deuxième hypothèse, plus alléchante encore, bien que plus risquée : si je le laisse courir, si je découvre sa planque, s'il m'amène à Buisson, mon succès sera double et j'aurai des chances de passer commissaire.

Je rêve toujours : qui sait si Girier ne va pas, après son rendez-vous au *Terminus*, aller retrouver Buisson ? Qui sait même s'il ne va pas venir au rendez-vous avec Buisson ?

La chaleur qui règne dans notre voiture est infernale. À l'avant, de grosses traînées de sueur glissent sur les joues roses de Poiret qui ronfle. Nous

nous sommes postés boulevard Soult, de l'autre côté du cours de Vincennes, ce qui me permet de voir, à distance, les deux sorties du café *Terminus* qui donnent sur le boulevard Davout et le cours. Il est dix-huit heures : dans soixante minutes je serai fixé.

Je suis d'un caractère instable, capable de passer sans transition de l'optimisme forcené au doute le plus martyrisant.

Une fois de plus, mon humeur bascule et ma rêverie heureuse se transforme en angoisse. Je repense à l'enregistrement téléphonique. Il a bien fait état d'un René et d'un Mathieu, mais qui me prouve maintenant qu'il s'agit bien de René Girier et de Mathieu Robillard ?

Je marmonne :

« C’est peut-être pas eux, dans le fond. »

Hidoine, qui admirait en silence ses bottes de cuir flambant neuf, tourne la tête de mon côté, tout d’un coup.

« Tu parles tout seul, à présent ? »

Je lui confie mes préoccupations mais c’est Marlyse qui tranche avec philosophie :

« Tu verras bien. »

Le silence retombe dans la voiture, secoué par les ronflements réguliers de Poiret dont le menton repose sur sa poitrine. Il n’est pas ému le moins du monde, Poiret. Mes états d’âme le laissent indifférent. Je dois signaler qu’en l’occurrence, pour passer

inaperçu, il s'est surpassé : il a revêtu une veste et un pantalon de peintre en bâtiment ; il a même poussé le luxe de se procurer un pot de minium dans lequel trempent deux pinceaux. Ainsi déguisé, il pourra, le moment venu, aller boire un coup de rouge au *Terminus* sans attirer l'attention, et nous avertir de ce qui s'y passe. Après, j'aviserai. Ma seule préoccupation est de ne pas me faire reconnaître par l'habitué du bar *Favart,* Mathieu Robillard, qui a déjà dû me voir avec Marlyse.

Les minutes tournent lentement. Soudain, à dix-huit heures quarante, Hidoine me donne un coup de coude dans les côtes :

« Regarde ! »

L'exclamation fait sursauter Poiret qui bredouille des sons inintelligibles avant de reprendre conscience. Simultanément, les regards de Crocbois, de Marlyse et le mien fixent le *Terminus*.

« Non, souffle Hidoine, à gauche derrière nous ! Ne vous retournez pas tous en même temps. »

Ma curiosité l'emporte sur la prudence. Je me dévisse la tête et je sens mon sang refluer jusqu'au cœur : à dix mètres de nous, en pleine lumière, René Girier s'apprête à traverser calmement le cours de Vincennes. Comment ne nous a-t-il pas remarqués ? Miracle ! Je le vois de profil et, avec

ses cheveux blonds ondulés, ses fines lunettes cerclées, je constate que la ressemblance est parfaite avec la photographie anthropométrique que j'ai dans mon portefeuille. Il fait bien un mètre quatre-vingts et, sous son costume de bonne coupe bleu marine, on sent un torse puissant.

« Joli garçon, admet Marlyse, il n'a rien d'un gangster, on dirait plutôt un jeune intellectuel.

— On le saute ? » interroge Poiret, la main déjà sur la poignée de la portière.

J'avoue que la tentation est forte. Girier est là, près de moi, sans défense, le dos tourné, attendant que la circulation s'arrête. Il sort une cigarette de son étui et l'allume avec le calme de

celui qui a la conscience tranquille.

« Alors, quoi, on le saute ou merde ? répète Poiret.

— Non. On va d'abord voir ce qu'il va faire.

— Ah ! écume Poiret, je vous comprendrai jamais. On se casse le cul à rechercher les mecs et, quand ils sont là, on les laisse se barrer. Eh bien, mon vieux, je suis pas riche mais je donnerais bien mille balles pour que ce soit la P.P. qui nous le crève ! »

La circulation s'est arrêtée au feu rouge du cours. Avec nonchalance, Girier traverse le passage clouté et pénètre au café *Terminus*. Un bref moment, j'aperçois derrière les vitres sa haute silhouette longer le comptoir puis

disparaître dans la salle de droite. Je consulte ma montre : encore un quart d'heure à attendre. Pourvu que, d'ici là, tout se passe bien.

À mesure que l'attente se prolonge, je sens mon énervement, mon inquiétude qui grandissent et je commence à regretter de ne pas avoir mis le Gros au courant de mon expédition. En cas de ratage, nous aurions été deux à porter le chapeau, c'est le seul moyen de faire carrière quand on est fonctionnaire.

De plus, je connais la mentalité du Gros. Il ne s'embarrasse pas de finesse et il me répète sans arrêt : « Mieux vaut tenir que courir. » Or je tiens Girier mais je ne tiens pas Buisson ; que le

premier ne voie pas le second, qu'il se fasse arrêter par une équipe de la P.P. et je serai ridiculisé à jamais. Les propos du Gros me reviennent en mémoire : « Girier, il me le faut. »

Depuis l'évasion du beau René, il n'est plus question de Buisson. Girier suffit au Gros. Avec mes subtilités, je risque de gâcher pour un bon moment mon avancement. J'en suis là de mes réflexions lorsque Marlyse, le plus calmement du monde, m'annonce :

« Mathieu vient d'arriver, chéri. Il range sa BMW sous le pont du chemin de fer et il n'est pas seul. »

En raison de la circulation, je ne vois pas la voiture, mais j'aperçois, peu après, Mathieu Robillard qui pénètre à

son tour au *Terminus*. Un petit homme brun l'escorte, coiffé d'un chapeau marron rabattu sur les yeux.

« Merde, qui c'est celui-là ? »

J'attrape les jumelles que Hidoine a sur les genoux, mais il est trop tard : le temps de les régler, les deux hommes ont disparu dans le café.

« Pardi, c'est Buisson, fait Poiret. Cette fois, faut pas le louper. Moi, j'entre dans le bistrot par un côté, vous par l'autre. Je m'approche de Buisson qui ne se doutera de rien avec ma tenue, je lui renverse le pot de peinture sur la tête et, vous, vous braquez les deux autres. Ça marche ?

— Minute, dis-je, avec fermeté. Il faut d'abord vérifier si c'est Buisson,

ensuite, voir s'ils ne sont que trois dans la brasserie. Hidoine va y aller en éclaireur et nous tiendra au courant : Marlyse et moi sommes connus de Mathieu. Toi, tu resteras avec nous en renfort.

— C'est ça, ronchonne Poiret, chaque fois qu'il y a un beau coup à faire, on le fait sans moi. Puisque c'est comme ça, puisque je n'ai rien à foutre ici, je fous le camp. »

Avant que j'aie eu le temps de, le retenir, il a ouvert la portière et il a pris la direction de la place de la Nation, son pot de peinture à la main. Je demande à Crocbois de le ramener sans esclandre. Hidoine, lui, a quitté la voiture et pénètre au *Terminus*. Dix minutes plus

tard, il est de retour.

« Ils sont trois assis à la table du fond, m'annonce-t-il, mais le petit brun n'est pas Buisson. C'est sûrement un Corse d'après l'accent qu'il a. À mon avis, ce doit être ton Giraldi.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

— Je suis allé pisser et, en passant près d'eux, j'ai entendu Girier qui le prénommait Marc. C'est tout ce que je peux te dire. Et Poiret ?

— Toujours pas revenu. Quelle tête de con ! Tiens, voici Crocbois. »

Notre chauffeur reprend place à son volant et se tourne vers moi pour m'expliquer qu'il a vainement recherché Poiret sur le cours de Vincennes. Il pense qu'il a dû entrer dans un café car

il l'a subitement perdu de vue.

« Pourvu qu'il ne fasse pas de connerie », conclut-il en se donnant un coup de peigne dans le rétroviseur.

Il est presque vingt heures lorsque Girier, Robillard et Marc quittent le *Terminus*. À petits pas, tout en discutant, ils rejoignent la BMW devant laquelle ils parlementent encore. Puis Mathieu ouvre la portière droite et Girier s'installe sur le siège avant, tandis que Marc se laisse choir à l'arrière. Mathieu se glisse au volant et la BMW démarre.

« On est baisés, dit Crocbois. Ils vont vers la colonne du Trône et je n'aurai jamais le temps de les rattraper. »

En catastrophe, il exécute un virage

sur la gauche, coupe la file de voitures qui se dirigent sur Vincennes, au risque de nous faire accrocher, coupe à nouveau la file venant sur Paris, se fait invectiver, et nous parvenons place de la Nation alors que le feu passe au rouge.

« Fonce, bon Dieu ! »

J'ai hurlé, mais Crocbois est déjà passé. La BMW est de nouveau devant nous. Deux cents mètres plus loin, elle grille un feu rouge. Lorsque, à notre tour, nous arrivons au feu, les voitures qui roulent à vive allure sur les boulevards Soult et Davout nous barrent le passage. Crocbois tente de se faufiler, mais le coup de sifflet strident de l'agent au carrefour, et surtout la crainte d'un accident, l'obligent à stopper. Le

gardien, le visage révulsé, vient vers nous. Un embouteillage se crée : notre filature est terminée.

Par la glace entrouverte, je brandis ma carte de police : « En filoche ! » crie Crocbois. D'autorité le gardien fait stopper la file de droite et nous repartons à folle allure. Nous prenons la direction du château de Vincennes mais les feux rouges se dressent successivement sur notre route. Lorsque nous atteignons le château, la BMW a disparu et nos recherches pour la retrouver n'aboutissent pas.

Je suis anéanti. J'aurais dû écouter Poiret. Parfois, les imbéciles ont des jugements sains, le tout est de savoir à quel moment ils les préconisent.

« Qu’est-ce qu’on fait ? » demande Crocbois.

Ce que je fais, je n’en sais plus rien. Quand le Gros apprendra notre échec demain matin, il va écumer. Marlyse ne dit rien, me caresse la main affectueusement, cherchant à me consoler de mon échec. Heureusement, il y a les écoutes. Au fond, si j’y allais maintenant ?

« À la boîte, dis-je à Crocbois.

— À cette heure-ci ?

— Pourquoi pas ?

— Laisse-moi à la porte de Vincennes, demande Hidoine, ce n’est pas loin de chez moi. Je vais prendre le P.C. J’en ai marre de tes conneries. »

À la boîte, nouvelle déception : rien d'intéressant n'a été enregistré et je repose l'écouteur sur mon bureau. Marlyse, qui lisait un journal en attendant, lève les yeux vers moi.

« Il est neuf heures et demie, Roger. On ne va plus rien trouver à manger.

— Ça tombe bien, je n'ai pas faim.

— Mais moi, j'ai faim ! » s'écrie-t-elle.

C'est à ce moment précis que la chance se remet en marche. Le téléphone sonne.

« Oui, quoi ? »

Je reconnais la voix de Poiret.

« Ben, mon vieux, j'ai du pot. Je comptais plus te trouver encore là. Viens vite.

— Où ça ?

— À Bry-sur-Marne, c'est là qu'ils sont en train de béqueter.

— Quoi ?

— Oui, mon vieux. C'est trop long à t'expliquer. Viens, que je te dis, je suis quai Adrien-Mentienne, sur les bords de la Marne. Amène du fric car il faut que je paie le taxi et je n'ai pas un flèche sur moi. Tu verras, je suis dans un café au 210, chez Pottier. Je t'attends. »

Fiévreusement, j'appelle le garage pour commander une voiture de nuit, puisque Crocbois m'a quitté, mais au téléphone, je tombe sur lui.

« Tu n'es pas parti ?

— Je m'en allais.

— Reviens, il y a du nouveau : je

t’attends devant le 11. »

Le temps de fermer mon bureau, d’appeler l’ascenseur, de quitter l’immeuble avec Marlyse sur les talons, et je plonge dans la voiture de Crocbois qui a fait le tour du pâté de maisons. Je lui lance l’adresse et la Citroën traverse le bois de Vincennes, Nogent, Le Perreux et arrive à Bry-sur-Marne. Le temps de nous tromper à deux reprises de chemin et nous voici quai Adrien-Mentienne. Crocbois arrête sa voiture devant le café. Poiret, le visage congestionné, son pot de peinture à ses pieds, est assis à une table en compagnie d’un chauffeur de taxi en blouse grise. Il me fait un clin d’œil quand j’entre et vient à ma rencontre.

« Sept cents balles, dit-il, sans compter les apéros. Une paille ! Ne dis rien devant lui. »

Je règle le chauffeur qui sort du tabac après avoir vidé son verre. Poiret s'explique :

« Quand j'ai quitté ta bagnole, j'ai été pris d'une envie de pisser atroce. Tu comprends, tu m'avais contrarié. Et puis, je me suis dit : « Je vais pas les « laisser comme ça. » Alors je suis revenu sur mes pas. Quand j'arrivais, j'ai vu les gars sortir du *Terminus* et grimper dans la BMW. Un taxi passait, j'ai sauté dedans en racontant au chauffeur que le grand blond était l'amant de ma femme et que je voulais savoir où il habitait. Le taxi était un

jaloux, ça tombait bien. Il a fait la filoche comme un grand. C'est bien, non, ce que j'ai fait ?

— Oui. Et après ?

— Après, mon vieux, leur voiture s'est arrêtée devant le 224, quai Adrien-Mentienne, et ils cassent la graine à *L'Auberge des Oiseaux*. C'est chouette, hein, comme nom pour une auberge où il y a des faisans et des poulets. »

Je hausse les épaules.

« Et ils y sont toujours ?

— Il y a dix minutes, ils y étaient encore. C'est tout à côté, viens. »

Tous les deux nous partons sur le quai et nous arrivons bientôt devant une salle de restaurant dont les lumières éclairent le quai et la Marne.

À travers les vitres, j'aperçois Girier et ses deux compagnons. La BMW est rangée sur le quai. Je chuchote :

« Fonce à la voiture et dis à Marlyse de me rejoindre. »

Pendant une heure, Marlyse et moi restons à proximité de l'auberge, assis dans l'herbe, échangeant des baisers, les pieds au bord de l'eau. Enfin, un peu avant minuit, les trois hommes sortent du restaurant. De ma place, j'entends Girier saluer ses compagnons, avant de disparaître dans l'auberge.

La BMW exécute un demi-tour et part en direction de Paris. Tapi dans l'ombre, je tente de découvrir à quel étage loge Girier. Peu après, une lumière s'allume et, à travers les persiennes à

demi fermées, j’aperçois une silhouette ôter sa veste et sa cravate : c’est celle de Girier.

Je viens de marquer un point. Le Gros va être content.

31

Eh bien, non, le Gros n’est pas content. Mais pas content du tout même. Quand je lui ai commencé le récit des événements de la veille il a d’abord paru intéressé. Puis, il a quitté son fauteuil et il a arpenté son bureau de long en large. Maintenant, à mesure que je progresse dans mes explications et que, ménageant mes effets, j’en arrive au dîner de Bry-sur-Marne, son visage vire à l’écarlate. Et quand je prononce le nom de Giraldi, il ne se contient plus :

« Bon Dieu, de bon Dieu, de putain de nom de Dieu, de bon Dieu ! » hurle-t-il.

Je le regarde, sidéré. Jamais je n'ai vu le Gros dans un tel état. Il va, vient, repart, ne m'écoute plus. Je toussote pour lui rappeler ma présence et du coup, il se plante devant moi :

« Vous ne comprenez pas, me lance-t-il, vous ne pouvez pas comprendre. »

De nouveau, il repart, se faufile entre deux fauteuils, ferme d'un coup sec la porte de son secrétariat qui était entrebâillée, puis il sort de sa pochette ses lunettes d'écaille qu'il lance sur son bureau. Je tente de le calmer :

« Patron, c'est pourtant une bonne nouvelle. Nous pouvons cueillir Girier quand nous le voulons et peut-être même

Buisson ! »

Une brusque volte-face, et le Gros est devant moi, ses yeux dans les miens. Il hurle :

« Je m'en fous de Buisson, de Girier aussi, vous m'entendez. (Il martèle ses mots.) Je m'en fous. C'est cette ordure de Giraldi qu'il me faut ! Celui-là il va me le payer ! »

Le voici reparti, les mains dans les poches, la veste soulevée, son épais fessier tendant le tissu de son pantalon.

« Je ne comprends pas, patron.

— Vous allez comprendre, Borniche », fait-il en s'arrêtant de nouveau.

Il contourne son bureau, se laisse tomber dans son fauteuil, ouvre son

tiroir et en sort un dossier dont la couleur verte m'indique qu'il s'agit d'un interdit de séjour. Dès que j'aperçois le nom inscrit en capitales, je réalise que Poiret n'a pas fait tout son travail : il a sorti des archives les dossiers criminel et individuel de Giraldi, mais il a négligé celui des interdictions de séjour que le Gros a en sa possession. Toutefois, cette négligence ne suffit pas à m'expliquer ni sa colère ni son teint livide.

« Borniche, reprend le Gros d'une voix blanche, si vous n'arrêtez pas Giraldi tout de suite, je suis foutu. Je le couvre, en secret, depuis trois mois et il se promène avec l'autorisation que je lui ai signée, moi, de ma main. Si les types

de la P.P. le cravatent avec Girier, je suis un homme fini. Vous vous en rendez compte, n'est-ce pas ? »

Je m'en rends parfaitement compte. Le Gros a autorisé Giraldi à se promener dans la ville, sans consulter son dossier individuel, donc sans se soucier de sa condamnation à vingt ans de travaux forcés par contumace. C'est imprudent. Mais, c'est aussi une belle saloperie que le patron m'a faite, ainsi qu'à Hidoine et Poiret.

Je m'explique : que chaque policier ait ses propres indicateurs et qu'elle mène sa lutte pour son compte en faisant quelques vacheries aux copains d'à côté, passe encore. C'est absurde, c'est

illogique, mais c'est comme ça. Mais que le Gros ait un indicateur à lui, privé, personnel, pour nous faire des vacheries à nous, les hommes de son service, qui travaillons pour lui, ça c'est énorme de machiavélisme.

Il est vrai que s'il n'existait pas tant de fichiers et de dossiers, dans les différents services de police, des situations semblables ne pourraient exister.

C'est l'inspecteur principal-archiviste Roblin qui, à mes débuts dans la maison, m'avait mis au courant.

« Je vais t'expliquer comment ça se passe en réalité, sans que personne ne se doute de rien, m'avait-il dit à l'époque. Supposons que tu sois de la P.P. Bon. Il

y a, là bas, la Brigade des notes et des mandats, chargée des recherches judiciaires. Bon. Un type a fait une connerie à Paris, le Parquet ou le juge de la Seine délivrent un avis de recherches, un mandat d'amener ou un mandat d'arrêt. Bon. Les pièces arrivent à la brigade et nos collègues, au lieu de les communiquer sur-le-champ à tous les services de Police, les gardent sous le coude. Ça leur permet, soit par leurs propres moyens, soit grâce aux indics, de piéger le recherché en question. S'ils y parviennent, ils peuvent compter des frais supplémentaires. Si, au contraire, le type leur échappe, alors, là seulement, ils propagent partout l'avis de recherches.

— C’est dégueulasse, avais-je dit.

— Dégueulasse ou pas, c’est comme ça. Ça crée l’émulation. D’ailleurs, chez nous, c’est pareil avec la province. Le commissaire Petit est le chef du groupe qui reçoit les notes et les mandats. Quand il y a un gars à piquer à Paris, il serait bien con de filer le tuyau à la P.P. en diffusant l’avis de recherches, non ? Et puis, ces pratiques ont un sacré avantage.

— Ah ?

— Pardi. Quand on sucre un type en cavale, selon le délit qu’il a commis, on n’est pas obligé de le boucler. Pas du tout. On passe un marché avec lui. On lui dit : « Tu nous files des renseignements et on te fait une « fleur ». On escamote

alors la recherche que l'on met à exécution si le type n'est pas régulier. C'est comme ça que chaque police fabrique ses indics. Si on collait tout le monde au trou, y en aurait plus, mon vieux, c'est évident ! »

C'est tellement évident que tout le monde, dans les polices, s'embrouille à qui mieux mieux.

En attendant, je suis coincé entre deux décisions. Si j'arrête Giraldi, son ami Girier va se méfier et disparaître. Si je les arrête tous les deux, le contact éventuel avec Buisson va être coupé. Et si c'est la P.P. qui les pique, le Gros sera en mauvaise posture.

Poliment, je demande :

« Patron, est-ce que votre protégé vous a donné des affaires ?

— Pas une, souffle le Gros. Il m'a été présenté par un camarade de la Résistance, et il m'avait juré de me faire épingler Girier qu'il connaît depuis longtemps. Hier encore, il m'a téléphoné pour du vent ! Il s'est bien gardé de me parler de son rendez-vous au *Terminus*, et de ses contacts avec Mathieu et avec Girier.

— Peut-être attend-il le bon moment pour vous en rendre compte.

— Vous plaisantez, Borniche, ou quoi ? N'importe comment, je ne peux plus le laisser se balader avec mon autorisation en poche. Je vais le convoquer et le faire descendre pour

vingt ans. Ça lui apprendra à se foutre de ma gueule. D'ailleurs, il n'y a rien d'autre à faire. »

Il s'éponge le front, et je suis aussi effondré que lui. Tant d'efforts pour rien, à cause d'un excès de finesse du Gros ! Le front plissé, il a ouvert le dossier de Giraldi et il déchire, rageur, les doubles de la lettre d'autorisation. Il met les morceaux de papiers dans ma main :

« Foutez-moi ça aux chiottes », m'ordonna-t-il.

Je m'exécute. Après avoir tiré la chasse d'eau, je regagne son bureau. Quand j'entre, il est au téléphone :

« C'est lui », me chuchote-t-il.

Je l'entends alors discuter calmement

avec Giraldi sur le ton aimable d'une vieille relation. Il est vraiment fort, le Gros, quand il veut endormir son monde. Mais dès qu'il raccroche, sa colère le reprend.

« Il sera là dans une heure, le salaud ! Et ça va être sa fête. Préparez-moi le procès-verbal de notification, son bulletin d'écrou et vous allez voir comment je vais le faire plonger. »

Je regagne mon bureau où Poiret, la bouche ouverte, attend des félicitations.

« Content, le taulier ? me demande-t-il.

— Très. Je lui ai expliqué ta filature et il est aux anges. Il m'a fait répéter deux fois comment tu t'y étais pris et il

m’a même dit que, dorénavant, il appliquera ta méthode. »

Le visage de Poiret s’empourpre de plaisir. Il s’adosse au mur et regarde Hidoine penché sur ses mots croisés. J’ajoute :

« Il a aussi précisé que tu sois moins con quand tu sortiras le dossier d’un truand et que tu penses à vérifier s’il n’est pas interdit de séjour : Giraldi en est un. »

Je lui désigne la chemise verte et le sourire de Poiret s’affaisse, il réalise enfin que je me fous de sa gueule.

Je sors du classeur le dossier individuel de Giraldi, je glisse sur la machine à écrire un procès-verbal en double exemplaire et, sous l’œil ahuri

de Poiret, je commence à taper la notification de sa condamnation.

Par-dessus mon épaule, Poiret me demande :

« Vous foutez Giraldi au trou ?

— Oui.

— Ah ! ça alors ! »

Mais soudain je n'écoute plus Poiret. Une idée m'est venue brusquement, après que j'ai examiné puis tourné et retourné entre mes doigts l'avis de condamnation qui provient de Marseille.

Je décroche le téléphone.

« Roblin ?

— Oui.

— Borniche. Un tuyau, s'il vous plaît. Quand une condamnation vous est adressée, vous la diffusez tout de suite

ou vous la passez au groupe Petit avant de le faire ?

— Ça dépend. Pourquoi ?

— Parce que dans un dossier je ne vois pas le cachet du service diffusion, ni le numéro, ni la date.

— Quel nom ?

— Giraldi. Marc Giraldi.

— Une seconde. »

Poiret s'approche de moi et tente de placer son oreille sur l'écouteur. Je l'écarte d'un coup de coude. Roblin reprend :

« Non, d'après la fiche, la diffusion n'a pas été faite. L'avis a dû arriver presque en même temps que Poiret prenait le dossier, car je vois qu'il est sorti à ce nom-là.

— Oui, je sais, merci. »

Je raccroche. En deux enjambées, je suis chez le Gros à qui j'explique que la P.P. ignore les antécédents de Giraldi.

« Voyez-vous, patron, nous n'avons pas de mauvais sang à nous faire. »

Le Gros a déjà repris de l'assurance.

« Bien, fait-il. Donc on ne va pas notifier, pour le moment, la condamnation à ce salaud. »

Le Gros est satisfait. Il ne me dit rien mais je comprends à sa façon de me serrer la main qu'il s'apprête à reporter l'arrestation de Giraldi.

Pour des motifs très différents, nous l'avons échappé belle.

La chasse à Girier continue.

32

L'Auberge des Oiseaux est un endroit très calme et très discret des bords de la Marne. La salle de restaurant est vaste avec, au fond, une estrade pour les bals du dimanche. La cuisine est bonne, les chambres sont douillettes. — Le propriétaire est un brave homme. Il s'est précipité à ma rencontre lorsque je suis arrivé chez lui en compagnie de Marlyse. J'ai rempli ma fiche de police avec application. J'ai emprunté le nom d'un journaliste de l'hebdomadaire

Point de Vue – Images du Monde et j'ai donné une adresse fantaisiste. Marlyse, elle, n'a rien rempli du tout, et le patron m'a lancé un clin d'œil complice.

Une ravissante serveuse, qui se prénomme Monique, s'empare de nos valises et nous conduit au premier étage, à la chambre n° 13. Marlyse ouvre les volets. La vue sur la Marne est superbe, pourtant Marlyse n'est pas totalement satisfaite.

« Dis, chéri, il n'y a pas de moustiques, ici ? »

Je n'en sais rien et je m'en fous. La seule chose qui m'intéresse est de savoir quelle chambre occupe Girier et s'il est là, car je ne l'ai pas aperçu lorsque nous sommes arrivés.

Assise sur le bord du lit, Marlyse note consciencieusement une date sur son carnet personnel : « 12 juillet 1949 — Il fait chaud — Pas vu René la Canne ».

Sa chevelure éparse, ses seins provocants, ses cuisses fuselées à peine entrouvertes troublent ma sensibilité masculine. D'un regard Marlyse comprend. Elle range son carnet et se laisse renverser sur le lit. Ma bouche collée à la sienne, je sens des frissons la parcourir, je détache le soutien-gorge. L'air de la campagne me vivifie.

Soudain, une portière qui claque me remet sur pied. Je me précipite à la fenêtre et j'arrive à temps pour apercevoir Girier, une serviette à la

main droite, qui vient de quitter une Citroën soigneusement rangée sur le côté de l'auberge, sous l'escalier extérieur. Mentalement je note le numéro : 8982 RQ 1, puis je file coller mon oreille à la porte de ma chambre. Les pas de Girier résonnent dans l'escalier, s'arrêtent sur le palier. Une clef tourne dans une serrure, une porte se referme. Doucement, j'ouvre la mienne et, pieds nus, je me hasarde dans le couloir. Il me semble que Girier est entré dans la chambre 3, mais je n'en suis pas certain du tout. Je regagne la mienne. Marlyse a rajusté son soutien-gorge. Elle a aussi étalé sur la table une douzaine d'exemplaires de la revue pour laquelle je suis censé travailler. Ainsi, la femme

de chambre sera-t-elle édifiée sur ma profession et, par contrecoup, le patron me considérera comme un authentique journaliste.

Dix-huit heures trente : c'est le moment convenu pour appeler le Gros. La cabine étant à proximité du comptoir, je me résigne à aller en ville.

« Viens, dis-je à Marlyse, on va faire un tour. »

Le Gros est chez le directeur lorsque j'appelle la boîte et c'est Hidoine qui me répond. Un Hidoine impatient qui me fait part de son mécontentement :

« Merde, tu aurais pu appeler plus tôt ! J'ai justement rancard à sept heures. On peut dire que tu me compliques la

vie. »

À cette heure-là, je l'imagine en tenue équestre, le stick sous le bras, prêt à foncer vers Saint-Augustin, son lieu de rendez-vous préféré. Je lui communique le numéro de la voiture de Girier.

« Fais-moi une carte grise tout de suite. C'est important. »

Hidoine ne daigne pas répondre et je sens, à un craquement sec dans la communication, qu'il est passé sur la ligne automatique. Trois minutes se sont à peine écoulées quand il reprend le réseau.

« Voiture volée le 8 juillet à un nommé André Graziani, industriel. Ça te suffit ?

— Oui, dis-je. Surtout ne m'appelez

pas où je suis, c'est dangereux. Et Poiret ?

— Il va bien, très bien. Salut. »

Ce salaud de Hidoine a coupé. Je rejoins Marlyse au comptoir et, bras dessus, bras dessous, nous regagnons *L'Auberge des Oiseaux*. Monique nous fait un signe amical au passage, qui crispe mon amie.

Quand nous entrons dans la salle du restaurant, un phono débite un air de valse musette. Nous nous asseyons à la table qui nous est désignée, devant la verrière entrouverte. Il fait bon vivre à *L'Auberge des Oiseaux*.

Monique vient à peine de déposer le plateau des fromages lorsque je

sursaute : devant moi, marchant à petits pas sur le quai, au bras d'une jolie femme, m'apparaît le Gros ! Il fait semblant de ne pas me voir mais, un peu plus loin, il se retourne et me lance un signe discret. Le moment vraiment est mal choisi pour quitter ma table, d'autant plus que Girier vient de faire son apparition dans la salle, son éternelle serviette à la main, et s'installe près de moi.

Avec détachement, il déplie *France-Soir* et commence sa lecture en attendant qu'on lui présente le menu. Je patiente encore quelques minutes, puis je me lève et Marlyse m'imite. Le regard de Girier nous suit tandis que nous nous éloignons vers le quai en nous embrassant. Enfin,

nous sommes hors de sa vue. C'est à ce moment que le Gros, qui était allongé dans l'herbe près de la jeune femme qui l'accompagne, se lève :

« J'ai du nouveau, commence-t-il en me serrant la main, et vous ?

— Girier est là, mais il est seul. Je crois qu'il occupe la chambre 3, juste à côté de la mienne.

— Bon, coupe le Gros, j'ai fait mettre l'auberge à l'écoute. Hidoine et Poiret s'en occuperont.

— Bien. Et du côté du *Favart ?*

— Justement, reprend le Gros, c'est pour ça que je viens vous voir. On a enregistré une communication intéressante. Mathieu a téléphoné. Il est sur un coup extraordinaire pour

remplacer celui du Crédit Lyonnais, trop hasardeux : l'attaque de deux encaisseurs de la Cartoucherie française, rue Bertin-Poirée. Butin : cinquante millions. L'attaque doit se faire le 19 juillet. D'après Mathieu, Girier y participe. Mais Buisson n'est pas très chaud depuis la découverte du corps de Polledri et il réserve sa réponse. Le coup a été indiqué par le beau-frère de Giraldi qui est caissier dans la boîte. Mathieu sera le chauffeur de la voiture, Girier se charge de fournir les braqueurs. »

Je suis catastrophé. On ne peut évidemment pas laisser l'agression se dérouler et il va me falloir arrêter Girier avant qu'il ne m'amène à Buisson.

Ainsi, une fois de plus, je me serai lancé sur une piste qui, au dernier moment, ne m'aura amené nulle part. J'essaie de gagner du temps.

« Écoutez, patron, dis-je, comme l'agression ne doit pas avoir lieu avant quelques jours, on n'est peut-être pas obligés de cravater Girier tout de suite. Supposez qu'il ait rendez-vous avec Buisson dans les heures ou les jours qui viennent : par un excès de précipitation on raterait Émile. Qu'en pensez-vous ? » Mon argument ébranle la décision du Gros. Dans le fond, lui aussi, autant que moi, aimerait mettre la main sur Buisson.

« Bon, fait-il. J'ai peut-être tort, mais je vous accorde encore quelques jours.

Seulement, attention, Borniche ! Si ça foire, vous en portez l'entière responsabilité. D'accord ?

— D'accord, patron. »

Le Gros part tranquille. En cas de coup dur, il sait qui portera le chapeau. Le bouc émissaire, c'est moi.

Je regagne *L'Auberge des Oiseaux* et je m'installe sur la terrasse pour griller une cigarette. Girier vient s'asseoir près de moi. Je lui souris en lui tendant mon paquet.

« Merci, non. Je ne fume que des françaises. » Comme on dit, la glace est rompue. Plus je le regarde et plus je le trouve sympathique. C'est à peine croyable qu'un garçon aussi courtois

soit un truand. Le journal de Marlyse glisse à terre.

Girier se penche souplement, le ramasse et le pose sur les genoux de mon amie.

« Vous vous plaisez, ici ? demande-t-il.

— Ma foi, dis-je, nous sommes arrivés aujourd'hui seulement. Ça fait du bien de se mettre quelques jours au vert, surtout en cette période de canicule sur Paris. »

Monique passe à proximité. Sa jupe courte est tendue et je saisis le regard envieux de Girier.

« Jolie fille, hein ?

— Oui, approuve Girier, une belle mécanique. »

Il tire deux bouffées de sa cigarette, secoue la cendre dans la soucoupe et, l'air de rien, me lance :

« Alors, comme ça, vous êtes journaliste ? »

Le téléphone arabe a vite fonctionné : j'ai rempli ma fiche il y a quatre heures, et déjà il est au courant.

« Oui. C'est un métier souvent passionnant mais qui ne rend jamais millionnaire. On travaille à l'américaine ; on est commandé à l'allemande ; on est payé à la française ! Vous voyez ce que je veux dire ! »

Il rit. Et pendant plus d'une heure nous discutons gentiment, il me confie qu'il est dans des affaires qui l'obligent parfois à s'absenter pendant plusieurs

jours. À un certain moment je lui demande :

« Comment avez-vous su que j'étais journaliste ? Je ne connais personne ici, à moins que vous ne soyez déjà venu à mon canard ? »

De nouveau il rit de toutes ses dents et je constate cette fois-ci qu'il lui en manque deux sur le côté droit.

« C'est simple, me répond-il avec aplomb, je transporte souvent dans ma serviette des sommes importantes. Alors je demande au patron des renseignements sur ses clients. Simple précaution, vous comprenez. »

Si je comprends ! Je règle ma tournée et nous regagnons mutuellement notre chambre. Il va falloir que je surveille

mes faits et gestes avec un mariole comme Girier. Et surtout que je ne le lâche pas.

Le lendemain matin, du café de la mère Pottier, je téléphone au Gros. D'une voix excitée, il m'annonce :

« L'agression est bien pour le 19. Tout est au point. Ils doivent faire une répétition générale le 18 à seize heures et je connais maintenant tous les participants. Mathieu Robillard a été trop bavard au téléphone. C'est lui qui conduira la voiture, Girier et un certain Marius Poulenard, un dur, seront les exécutants. Buisson a refusé de se joindre à eux. Il a été remplacé par les frères Louis et André Biraut, des

spécialistes d'un genre particulier. Ils se déguisent en gendarmes, font arrêter les fourgons bancaires sur les routes sous prétexte de vérification et délestent les convoyeurs de leur cargaison. Ce sont des sales fers qui ont plusieurs mandats d'arrêt au train. La fine équipe, quoi. On va les cravater !

— Mais, patron, dis-je en gémissant, ça fout tous mes plans en l'air !

— Borniche, tranche le Gros, je ne peux pas, pour vous permettre de cravater Buisson, courir le risque de laisser Girier commettre une agression sur la voie publique. En cas de fusillade, je serai tenu pour responsable, surtout si des passants sont tués ou blessés.

— Que comptez-vous faire, alors ?

dis-je effondré.

— Je vais faire enlever tout ce beau monde de la circulation. Ils doivent se réunir aujourd'hui au bar *Favart*. Nous les piquerons les uns après les autres. Je vous attends à deux heures au bureau. Soyez ponctuel pour une fois.

— Et Girier ?

— D'après ce que je sais, il ne vient pas au rendez-vous aujourd'hui. Les vedettes, c'est comme ça, on ne les prend qu'au dernier moment. Laissez-le donc dans son trou. Vous avez encore une petite chance qu'il se mette d'ici là en relation avec Buisson. »

À quatorze heures tapantes, je suis rue des Saussaies. J'ai laissé Marlyse à

Bry-sur-Marne, à se dorer sur le sable à côté de Girier, dont le torse musclé fait sensation. Le Gros a bien fait les choses. Il a demandé du renfort à la boîte et nous avons le commissaire Boury, les inspecteurs Bouteiller et Gard pour nous donner un coup de main.

Deux tractions prennent le chemin de la rue Marivaux. À seize heures, je passe devant le bar en éclaireur et je constate que l'établissement est truffé de truands.

À dix-sept heures, Marius Poulenard, grand et svelte, sort au bras de sa maîtresse, emprunte les boulevards et se dirige vers un cinéma. Il est vite réduit à l'impuissance et embarqué menottes aux poignets dans une de nos voitures. C'est

ensuite au tour des frères Biraut, puis celui du fameux Marc Giraldi, que je rencontre enfin. Tout de suite, il se défend d'être un truand, il proteste et m'exhibe l'autorisation de séjour du Gros qu'il a soigneusement pliée dans son portefeuille. Je la mets avec délicatesse dans ma poche et je signale au Gros que la mission est remplie.

Il manque malheureusement un homme à l'appel : Mathieu Robillard. Les inspecteurs venus en renfort l'ont laissé partir sans le repérer.

Quand je regagne le soir Bry-sur-Marne, abandonnant à mes collègues le soin d'interroger les prisonniers et d'effectuer les perquisitions à leur domicile, Girier est parfaitement

détendu. Il a passé une excellente journée en compagnie de Marlyse et de Monique qu'il a courtisées sans vergogne.

Le soir, il dîne à notre table et offre une bouteille de champagne :

« Je suis sur un coup de bourse fantastique, me confie-t-il. Si tout va bien, après-demain j'aurai doublé ou triplé mon capital. »

Je manque de m'étrangler avec mon champagne et je me dis que je devrais demander au Gros de rappliquer d'urgence, car dès que Girier connaîtra les arrestations de ses complices, il lèvera l'ancre.

Mais je ne peux téléphoner de l'hôtel et, en raison de l'heure tardive, le bistrot

voisin est déjà fermé.

Quand, le lendemain, je descends dans la salle du restaurant, le patron m'apprend que les affaires de notre ami l'ont contraint à partir précipitamment et qu'il ne sera pas de retour avant une dizaine de jours.

La Citroën a disparu. Un message téléphoné pour la Préfecture de Police m'apprendra, trois jours plus tard, qu'elle a été retrouvée abandonnée dans le *20*°arrondissement.

Girier s'est volatilisé. Unique consolation : le Gros a récupéré son papier compromettant remis à Giraldi. Mais une fois de plus la route qui conduit à Buisson est coupée.

33

L’agression avortée de la Cartoucherie française a été signalée à la presse. Aussi les journaux s’en donnent-ils à cœur joie. Le juge d’instruction Daniault est chargé d’une information ouverte pour association de malfaiteurs.

Le commissaire Clot fulmine contre ses collaborateurs qui se sont laissé devancer, en plein Paris, sur leur terrain de chasse, par leurs collègues de la Sûreté. Il convoque son adjoint Morin. Il

le regarde un long moment sévèrement, pour bien l'imprégner de son mécontentement ; enfin, il parle.

« Morin, dit-il, la Sûreté ne me prendra pas longtemps pour un con. Girier est à Paris. Il faut absolument me le trouver. Et Girier, c'est Buisson. Combien d'hommes avez-vous actuellement ? »

En cette période de vacances, l'inspecteur principal Morin en fait vite le tour :

« Dix-huit, monsieur le principal.

— C'est trois fois plus qu'il ne vous en faut, assure Clot. Chacun de vos gars doit avoir au moins cinq informateurs dans tous les milieux. J'estime donc que Girier peut être chez moi avant la

rentrée judiciaire. Et Buisson aussi. Démerdez-vous. »

Morin quitte le cabinet de son patron, catastrophé. Il pense que les gradés ont une conception de la police différente de ceux qui sont sur le tas. À son tour, il convoque l'inspecteur Bouygues :

« Mon vieux, demande-t-il, combien as-tu d'effectif avec toi ? »

Bouygues, un petit gros avec un béret basque en toute saison, le regarde sans deviner le traquenard : « Six. »

Morin fait un rapide calcul et enchaîne :

« Ça tombe bien, vieux. Étant donné que chacun de tes gars doit avoir quinze indicateurs pour lui filer des tuyaux, tu dois pouvoir m'arrêter Girier et Buisson

avant la rentrée judiciaire. »

Bouygues ouvre des yeux ronds :

« Comment ça quinze indics ? Si tu crois que c'est si facile que ça d'en avoir, déjà qu'on a pas un rond a leur donner…

— Je m'en fous, vieux. Démerde-toi. »

L'inspecteur Bouygues se met en branle.

Moi aussi je recherche activement Girier. Un soir, grâce aux écoutes branchées sur le bar *Favart,* j'apprends qu'il a rendez-vous à dix-huit heures avec Mathieu Robillard au bar de l'hôtel *Terrasse*, rue Caulaincourt.

Je me frotte les mains. Le Gros se

frotte les mains. Tant pis pour Buisson, nous allons cravater Girier. Et, qui sait, peut-être finira-t-il par nous indiquer la planque du tueur.

Nous laissons Crocbois à proximité et, avec d'infinies précautions, le Gros et moi nous nous approchons à pied de l'hôtel *Terrasse*. Il est dix-sept heures vingt et nous voulons reconnaître les lieux. Nous n'en sommes plus qu'à une cinquantaine de mètres lorsque nous voyons Girier et Robillard sortir précipitamment de l'hôtel et, tout en parlant avec animation, monter dans une voiture.

La voiture démarre et, stupidement, nous nous mettons à sprinter. Naturellement, au bout de cinquante

mètres, le Gros s'immobilise, la poitrine en feu, asphyxié. Moi, je poursuis encore une vingtaine de mètres, espérant que la voiture ralentisse à l'angle de la rue Lepic, mais je m'arrête à mon tour, le sang cognant à mes tempes. Je me retourne. Je regarde le Gros qui m'a rattrapé. Il me regarde. Nous sommes blancs comme des hosties. Mais pas au bout de nos humiliations.

Le lendemain, nous sommes encore plus ridicules : *Le Parisien libéré* nous apprend que l'inspecteur Morin de la P. P. a arrêté René Girier et Mathieu Robillard dans une planque de Mont-fermeil.

C'est trop con ! À cause d'un

changement d'horaire qui n'a pas été enregistré par la table d'écoutes, nous sommes grotesques pour deux raisons. La première : la P.P. nous a soufflé Girier hors de son secteur, sur notre terrain à nous. La seconde : elle était aussi bien renseignée que nous, et elle a réussi où nous avons échoué.

Quand j'arrive au bureau, le Gros écume :

« Cette fois, on est bien baisés, tonne-t-il. Morin a cravaté Girier dans une zone que nous sommes censés couvrir. Joli travail, Borniche. Ah ! à Bry-sur-Marne, je n'aurais jamais dû vous écouter. Mais je suis trop bon avec vous, je vous laisse trop la bride sur le cou. Par votre faute, je suis poursuivi

par le ridicule. »

Il se tait un moment, rajuste sa cravate, puis sa fureur le reprend.

« Comment s'y sont-ils pris ? Vous avez une idée, vous ? »

Je tends le cou.

« Non, dis-je. Peut-être ont-ils filé la femme de Girier ? »

Le Gros regagne son fauteuil et, sans me regarder, ouvre le tiroir de son bureau.

« Peu importe, conclut-il. Si la P.P. sait que j'étais sur l'affaire, je vais passer pour un con. Merci, Borniche. Je m'en souviendrai. »

Je comprends que l'entretien est terminé et je m'éclipse, le dos voûté.

Je suis dans un cirage total. Tout ce

que je sais c'est que je voulais réussir un doublé avec Girier et Buisson. Je l'ai réussi. Je les ai ratés tous les deux.

Quand, deux jours plus tard, je me présente au cabinet du commissaire Clot pour prendre livraison de sa proie, Girier est toujours sur le gril. Enchaîné au bras d'un fauteuil au velours tomateux, les traits tirés, il résiste au tir des questions que l'officier de police Lemoine, ramassé derrière sa machine à écrire, lui fait subir.

Ma visite, pourtant justifiée par l'enquête sur l'affaire de la Cartoucherie française, n'a pas l'heur de plaire à nos amis de la P.P. En fait, c'est un prétexte. Ce qui m'intéresse, moi, c'est toujours,

exclusivement, Buisson. Et ce n'est pas le moment, de laisser Girier trop longuement quai des Orfèvres. On ne sait jamais, une faiblesse est vite arrivée.

À mon entrée dans le bureau, Girier s'est d'abord retourné indifférent. Puis, il m'a reconnu et la stupeur s'est lue sur son visage :

« Les salauds ! Ils vous ont arrêté aussi ? »

Je le rassure. Tandis que je le lie au poignet de Poiret et que je l'entraîne dans la voiture de Crocbois, je l'entends rigoler :

« Eh bien, celle-là, elle est bonne. Comme journaliste, je vous retiens, vous !

— Et moi, dis-je à mon tour, j'en ai autant à ton service. Parce que, mon cher René, comme financier tu repasseras. »

Mais Girier n'est pas plus bavard avec moi qu'avec mes collègues d'en face. Il se réfugie derrière une amnésie totale en ce qui concerne ses rapports avec Buisson.

Au moment de le quitter, il me dit :

« Ce que je ne comprends pas, c'est comment ils ont pu arriver à ma planque. J'ai certainement été donné par un salaud. »

Ce salaud a permis à la P.P. de trouver Girier. À moi de trouver un autre salaud qui m'amènera à Buisson.

Mais qui ? Monsieur Émile ne travaille qu'avec des hommes sûrs. Et

au moindre doute, il flingue…

CINQUIEME ROUND

34

Les psychologues modernes classeraient Simon Loubier parmi les individus dotés d'un quotient intellectuel légèrement au-dessus de la moyenne. C'est une crapule, bien entendu, mais qui a de la matière grise et qui s'en sert.

De taille moyenne, musculeux, le visage boursouflé sur des cheveux crépus, le réflexe prompt, Simon Loubier n'est pas, comme on dit, un homme qui étouffe sous les scrupules. Il ne supporte pas la contrariété. Son

système nerveux est son point faible. Dès que les événements prennent un cours désagréable, Simon s'emporte, pâlit et ne trouve d'apaisement que dans la violence : c'est pour avoir défiguré à coups de poing son chef de service qu'il a perdu sa place de comptable où, pourtant, on lui prédisait un avenir confortable ; c'est pour avoir assassiné un commerçant qu'il voulait cambrioler et qui s'était rebiffé, que la police l'avait recherché puis relâché, faute de preuves ; c'est pour avoir gravement blessé un de ses complices qu'il soupçonnait de mouchardage, qu'il bénéficie, dans le Milieu, d'une réputation inquiétante et flatteuse.

Simon est toujours sur la brèche.

Lorsqu'il rencontre, dans un café de la rue de Vaugirard, Hughes Gros jean, un souteneur sans envergure qu'il a connu a u x *Bat's d'Af'*, il est d'humeur maussade et belliqueuse. Quelques jours auparavant il a raté l'agression de deux employés de la S.N.C.F. qui convoyaient des fonds, et cet échec est d'autant plus regrettable qu'il est presque fauché.

« J'ai peut-être une affaire pour toi, suggère Gros-jean qui a écouté, avec complaisance, le récit des tracas de son ami.

— Si c'est le tiroir-caisse d'une épicière, tu peux te le carrer où je pense, réplique, hargneux, Loubier en regardant le visage simiesque de Gros jean.

— D'accord, Simon. Puisque les

coups sérieux n'ont pas l'air de t'emballer, je connais quelqu'un qui va sûrement sauter sur l'occasion. J'ai l'impression qu'en ce moment tu as les nerfs agités. Tu ferais mieux d'aller les calmer chez les putes et de ne pas emmerder le monde.

— Allez, déballe », fait Loubier quand même intéressé.

Gros jean hausse les épaules, marque un temps, puis reprend sur un ton plus bas, après s'être assuré que le patron discute à l'autre bout du comptoir.

« À Saint-Maur, j'ai un voisin, Georges Dezalleux, un menuisier, qui m'a donné un truc terrible. C'est un brave mec, ce menuisier, un mec honnête, et ce qu'il m'a dit, c'est au

bistrot en bavardant devant un pastis.

— Oui, alors, t'accouches ? » s'énerve Loubier.

Gros jean fixe son ami, puis continue :

« Du calme, merde, faut que je t'explique le début. Mon menuisier m'a donc raconté qu'il travaillait dans les sous-sols d'une banque en construction. Elle n'est pas encore terminée, mais les coffres sont déjà installés, et c'est là que le fric est entreposé tous les soirs. Il y en a un paquet. Chaque matin, deux gars viennent embarquer le pognon et l'amènent au public en attendant que la nouvelle succursale soit finie. Tu piges ?

— Les travaux seront terminés quand ? demande Loubier.

— Dans une semaine au maximum. C’est pour ça que si le coup t’intéresse, faut se grouiller. »

Loubier réfléchit quelques instants, soupesant les possibilités de réussite.

« Tu connais le parcours des employés ?

— Tu parles. Je les ai surveillés deux jours de suite. C’est simple, ils n’ont que la rue à traverser. Seulement, ce qu’ils transportent dans leur valise, c’est des millions ! »

Le regard allumé, Loubier réfléchit encore un bon moment. Enfin, il se décide.

« Ça colle, dit-il. File-moi le nom de la banque, l’adresse, l’itinéraire et les horaires. »

Grosjean a un sourire narquois :

« Eh, mollo, mon pote ! Avant, je veux savoir ce que je touche.

— Tu l'estimes à combien ton bouquet ?

— Moi ?

— Oui.

— Je vais te dire un truc, mon vieux. Au moins une part égale à celle que toucheront les mecs qui feront le coup. »

Loubier fait un rapide calcul puis, soulevant les épaules, il concède d'une voix indifférente :

« Ça marche. Parole d'homme.

— Bon, fait Grosjean, il s'agit de la Banque régionale d'Escompte et de Dépôt, à Champigny. Le nouveau bâtiment, celui où le fric est au frigo, se

trouve au 87, avenue Jean-Jaurès. C'est de là que partent les deux convoyeur ? tous les jours à huit heures trente. Leur trajet est court, une cinquantaine de mètres au maximum car la vieille banque se trouve en face, au 88. Autant dire que tu n'as que peu de temps, une minute au plus, pour opérer.

— Te casse pas le tronc, fait Loubier que cet ultime détail ne trouble pas. Je te vois demain, chez toi. Salut.

— Salut. »

Un seul homme peut manigancer à la perfection cette affaire qui peut rapporter gros, songe Loubier en marchant dans la rue de Vaugirard. Et cet homme, c'est Monsieur Émile.

Depuis quelque temps, la cote du petit tueur ne cesse de monter dans le monde du Milieu. Chacun sait, dans les endroits louches, d'une façon plus ou moins vague, que la majorité des agressions à main armée qui se sont déroulées à Paris ou en banlieue sont son œuvre.

Le vol de la paye des employés du garage municipal à Boulogne-Billancourt : 1 880 273 francs. Le vol de l'encaisseur des Établissements Salavin à Paris : un million tout rond. Le vol d'un caissier de la Sécurité sociale à Neuilly-Plaisance : 100 000 francs. Le vol du buraliste Gicquel, boulevard de Courcelles à Paris : 300 000 francs en espèces, plus 250 000 francs en timbres. Le vol de M. Battarel, agent payeur de la

caisse d'Allocations familiales, sur la route d'Étampes : 996 000 francs, la montre du convoyeur, ses papiers d'identité et son pistolet.

Tout ça, c'est signé de main de maître : Buisson. Autant dire que tous ces exploits font de Monsieur Émile le patron de l'agression et que les malfrats en puissance, même les truands chevronnés, ne nourrissent qu'une ambition : être choisis par Buisson pour faire partie de son équipe. Seulement, la difficulté réside à joindre Monsieur Émile. On pense qu'il fréquente certains bars, notamment *La Ribote,* rue de Liège, où le bar *Favart* à l'Opéra-Comique, mais ses visites sont rares, rapides et imprévisibles.

Dans la vie, tout est une question de relations. Que ce soit pour réussir une aventure politique, que ce soit pour triompher dans une carrière militaire, que ce soit pour mener à bien une destinée industrielle, il faut avoir de l'entregent. Les voyous, c'est *idem*. Les maisons d'arrêt et les centrales pénitentiaires sont les grandes écoles, le Polytechnique, le Normal Sup., les Beaux-Arts, de la pègre. Là se forgent les amitiés, là se nouent les alliances. C'est en centrale que Loubier a connu Orsetti, un pays.

Aussi, est-ce à lui qu'il pense aussitôt pour entrer en relations avec Buisson. Depuis l'assassinat de Pollendri, Orsetti n'est pas apparu aux

Deux Marches. Il se terre avenue Rapp, et le seul endroit où il consent aller boire un pot est la brasserie *La Rotonde*, parce qu'elle possède deux sorties et une grande verrière qui permet d'observer les mouvements de la rue.

Loubier le sait, et c'est là que le dépose un taxi, vers dix-huit heures. Il fait frais en ce début de janvier 1950 et la chaleur qui règne à l'intérieur du grand café lui coupe le souffle. Il est vrai que c'est une chaleur fétide, alimentée par la fumée des cigarettes et les odeurs insidieuses, douceâtres, des apéros qui flottent dans l'air.

Du regard, Loubier passe en revue les hommes alignés au comptoir, sans découvrir Orsetti. Il traverse le café, en

bousculant des grappes de dactylos, de vendeuses, les joues gonflées de sandwich, et une bande d'habitués bruyants qui passent à tabac un billard électrique… Louvier parvient à une petite salle aux tables rondes qui sert de bunker aux amoureux.

À une table, à l'écart des couples qui s'enlacent entre deux bouchées, il aperçoit Orsetti qui parle avec animation à Henri Bolec. Le Breton, copain de Francis Caillaud, vient d'être libéré.

« Je tombe bien », se dit Loubier en se dirigeant vers les deux hommes qui, en le voyant, se sont tus et attendent qu'il s'installe à leur table.

« Ça va ? lance Loubier.

— Non », répond Orsetti, les traits figés.

Loubier allume une gauloise chiffonnée, jette son paquet sur la table, appelle le garçon, commande une tournée de pastis et se penche en avant.

« Qu'est-ce qui cloche, Jeannot ?

— Émile, dit Orsetti d'une voix basse et vibrante. Il m'envoie Henri pour que je travaille avec lui.

— Bah, c'est bien, non ? »

Orsetti boit une rasade et repose son verre.

« Tu crois ça, toi ? dit-il. Eh bien moi, je ne travaille plus avec les dingues ! Ça va comme ça. Il a dessoudé mon ami Polledri d'une façon dégueulasse. Émile, c'est un fou, alors,

très peu pour moi.

— Oh ! Jeannot, se risque Bolec, reconnais quand même que le Rital avait collectionné les conneries. Tôt ou tard, il en aurait fait une qui nous aurait tous expédiés en cabane. Y a des fois où faut être impitoyable et penser à sa sécurité. »

Orsetti secoue négativement la tête.

« Mon pauvre Henri, dit-il d'un ton apitoyé, la tienne de connerie me fout la colique. Aucun de nous, tu entends, n'est à l'abri des crises d'Émile : dis-toi bien que le jour où il se sentira en danger, il n'hésitera pas à nous buter les uns après les autres. C'est un malade, Émile, un amoureux du crime, un nécrophage vorace.

— Un quoi ? s'inquiète Bolec.

— Nécrophage, con de Breton ! Un type qui vit des cadavres, qui bouffe du pourri ! »

Loubier éclate de son gros rire qui fait sursauter les couples congestionnés qui les entourent.

« Ta gueule, fait Bolec en regardant de côté, tu les empêches de se peloter…

— Nécrophage ou pas, reprend Loubier en jetant sa cigarette à terre et redevenu sérieux. À l'heure actuelle, il n'existe pas un type meilleur que lui pour le braquage. Et moi, justement, j'en ai un à lui proposer qui vaut le déplacement.

— Alors, tu raconteras ça à Henri parce que moi, je me tire », l'interrompt

Orsetti en se levant.

Bolec tente de retenir le petit Corse.

« écoute au moins de quoi il s'agit, gronde-t-il.

— Non, dit sèchement Orsetti, je ne travaille pas avec des tueurs. Les gars, tchao. »

Ils le regardent partir. Pendant quelques secondes, ils suivent des yeux la minuscule silhouette vite engloutie par la nuit. Le garçon qui les a servis s'éloigne.

« Alors ? demande Bolec.

— Mon vieux, commence Loubier, il faut que tu m'amènes à Buisson. J'ai un boulot fantastique, tout à fait sa spécialité. Seul, je ne peux pas m'en charger et je ne veux pas usiner avec des

branquignols. Avec Émile, c'est pas pareil, tu saisis ? »

Bolec se passe la main dans ses cheveux grisonnants :

« Oui, bien sûr. C'est pas les offres d'embauche qui manquent à Émile, dit-il. Tous les mecs veulent maintenant s'associer avec lui. Mais, tu sais, c'est un méfiant, un exigeant, il veut pas de demi-sels. »

Loubier redresse la tête, d'un mouvement sec :

« Dis, Henri, j'en suis pas un, Émile le sait. Je peux te flinguer un mec sans m'évanouir ni éprouver des états d'âme.

— Je lui en parlerai, Simon. Peut-être qu'il acceptera. En ce moment, il brille pas tellement. Il a travaillé avec

Jacques Vérando et sa troupe, mais ils ne s'accordent pas très bien : le Niçois veut commander. Entre nous, je peux te le dire : Émile veut reconstituer une équipe avec les meilleurs du pavé, que des terribles. »

Loubier avale sa salive :

« Il a déjà du monde ? demande-t-il un peu inquiet.

— Il y a moi, bien sûr, depuis quelques mois, et Joyeux. Le Nus, son frangin, qui vient de sortir de taule, demanderait pas mieux que de rengager, mais Émile n'en veut pas. Il juge que Le Nus est trop surveillé et qu'il nous ferait courir des risques. Il voulait que je demande à Orsetti de revenir, mais t'as vu sa réaction ! Les Corses ont le cœur

délicat : Émile a descendu son copain le Rital et Jeannot fait la gueule. Tu dois en savoir quelque chose puisque t'es corsico toi aussi, non ?

— Moi, tu sais, dit Loubier, le folklore je m'en balance. Tout ce qui m'intéresse c'est de rencontrer Émile et de monter mon affaire avec lui. Tu m'arranges ça ? »

Le Breton se lève, laissant l'addition à Loubier.

« Entendu, dit-il. Viens demain à *La Ribote* à midi. J'aurai prévenu Émile. S'il veut te voir, il viendra. »

Buisson, arrivé avec une demi-heure d'avance au rendez-vous, a inspecté les alentours de *La Ribote*. Il a beaucoup

apprécié la feinte de Loubier qui est passé devant le bar sans s'arrêter et qui a marché jusqu'au coin de la rue suivante où il a tourné.

De son observatoire, Buisson a vu le Corse mettre sa main droite dans la poche de son manteau, faire demi-tour et reprendre en sens inverse le chemin qu'il venait de parcourir ; s'il avait été filé, il se serait trouvé nez à nez avec son suiveur, surpris, et il aurait ainsi pu déjouer la surveillance.

Buisson a aimé cette précaution. Satisfait de sa nouvelle recrue, il a attendu encore quelques minutes puis, à pas lents, toujours sur le qui-vive, il entre à *La Ribote* avec le léger retard dû au chef.

Devant deux coupes de champagne, les deux hommes tombent vite d'accord. Buisson, qui connaît les qualités de tireur de Loubier, sait qu'il tient là le lieutenant qui lui fait tant défaut depuis que Francis Caillaud s'est fait cravater, depuis aussi que Jeannot Orsetti a révélé une âme trop tendre.

Quant à l'affaire de Champigny, elle l'emballe littéralement : c'est tout à fait le genre d'agression qui exige minutage, rapidité, détermination. Tout ce qu'il aime. Plus même, tout ce dont il raffole.

« Bon, dit Buisson en terminant sa coupe, nous sommes samedi. Voilà ce que je te propose : demain on ira repérer les lieux, on fixera la date du coup, après quoi on se tapera un bon

gueuleton.

— Ça marche, Émile. Tu sais ce qui est arrivé à Bolec ?

— Non ? demande, méfiant, Buisson.

— Ce con, il a attrapé une angine. Je crains qu'il ne soit pas d'attaque avant une huitaine.

— C'est, pas grave, conclut Buisson, soulagé. Joyeux fera aussi bien l'affaire au volant que le Breton.

— D'accord, Émile. Et tu crois pas qu'il nous faudrait un quatrième gonze pour un coup pareil ? On ne sait jamais comment ça peut tourner.

— Tu as quelqu'un à me proposer ?

— Ouais, un pote. Un gars sûr : Pierre Labori. Dix ans de dur et jamais une plainte !

— Si c’est ton ami, concède Buisson, pas d’objection. On fera demain la reconnaissance tous les deux, ensuite je montrerai l’endroit à Joyeux. Ça évitera de nous faire frimer tous ensemble. »

Dimanche 8 janvier. Joyeux avale d’un trait son verre de porto, le repose sur la table, se lèche les lèvres, donne une tape sur les fesses de son amie Christiane et quitte sa chaise.

« On y va ? »

Buisson se lève à son tour, après avoir posé un rapide baiser sur les lèvres de son amie Yvette.

« Ça va pas être long, chérie », la rassure-t-il.

Les deux hommes boutonnent leurs

manteaux, remontent les cols et quittent le café proche de la gare. Il est dix-huit heures, il fait déjà nuit et le froid est particulièrement vif. Marchant rapidement, ils parviennent en peu de temps avenue Jean-Jaurès, épaule contre épaule, ils parcourent encore une centaine de mètres ; enfin, ralentissant son allure, Buisson annonce :

« Le pognon est là. »

Les yeux plissés, Joyeux observe la façade inachevée de la future banque, tandis que Buisson sort son paquet de gauloises et lui en tend une. Il craque ensuite une allumette et pendant que Joyeux se penche sur la flamme, Buisson lui chuchote :

« Tu vois, la vieille succursale est

juste en face. T'as qu'à te tourner un peu sur ta gauche et tu la verras. »

Joyeux aspire une bouffée et pivote pour détailler la vieille bâtisse qui se trouve sur le trottoir d'en face.

« Vu ? fait Buisson, viens. »

Lentement, ils traversent l'avenue Jean-Jaurès, passent devant l'ancienne banque dont une façade donne sur la rue Pierre-Renaudel. Ils parcourent encore quelques pas, puis, sous prétexte de rallumer sa cigarette, Buisson s'arrête devant la porte d'une cour qui borde l'arrière de l'ancienne banque.

« Regarde bien, murmure Buisson, c'est par cette cour que, tous les matins, les deux encaisseurs amènent le fric : ils entrent par la petite porte à droite qui

sert de sortie pour le personnel.

— Bon, dit Joyeux. Donc je mettrai ma bagnole au bout de la rue, à l'angle de la rue Joséphine, et on se barrera par la rue de Verdun. Maintenant, on peut aller chercher les femmes. »

Environ une heure plus tard. Joyeux dépose Émile et Yvette à l'hôtel Gallien, 120, avenue Foch à Saint-Maur. Joyeux connaît le patron de l'hôtel, Fernand, mais il ne lui a pas révélé la véritable identité du nouveau client qui s'est inscrit sous le nom de Jean Lucien.

Avec Yvette, Buisson partage une chambre confortable au premier étage. Il a choisi celle dont la fenêtre donne sur un jardin, quatre mètres plus bas, ce qui lui permettrait en cas d'alerte de

s’enfuir.

Tous deux mènent une existence paisible. À cause de son allure soignée, de ses costumes sombres, du *Figaro* qu’il tient toujours sous le bras, de ses manières courtoises, tout le monde, du patron aux habitués du bar, le prend pour un gentil notaire qui coule quelques semaines de bon temps avec sa petite amie. Émile jouit d’une si bonne réputation que souvent, le soir, il dispute de longues parties de billard avec les gendarmes du coin.

Buisson est heureux avec Yvette. Et très amoureux aussi. Les deux filles qui s’occupent des chambres et à qui il décoche de larges pourboires ont pour lui une indulgence particulière. Quand,

vers midi, elles refont son lit qui porte les traces des ébats amoureux du notaire, elles envient Yvette qui a su dénicher un quadragénaire riche, généreux et encore ardent.

Il est vrai que Buisson a pour Yvette des attentions et des gentillesses qui étonneraient bien des gens du Milieu. Avec elle, il se surprend à avoir envie d'une existence normale, envie d'échapper à cette vie d'homme traqué qui est la sienne depuis presque toujours.

La nuit, quand Yvette dort et que lui guette les bruits de l'hôtel, il lui arrive parfois de penser à celle qu'il avait aimée autrefois, Odette. Physiquement, elles se ressemblent. Petites et fines,

toutes deux brunes aux yeux bleus, elles ont la même démarche souple, le même sourire, les mêmes lèvres douces, la même façon de soupirer quand elles s'abandonnent, les mêmes pudeurs en amour.

Il l'avait connue en 1940. Quelques mois avant son arrestation stupide dans le train par les Allemands. Odette lui était restée fidèle malgré la séparation. Tellement fidèle même, que le 29 octobre 1941, dans la maison d'arrêt de Troyes, ils s'étaient mariés entre deux inspecteurs armés de mitraillettes et une escouade de matons sur le qui-vive.

Odette était enceinte et son

accouchement prévu pour le mois de mars suivant. C'est à cause d'Odette et de leur fils qui allait naître qu'il avait eu une conduite irréprochable pendant sa détention. À l'époque, il avait pris sa décision : dès qu'il serait libéré, il embarquerait femme et enfant et, tous trois, iraient recommencer une nouvelle vie, loin de la France, en Amérique du Sud, par exemple, ou en Australie.

Dans le noir de la chambre d'hôtel, Émile se souvient, avec une précision intacte, de ce sentiment sauvage qu'il avait ressenti quand Odette lui avait annoncé la naissance de leur fille. Brutalement, la résignation dans laquelle il s'était enlisé, l'acceptation de la détention, tout ça s'était effacé net.

Pour voir sa fille, Buisson avait voulu retrouver sa liberté. Tout de suite ! Et c'est pourquoi, balayant ses bonnes résolutions, il avait tenté d'assassiner le gardien Vincent et de s'enfuir.

Après son échec, il s'était retrouvé au mitard pendant quatre-vingt-dix jours. Une abominable nouvelle l'attendait quand il réintégra sa cellule. Odette lui écrivait que leur fille était morte d'une méningite.

« *Quand tu liras cette lettre*, lui disait-elle de sa calligraphie fine et appliquée, *sans doute ne serai-je plus là. Je suis condamnée, et je vois bien, dans les yeux des médecins et des infirmières, qu'ils ne peuvent plus rien*

faire pour me guérir de la tuberculose. Et puis, je sens chaque jour mes forces diminuer et la toux me déchire. Je vais donc mourir, Émile chéri, et je t'avouerai que j'en suis heureuse. Je ne pourrais pas vivre depuis que notre petite est partie. Je ne pourrais pas vivre non plus après le crime affreux que tu as voulu commettre et qui m'empêche désormais de t'aimer. Si tu le veux bien, demande à ta famille d'aller déposer des fleurs sur la tombe de notre enfant. C'est peut-être un bien qu'elle n'ait pas connu ses parents. Dieu a été finalement généreux avec elle. »

C'était une lettre déjà vieille de plusieurs semaines.

Quand Buisson la lut, Odette était morte à son tour. Il ne pleura pas. Il ne pleura plus jamais.

Depuis, Émile n'a plus jamais aimé une femme. Tout ce qu'il a rencontré sur sa route, de l'autre sexe, il ne l'a utilisé que pour maintenir son équilibre glandulaire. Il a considéré les femmes comme des personnages encombrants, aux états d'âme inconstants. Il préfère, généralement, un bon gueuleton ou une réunion de boxe.

Ce point de vue pratique a duré jusqu'au soir où il a rencontré Yvette, au bar des *Calanques*. Elle a vingt ans tout juste. Elle sait qui il est, comment il vit, pourtant elle l'aime et elle l'admire. Il

sait qu'elle est la dernière femme qu'il aimera, qu'après elle il n'y en aura pas d'autre. Il a quarante-huit ans. Si tout va bien, il finira sa vie avec elle. Sinon…

Une fois, Yvette lui a demandé pourquoi ils ne s'enfuiraient pas de France. Obtenir un faux passeport et franchir la frontière serait un jeu d'enfant pour lui, mais il a refusé.

Stupidement, il ne cesse de se le répéter, Émile s'est ligoté à sa sœur Jeanne qui est sourde. Chaque fois qu'il a un peu d'argent, il lui en donne pour qu'elle consulte les meilleurs otorhinos.

Et puis, il faut être jeune pour s'expatrier. À son âge, Émile n'a plus la curiosité de découvrir de nouveaux paysages. À Paris, il est chez lui, il a ses

habitudes, ses amis, ses planques. La pègre le respecte, même si elle n'approuve pas toujours ses actions. Les Corses, notamment, lui reprochent de faire trop de vagues. Chaque fois qu'Émile passe à l'action, les policiers sont sur les dents, investissent les quartiers suspects, raflent des souteneurs, embarquent des filles, tarabustent les indics. C'est beaucoup de tracas par la faute d'un seul homme. Buisson n'ignore pas que certains n'hésiteraient pas à le donner aux flics pour avoir la paix. C'est pourquoi ses confidents sont peu nombreux. Et ceux qui connaissent ses planques, plus rares encore.

À part Joyeux, personne ne sait qu'il

vit à Saint-Maur. Mais Joyeux, pour des raisons imprévisibles, risque d'être suivi. Aussi, le soir du 9 janvier, lui donne-t-il rendez-vous au *Café des Cascades,* à la Porte-Dorée. Dans un coin de la salle, assis côte à côte face à deux pastis, Buisson prend soudain la parole.

« J'ai bien gambergé notre affaire, lâche-t-il, et je sais comment on va opérer.

— Comment ça, Émile ?

— Tu le sauras le moment venu. Je voulais te voir pour t'annoncer que le coup sera exécuté le mercredi 11. Tu viendras ici, avec la voiture et les deux autres, à sept heures du matin. Précises.

— La vache, soupire Joyeux, ça fait

tôt ! »

35

Sortant de l'encoignure de la porte cochère du 2, Buisson traverse le large trottoir de la place Édouard-Renard et se dirige vers la Peugeot noire qui vient de s'immobiliser devant le *Café des Cascades*. Il s'installe à l'arrière.

« Les autres ?

— Ils arrivent, dit Joyeux. Ils se tapent un jus au bistrot. »

Buisson demeure silencieux. Dans la pénombre de la voiture, il sort son Colt et procède à une dernière vérification de

son arme. Enfin, Loubier et Labori arrivent à leur tour. Le premier s'assied près de Joyeux ; le second, impassible, prend place près de Buisson sans desserrer les lèvres.

Le jour s'est levé et il fait froid. Joyeux démarre et se dirige vers Champigny.

À la même heure, Roger Goumont, directeur de la Banque régionale d'Escompte et de Dépôt, est en train d'avaler ses tartines beurrées, tout en se demandant s'il va prendre ou non son pistolet MAB 7,65 ; son caissier principal, Félix Sentou, qui n'a pas entendu son réveil, saute du lit en sursaut et se précipite sous la douche.

Huit heures dix. Il fait encore nuit. La

Peugeot se gare à proximité de l'entrée de la vieille banque : trois hommes en descendent et déambulent dans l'avenue Jean-Jaurès. La voiture repart, s'engage dans la rue Pierre-Renaudel et se poste, moteur en route, devant l'entrée du passage.

Selon son habitude, Buisson est parfaitement calme. À peine sent-il son cœur battre un peu plus vite, mais ni la peur ni l'angoisse n'en sont les causes. C'est une sorte d'exaltation qui le gagne chaque fois qu'il va passer à l'action : exactement comme lorsqu'il s'apprête à enlacer une femme pour la première fois.

Il se tient immobile sur le bord du trottoir, comme quelqu'un qui guetterait

un taxi, ou encore un copain de bureau qui passerait le chercher. Il tourne même le dos à la façade de la nouvelle banque. En réalité, il surveille le moindre bruit de pas qui proviendra de l'immeuble en construction.

Quelques secondes plus tôt, il a contrôlé que ses complices ont respecté ses ordres. Joyeux, avec la voiture, est bien en place. Loubier se tient devant la porte de la vieille banque, tel un client impatient qui attend l'ouverture des guichets. Labori, lui, est posté dans la rue Pierre-Renaudel à quelques pas de l'entrée du passage qu'emprunteront les deux encaisseurs.

Une clarté jaunâtre commence à

déchirer les ténèbres et Buisson espère que les porteurs de fonds sortiront avant le lever du jour. Cette obscurité est une aubaine. Non seulement elle rendra presque impossible toute description de la part d'éventuels témoins, mais, au cas où les événements tourneraient mal, elle permettra de fuir plus facilement.

Soudain, Émile comprime avec peine un sursaut. Derrière son dos, il a entendu des voix échanger des propos qu'il n'a pas saisis, puis des pas pressés ont retenti qui s'éloignent. Émile se retourne d'un bloc. Tout en lui, à cet instant précis, évoque le fauve tapi qui s'apprête à bondir.

Silencieux sur ses semelles de caoutchouc, il se met à marcher à

grandes enjambées vers les deux silhouettes qui traversent l'avenue. La première, plus petite, est, d'après les indications de Loubier, celle du caissier qui tient à bout de bras une valise. La seconde est celle du directeur qui marche la main droite dans la poche de son manteau. Émile l'imagine les doigts crispés sur la crosse de son revolver et il ne peut s'empêcher de penser : « Pauvre con. » En effet, que peut faire le malheureux face à des hommes résolus ? Émile sait que le temps qu'il dégaine, il lui aura collé son chargeur dans les tripes.

Tout en se rapprochant des deux hommes qui poursuivent leur chemin, ignorants du danger, Buisson se dit, avec

un sourire, que le directeur n'est pas le genre à tirer à travers sa poche : sa femme lui ferait toute une histoire d'avoir troué son pardessus.

Maintenant, les deux employés de la banque longent la vieille succursale encore fermée mais dont les bureaux sont éclairés. Ils passent sans accorder un regard à Loubier qui agite avec énervement la poignée de la porte.

Buisson n'est plus qu'à quatre mètres derrière eux et il pousse *un* soupir de soulagement. Son unique inquiétude s'est envolée : jusque-là, il redoutait que les encaisseurs ne s'engagent par l'entrée principale, auquel cas ni lui ni ses complices n'auraient eu le temps d'agir.

Quelques secondes à peine se sont écoulées depuis qu'il suit les deux hommes et le jour se faufile de plus en plus vite malgré un ciel nuageux.

Buisson active le pas et s'engage dans l'étroit passage presque en même temps que les encaisseurs qui ne soupçonnent toujours pas sa présence dans leur dos.

Soudain, le caissier s'arrête devant la petite porte utilisée par le personnel de la banque. Le directeur est sur ses talons ; il s'apprête à pénétrer dans la cour quand, tranchante, terrible, la voix d'Émile lance :

« Bougez plus ! Les mains en l'air. »

Roger Goumont se retourne. Il

aperçoit avec surprise un petit homme aux yeux noirs qui braque une arme. Il ne sait pas à qui il a affaire. Avec inconscience, il bouge son bras, essayant de sortir son revolver.

Il a juste le temps d'esquisser le geste. C'est imperceptible, vraiment, une amorce de mouvement. Une détonation se répercute avec fracas dans l'impasse. Roger Goumont sent une brûlure très puissante, très vivace, à peine douloureuse, dans le ventre. Ses yeux s'écarquillent comme s'ils voulaient dire : « Tiens ! ça ne fait pas plus mal ? » S'il le pensait réellement, la seconde balle lui retire toute illusion. Ce sont des déchirures ardentes, des tenailles qui lui broient l'estomac.

Alors, asphyxié par la douleur, incapable d'émettre un son, Roger Goumont s'écroule sur les pavés, le corps ratatiné, comme si la position fœtale pouvait comprimer la souffrance.

Au vacarme des deux détonations, Labori s'est élancé dans le passage pour prêter main-forte à Buisson mais il n'a pas à intervenir. À peine s'y engouffre-t-il, qu'il voit Émile tirer sur Félix Sentou. Avec une promptitude stupéfiante, Émile agrippe la valise, l'arrache de la main du caissier, avant même que le malheureux ne se soit effondré.

Toujours prudent et méthodique, Buisson jette un dernier regard à ses

victimes pour bien s'assurer qu'elles sont hors d'état de nuire, puis il s'élance au pas de course vers la voiture. À la sortie du passage, il croise Labori à qui il ordonne :

« À la bagnole ! On se barre ! »

Déjà, Loubier est installé près de Joyeux, le revolver à la main, prêt à ouvrir le feu. Labori plonge carrément à l'arrière de la Peugeot, suivi d'Émile. La portière n'est pas encore refermée, Joyeux a embrayé et la voiture bondit.

Les rares passants qui ont été les témoins involontaires de la scène se sont réfugiés dans des portes cochères ou se sont aplatis sur le trottoir. Ils voient la Peugeot s'élancer dans la rue Pierre-

Renaudel puis virer dans la rue Joséphine.

Il est huit heures trente et une. Dans la voiture qui fonce vers Saint-Maur, Buisson a ouvert la sacoche et a regardé le butin. Il le jauge d'un coup d'œil.

« Il y a au moins quatre briques, les gars, dit-il, satisfait. J'aurais pensé beaucoup plus avec une si grande valise. »

Son estimation est remarquable : la valise contient quatre millions et deux cent mille francs, plus cent mille francs en titres.

36

Confortablement calé contre deux oreillers, la tête d'Yvette posée sur son épaule, le plateau avec les restes des petits déjeuners sur la table de chevet, Émile passe en revue la pile de journaux qu'une serveuse lui a amenés.

Tandis que les doigts d'Yvette s'infiltrent sous sa veste de pyjama rayé et caressent habilement sa poitrine, ce qui lui provoque de petits frissons de plaisir, Émile lit les quotidiens du matin qui rapportent, avec d'énervantes

imprécisions, les détails de l'agression, les récits ridicules des rares témoins, et les déclarations vagues, prudentes du commissaire Friedrich et de son adjoint, l'inspecteur Nouzeilles, appartenant à la 11eme Brigade territoriale de la P.P.

« Pas d'ennuis ? » demande Yvette, en se collant davantage contre lui et en faufilant une jambe entre les siennes.

« Pas d'ennuis, dit Buisson… De toute manière, je vais demander à un copain de nous trouver une nouvelle planque. Et puis, je vais couper les ponts avec les autres, pendant un bout de temps.

— C'est dommage, Émile, on était bien, ici… » Comme tous les matins vers dix heures. Buisson l'attire contre

lui. Et comme toujours, Yvette se laisse faire. Son amour pour Émile s'est amplifié depuis le jour où il lui a fait le récit de son enfance. Ils étaient allongés dans le lit, bien détendus après l'amour. Tout à coup, poussée par le besoin de mieux connaître cet homme qui savait si bien la troubler, elle lui avait demandé, de sa petite voix naïve :

« Chéri, pourquoi t'as pas une vie comme tout le monde, honnête et tranquille ? »

Émile l'avait regardée sans répondre et avait allumé une cigarette, toujours silencieux. Il s'était légèrement écarté d'elle, puis, le regard au plafond, il s'était raconté :

« Mon père, Auguste, était un poivrot,

pareil à tous les pères de mon quartier de Digoin. Il construisait des fours à boulangers et claquait tout son argent dans les bistrots. Quand il rentrait à la maison, soûl perdu, rond comme une queue de pelle, il dînait en silence, puis, tout d'un coup, il se levait et commençait à taper sur ma mère, soit pour se dégourdir les bras, soit pour coucher dessus.

« Ma mère, Reine, encaissait les coups sans se défendre. Elle se contentait de hurler comme une bête et appelait au secours. Mais personne, dans le voisinage, ne s'interposait, car ailleurs c'était la même chose que chez nous. Seul mon frère aîné, Jean-Baptiste, surnommé Le Nus, et moi, intervenions.

J’avais six ans. Je plongeais de toutes mes forces dans les jambes de mon père. Il était tellement plein de vin que je réussissais à le faire dégringoler. À peine à terre, Le Nus lui tapait sur le crâne, à bras raccourcis, avec une grosse louche et l’assommait. Après, on abandonnait le corps sur le carrelage et la famille allait se coucher.

« Évidemment, on ne gagnait pas toujours. Parfois, mon père nous expédiait avec deux torgnoles à l’autre bout de la cuisine et il entraînait ma mère. Ça explique qu’elle a été enceinte dix fois. Cinq de mes frères et sœurs sont morts à la naissance.

« Il faut dire que ma mère accouchait toute seule, dans la cuisine. Quand les

douleurs la prenaient, elle s'allongeait par terre, elle remontait ses jupes, écartait ses jambes et poussait en braillant.

« Avec Le Nus, nous restions là, près d'elle, à attendre que l'enfant naisse. On mettait de l'eau à bouillir, on la tempérait et dès que le moutard sortait, après que la mère eût coupé elle-même le cordon, on le lavait. Qu'il vive ou qu'il vive pas, on s'en foutait.

« Le Nus, quant à lui, optait plutôt pour aller l'enfouir dans un champ que nous connaissions bien, puisque c'était là que nous enterrions les fœtus que ma mère se décrochait avec des aiguilles, en gémissant un peu. Le Nus n'avait pas tout à fait tort. Nous étions-déjà sept à

table, nos parents et nous, les cinq rescapés du champ.

« Du fait que le père ne ramenait jamais un franc à la maison, c'était Le Nus et moi qui nous en chargions.

« En tant qu'aîné, il m'avait appris à voler dans les poulaillers et à dévaliser les boutiques. Dès qu'on entrait dans le magasin, profitant de ma petite taille, je me faufilais derrière le comptoir, tandis que Le Nus distrayait, sous n'importe quel prétexte, la commerçante à qui il n'achetait rien, bien sûr. Quand il partait, la femme regagnait son arrière-boutique. Je vidais alors le tiroir-caisse sans faire de bruit. J'ai toujours été très habile de mes mains. Puis, je m'enfuyais à mon tour.

« Il fallait voler pour manger. Cette ordure qu'était mon père l'exigeait. Je me souviens, comme si c'était hier, que pour mon septième anniversaire, ma mère m'avait préparé en cadeau une pomme de terre, cuite sous la cendre. J'en raffolais. À table, elle m'a tendu la patate. J'ai allongé la main. Avec le manche de son couteau, mon père a frappé mon poignet en disant :

«— Quand on a faim, Mimile, on va chercher sa « pitance. »

« Il a avalé ma patate. J'ai compris, à ce moment-là, qu'il fallait que je me débrouille tout seul.

« Ma vieille est morte complètement folle quand Le Nus est revenu de la guerre, avant tout le monde : il avait

déserté en 1917. Je l'avais retrouvé avec joie et on avait décidé que, désormais, lui et moi ce serait « à la vie et à la mort ». »

C'est peu de jours après son déménagement de l'hôtel Gallien que Buisson apprend une nouvelle qui, sans le catastropher vraiment, le contrarie. Il vient à peine de s'installer à *l'Auberge de la Grenouille* à Saint-Vrain, chez le vieux Georges, un ami d'Henri Bolec, quand il apprend que le menuisier Dezalleux, qui a indiqué involontairement à Gros-jean l'idée de l'affaire de Champigny, a été retrouvé pendu à une poutre de son pavillon. Comme tous les ouvriers qui ont

travaillé à la nouvelle succursale, comme tous les employés de la Banque régionale d'Escompte, Dezalleux a été convoqué plusieurs fois à la P.J. Ses nerfs ont craqué. Il ne lui a pas fallu longtemps pour comprendre que c'était grâce à ses confidences à Gros jean que l'agression avait pu être montée : les remords de son imprudence, la crainte de la prison, la honte du déshonneur, un abus d'apéritifs l'ont conduit au suicide.

Buisson ne se fait aucune illusion. Il sait que les policiers vont désormais interroger les familiers de Dezalleux et que, fatalement, ils aboutiront à Grosjean. Ce n'est qu'une question de temps, mais le risque est là, grandissant, inéluctable.

S’il en avait les moyens, Émile partirait avec Yvette pour le Midi et de là, il passerait en Italie, un pays riche en ports de complaisance, d’où l’on peut embarquer pour n’importe où. Mais voilà, Émile n’a plus les moyens de prendre le large et de jouer au touriste. L’affaire de Champigny lui a rapporté *un* million tout rond et il ne lui reste plus que deux cent mille francs au maximum. Ce trou énorme dans son magot, il le doit à une impulsion d’apitoiement. Et, depuis, il s’en veut et s’insulte.

« Mais qu’est-ce que j’ai été con ! rugit-il en tournant en rond dans sa chambre, mais qu’est-ce que j’ai été con !

— Calme-toi, chéri, une bonne action

est toujours récompensée », essaie de le calmer Yvette, effrayée de le voir dans un tel état de fureur.

Il est vrai que Buisson a de quoi fulminer contre sa générosité. C'était quelques jours après le hold-up de Champigny. Émile rentrait avec Yvette d'une promenade à la campagne lorsque, provenant d'un pavillon voisin de l'auberge, des cris, des lamentations, des sanglots stridents, leur parvinrent. Intrigués, ils s'étaient arrêtés devant la barrière en bois d'un petit jardin. Ils avaient vu deux femmes sortir de la maison, traverser le jardin et se diriger vers eux. L'une, assez trapue et âgée, avait une expression sévère. L'autre, jeune, le visage ruisselant de larmes,

reniflait, désespérée, tamponnait son nez, ses yeux avec son mouchoir et répétait : « Je vous en supplie… Je vous en supplie… »

« Que se passe-t-il ? » avait demandé Émile en avançant vers elles.

La vieille avait répondu, et sa voix était acerbe et méprisante.

« Il se passe, grinça-t-elle, que lorsqu'on met au monde des enfants et qu'on les colle en nourrice, on se doit de payer les pensions. Quand on ouvre les cuisses pour le plaisir, faut ensuite ouvrir le porte-monnaie et nourrir le fruit du péché ! Madame (et elle pointait son index contre la jeune femme) m'a donné son fils à élever. Eh bien, depuis cinq mois, elle n'a pas payé. Alors, moi,

je dis qu'il y en a marre et je la vire avec son moutard. »

Ce qui s'était passé par la suite relevait de l'absurdité pure. Yvette était bouleversée par la détresse de la mère. Elle avait serré le bras d'Émile et celui-ci avait remarqué des larmes dans ses yeux. Alors, ému par ce spectacle navrant, il avait eu cette bouffée de générosité qui, depuis, le mettait hors de lui. Il avait mis la main à sa poche et sorti les billets de son butin qui ne le quittaient jamais. Soûlé par la bonté, il avait donné à la nurse cinq cent mille francs : il payait l'arriéré, plus deux années de garde. Avant que la jeune mère eût pu le remercier, il avait tourné le dos.

Depuis, Buisson était presque à bout de ressources. Entre l'argent donné à la nurse, celui versé à sa sœur, le prix de la pension pour lui et Yvette, qui coûtait cent mille francs par mois, il était presque ruiné.

« Il me faut une nouvelle affaire », dit-il à Yvette qui le regarde confiante.

Les bouillies du bébé vont coûter la vie d'un homme. La nouvelle affaire dont Buisson a besoin, c'est Henri Bolec qui la lui propose. Par l'intermédiaire du Bombé, il réussit à rencontrer Buisson au *Café des Cascades*.

« C'est un coup facile, Émile, dit Bolec. J'ai su par un pote que les recettes journalières des tramways de Versailles sont centralisées par un

receveur qui les transporte chaque soir au siège de la compagnie, 13, rue Colbert.

— Bravo. Tu es sûr de ça ?

— Sûr, Émile. J'ai effectué des reconnaissances et le convoyeur, qui s'appelle Bourven, arrive chaque soir vers dix-neuf heures trente. J'ai même demandé à un copain de nous donner un coup de main. C'est le petit Grigot. Il est d'accord pour marcher avec nous. Il a besoin d'éponger des dettes de turf. »

C'est ainsi que le 17 février 1950, après avoir repéré les lieux à différentes reprises, Buisson se retrouve à Versailles. Bolec est au volant de la Simca volée. Armés, Buisson et Grigot se tiennent à quelques mètres de l'entrée

du siège de la Compagnie.

À dix-neuf heures trente, le car de l'encaisseur arrive. Tranquille, Bourven en descend, avec sa sacoche à bout de bras, et se dirige vers un garçon de bureau qui vient à sa rencontre. Les deux hommes ne sont plus qu'à quelques mètres l'un de l'autre. Devançant Buisson, qu'il veut épater, Grigot, un 7,65 au poing, bondit sur Bourven, lui arrache la sacoche en criant : « Ça, c'est à moi », et lui tire une balle dans le côté droit.

Bien que blessé, bien que perdant son sang, l'encaisseur s'efforce de courir derrière Grigot mais. titubant, souffrant, il s'affale dans la rue tandis que la voiture des agresseurs s'éloigne.

Avec dépit, Émile s’aperçoit que la sacoche ne contient que cent cinquante-quatre mille neuf cents francs. Deux jours plus tard, l’encaisseur de la compagnie des tramways, le foie éclaté par le projectile, meurt à l’hôpital de Versailles.

37

La *Brasserie du Sentier*, sur le boulevard Bonne-Nouvelle, est un grand café pour petits bourgeois et gros marchands de tissus. La propriétaire est une femme massive au nez épais et cramoisi, qui surveille, d'un œil étroit comme un soupirail, le mouvement paisible de son établissement. Par moments, elle sort de sa léthargie pour harceler d'une voix caverneuse ses deux garçons, un petit gros et un grand maigre, indifférents.

Dans le fond de la salle, le mur vert

fait un curieux crochet, comme une anse. C'est le coin privilégié des couples en mal de logis, qui se consolent en se livrant à toutes sortes de manipulations clandestines à l'écart des regards.

C'est ce coin que Buisson a choisi pour rencontrer le Bombé. Son beau-frère officieux, le matin même, lui a téléphoné à Saint-Vrain, ce qui ne lui arrive que dans les circonstances graves, pour lui dire qu'il voulait le voir d'urgence.

« Ça barde », avait-il conclu avant de raccrocher.

Ils étaient convenus de ce café parce que proche du repaire du Bombé, et parce que bien fréquenté.

« Ça va mal, Émile, vachement.

— Quoi !

— Les poulets sont déchaînés. Ils ont embarqué Joyeux, Pinel et ils viennent de cravater Bolec. Quant à Grosjean, ils arrêtent pas de le convoquer mais, pour le moment, il tient le coup.

— Pinel, je m'en fous, je le connais pas, murmure Buisson, mais Joyeux et Bolec, c'est un coup dur. Tu sais comment ils sont arrivés jusqu'à eux ?

— Oui, en gros. Je l'ai appris par Grosjean. Comme d'habitude, c'est à cause d'une connerie. Un enfoiré, on ne sait pas qui, a alerté la police que des voitures volées étaient camouflées dans les boxes particuliers de Joyeux à Saint-Mandé. Les poulets n'avaient pas de preuve et ils ont planqué. Un jour, Pinel

a amené une tire piquée. Les poulets ont relevé le numéro, fait leurs vérifications : la tire appartenait à un toubib qui avait porté plainte à l'époque. Le lendemain, quand Pinel est revenu, ils lui sont tombés dessus et ils l'ont embarqué. Le gland a avoué que le propriétaire des remises était Joyeux et qu'il le ravitaillait en bagnoles volées pour les agressions. Replanque des poulets. Quand Joyeux s'est amené, ils l'ont cravaté lui aussi.

— Il a parlé ?

— Comme un phonographe. Il a reconnu avoir participé à l'affaire de Champigny et ce fumier t'a balancé ainsi que Bolec.

— T'es sûr ?

— Je te le dis ! Il a même raconté que tu lui avais fait des confidences après le coup de la banque et que tu t'es vanté d'avoir descendu les deux encaisseurs. »

Émile Buisson se gratte l'oreille.

« Et les autres ? demande-t-il.

— Labori a quitté le bistrot du passage Saint-Martin et s'est réfugié chez une gonzesse dans le 18e. Loubier s'est débiné en Auvergne, dans la famille de sa femme. Il est revenu il y a quelques jours, et c'est Orsetti qui le planque chez un pote, en banlieue. Comme tu vois, ça fait eau de toute part. Qu'est-ce que tu comptes faire, Émile ? »

Soucieux, Buisson réfléchit un long moment avant de répondre. Enfin, il

avale son verre d'un trait et se lève.

« Je vais téléphoner à Yvette. Il faut qu'elle prépare nos valises et qu'elle vienne me retrouver à Paris. La planque de Saint-Vrain n'est plus sûre. Mon pauvre Bombé, avec tous ces truands qui se mettent à table dès qu'on leur fait les gros yeux, le Milieu n'est plus composé que de polichinelles… »

De sa démarche paisible, Buisson se dirige vers la caisse, demande un jeton et va s'enfermer dans la cabine téléphonique. Moins de deux minutes après, il est de retour. Mais le Bombé, à la pâleur de son visage, à son regard dur, comprend qu'une nouvelle catastrophe est arrivée. Buisson se rassied à côté de lui, commande deux

cognacs et attend qu'on les ait servis avant de parler.

« Ça ne répond plus, l'auberge, marmonne-t-il en buvant une gorgée. Ç'a a été plus vite que je ne le pensais ! »

Émile Buisson lampe d'un trait son verre. Toujours calme et lucide, il sent que l'étau de la police est en train de se refermer sur lui. Mais il n'est pas disposé à se laisser prendre sans se battre.

« Demain, ici, même heure, ordonne-t-il. Amène-moi un calibre et une grenade. Salut, Bombé.

— Tu vas où, Émile ?

— T'inquiète pas ! À demain. »

38

Parce que le 3 août 1949, près de Cannes, quatre truands ont délesté la Bégum de deux cents millions de bijoux, dont la fameuse Marquise, un diamant gros comme un caillou, de violentes convulsions secouent la police.

Les policiers marseillais s'enlisent ; alléchés par la prime offerte par les Lloyds, les indicateurs prolifèrent, braquant les flics les uns contre les autres. Le directeur général de la Sûreté, ulcéré par ce qu'il croit être de

l'incompétence, prend des mesures de rétorsion. Le Nordique Albert Biget remplace le Méridional Valantin à la tête de la P.J. ; le commissaire divisionnaire Spotti, ami du grand patron, est détaché de Bordeaux et coiffe le Gros qui remplissait, jusqu'alors, les fonctions de chef de section. Mon groupe lui-même n'échappe pas à ce raz de marée. Démantelé, il est réorganisé sous le sigle G.R.B., ce qui, en clair, signifie : « Groupe de Répression du Banditisme ». Je reste dans l'équipe du Gros, bien sûr, mais j'ai désormais comme équipiers un commissaire râblé et bonasse, Charles Gillard, plus un collègue étique, Maurice Hours, Nîmois d'origine, que l'accent parisien

exaspère. Hidoine et Poiret ont été déroutés vers d'autres préoccupations.

Le Gros est devenu invisible. Boudeur, il attend dans son bureau que Spotti veuille bien le convoquer pour l'entretenir des dossiers en cours. C'est la guerre froide, on communique par notes. L'ancienne criée du cinquième étage s'est transformée en cathédrale où glissent, à pas feutrés, des ombres de fonctionnaires. On s'observe. Seule, de temps en temps, la voix tonitruante de Poiret, qui ne digère pas son élimination du groupe, se répercute entre l'alignement des portes désespérément closes.

« C'est une boîte de cons ! braille-t-il. Si ça continue, je fous le camp chez

les gardiens de la paix. »

Heureusement, il y a Victor. Quand, a u x *Deux Marches*, nous nous retrouvons, le Gros et moi, nous échangeons nos impressions, sans la crainte d'une oreille indiscrète. Un soir de janvier, le Gros se débonde devant son verre de pastis :

« Qu'est-ce qu'on va devenir, Borniche ? soupire-t-il. Mon galon de divisionnaire est bien compromis tant que Spotti sera là. Si on pouvait tenter quelque chose…

— Quoi, patron ?

— Je ne sais pas, moi. Vous n'avez pas une affaire à la traîne, quelque chose qui fasse du bruit ?

— Buisson ? »

Le Gros soulève les épaules, sans ressort :

« Oh ! Buisson, dit-il désabusé, je n'y crois plus. Nous sommes trop défavorisés, mon vieux. Notre chance s'est éclipsée à Bry-sur-Marne. Quant à la nouvelle équipe ! Gillard est un bon procédurier, mais il n'aime pas fouiner ; Hours est un excellent policier, mais il arrive du Midi et ne connaît personne à Paris. En ce qui me concerne, je suis vissé à mon bureau : il suffirait que je m'absente pour qu'un pépin me tombe sur le dos ou pour que Spotti s'empare d'une belle affaire. Ce n'est pas le moment.

— Et Mathieu, patron ?

— Quoi, Mathieu ?

— Mathieu le Nantais. Robillard, si vous voulez. Si on le mettait dans le circuit ? »

La bouteille de pastis à la main, Victor Marchetti s'approche, souriant, de bonne humeur.

« C'est ma tournée, les enfants. Ça va ? »

Il nous sert puis, de la main gauche, fait glisser vers nous un pot à eau.

« Ça va, dis-je, en faisant du goutte à goutte dans le verre du Gros qui préfère le pastis corsé, nous parlions justement d'Orsetti. Qu'est-ce qu'il devient, on ne le voit plus ? Il n'est pas malade au moins ? »

Victor se racle la gorge et secoue sa mèche d'un mouvement de tête rapide :

« Je ne pense pas, dit-il, ça fait un bout de temps que le petit ne m'a pas téléphoné. Je ne comprends pas. Excusez-moi, il faut que j'aille terminer ma partie. »

Il sourit de nouveau, mais j'ai l'impression que son sourire est forcé. À pas lents, Victor regagne la table de la salle où deux journalistes disputent un 421. Le Gros, lui aussi, a remarqué l'air gêné du Corse :

« Vous avez vu ? Ça n'a pas l'air de lui plaire qu'on lui parle de Jeannot. Je me demande ce qu'il y a entre eux… Alors, vous voulez mettre Robillard dans le circuit ?

— Oui. Mais pas contre nous, avec nous.

— Comment ça avec nous ? »

Je déballe au Gros le plan que je mijote depuis plusieurs jours.

L'idée m'était venue bêtement alors que, un tablier noué autour de la taille, j'essuyais les assiettes que me tendait Marlyse. Tout en promenant mon torchon avec mollesse, je pensais à Buisson dont les partenaires, au fil des années, disparaissaient, soit de mort violente, soit parce que la police se faisait un peu plus pressante, ou parce qu'elle les retirait du circuit.

Parmi les anciens complices, un seul, Francis Caillaud, me semblait digne d'intérêt. Depuis l'évasion d'Émile, il avait été son plus fidèle lieutenant. Il avait participé à ses affaires, partagé ses

planques. Il était avec Buisson à *l'Auberge d'Arbois*, au jardin des Plantes, à Vigneux, à Boulogne. Il s'était défendu âprement contre les flics afin de permettre à Émile de s'échapper. Maîtrisé, malgré les coups reçus, il n'avait pas parlé. Il s'était vraiment conduit comme un homme sûr, et Émile avait dû apprécier son comportement. Un instant, Dekker avait retenu ma pensée. Mais ses aveux, lors de l'enquête sur le meurtre de Russac, ne pouvaient que le desservir. Plus je réfléchissais, plus je trouvais que Caillaud était la pierre angulaire. J'étais persuadé qu'il entretenait toujours des rapports d'amitié avec Buisson., En me renseignant discrètement auprès de la

surveillance de la Santé, j'avais appris qu'il recevait régulièrement des colis de vivres, bien garnis, anonymes. Marlyse m'avait questionné :

« À quoi penses-tu, chéri ?

— À Caillaud. Tu vois, si je pouvais me faire coller en taule et partager un mois ou deux la cellule de Caillaud, pour le mettre en confiance, je suis sûr que je le ferais parler et que je connaîtrais, un jour ou l'autre, la planque de Buisson. »

Marlyse avait levé les yeux au ciel et d'une voix calme m'avait répondu :

« Dis pas de bêtises, Roger, tu te vois, toi flic, dans la cellule de Caillaud ? Ce qu'il faudrait, vois-tu, c'est un truand. Un truand chevronné qui

connaisse bien la bande et qui accepte de travailler pour toi. »

Marlyse me vient souvent en aide, dans les moments difficiles. Je posai l'assiette que je malaxais, je regardai Marlyse dans les yeux et je m'écriai :

« Tu as raison. J'ai le gars qu'il me faut. Robillard. Qu'en penses-tu ?

— Je pense qu'il faut que tu le tiennes et solidement.

— Robillard est l'ami de Girier. Je peux le faire plonger pour association de malfaiteurs dans l'affaire de la Cartoucherie française. À cause des bijoux de la Bégum, je ne me suis jamais occupé de lui et il est sorti de taule il n'y a pas longtemps. Ça ne lui ferait peut-être pas plaisir d'y retourner.

— C’est tout ce que tu as pour l’influencer ?

— Non. J’ai appris par Poiret, qui m’émerveille un peu plus chaque jour, qu’il est recherché par la P.J. de Rouen pour un vol aux faux policiers commis à Étretat. Poiret était de permanence lorsqu’il a reçu le message et il me l’a répercuté. Pour influencer Mathieu, comme tu dis, j’ai donc ce qu’il faut. Mais j’ai mieux. La direction de la Banque régionale d’Escompte et de Dépôt vient d’annoncer publiquement qu’elle offrait une prime d’un million de francs à celui qui permettrait d’arrêter les auteurs du hold-up. Comme il y a neuf chances sur dix pour que le petit homme aux yeux noirs qui a tiré sur les

encaisseurs soit Buisson, Robillard peut être appâté. Qu'en penses-tu ? »

Pensif, le Gros m'a écouté, analysant mes projets à mesure que je les lui expose :

« Votre idée n'est pas mauvaise, Borniche, lâche-t-il. Et si la boîte ajoute une prime de cinq cent mille francs, ça finira peut-être par le décider. Nous en reparlerons demain. »

Nous quittons les *Deux Marches* une fois de plus confiants dans l'avenir, exactement comme deux années plus tôt lorsque j'espérais arrêter Buisson dans sa planque de la rue Bichat.

Le lendemain, j'apprends que Spotti, le Gros et Gillard sont à Marseille, où

nos collègues ont enfin arrêté trois des auteurs du hold-up de la Bégum.

Je suis déçu car j'aurais aimé être du voyage. Mais ce déplacement ne concernait que les chefs et non les forçats du boulot que sont les inspecteurs. Deux jours plus tard, Spotti lui-même me téléphone de l'Évêché :

« Borniche, me dit-il, il nous manque le quatrième. Il est à Paris et il nous le faut d'urgence. »

Les ordres sont les ordres : j'arrête le quatrième et Hours le transfère à Marseille. À peine est-il arrivé dans les locaux de la police que Spotti me rappelle :

« Borniche, il nous manque l'indicateur du coup. Il nous le faut

d’urgence. »

Avec Berilley, un collègue du groupe voisin, me voici à la recherche de ce nouvel inconnu. Par sa femme, nous le localisons en Alsace. La P.J. de Strasbourg l’interpelle et l’indicateur du vol est dirigé sur Marseille, à son tour.

Deux jours plus tard, alors que les journaux exaltent les succès de la police, la voix du Gros résonne dans mon appareil :

« Borniche, vous n’oubliez pas Mathieu, j’espère ? » Non, je ne l’oublie pas. Au contraire, je ne fais que penser à lui. J’ai découvert sa planque à Joinville-le-Pont et j’ai appris que sa femme est gravement malade. Embusqué près de l’immeuble, j’ai interrogé le

médecin qui la soigne :

« Police, docteur. C’est grave ?

— Leucémie. »

Le toubib a violé le secret médical mais je m’en fous : j’ai un atout de plus dans mon jeu.

Malheureusement, l’affaire des bijoux de la Bégum rebondit. Comme par miracle, la police marseillaise a retrouvé au pied d’un arbre, dans la cour même de l’Évêché, un paquet de bijoux déposé par une main anonyme. Mais il manque la fameuse Marquise qui, à elle seule, vaut plus de soixante millions. Les assureurs s’inquiètent, s’agitent. Alors, le Gros se tourne vers moi.

« Il manque la Marquise, Borniche.

— Que voulez-vous que j’y fasse !

— La retrouver. »

Je retrouve la Marquise le 7 mars. Les journalistes ont été convoqués rue des Saussaies et le Gros exulte : il a eu sa revanche sur Spotti.

« Et maintenant, à Buisson ! » ordonne-t-il.

Le lendemain, Mathieu Robillard est devant moi.

39

Sous une carapace aimable et des manières distinguées, le Nantais est capable d'évoluer avec aisance dans les milieux les plus divers. Il est ce qu'il convient d'appeler un beau garçon et je ressens, malgré moi, une pointe de jalousie.

La détention n'a pas affecté ses airs de grand seigneur. Je le retrouve tel que je l'ai aperçu la première fois, au bar *Favart,* il y a huit mois de cela : blond, œil bleu, la musculature puissante.

Il est sur la défensive quand il pénètre dans mon bureau et il me détaille avec attention, se demandant, sans doute, où il a pu me rencontrer. Il m'attend de pied ferme et, pourtant, ma première question le déroute :

« Alors, Mathieu, la BMW, c'est bon comme bagnole ? »

Robillard me dévisage avec stupeur. Deux policiers grognons sont venus, le matin même, l'embarquer, ils ont retourné sa maison, ils l'ont amené rue des Saussaies, ils l'ont collé dans une cellule pendant trois heures après lui avoir ôté sa ceinture, ses lacets et sa cravate et, moi, au lieu de l'interroger, je viens lui parler voiture ! Quelque chose ne doit pas tourner rond dans mon

cerveau, c'est certain.

Je me lève, contourne la table et m'assieds à califourchon sur une chaise, près de lui.

« Rassure-toi, Mathieu, lui dis-je, je ne t'ai pas fait venir ici pour parler performance, bien que tu en aies établi une lorsque tu es allé chercher ton ami Girier à Pont l'Évêque. (Sa respiration s'accélère.) Je ne veux pas non plus te rappeler tes pointes de vitesse quand tu quittais le bar *Favart,* le *Terminus* de la porte de Vincennes ou *L'Auberge des Oiseaux,* à Bry-sur-Marne. J'y étais, je sais que tu conduis sec. Je ne veux pas vanter tes mérites de pilote lors du coup des faux poulets à Étretat, les collègues de Rouen, qui ont l'affaire en main,

m’ont suffisamment édifié sur ta façon de prendre les virages à la corde ! Non, moi, ce qui m’intéresse, ce n’est pas de te démontrer que les policiers ne sont pas aussi zozos qu’ils en ont l’air, ce que je veux c’est arrêter Émile Buisson. Et je pense que, tous les deux, si on s’entend bien, on pourra y arriver. »

J’ai débité ma tirade et Robillard m’a écouté sans broncher. Seuls, les mouvements de sa glotte m’informaient que mes touches frappaient juste.

« Je ne comprends pas ce que vous voulez dire, finit-il par lâcher. Je ne connais pas Buisson. Jamais je n’en ai entendu parler, vraiment, je ne vois pas… »

Je sors une cigarette de ma poche,

l'allume, aspire doucement d'abord, puis je rejette une bouffée bleuâtre qui s'élève en spirales vers le plafond.

« Tu déconnes, Mathieu ! »

Il reste interloqué.

« Parole, inspecteur.

— Me fais pas rire avec ta parole. On n'en a qu'une, tu sais, et si tu la galvaudes à tout bout de champ, je finirai par ne plus te croire. Tu disais donc que tu ne connais pas Buisson ? »

Robillard fait un signe de tête affirmatif. Je poursuis :

« Tu ne devais, par conséquent, pas travailler avec lui dans le braquage du fourgon du Crédit Lyonnais ? »

Il me regarde, abasourdi, et je constate avec une satisfaction dissimulée

que je viens encore de marquer un point. Je continue.

« Ne joue pas avec moi plus longtemps, Mathieu. Je détiens suffisamment d'atouts pour te faire plonger, en beauté, pour un bail. Tout ce que je te dis, c'est pesé, enveloppé, sans bavures. Je ne m'en étais pas encore servi contre toi parce que j'ai eu à m'occuper d'autres affaires, plus importantes. Mais aujourd'hui, il me faut Buisson. C'est net. Et c'est à prendre ou à laisser. »

Je quitte ma chaise et je saisis sur ma table le dossier de Robillard. Je fais semblant de le consulter, puis je lève les yeux.

« Alors ?

— Alors, rien. Je ne connais pas Buisson, je ne sais pas où il se planque et, même si je le savais, ne comptez pas sur moi pour le balancer. Je ne suis pas une bourdille, moi.

— Tu mens, dis-je, calmement, mais cela te regarde. Dans la vie il faut savoir prendre ses responsabilités. »

Je constate à cet instant que le visage de Robillard ruisselle de sueur, sans qu'il me soit possible, pour autant, de dire si cette transpiration subite est due à la peur ou à l'atmosphère suffocante du bureau. Je repose le dossier sur ma table.

« Tout à l'heure, en passant, je t'ai énuméré les charges qui pèsent contre toi. J'ai, de plus, un mandat d'amener

pour l'affaire d'Étretat. Je puis donc te faire tomber, dès maintenant.

— Si vous voulez, inspecteur, dit Mathieu qui a retrouvé son sef-control. Vos menaces ne m'impressionnent pas. La taule, c'est peut-être pas marrant, marrant, mais je connais ! Avec un bon baveux, on s'en sort toujours. Et je préfère y retourner, plutôt que devenir une salope. J'accepte bien des choses dans la vie, je pardonne bien des faiblesses à un copain, excepté aux donneurs. Je suis un truand, monsieur Borniche, pas un assassin. Et pourtant, si l'on me balançait, je crois que j'étranglerais le mec de mes mains, avec une joie sauvage. »

J'ai écouté Robillard sans

l'interrompre. Et je sais que sa profession de foi est sincère. Néanmoins, il faut qu'il travaille pour moi. À n'importe quel prix. Même au prix de me dégoûter moi-même.

« Bien, dis-je posément, je n'insiste pas, Mathieu. Je connais la fameuse loi du silence, quoique, dans le Milieu que tu fréquentes, on en parle beaucoup mais on la pratique peu. »

Tout en jouant avec une pièce de monnaie que je fais disparaître puis reparaître entre mes doigts, sans le regarder, très gentiment, j'ajoute :

« Mathieu, tu as tort de te braquer ainsi. Parce que tu as oublié une chose.

— Ah ! Et quoi donc ?

— Une chose importante, Mathieu,

très importante pour toi. »

Il a un sourire ironique.

« Vraiment, inspecteur, je ne vois pas. »

C'est maintenant, je le sais, qu'il va falloir que je me conduise comme un salaud. C'est maintenant que le moment est venu de lui assener un bon coup au moral, de lui faire tomber son sourire suffisant, d'agir comme une ordure, avec comme alibi, la sécurité de la société.

« Ta femme, Mathieu.

— Quoi, ma femme ? fait-il en fronçant les sourcils.

— Ta femme. Si je t'envoie au trou, tu ne la reverras pas. Elle est malade, gravement malade, je le sais. Toi, tu risques six ans, fermes. Crois-tu, quand

tu sortiras, qu'elle sera toujours là, vivante ? À t'attendre ? »

Je lève la tête. Et mon regard croise son regard. Et dans ses yeux, il y a tant de haine et de mépris à mon égard que j'éprouve une gêne horrible.

« C'est dégueulasse, ce que vous faites. »

La voix de Robillard est rauque. Ses poings se sont crispés. Je le sens prêt à bondir sur moi, pourtant il se contient. Il sait que ce que je dis est vrai. Il se débat entre son dégoût de s'allier avec la police, et son amour pour cette femme dont les jours sont comptés, à moins d'un miracle.

Je n'ai aucun mérite à deviner le cheminement de sa pensée. Je suis

suffisamment exercé à la psychologie des truands. Lui et moi appartenons à deux mondes qui s'affrontent séculairement, qui sont en guerre constamment – deux mondes opposés par leurs lois, leurs morales, leurs ruses, leurs dangers.

Je regarde Robillard, dont le visage est décomposé par la fureur et l'angoisse. Alors, je donne le coup de grâce :

« Songe que lorsque tu seras en taule, elle sera seule, alors que ta présence lui sera indispensable, plus que jamais. Songe qu'elle ne pourra pas t'assister, te rendre visite, songe…

— N'insistez pas. »

Le ton de Robillard est tranchant. De

nouveau, nos yeux se croisent et je sais que j'ai gagné. Son baroud d'honneur est terminé.

« Qu'est-ce que vous voulez ? me demande-t-il.

— Je te l'ai dit : Buisson. Pour toi, ce sera d'abord la liberté et l'absolution de tes péchés : le mandat du juge d'Étretat, je le boucle dans mon tiroir, le temps qu'on intervienne auprès de lui. L'argent, ensuite. La banque de Champigny offre une récompense d'un million à qui permettra l'arrestation des agresseurs. Cette somme ira dans ta poche. De plus, la Maison te remettra cinq cent mille francs, pour ta collaboration. En tout, une brique et demie qui te permettra de payer de bons

toubibs à ta femme. Ça vaut le coup, non ? »

Il se tait, il baisse les yeux. J'insiste mielleusement :

« Alors, c'est oui ou c'est non ?

— C'est oui », dit-il dans un souffle.

Je me fais compréhensif :

« Tu vois ! Je savais qu'on finirait par s'entendre, toi et moi. »

Il me regarde bien dans les yeux.

« Écoutez, dit-il, épargnez-moi vos commentaires et dites-moi ce que je dois faire.

— C'est simple, tu vas aller en taule.

— Quoi ? fait-il, ahuri.

— Ne t'emballe pas et laisse-moi t'expliquer. Je vais te faire écrouer à la Santé où tu te débrouilleras pour devenir

le copain d'un certain Francis Caillaud. Tu connais ?

— Pas du tout.

— Eh bien, tu feras sa connaissance. Tu deviendras son pote, son confident. Je sais que Caillaud, bien que taulard, sait comment joindre Buisson. Il faut que tu aies le contact toi aussi. Dès que tu l'auras, je te ferai sortir. O.K. ? »

Le Nantais ne répond pas et quitte mon bureau, les épaules tassées.

Je n'ai jamais été aussi écœuré de moi-même.

Tout est prêt. Le surlendemain, son balluchon à la main, Mathieu Robillard fait son entrée à la Santé sous l'inculpation de recel de malfaiteurs

dans l'affaire de la Cartoucherie française.

J'ai mis dans le coup le directeur de la prison, après avoir obtenu l'appui du juge d'instruction et du Parquet. La capture de Buisson vaut bien quelques entorses au règlement.

J'ai abandonné Mathieu au greffe. Sans se retourner, il a franchi la grille et je l'ai vu disparaître, accompagné d'un gardien, vers la haute surveillance.

Désormais, il ne me reste plus qu'à espérer que le Nantais joue correctement son rôle.

40

Au cours de la promenade, Francis Caillaud a aussitôt repéré le nouveau pensionnaire qui, en queue de peloton, tourne à une dizaine de mètres derrière lui. Lorsqu'il apparaît, diamétralement, à sa hauteur, Francis lui adresse un léger sifflement que le gardien fait semblant de ne pas entendre. Mathieu, lui, a capté. Rapide, il ramasse la cigarette que Francis a lancée, le remercie d'un signe de tête, et glisse la gauloise dans la poche de son veston. Il

recommence à tourner en rond.

Ce n’est que dans sa cellule que Mathieu secoue le tabac qui cache le message : « On m’a parlé de toi. Fous-toi demain derrière moi. »

Le lendemain, le cercle des prisonniers se met en branle. Mathieu se glisse agilement derrière Caillaud. Tandis qu’ils déambulent, Francis chuchote :

« T’as des nouvelles du petit ? »

Le « petit » c’est Buisson. Mais Mathieu joue l’ignorance.

« Je ne connais pas de petit. »

Sidéré, Francis manque de trébucher.

« Émile, souffle-t-il.

— Je ne connais pas d’Émile, s’entête Mathieu.

— Enfin, merde, tu connais bien Buisson ?

— Je ne connais pas de Buisson, tranche Mathieu avec autorité. Qu'est-ce que tu veux, au juste ? »

Francis continue à marcher. L'attitude de Mathieu n'est pas pour lui déplaire, il insiste :

« C'est con, parce que j'aurais aimé avoir des nouvelles. Il paraît que des amis à lui, Bolec, Joyeux, ont été enchristés…

— Alors, coupe Mathieu, adresse-toi à eux et m'emmerde pas. »

Il est satisfait. Il a joué son rôle avec naturel. La promenade continue, Francis se résigne momentanément. Le Nantais n'est pas un bavard et, à la façon dont il

vous regarde, on n'a pas intérêt à le contrarier. Même en taule.

La promenade terminée, Mathieu regagne sa cellule. Voici quinze jours qu'il est écroué et il commence à trouver le temps long. Une fois, il est allé à l'instruction pour s'entendre notifier l'inculpation. Depuis, plus rien. Alors, avec une inquiétude croissante, il se demande ce que devient sa femme et si elle tiendra le coup. Une clef tourne dans la serrure.

« Parloir », dit le gardien.

Mathieu sursaute, étonné, car il n'attend pas de visite. Traînant la semelle derrière le maton qui ouvre la marche, il gagne le rond-point, puis le

parloir des avocats. Deux hommes, en imperméable, l'un volumineux à tête de poupon, l'autre au visage chiffonné de rides sous une couronne de cheveux gris, l'attendent : des poulets. Ils viennent pour l'affaire d'Étretat. Renfrogné, Mathieu les précède au parloir, tandis que le surveillant commence ses allers et retours, dans le couloir.

Mathieu ne comprend plus. Où sont les promesses qu'on lui a faites ? S'il se recommande de la Sûreté, les inspecteurs seront sans doute bienveillants, l'affaire d'Étretat sera close : mais on saura qu'il est un indic. S'il reste muet, il sera inculpé et transféré en Normandie. Dans quel bain s'est-il fourré ! Pour gagner du temps,

Mathieu grogne :

« Je ne parlerai qu'en présence de mon avocat.

— Tu dis ? interroge le gros inspecteur, le sourcil froncé.

— Je dis que je ne parlerai qu'en présence de mon avocat.

— Non, mais ça ne va pas, mon gars ?

— Ça va très bien. Je n'ai rien à vous dire, un point c'est tout.

— C'est le mien, de poing, que tu vas prendre sur la gueule, ordure », tonne le gros inspecteur, la main déjà levée.

Robillard fait un bon en arrière.

« Quoi ?

— Oui, ordure, répète le colosse en avançant sur lui, je vais te dérouiller à

zéro, moi, si tu ne parles pas ! »

L'injure a frappé Mathieu à l'estomac. Il est devenu blême. Avec rage, il renverse la table sur laquelle les policiers ont installé leur machine à écrire. Il brandit une chaise et menace :

« Essaie un peu de frapper, gros lard, essaie pour voir… »

Le surveillant a vu la scène. Hâtivement, il déverrouille la porte, tandis que Mathieu, la bave aux lèvres, continue à hurler :

« Ordure toi-même ! Poulet de mes deux… »

Écumant, le Nantais est ramené dans sa cellule. Un autre qui écume, c'est Poiret quand il me rapporte la scène du parloir. Je ne peux m'empêcher de rire :

« Ainsi, il t'a traité de poulet de mes deux, toi, un champion de catch ? »

Poiret a roulé des yeux énormes en brandissant ses massues :

« Oui, moi. Et si je n'avais pas été en service, crois bien que je lui cassais la gueule à ton Mathieu ! J'ai bousillé mon verre de montre en ramassant les papiers qu'il avait foutus par terre. Il a eu de la veine d'être ramené au ballon ! »

Dans le courant de l'après-midi, entre deux casquettes étoilées, le Nantais comparaît devant le directeur :

« Forte tête, hein, Robillard ? bougonne-t-il sans lever les yeux. Quinze jours de cachot. »

La peine paraît lourde à Mathieu qui,

sa couverture sous le bras, prend le chemin du mitard. Sa rébellion a fait le tour du quartier de la haute surveillance où, à l'unanimité, les détenus approuvent son comportement.

Quand, sa punition terminée, Mathieu quitte le mitard, il apprend que, par ordre de la direction, il a été changé de cellule. Avec l'étiquette « dangereux » sur sa porte, on l'a collé à côté de celle de Caillaud.

C'est par le tuyau du chauffage central que les deux hommes peuvent dialoguer. Ce n'est pas le moyen idéal, mais c'est un bon téléphone quand même qui leur permet de mieux se connaître et de se lier d'amitié. Ils parlent de leur femme respective, jamais d'Émile.

Prudent, Mathieu attend que Francis se découvre, mais il sait qu'il a gagné sa confiance.

Vingt jours ont passé. Le sous-directeur de la prison me tient au courant de la conduite de Robillard qui devient de plus en plus agressif avec les gardiens. Il terrorise les prisonniers et il menace de faire la grève de la faim si le juge ne statue pas rapidement sur son cas. Seul, un détenu voisin, Francis Caillaud, semble avoir un peu d'influence sur lui. Aussi le sous-directeur l'a-t-il fait comparaître :

« Caillaud, d'après ce qui m'a été rapporté, vous avez l'air de ne pas vous entendre trop mal avec Robillard ?

— Moi, monsieur le directeur ? dit Caillaud en tournant sa casquette entre ses doigts.

— Oui, vous. Ce n'est pas pour vous blâmer que je vous dis cela. Voilà : croyez-vous que Robillard serait moins belliqueux si je le plaçais dans votre cellule ?

— Je ne sais pas, monsieur le directeur.

— On va essayer, Caillaud, et si ça ne marche pas, faites-le-moi savoir.

— Bien, monsieur le directeur. »

Dès le lendemain, Robillard partage la cellule de Caillaud. Il n'en demandait pas tant.

41

Soudain, une nouvelle piste.

Tandis que je m'entretiens avec le juge d'instruction qui me tient, lui aussi, au courant des faits et gestes de Mathieu Robillard, on frappe à sa porte. Mon collègue Sol, de la 1re Brigade mobile, qui fut mon premier service, apparaît. Il vient solliciter un permis d'extraction pour Henri Bolec. Heureux de se retrouver, nous allons boire un pot à la *Brasserie du Palais*. Et c'est là que j'apprends que Henri Bolec, le Breton, a

déjà été extrait à plusieurs reprises et qu'il est sur le point de donner au commissaire Denis, le patron de Sol, des informations précieuses sur les planques éventuelles de Buisson.

« Tu comprends, me dit Sol en souriant, le Breton, il bande pour sa femme. Alors, on la lui fait voir. C'est touchant. On lui a promis que s'il nous faisait piquer Buisson, on la lui laissera baiser. »

Le commissaire Denis, je le connais bien. J'ai travaillé avec lui à la 1er Brigade et j'ai pu apprécier ses qualités professionnelles, sa courtoisie et son humanité. C'est un concurrent dangereux. Nous appartenons à la même Maison mais je vais devoir, à lui aussi, faire un

croche-pied. J'aurais préféré avoir affaire à un autre commissaire !

Le Gros, à qui je rapporte les faits, est consterné. Une fois de plus, nous touchons au but et, une fois de plus, voici qu'une équipe nouvelle vient dynamiter notre plan.

« Comme si nous n'avions pas assez de la P.P. ! s'insurge le Gros. Écoutez, Borniche, il faut me sortir Bolec de taule et lui faire sauter sa femme. Tout de suite ! »

Je le regarde, ahuri, mais le Gros parle sérieusement, alors, je lui demande :

« Où ça, patron ? Dans le bureau ?

— Si vous voulez, Borniche, où vous voudrez. Je m'en fous ! »

Évidemment, le Gros s'en fout, ce n'est pas lui qui prend les risques. Je réfléchis. Dans le bureau, ce n'est pas possible. À l'hôtel non plus, Bolec risquerait de s'évader. Alors, où ? Eh bien, chez lui, à Clamart, dans son pavillon conjugal. Je prendrai les mesures nécessaires.

Vraiment, j'aurai tout fait dans ce métier, même l'entremetteur.

Quand je me présente au Palais, le lendemain, pour solliciter un permis d'extraction, les yeux du juge brillent derrière ses fines lunettes :

« Ce doit être une mine d'or, ce Bolec. Vous vous l'arrachez tous. »

Je me garde de le désillusionner. En

compagnie de Poiret, que j'ai récupéré en renfort, et de Maurice Hours, nous partons pour Clamart.

Les Bolec occupent un pavillon de deux étages, allée des Matrets. Mireille, une longue Bretonne de vingt-huit ans, aux cheveux blonds et aux yeux verts, nous accueille avec gaucherie et elle fond en larmes dès qu'elle aperçoit son mari, enchaîné à Poiret.

Pour leur permettre de se retrouver intimement, nous avons invoqué, en guise de prétexte, une perquisition.

Bien entendu, la fouille est d'autant plus rapide que mes collègues de la P.P. sont déjà passés par là. J'observe. Au premier étage la pièce ne se prête pas à des retrouvailles amoureuses : la fenêtre

de la chambre est trop proche de la toiture métallique d'un hangar. Celle du second, par contre, avec une simple ouverture que l'on peut surveiller du palier, me semble propice, bien que dépourvue de lit. Bolec est devant moi, son œil unique caressant sa femme.

« Détache-le », dis-je à Poiret.

Maladroitement, Poiret cherche dans sa poche la clef des menottes, ne la trouve pas, soupire et la découvre enfin, attachée à son trousseau de clefs. Il fait jouer les serrures, les bracelets s'ouvrent.

« Embrassez-vous, dis-je à Bolec, je vous donne dix minutes. Pas d'entourloupettes, surtout, nous surveillons la fenêtre. »

Je pousse Bolec et sa femme dans la pièce, je tire la porte sur moi, et je reste avec Poiret sur le palier.

Deux heures plus tard, je reconduis Bolec à la prison. Je ne lui ai rien demandé mais, au moment où le greffe l'accueille, il me prend à part.

« Merci, inspecteur, vous êtes chouette, me dit-il. Un tuyau : Buisson se trouve chez Mme Rousseau, 168, quai Louis-Blériot à Paris. C'est moi qui l'y ai conduit le 30 mars. Soyez prudent, il a une grenade sur lui pour se faire sauter avec le policier qui le piégerait. »

En fin d'après-midi, avec le Gros, je suis quai Louis-Blériot, à deux pas du viaduc d'Auteuil.

« J’aurais dû mettre un bleu de chauffe, dis-je au Gros, je serais passé plus inaperçu. »

Le Gros ne répond pas. Je le sens nerveux, sans doute impatient de se trouver face à face avec Buisson. Lui dans un sens, moi dans l’autre, nous longeons l’immeuble, nous lançant des coups d’œil au passage. Lorsque nous nous retrouvons sous le viaduc pour échanger nos impressions, je pense que le Gros va me dire que, comme moi, il n’a rien vu. Pas du tout.

« Voyez-vous, Borniche, ce qui me tracasse, c’est de louper Buisson. Je sais, depuis hier, que je suis sur le tableau d’avancement.

— Félicitations, patron. C’est une

bonne nouvelle, non ?

— Si l'on veut. Je suis le huitième et il n'y a que sept places.

— Ah !

— Le directeur général l'a fait exprès, bien sûr. Il a fait passer ceux qui se sont mouillés avec l'épuration.

— Vous croyez, patron ? dis-je.

— Affirmatif, poursuit le Gros, j'aurais mieux fait de m'occuper de politique. C'est scandaleux ! »

J'acquiesce de la tête. Mais, en moi-même, je pense que je n'y suis pas sur le tableau d'avancement, que je n'y serai sans doute jamais, à moins de réussir un coup d'éclat. D'ailleurs, le Gros ne me l'a pas caché puisque, depuis trois ans, il me promène avec deux carottes : « Si

vous arrêtez Buisson », « Si vous arrêtez Girier ! »

Il est vrai que jusqu'ici Buisson me tient en échec.

Mais, mon tableau, à moi, est pour juin et d'ici là…

La concierge de l'immeuble me reçoit derrière son crochet antivol. Elle me prend pour un démarcheur et la maison est interdite aux représentants et colporteurs. C'est écrit dans l'entrée, juste au-dessus du numéro de Police Secours, sans doute pour impressionner. Le Gros m'attend sur le trottoir. Je sors ma plaque de police : la concierge connaît bien Mme Rousseau, elle connaît bien son gentil locataire, un homme petit, aux grands yeux noirs, vêtu avec

recherche, coiffé d'un chapeau à bord roulé, souvent porteur d'une serviette noire.

« Il est notaire, me chuchote-t-elle. Ses affaires l'appellent quelquefois en province. Il a quitté l'immeuble avant-hier. Il a dû avoir un accident car la police est venue peu après. »

La police !

Dans l'ascenseur, je pense que Bolec a dû parler à mes collègues et leur fournir le même renseignement, en échange de rencontrer sa femme. Qu'est-ce qu'il doit baiser, le salaud, en ce moment !

Mme Rousseau est seule lorsque je sonne à sa porte. Petite, un nez de fouine sous des cheveux blancs, elle me raconte

avoir eu comme locataire M. Lucien pendant une quinzaine de jours. Elle l'avait recruté par annonce, son appartement étant trop grand pour une femme seule. Elle ignorait la personnalité du petit homme jusqu'au moment où les policiers de la 1er Brigade sont venus chez elle et ont découvert, sur l'armoire de la chambre de son locataire, une grenade offensive. Depuis, plus de nouvelles. Mais il a été correct, M. Lucien : avant son départ il a laissé son terme dans une enveloppe.

Je quitte l'immeuble, déçu et satisfait. Déçu que Buisson se soit une fois de plus volatilisé ; satisfait parce que la piste fournie par Bolec ne mènera nos concurrents nulle part. Pour moi, celle

qui compte désormais, c’est celle de Mathieu.

Et je suis seul à la connaître.

42

« Bon Dieu, mais qu'est-ce qu'il peut foutre ? » Ramassé dans la Citroën de Montuire, le nouveau chauffeur du groupe, le Gros laisse éclater son impatience. Il est neuf heures du soir. Depuis deux heures, déjà nous attendons à l'angle des rues de la Santé et Jean-Dolent, la libération de Robillard que le juge d'instruction nous a annoncée. Plusieurs prisonniers ont franchi la porte, à la queue leu leu. Les uns ont filé vers des parents ou des amis qui les

attendaient, les autres sont entrés tout droit dans le café d'en face, *A la Bonne Santé*. Le levée d'écrou devait avoir lieu à dix-neuf heures, mais Robillard ne s'est toujours pas manifesté.

« Pourvu qu'on ne lui ait pas notifié un autre mandat de dépôt, lâche le Gros. Il ne manquerait plus que ça. »

Je ne suis pas tranquille non plus. Seul Montuire demeure amorphe, insensible à nos angoisses. Une demi-heure s'écoule encore et je grille cigarette sur cigarette.

L'exclamation du Gros a fait sursauter notre chauffeur. Sur le seuil de la prison, son balluchon à la main, Robillard qui flotte dans son costume chiffonné, hésite sur la direction à

prendre et se dirige finalement vers notre voiture. Dès qu'il passe à proximité, je baisse la vitre :

« Psst ! »

Robillard ralentit le pas. Soudain, il me reconnaît, se retourne, examine les environs, puis vient s'installer sur le siège avant. À peine a-t-il refermé la portière que Montuire a démarré.

« Alors ? »

C'est le Gros qui a posé la question sans prendre le temps de serrer la main à Robillard. Je fais les présentations. La voiture file le long du boulevard Arago, contourne Denfert-Rochereau et nous voici avenue du Maine. Le coude gauche sur le dossier du siège, Mathieu se tourne vers moi :

« Francis ne sait pas où crèche Émile, mais son beau-frère, le Bombé, a le contact permanent. J'ai un mot de recommandation pour lui.

— C'est vrai ?

— Oui. »

J'ai du mal à réfréner mon impatience.

« Fais voir.

— Je ne peux pas. Il est cousu dans mon épaulette. Je dois l'emporter demain au Bombé. Je pense que ça marchera.

— Ça doit marcher, dis-je, le plus difficile est fait. Reste à savoir si Buisson se manifestera. »

La voiture de Montuire nous dépose

rue des Saussaies. Le portail est fermé et lorsque nous traversons, si tard, le poste de garde, des agents nous dévisagent, étonnés.

Nous montons à mon bureau. En quelques secondes l'épaulette gauche est décousue, et un papier quadrillé, soigneusement plié, apparaît. L'écriture de Caillaud est curieuse, penchée de droite à gauche ; l'orthographe est truffée de fautes. Dans la signature, parfaitement lisible, les deux « l » sont rigoureusement parallèles.

« *Mon cher Émile. L'ami que je te recommandes est sure, très sure maime. Je l'ai juger, tu peux avoir confience. Attention au breton Ribot, ça fait*

plusieurs fois qu'il est exetrait chez les poulets. Je t'embrasse, Francis Caillaud. »

C'est tout. Mais, sous la signature, se trouve un cercle avec un point au centre, entouré de deux circonférences. On dirait une cible. Mathieu sourit, en me voyant froncer les sourcils :

« C'est leur signe de reconnaissance. Ainsi, Émile est certain que c'est bien Francis qui a écrit. »

Il faudrait photographier cette lettre mais le laboratoire ne répond pas. Il faut, surtout, la replacer dans l'épaulette et la recoudre.

Alors, dans la lumière crue du bureau, à onze heures du soir, assis sur

le coin de ma table, une jambe dans le vide, Mathieu Robillard s'applique à recoudre la manche avec le fil qu'il a récupéré, passé dans l'aiguille piquée au revers de son veston. Le fil est un peu trop court mais Mathieu promet de ne pas faire de mouvements trop brusques.

« Si on allait dîner », propose le Gros.

Mathieu, on le comprend, préfère rentrer chez lui. Après un casse-croûte vite avalé à la gare Saint-Lazare, la Citroën prend la route de Joinville-le-Pont. Le bois de Vincennes est traversé à une allure record.

À proximité de son domicile, Mathieu m'annonce :

« Demain, à midi, j'ai rendez-vous

avec le Bombé au café *Le Petit-Saint-Denis*. On peut se voir à deux heures, ça va ?

— Ça va, mais où ?

— Je ne sais pas. Au *Thermomètre,* à la République ? »

Une fois de plus, j'ai du mal à trouver le sommeil.

Dans son costume bleu marine de la veille soigneusement repassé, rasé de frais et bien coiffé, Mathieu est méconnaissable lorsqu'il pénètre, à midi pile, au café *Le Petit-Saint-Denis*. Il a laissé sa BMW à la porte Saint-Denis.

Planqué sous la voûte d'un immeuble délabré, j'assiste à son arrivée car je n'ai pu résister à la tentation. Le Bombé

est là, assis à une table du fond, devant un verre de rouge, les cheveux bien plaqués vers l'arrière, divisés par une raie impeccable. La réverbération du soleil sur la devanture m'empêche de distinguer avec netteté ce qui se passe mais, à midi et demi, je vois les deux hommes sortir, se diriger vers la BMW et partir. Il ne me reste plus qu'à attendre l'heure du rendez-vous. Je rôde dans le quartier, sans appétit.

Ce n'est qu'à quinze heures passées que Mathieu fait son apparition au *Thermomètre*. En l'attendant, j'avais déjà téléphoné, plusieurs fois, à la boîte pour savoir si le Gros avait de ses nouvelles. Mais mes appels n'avaient eu pour conséquence que d'accroître la

nervosité de mon chef.

« Vous verrez, prophétisait-il, qu'on va être marrons. Le Mathieu va se débiner et on aura bonne mine. »

Je jugeais prudent de ne pas répondre et d'attendre. Quand Mathieu arrive, il a le teint coloré de celui qui a dégusté un bon repas :

« C'est dégueulasse ce que je fais, dit-il, en s'asseyant, le Bombé m'a invité chez lui à bouffer. La photo d'Émile est sur le buffet, sous un verre, avec une fleur desséchée dans le coin.

— Pas de sentiment, dis-je. Il n'en fait pas, lui. Alors ?

— On a décousu l'épaulette, et le Bombé a lu la lettre. Il a dit qu'il aviserait, que je lui laisse mon téléphone

et on a parlé d'autre chose. Vraiment, ce sont des pauvres mecs.

— On en tiendra compte, dis-je. Et quel numéro de fil as-tu laissé ?

— Celui du bistrot à côté de chez moi. J'ai recommandé au Bombé d'être discret. Au fait, il me faudrait un peu d'oseille car, avec la maladie de ma femme, les frais de toubib, je suis raide, vous comprenez… »

Je lui promets d'en parler au Gros car, malgré mon désir de lui être agréable, surtout en cette période, je n'ai pas un sou à lui offrir. Nous sommes fin mai, et mon salaire est déjà plus qu'entamé.

« Téléphone-moi demain, dis-je, j'aurai réglé le problème. »

Je regarde partir Robillard. Si j'ai honte du métier qu'il fait, j'ai honte du métier que je lui fais faire. Je n'aurais jamais pensé, lorsque je suis entré dans la police, que j'encouragerais à ce point la perfidie, la délation, le mensonge. Moi j'avais été élevé avec de rudes principes de droiture par un père qui me claquait ses doigts sur la figure lorsque, enfant, je mouchardais ma sœur aînée. J'ai beau me chercher des excuses, me dire que tout cela est pour le bien social, pour empêcher que les innocents tombent sous les balles d'un tueur, j'ai mauvaise conscience. Dès que je pourrai, je quitterai la Grande Maison.

« Fichez-moi la paix avec vos scrupules ! m'interrompt le Gros lorsque

je lui dévoile mon vague à l'âme, la police ne se fait pas avec des moralistes. Quand vous aurez mon âge… »

43

29 mai 1950. Ce lundi matin, je vais le marquer d'une croix : Mathieu a le contact avec Buisson. Il vient de m'appeler alors que je n'attendais pas son coup de téléphone. Je dois le rejoindre de toute urgence, au *Café de la Paix,* place de l'Opéra. Il est midi. Le temps d'arriver, il sera midi et quart. Il se débrouille bien, Mathieu, il m'appelle toujours à l'heure du déjeuner. Je sais ce que cela signifie, seulement, au *Café de la Paix,* il ne

s’embête pas !

Le Gros, en soupirant, m’avance vingt mille francs que j’empoche avec vivacité. Dix minutes de trajet et je me retrouve devant un Mathieu rayonnant, dans un prince de galles flambant neuf. J’avoue que je ne m’explique pas ce mystère : il n’a pas d’argent et il est toujours superbement habillé.

Ça y est, dit-il tandis que je – m’assieds. Le Bombé m’a téléphoné. Je le prends demain, à dix heures, et nous allons voir Émile. Buisson est à Boulogne. Je n’ai pas l’adresse, mais je sais qu’il est à court de fric. Je me suis engagé à lui filer vingt mille balles. »

Ce n’est pas possible, Mathieu a des

antennes : c'est exactement la somme que j'ai sur moi, plus un billet de cent francs !

Avec regret, je les lui remets en lui promettant qu'il en aura d'autres, demain, pour lui.

« Ce n'est pas tout, ajoute Mathieu, il me faut un flingue.

— Un flingue ?

— Pour Émile. Et des balles, une cinquantaine au moins. Il désire avoir de l'artillerie sur lui en ces temps troublés.

— Non mais, t'es dingue ? Je vais quand même pas te remettre une arme pour que Buisson fasse des cartons sur nous, quand on ira le chercher !

— C'est votre affaire, inspecteur. Pas de calibre, pas de Buisson », me dit

Robillard en étendant confortablement ses jambes.

Je le sens ravi de mon embarras. Du coup, les rôles se sont inversés et c'est lui, maintenant, qui tient en main la situation.

« Si je n'amène pas de calibre, Buisson n'aura pas confiance en moi, précise Robillard pour bien me convaincre.

— J'ai compris. Seulement, c'est une décision que je ne peux pas prendre seul. Il faut que j'en parle à mon patron. Si tu veux, on se retrouvera à seize heures au *Terminus* de Saint-Lazare. »

Le Gros a eu un véritable hoquet lorsque je lui ai rapporté ma

conversation avec Robillard. Comme moi, il réalise l'absurdité de notre situation. Mais, après avoir réfléchi, il a une idée qui compensera les risques que comporte la remise du revolver pour Buisson. Sur la plate-forme de l'autobus qui nous cahote jusqu'à Saint-Lazare – car il a tenu à assister à l'entretien – il me confie :

« Ne vous en faites pas, Borniche, j'ai un plan. Nous prendrons Robillard en filature jusqu'à Boulogne-Billancourt. Et là, tant pis pour la casse, nous investirons l'immeuble où se planque Buisson ! »

A u *Terminus,* nous n'avons même pas le temps de commander à boire : Mathieu nous devance et démolit le plan

du Gros.

« Parole que vous ne suivez pas ma bagnole, hein ? dit-il. Je ne tiens pas à ce que le Bombé s'aperçoive de quelque chose, sinon c'est foutu. Et puis, je ne veux pas être transformé en écumoire par Émile. »

Du bout des lèvres, le Gros donne sa parole. Je le regarde. Il me regarde, cligne rapidement des paupières. Alors, à contrecœur, je sors de ma poche un petit paquet bien ficelé : ce sont l'arme et les munitions pour Monsieur Émile.

Cette arme, un Mauser 9 mm, est la mienne. Pas celle de l'Administration, mais un pistolet que j'ai découvert un jour, lors d'une perquisition, alors que je n'avais que quelques jours de service.

Le Mauser a été saisi, placé sous scellé et oublié, comme quantité d'armes en cette période étrange de l'après-guerre. Je l'ai soigneusement astiqué, graissé et, une fois, je l'ai même essayé en rase campagne, contre une gamelle clouée sur un arbre. La précision est étonnante ; neuf balles tirées, neuf fois mouche. Depuis, il est dans mon tiroir et, de temps à autre, je l'en sors pour le contempler.

Je m'en sépare avec émotion, en songeant que Buisson risque de s'en servir contre moi.

Comme convenu, nous nous retrouvons le lendemain à seize heures, au même endroit.

« Mission accomplie, dit Robillard. J'ai vu Buisson, je suis même resté deux heures avec lui. Quand je lui ai remis l'arme, il a été emballé. Il est sympa. Vous savez où il est ?

— Non. C'est pour ça qu'on te file du pognon.

— Chez un pauvre mec, Jean le Peintre, rue de Billancourt. Émile l'a connu dans le temps, par Bolec. Quand le Breton a été arrêté, il est venu se réfugier là. Il donne mille francs par jour pour sa nourriture, c'est la débâcle. Il faut que je lui trouve une autre planque, plus sûre.

— Où veut-il aller ?

— J'en sais rien, répond Mathieu, il me fait confiance. Je dois le prendre

après-demain, jeudi matin, avec le Bombé. D'ici là, il faut que je cherche. Vous ne connaissez pas un endroit tranquille, vous ? »

De mieux en mieux ! Non seulement il a fallu que je remette de l'argent, un revolver, des munitions, à Monsieur Émile, maintenant il faut que je lui trouve une retraite. Et puis quoi encore ?

Mon agacement est de courte durée, car cette perspective, tout compte fait, me séduit. Une arrestation à Boulogne serait risquée. Fatalement, il y aurait de la casse, comme dit le Gros. Alors que si j'arrête Buisson dans un petit coin tranquille et isolé, je pourrai agir avec un minimum de sang versé.

« D'accord, dis-je, sois à la boîte

demain à neuf heures. »

Robillard n'est pas exact à son rendez-vous. Il a coulé une bielle de sa BMW et il est encore à Joinville-le-Pont lorsqu'il me fait part de son retard. Je râle. Nous n'avons qu'une journée pour trouver une planque à Émile, pas de temps à perdre :

« Je t'attends au château de Vincennes, devant le métro, dans une demi-heure, grouille-toi. »

Le Gros ouvre la porte de mon bureau et son visage se décompose lorsqu'il me voit seul. Je lui explique ce qui vient d'arriver et il sort en ronchonnant. Ça commence mal.

À neuf heures trente, je retrouve

Robillard à l'endroit convenu. La panne l'a contrarié.

« Je vais en avoir encore pour vingt mille balles ! » dit-il.

Je ne relève pas l'allusion. Je constate que pour lui l'existence est fractionnée à un prix unique : vingt mille francs. Je m'installe près de lui, à l'arrière de la Citroën de Montuire, et je lui demande :

« Où allons-nous ? »

La voiture démarre doucement, change de direction au terminus des autobus, et nous filons sur Paris.

« Suivez à gauche les boulevards extérieurs, ordonne Robillard, on va prendre l'autoroute. »

Montuire s'exécute et la voiture

arrive bientôt à la porte de Saint-Cloud.

« Faudrait pas qu'Émile me voie avec vous dans une bagnole de police », murmure Mathieu en se calant au fond de la Citroën.

Nous attaquons le boulevard de la Reine et arrivons au tunnel de l'autoroute. Il est dix heures.

« J'avais pensé aller voir un copain à Fécamp, dit Robillard, un ancien truand qui tient un meublé, mais ça fait loin, deux cents bornes au moins. »

Je fais un rapide calcul :

« On y sera pour une heure, sans se presser, dis-je, on arrive pour déjeuner. Ça nous fera une promenade. »

Montuire appuie sur l'accélérateur. L'autoroute nous abandonne bientôt et

nous roulons sur la RN 12 en direction d'Évreux. Dans la côte de Bonnières, Robillard se tourne vers moi :

« J'ai un pote à Rouen, mais c'est un maquereau et je me demande si Émile verrait ça d'un bon œil.

— Je ne pense pas, dis-je, les souteneurs ont la réputation de balancer. »

Je me mords la langue, mais Mathieu ne répond pas. Nous traversons Pacy-sur-Eure, puis Évreux.

Dix kilomètres après, sur la gauche, un panneau annonce *Auberge de la Mère Odue*.

« Oh ! s'agite soudain Robillard, c'est un copain à moi qui tient ça. Bon Dieu, j'y avais pas pensé ! C'est pas la

peine d'aller plus loin. Arrêtez-vous à deux cents mètres et laissez-moi me démerder.

— Que vas-tu faire ?

— Je vais bouffer chez lui, comme si j'arrivais de Deauville. Vous m'attendez dans l'herbe, et je vous retrouverai à deux ou trois heures. Prêtez-moi votre tire.

— Et nous, on va bouffer où ?

— C'est vrai, réalise Mathieu. Alors, poussons jusqu'au patelin suivant et nous reviendrons. »

La charcutière de Saint-Martin-la-Campagne nous fait d'énormes sandwiches au jambon, au pâté, et nous regagnons les Quatre-Routes, à proximité de l'auberge, située sur la

commune de Claville. Montuire cède-le volant à Robillard. Nous nous allongeons dans l'herbe en dégustant nos sandwiches, nos regards fixés sur notre Citroën noire qui stationne maintenant devant le restaurant de la mère Odue.

Deux heures passent. Enfin, j'aperçois Mathieu qui sort de l'auberge en compagnie d'un homme jeune, en tenue blanche de cuisinier. Quand il nous rejoint, il a l'air satisfait : Grignard, l'hôtelier, accepte d'héberger son ami qui a besoin de calme, de nourriture abondante, de grand air. Le prix de la pension n'a pas été discuté, c'est secondaire.

Nous rentrons à Paris, soulagés et nerveux en même temps. Demain, à la

même heure, si tout se passe bien, Émile Buisson sera en lieu sûr, à l'abri de mes remuants collègues et à portée de ma main. Demain sera le 1er juin : le 10 est un samedi, nous serons tranquilles pour l'interroger le dimanche en tenant secrète l'arrestation.

« On est arrivés », annonce Montuire.

Je lève les yeux et, en effet, nous sommes rue des Saussaies. Il me reste à mettre le Gros au courant du pépin de la dernière heure : Robillard n'a plus de voiture pour conduire Buisson à Claville. Or le départ pour la nouvelle tanière ne peut pas être remis.

« Après le pognon, le flingue, les bastos, la planque coquette, va falloir encore trouver une bagnole qui plaise à

Monsieur Émile, dis-je. Nous devenons l'Armée du Salut !

— Simple incident de parcours, Borniche, m'apaise le Gros. J'ai ce qu'il nous faut. Rendez-vous, tous les trois, demain matin, près de chez moi. »

Les ressources de cet homme me stupéfient.

44

L'idée du patron est une catastrophe.

L'heure H a été fixée à huit heures trente, devant le café *Le Cluny,* et, le Gros, Robillard et moi, piétinons sur le trottoir.

Nous attendons un reporter de *Paris-Presse*, ami du patron, qui, en échange d'une information en exclusivité, a consenti à lui prêter une voiture. Il est ponctuel au rendez-vous. Mais quand je le vois arriver, je n'en crois pas mes yeux : sa voiture est une Simca rouge

vif, à bandes blanches, qui porte, inscrit sur ses flancs, le nom du journal en caractères noirs, énormes : le journaliste donne un grand coup de frein, s'immobilise et nous fait un salut joyeux de la main.

« Elle vous plaît ?

— Superbe, lâche le Gros, tout ce qu'il faut pour suivre le Tour de France. Malheureusement pour notre affaire, elle est un peu voyante. »

Il parlemente quelques minutes avec le journaliste qui démarre, vexé, déçu. Nous sommes consternés. Il ne nous reste que deux heures, à peine, pour fournir une voiture à Robillard.

« Qu'est-ce qu'on va faire ! gémit le Gros en s'essuyant le front. On est

foutus ! Si Mathieu n'est pas à l'heure, ou s'il arrive au rendez-vous sans voiture, Émile va se méfier. »

Ce qu'on va faire, je n'en sais plus rien. Il faudrait d'abord prévenir le Bombé du contretemps, puis trouver un véhicule du genre qu'affectionne Buisson, une Peugeot noire, par exemple.

Alors, une idée me vient comme par miracle. Je me souviens qu'un jeune inspecteur du groupe Petit, lorsqu'il veut épater une amie, loue une voiture dans le 18e arrondissement, à deux pas de chez lui, rue Duhesme.

« Fonce voir le Bombé, dis-je à Mathieu, on se retrouvera ici dans une heure. Dis-lui que tu es en panne et que

t'attends une nouvelle bagnole. » Vingt minutes plus tard, un taxi nous dépose, le Gros et moi, devant le propriétaire de la société de location.

Nous fixons notre choix sur une Peugeot noire et le contrat est vite rédigé. Signature, assurance tous risques, caution ? Je n'ai pas un franc en poche. Sans hésiter, le Gros sort son carnet, rédige un chèque pour la caution exigée : cinquante mille francs. Puis, il exhibe sa carte d'identité. Quand il lit « *profession : commissaire de police* », le loueur est rassuré. Je prends le volant, je traverse Paris en trombe et nous revoici boulevard Saint-Germain où Mathieu Robillard fait les cent pas devant le *Cluny*.

« J’ai bien fait de ne pas aller voir le Bombé, dit-il, vous êtes déjà là. Ça va coller. »

Tout en lui remettant les clefs de la voiture et les documents, je lui recommande :

« Fais gaffe, Mathieu. Camoufle bien les papiers si tu ne veux pas ajouter ton nom à la liste des macchabées d’Émile. Ils sont établis au nom d’un flic. Et un commissaire, encore ! »

À dix heures quarante-cinq, le Gros et moi avalons notre sixième café. À onze heures, en pensée, nous sommes avec le Bombé et Mathieu à Boulogne. À onze heures cinq, toujours en pensée, nous assistons à leur départ en compagnie de Buisson.

À onze heures dix, dans la réalité, un gardien de la paix, mitraillette au poing, vient se placer à l'angle des deux boulevards, tandis que des renforts de police s'installent à chaque carrefour. Je suis curieux, c'est mon métier, aussi je vais me renseigner :

« On a déclenché le dispositif 3, me dit le gardien après que je lui ai montré ma plaque. Une agression a eu lieu avec une Peugeot noire et nous arrêtons toutes ces voitures. Sinon, on tire. »

Quand je rejoins, en courant, le *Cluny,* le Gros manque de s'évanouir.

« Foutu ! exhale-t-il en fermant les yeux. Mathieu va se faire arrêter par un barrage ou il va tenter de le forcer. Dans les deux cas, Buisson va flinguer, c'est

sûr. Il va défendre sa peau. Et nous, nous serons complices de meurtre par moyens fournis : voiture, arme, fric et tout le reste. Sans compter la non-dénonciation d'un malfaiteur que nous sommes chargés d'appréhender et non d'emmener à la campagne. C'est le déshonneur. »

Une fois de plus, il s'éponge le front. Si Buisson tire, ce sera avec le revolver que je lui ai fourni, avec mes propres balles. Et Mathieu se mettra à table. Jamais les magistrats, encore moins nos patrons, ne croiront que nous avons voulu accomplir une action d'éclat. Au contraire, avec quelle joie nos collègues nous démoliront ! Quels connards avec leurs méthodes ! On ira leur porter des

oranges.

Comment expliquer que nous voulions protéger notre indic tout en faisant un bond au tableau d'avancement ?

Jusqu'à midi nous ne vivons plus. Nous téléphonons de temps en temps à la Grande Maison, pour savoir s'il y a du nouveau. Et puis, à dix-huit heures pile, alors que je suis dans le bureau du Gros, une communication de province nous annonce : « Le colis est bien arrivé. » C'est Mathieu.

Le Gros et moi tombons dans les bras l'un de l'autre.

Émile se plaît à *l'Auberge de la Mère Odue*. Il a été tout de suite accepté

par le patron et, avant de quitter le Bombé et Mathieu, il a voulu sabler le champagne.

La chambre qu'il occupe, dans le bâtiment sur cour, au rez-de-chaussée, est vaste, claire et donne sur les champs. De sa fenêtre, Émile contemple les troupeaux de vaches qui paissent à quelques mètres de l'hôtel, dans la prairie d'un vert soutenu. Il est réveillé par les oiseaux qui piaillaient dans un boqueteau voisin, et Grignard lui a prêté une carabine à plomb. La nourriture est excellente, Émile respire à pleins poumons. L'air mauvais de la capitale est oublié. Oubliée la tenaille policière ; oubliés, aussi, les anciens amis de la Santé. De justesse, Mathieu Robillard

l’a sauvé.

Robillard et le Bombé ont promis de lui rendre visite le 7 juin, avec sa sœur Jeanne. Il les attend. Vraiment, se dit Émile, Mathieu est un partenaire précieux, tel que le lui a dépeint Francis. Avec lui, il va essayer d’en toucher une belle, afin de le dédommager de ses frais. Puis, avec de nouveaux papiers, il ira faire un tour à l’étranger. En Amérique du Sud. Monsieur Émile rêve.

« Mathieu est un pote, a déclaré le Bombé, légèrement éméché, à la fin du repas. Il conduit drôlement bien. Si on a été filé, faudrait que le gars ait pédalé sec derrière lui. »

La réflexion du Bombé a déplu à Buisson dont la méfiance s’est aussitôt

réveillée. Mais le Bombé proclame vite, gonflé d'assurance :

« Penses-tu, Émile, moi aussi j'ai fait gaffe. Et le flic qui me roulera est encore dans les génitoires de son père. »

45

10 juin 1950. Je n'ai pas pu fermer l'œil de la nuit. J'ai le trac. La journée va être décisive. Cette affaire Buisson est devenue la mienne, l'affaire de ma vie, que je ne peux pas, que je ne dois pas rater. À mes côtés, Marlyse a dormi tranquillement, son corps nu par moments frôlant le mien. Je sentais sa chaleur, le parfum de sa peau, sa respiration régulière et malgré tout, je me sentais seul. Insidieux, le trac m'a envahi peu à peu, qui me nouait la gorge,

me tordait l'estomac.

Vers trois heures, je me suis levé et, tâtonnant dans le noir, je suis allé jusqu'à la cuisine boire de l'eau au robinet. Mais quelques minutes plus tard, j'avais les lèvres sèches de nouveau.

J'ai recommencé à me retourner dans le lit avec l'image de Buisson qui me trottait implacablement devant les yeux. Une peur confuse m'a empoigné. Un sentiment usant, que je n'avais jamais éprouvé jusqu'à cette nuit.

J'ai fait l'amour, en espérant qu'après je sombrerais dans le sommeil. C'est une thérapeutique naturelle que j'utilise parfois pour éviter les nuits blanches, et qui me réussit généralement

assez bien. Ma main a parcouru le corps de Marlyse qui a souri dans son sommeil, consentante ou inconsciente, Marlyse qui a émis un léger soupir, puis s'est laissée faire en dormant.

Je me suis retrouvé les yeux grands ouverts, insatisfait et toujours anxieux, à regarder le jour se faufiler parmi les persiennes. À six heures du matin, je me suis enfin assoupi. À sept heures trente, le réveil a sonné.

« Roger, gémit Marlyse, tu veux préparer le café, ce matin, mon chéri ? »

Les yeux boursouflés, tout à fait hagard, je me mets debout. Pendant une seconde, tout tourne autour de moi ; enfin le vertige disparaît. Je suis en train d'enfiler ma robe de chambre, lorsque

Marlyse, les yeux toujours fermés, me demande :

« Roger ?

— Oui.

— Dis, Roger, tu crois que c'est normal à mon âge ?

— Quoi donc ?

— De faire des rêves érotiques ?

— Tu devrais voir un médecin. J'ai toujours pensé que tu étais malade du sexe.

— Oh là là ! ce que tu peux être grognon ce matin ! »

Je ne réponds rien. Par moments, je me demande si Marlyse n'est pas aussi idiote que sa mère.

Il est onze heures quand la Delahaye

que m'a prêtée Paul Villard, un ami avocat, se range sur un bas-côté de l'autoroute de l'Ouest, derrière la Citroën noire de la boîte. Debout, près d'elle, se trouvent le Gros, Gillard et Hours, qui fument.

« Vous n'avez pas l'air en forme, ce matin ! me dit le Gros en fronçant les sourcils, inquiet.

— Je me suis endormi tard, patron, mais ne vous en faites pas, ça ira.

— Bon, répond le Gros, ne perdons pas de temps. Il est bien entendu, Borniche, qu'à la moindre alerte, au moindre pépin, vous vous débrouillez par n'importe quel moyen pour me le faire savoir.

— Oui, patron.

— Bon. Comme convenu, avec Hours, je me tiendrai dans le bois qui borde l'autre côté de la route nationale. Il ne nous faudra pas plus d'une minute pour intervenir.

— Oui, patron.

— Bon. Êtes-vous armé, au fait ?

— Non, patron.

— C'est con, Borniche, très con. Enfin, c'est votre peau que ça regarde. Avez-vous des menottes, au moins ?

— Marlyse les a dans son sac. Elle me les remettra le moment voulu.

— Bon. Eh bien, bonne chance, mon vieux. Embarquez Gillard avec vous et à tout à l'heure. Avec Buisson.

— À tout à l'heure, patron. »

Le Gros me serre la main,

longuement, en me regardant bien dans les yeux. Peut-être est-ce un peu théâtral, mais cela me réconforte.

Je remonte dans la Delahaye où Marlyse m'attend en limant ses ongles, alors que Gillard s'installe derrière. Avec un grondement puissant, le moteur se remet en route.

Pendant une vingtaine de kilomètres, j'oublie Buisson, le Gros, ma nomination et tout le cirque.

Jamais de ma vie, à moins d'un miracle, je n'aurai les moyens de m'offrir un engin pareil, aussi j'en profite.

Je m'amuse à accélérer, à jouer de la boîte de vitesse, à doubler en trombe, à

prendre mes virages en dérapant, ce qui fait gueuler les pneus. Derrière, la Citroën peine comme un mulet. Par moments, elle revient. J'imagine la rage du Gros qui n'apprécie que modérément mes acrobaties et qui doit m'injurier chaque fois que j'accélère.

De temps à autre, je jette un coup d'œil dans le rétroviseur pour voir la tête de Gillard. Sur la banquette, il se fait tout petit, il se ratatine, garde les yeux baissés pour ne pas voir le paysage qui fonce à notre rencontre. Il en est resté au temps où se « taper le 100 » suscitait l'enthousiasme : l'aiguille du compteur qui oscille dans les parages du 160 lui donne des nausées.

On roule ainsi jusqu'à Évreux. Arrêt

de nouveau. Nouvelles poignées de main. Comme je risque peut-être de mourir bientôt, le Gros m'épargne ses réflexions sur ma conduite. Ce matin, je pourrais tout me permettre : lui tirer les oreilles, lui couper sa cravate, lui marcher sur les pieds, le décoiffer, lui faire des grimaces, il ne broncherait pas. Il a, envers moi, cette indulgence que l'on témoigne aux morituri qui vous salutant.

Nous reprenons la route, seuls. Comme prévu, la voiture du Gros me laisse prendre de l'avance, puis par un chemin vicinal, elle ira se poster dans le bois.

Lors de ma venue à Claville avec

Mathieu, j'ai remarqué deux pompes à essence, le célèbre duo « super-ordinaire », planté devant *l'Auberge de la Mère Odue*. Je m'arrête devant celle du super. C'est amusant une Delahaye, ça fait « broum-broum » d'une manière enivrante mais c'est vorace ! Paris-Claville : 120 kilomètres, 25 litres ! Mais, j'ai là un bon prétexte pour m'arrêter et faire mon plein.

Petit coup de klaxon impérieux, j'ouvre ma portière, je pivote sur mes fesses dans mon fauteuil de cuir et je me retrouve dehors, dans le soleil, en chemise, l'allure souple et sûre du jeune cadre prospère.

Avec indolence, je m'étire et je souris à Marlyse avec la fatuité du

séducteur. Enfin, jambes écartées, mains aux hanches, je regarde la propriétaire de l'auberge qui trottine à ma rencontre. Elle se plante devant moi, rose de sueur, les lèvres humides, le chemisier tendu sur sa poitrine potelée qui se soulève comme portée par une houle.

« Le plein, madame, je vous prie. »

Tandis qu'elle débite l'essence, nous nous regardons en souriant. Elle est ravissante, la patronne.

« Pendant qu'on y est, dis-je dès qu'elle a terminé, pourriez-vous donner un coup d'œil à l'huile ?

— Bien sûr, monsieur, je suis là pour ça. »

Je soulève le capot de mon bolide. Du regard, je cherche la tringle qui

aurait dû le maintenir en l'air, mais la tringle a disparu. Je suis obligé de tenir le capot.

La propriétaire est en train d'essuyer la jauge avec un chiffon quand, brusquement, un petit homme aux cheveux sombres, aux yeux noirs, apparaît à la porte de l'auberge. Il me fixe. Il contemple la voiture.

Je frémis. Pour la première fois, après trois années de recherches, d'échecs, de mortifications, je vois Buisson. Il est là, à deux mètres de moi, les mains sur les hanches, intrigué. Sans le lourd capot que je suis contraint de maintenir en l'air, je pourrais tenter de lui bondir dessus. Mais, si je le lâche, je risque de blesser la malheureuse qui

replonge la jauge dans sa gaine. Et surtout je risque de perdre la précieuse fraction de seconde que Buisson utilisera pour sortir son arme et m'abattre à bout portant. À la distance où il se trouve, il ne peut pas me rater. Évidemment, Gillard, qui est tapi dans la voiture, aurait le temps de dégainer à son tour et de le descendre. En grammaire, cela s'appelle un conditionnel. Mais, moi, au passé composé, je suis mort.

Ce n'est pas la peur, en ces minutes où je sens le regard méfiant de Buisson me scruter avec intensité, qui m'empêche d'agir : dès l'instant où il m'est apparu en manches de chemise, le trac m'a quitté. Non, si je ne prends

aucun risque, c'est pour une raison très simple : je veux avoir Buisson.

Déjà, il a tourné les talons et s'engouffre dans l'auberge. Je maudis l'absence de la tringle du capot ; si je n'avais eu une main occupée, j'aurais trouvé une astuce pour m'approcher du tueur. À l'heure qu'il est, tout serait fini. Je le tiendrais.

En guise de consolation, ce contretemps m'a apporté la certitude que Buisson est toujours là. À moi de ne pas le laisser filer comme cela est arrivé bien souvent à mes collègues de la P.P.

Je jette un coup d'œil à ma montre : il est midi vingt. « Peut-on déjeuner chez vous, madame ?

— Mais oui, monsieur, on fait restaurant.

— Magnifique. Si ça ne vous dérange pas, je vais garer ma voiture dans votre cour, à l'ombre du platane.

— Je vous en prie.

— Préparez-nous une table avec du vin, du bon. »

J'entre la voiture dans la cour qui borde l'arrière de l'auberge et nous descendons. Tandis que Marlyse défroisse sa robe et que je verrouille les portes, Buisson m'apparaît de nouveau, à cinq mètres de moi dans le jardin potager, parmi les fraisiers. Il nous observe. Je sens son regard dur, impitoyable, qui me transperce.

Il est petit, il est chétif et, pourtant, il

est impressionnant. C’est ce moment-là que Gillard, qui ne l’a pas aperçu, car il lui tourne le dos, choisit pour me lancer :

« Dites, Borniche, j’ai oublié mon flingue dans la bagnole.

— Ta gueule, nom de Dieu ! » dis-je, terrifié à l’idée que Buisson puisse l’entendre.

J’attrape Marlyse par le bras et je l’entraîne vers l’entrée de la salle. Tout en marchant, je lui demande si le 6,35 est bien dans son sac. Elle me fait oui de la tête. J’avoue que jusqu’ici Marlyse m’étonne : est-ce de l’inconscience, je n’en sais rien, mais en tout cas, elle est d’un calme stupéfiant, comme si toute cette affaire n’était qu’une simple

promenade à la campagne.

Nous pénétrons dans l'auberge. La pièce dans laquelle nous nous retrouvons est le bar. À gauche, la salle à manger, typique avec ses nappes et ses rideaux en vichy blanc et rouge, ses murs crépis et ses poutres apparentes. À droite, la cuisine, séparée du bar par une mini-porte à battant qui permet de repérer l'arrivée des clients et aussi de passer les plats.

« Désirez-vous déjeuner dans la salle ou à la terrasse ? » demande la propriétaire en nous tendant les menus.

Je fais semblant de consulter mes amis mais j'ordonne presque aussitôt :

« Dans la salle. Il fait plus frais et

nous entendrons moins les voitures. En attendant, servez-nous trois pastis. »

Pendant que la patronne s'affaire derrière son zinc, nous choisissons nos repas : terrines de rillettes, crudités, lapin farci, le tout agrémenté d'une bouteille de saint-émilion. L'heure tourne, Buisson reste invisible. Il faut gagner du temps.

« Une autre tournée, dis-je, et un verre pour le patron. »

Ma vue plonge dans la cuisine d'où le patron me remercie. Je ne, tiens pas en place. Un autre coup d'œil dans la salle, toujours pas de Buisson. Dans un coin, je repère un piano, je m'y installe et je commence à jouer des blues. Appuyée sur mon épaule, Marlyse

fredonne, alors que Gillard est soucieux.

Les minutes passent. Il est maintenant douze heures trente et je suis tourmenté car nous avions convenu avec le Gros que je passerais à l'action le plus rapidement possible. Il faut que je trouve un moyen de le prévenir afin d'éviter toute initiative de sa part qui pourrait s'achever en une catastrophique connerie. Je me lève : j'ai aperçu un vieux clairon accroché au mur. Gillard ne me lâche pas d'une semelle.

« Vous allez voir. »

Je décroche l'instrument. J'humecte mes lèvres et je l'embouche. Tonitruand, l'air martial de la « soupe » nous déchire les tympans, mais j'espère que le Gros, planqué dans le bois en face,

aura entendu et compris.

« Voilà, voilà, fait la propriétaire en arrivant les bras chargés de plats, c'est pas la peine de vous impatienter. Installez-vous. »

J'ai choisi la table qui se trouve près de la fenêtre, dans l'axe de la salle. Gillard et moi, nous tournons le dos à la cuisine, Marlyse s'assied en face. J'espère, ainsi, ne pas éveiller la méfiance bien connue du tueur aux yeux noirs.

« Tu le vois ?

— Non, pour le moment il n'y a que le patron qui est à table. »

Nous attaquons les hors-d'œuvre. J'ai avalé ma terrine, englouti mes crudités quand soudain Marlyse me

donne un coup de pied.

« Il a traversé la cuisine, mais il est reparti dans la cour par une porte de derrière. »

Du coup, je sens mon estomac se crisper et je n'ai plus faim. Je me sers un verre de vin. De nouveau, Marlyse me redonne un coup de pied.

« Le revoilà… (Silence)… Il tient un plat de fraises à la main… Il s'éloigne… Il revient… Il s'est assis à la table avec le patron et il commence à déjeuner. Il est tourné vers nous. »

Cette dernière information me contrarie car je me demande comment je vais m'y prendre pour aller débusquer Buisson. Je pensais que nous l'aurions eu comme voisin de salle et, à aucun

moment, je n’avais imaginé qu’il prenait ses repas avec le patron, à la cuisine, d’où il peut tout épier.

Sept à huit mètres séparent notre table de la sienne et il me faut une bonne raison pour aller jusqu’à lui sans qu’il fasse un carton sur moi.

46

Pensif, je grignote mon lapin, incapable de trouver un prétexte pour m'approcher de Buisson qui, tout en mastiquant, ne nous quitte pas des yeux.

« Qu'est-ce qu'on fout ? me demande Gillard.

— Je n'en sais rien. Vous êtes inquiet ?

— Inquiet ? fait Gillard. Vous plaisantez : j'ai les choquottes et pas qu'un peu. Et vous ?

— Pas encore. Il faut pourtant que j'y

aille… »

Je pose ma serviette, je repousse ma chaise, je me lève et l'air le plus naturel du monde, je me dirige vers la cuisine. Je ne sais pas encore ce que je vais faire, ni ce que je vais dire.

Je traverse le bar, je m'apprête à pousser la mini-porte mais à ce point, Buisson qui m'a observé pendant toute mon approche, a un tel regard que je reste cloué sur place : je suis sûr qu'il ne faut pas que j'aille plus loin. Sa main droite a reposé son couteau et a glissé doucement vers sa poche. Un instant, je me sens vidé. C'est une sensation étrange, comme si j'étais une grande enveloppe sans squelette. Mon sang se retire de mon visage, mon cœur

s’emballe, mes jambes sont envahies par une extrême mollesse.

Que l’on appelle ce phénomène physiologique peur ou conscience aiguë du danger, le résultat est le même : je suis statufié.

À quelques pas de Buisson, qui me fixe toujours, prêt à réagir, séparé par le patron qui me tourne le dos en continuant à s’empiffrer, et par la table au plateau gras, je parviens, au prix d’un effort douloureux, à articuler d’une voix ferme :

« Dites, madame, je voudrais téléphoner à Deauville, est-ce possible ? »

J’ai heureusement repéré, dans l’angle droit de la cuisine, entre un

vaisselier et la fenêtre sur rue, un téléphone mural. Du coup, j'ai bondi sur l'occasion.

« Mais oui, monsieur, quel numéro voulez-vous ?

— Le 432. »

J'ai dit ça comme j'aurais annoncé le 73 ou le 852, peu importe. Afin de redonner confiance à Buisson, je regagne ma place.

De là, j'entends la patronne tourner la manivelle, demander la communication et raccrocher le combiné. Elle arrive près de moi.

« On nous rappelle tout de suite, dit-elle.

— Ça va marcher ? me souffle Gillard.

— J’espère, sinon vous terminerez le repas sans moi. »

À cet instant le téléphone sonne et je sens brusquement le sang affluer à ma tête ; une bouffée de chaleur intense se propage sur mes joues. Je me remets debout et les muscles raidis, le corps tendu, je reprends la route de la cuisine. Un vrai calvaire. À deux reprises, mon regard croise celui de Buisson et une sorte de panique m’envahit.

Avec découragement, je me dis que, seul, je ne parviendrai pas à maîtriser ce tueur, à déjouer sa surveillance. Rodé par des années de cavale, Monsieur Émile monte une garde farouche autour de sa personne.

Une nouvelle fois, le regard de Buisson se fige sur le seuil de la cuisine. Et ce regard se plisse, devient meurtrier, effrayant même lorsque la propriétaire, qui se tient derrière lui, le combiné à la main, m'annonce avec étonnement :

« On me dit que votre numéro n'existe pas. »

Il me faut un effort prodigieux pour ne pas avaler ma salive. Le petit aller-et-retour de ma pomme d'Adam n'échapperait pas à Buisson et il me trahirait. Il me faut aussi dominer ma voix qui aurait tendance à chevroter, pour répliquer, presque indigné :

« Comment ? Ce numéro n'existe pas ? Mais c'est celui de ma clinique ! Insistez, s'il vous plaît. »

Ma voix m’a paru fluette, un peu grinçante même, mais Buisson n’a pas bronché. Il continue, néanmoins, à maintenir sa main droite dans la poche de son pantalon, refermée sur son arme. Je n’ai pas besoin de la voir pour le savoir.

Pour la deuxième fois, je retourne à ma table. Ma chemisette se colle à ma peau, tellement je sue ma peur. À chaque pas, je m’attends à recevoir une balle dans le dos. Entre les omoplates. Et ça me serre les fesses. Comme vidé par un terrible effort, je me laisse tomber sur ma chaise et j’avale d’un trait mon verre de vin.

« Sale histoire, dit Gillard. Ça se

goupille mal. » Je n'ai pas le temps de lui répondre, la patronne me rappelle aussitôt, toute contente :

« Monsieur, ça y est, la standardiste s'était trompée de numéro. »

Je reviens. Pour la première fois, j'ose me glisser dans la cuisine, je passe devant Buisson, à moins d'un mètre, mais je poursuis ma route sans le regarder, car le tueur a pivoté sur sa chaise et me suit, la main toujours embusquée dans sa poche. Je remarque la bosse que provoque le revolver dans le tissu.

Le téléphone à la main, je lui tourne le dos.

« Allô ? La clinique des Roses ? Ici le docteur André. J'ai un peu de retard,

je suis sur la route de Deauville mais je n'arriverai pas avant une heure trente environ… Comment ? Non, écoutez… Pour le 6, continuez la strepto, bien sûr comme d'habitude. Pour le 27, attendez-moi… Demandez au labo qu'il fasse les analyses prévues… je verrai les résultats tout à l'heure. Merci. »

Je raccroche. Pendant toute la conversation, j'ai craint qu'à l'autre bout du fil, la personne qui me répétait sur un ton de plus en plus excédé : « Ce n'est pas une clinique ici, c'est le cimetière », ne coupe la communication.

La propriétaire me sourit et je réponds à son sourire. J'ai retrouvé mon calme, je me sens bien. Maintenant il faut agir.

Je me suis écarté du téléphone mural et je m'apprête à regagner ma place, indifférent à la présence de Buisson dont les mains sont sur la table. Un mètre nous sépare. Alors, je bondis. D'un brusque écart, je m'abats sur lui, le ceinture. Immobilisant ses bras de toutes mes forces, je le soulève.

L'homme est petit mais fort. Je sens ses muscles se contracter. Il se démène pour échapper à ma prise, ma griserie décuple mes forces et il faudrait un chalumeau pour me décrocher de lui.

Buisson écume, grogne, se débat encore. À moitié étouffé il parvient à dire, haletant :

« Mais qu'est-ce qui vous prend ?

Vous êtes dingue ?

— Tu es fait, Émile », lui dis-je d'une voix rauque. Il tente une dernière ruade que je maîtrise avec peine, puis ses muscles se relâchent. Marlyse, arrivée en trombe dans la cuisine, sort les menottes de son sac à main : deux claquements métalliques et les poignets du tueur sont pris dans des bracelets d'acier.

Buisson est pâle, ses lèvres remuent, prononçant des mots inintelligibles. De sa poche, j'extrais mon Mauser que je récupère avec soulagement, puis un chargeur, puis une fausse carte d'identité établie au nom de Ballu.

« Bien joué, dit Buisson, qui a retrouvé son calme tandis que je suis

maintenant secoué de tremblements imprévisibles. Buvez un coup, ça vous remontera.

— Monsieur a raison, approuve Marlyse. Deux cognacs.

— Et moi ? dit Gillard qui ayant fait irruption lui aussi, se dirige vers la fenêtre ouverte sort un sifflet et souffle dedans pour alerter le Gros et Hours.

— Alors trois cognacs, dit calmement Marlyse, et un tilleul pour moi. »

Le propriétaire et sa femme ont assisté à la scène sans bouger, les yeux ronds, la bouche ouverte, du pâté plein les joues.

« Ah ben ça, alors ! Ah ben ça, alors ! » fait soudain le patron quand il parvient à sortir de sa torpeur.

Sa femme, qui a failli s'évanouir, se dirige vers le bar comme une automate. Elle revient portant sur un plateau des verres et une bouteille de cognac. Nous buvons à notre santé mais surtout au succès de notre entreprise. Depuis l'arrestation, je n'ai pas dit un mot et Marlyse s'en inquiète :

« À quoi penses-tu, chéri ? »

Je ne réponds pas. La capture de Buisson devrait me satisfaire : là où des dizaines de policiers de tous âges, de tous grades et de tous services ont échoué, j'ai réussi.

Pour un zozo qui n'a que quelques années d'ancienneté, ce n'est pas si mal. Demain, la Grande Maison chantera mes louanges, on enviera ma victoire, on

critiquera ma témérité ou mon inconscience d'avoir associé à mon aventure une jeune femme non stipendiée par la Grande Maison. Pour les uns, je serai le flic des flics, pour les autres, le flic qui a une veine de cocu, pour d'autres encore, le flic qui ne doit ses succès qu'aux indics. Qu'importe ! Grâce à la prime de 30 000 francs que le Gros m'a promise, je vais, enfin, pouvoir acheter une cuisinière à Marlyse.

C'est avec une satisfaction évidente que, dans la chambre de Buisson, au parquet jonché de mégots de cigarettes, je découvre l'arme des crimes, le Colt 11,45 mm qui a arrosé Polledri, blessé

le bijoutier Baudet, couché les banquiers de Champigny et bien d'autres. Buisson a saisi ma pensée : « Oh ! vous savez, je ne m'en suis jamais servi. Faites-le expertiser, vous verrez. »

L'air tranquille avec lequel il a prononcé ces paroles me déroute un peu. Trois heures plus tard, Émile Buisson franchit le porche de la rue des Saussaies.

« Borniche, me dit le Gros d'un ton solennel, à partir de maintenant, considérez-vous comme inspecteur principal. »

Il est dix-huit heures neuf, en ce 10 juin 1950. Pendant six mois, j'attendrai que sa promesse s'exauce. Mais le Gros, lui, passe instantanément

divisionnaire. Et numéro un encore !

SIXIEME ROUND

47

L’interrogatoire de Buisson dure tout le dimanche sans que l’arrestation transpire. Le lundi matin à neuf heures, branle-bas de combat : le Gros va annoncer à la presse l’étonnante nouvelle. Il me carillonne nerveusement :

« Alors, quoi, Borniche, vous venez ou non, ça fait une heure que je vous appelle ! »

Le temps de déraper sur le parquet ciré et je suis à son bureau. Le Gros a

revêtu un complet sombre sur une chemise blanche, ses chaussures noires étincellent. L'air radieux, il m'annonce, sans perdre le temps de me serrer la main :

« Borniche, on va se venger ! »

Je le regarde, éberlué, mais il ne me laisse pas le temps de poser une question :

« Oui, mon cher, on va se venger de la P.P. qui depuis trois ans nous a mis des bâtons dans les roues. Buisson n'a pas été arrêté à Claville, vous entendez, Borniche. Il a été cueilli à la porte de Saint-Cloud, au restaurant *Les Trois Obus* où il déjeunait. »

Ma figure s'allonge :

« Comment ça, patron ? »

Le Gros hausse les épaules d'énervement et se plante en face de moi.

« C'est bizarre-que vous ne vouliez pas comprendre, dit-il. Quand Girier a été arrêté c'était bien à Montfermeil, non ? Dans notre propre secteur, là où la P.P. n'a rien à faire ! Bon. Alors, moi, j'arrête Buisson dans le leur. Comme ça, ils sauront ce que c'est de se faire engueuler ! »

Le Gros s'amuse à l'avance du tour qu'il va jouer à ses collègues malchanceux. Il ajoute, en se laissant choir dans son fauteuil :

« Tenez, si j'étais vache, je pourrais leur faire plus de tort encore. Par exemple, je pourrais avoir arrêté

Buisson alors qu'il se promenait devant le 36, quai des Orfèvres. Mais moi, je suis beau joueur. »

Deux heure » plus tard, les premières éditions des journaux du soir signalent, à la France entière, que l'insaisissable Buisson déjeunait tranquillement dans un restaurant de Boulogne, lorsque l'équipe du Gros a surgi.

Tout est question de chance. Pour la police comme pour le billard. Il suffit d'un premier tir bien ajusté pour réaliser, parfois, une étonnante série. C'est ce qui m'arrive dans l'affaire Buisson.

Après l'arrestation d'Émile, Mathieu Robillard a empoché ses quinze

cent mille francs. La P.P. a manifesté son mécontentement d'avoir été lésée. Le vaste coup de filet que j'ai donné dans le Milieu m'a permis de faire la connaissance de Vérando, de Loubier, de Labori et d'une trentaine de complices qui tous ont été écroués pour association de malfaiteurs. Seul le petit Orsetti a réussi à échapper à mes recherches, mais il ne perd rien pour attendre.

Toujours le vent en poupe, place de l'Opéra, je m'empare de René Girier qui, deux mois plus tôt, a faussé compagnie à ses gardiens en sciant le plancher d'un fourgon cellulaire.

Le plus grand flic de France, c'est moi.

Depuis que Buisson a réintégré sa cellule de la Santé, je me consacre à son interrogatoire car il ne veut parler qu'avec moi. Je dois admettre, à mon corps défendant, qu'au fil du temps nous éprouvons une sympathie réciproque. C'est bête mais c'est comme ça, nous sommes presque devenus des copains.

Émile et moi sommes convenus d'un horaire de travail spécial et immuable. Le matin, je vais le chercher avec une voiture de la Maison, à la Santé. « Ça va ? Ça va ! » On se serre la main, il grimpe dans la voiture après que je lui ai passé les menottes, et en route pour la rue des Saussaies. Pendant tout le trajet on ne se dit pas grand-chose, à part des banalités sur le temps, sur l'équipe de

France de football et quelques appréciations sur les filles dans la rue. Parvenus à mon bureau, j'accroche le poignet gauche d'Émile au radiateur, je pousse vers lui un fauteuil rembourré que j'ai spécialement réquisitionné à son intention. Il s'installe. De sa main droite, il se sert un verre de bon bordeaux – chaque matin, je lui en achète une bouteille –, sort de sa pochette ses grosses lunettes d'écaille, puis s'empare du *Figaro* qui est posé sur ma table, à son intention. Il est neuf heures. Jusqu'à midi et demi, je ne l'interroge pas. Entre nous, c'est le silence total, le motus vivendi. Cela fait partie de nos conventions. Posément, en se servant de temps à autre un verre de

vin, Émile épluche les nouvelles. Ligne après ligne, il lit tout, particulièrement les informations politiques.

Un jour, intrigué, je lui ai demandé pourquoi il s'intéressait tant à la situation internationale et il m'a répondu, les sourcils arqués :

« Monsieur Borniche, j'essaie de deviner si les Russes et les Américains se cogneront dessus un de ces jours.

— Pourquoi, tu as peur ?

— Mais non, je n'ai pas peur. Au contraire. Je souhaite que ça se bagarre à nouveau : c'est ma seule chance. En 1940, c'est bien grâce à la débâcle que j'ai pu m'esquiver de la prison de Troyes. Parce que si la paix continue, je vous vois venir, monsieur Borniche,

vous allez tout essayer pour me faire éternuer dans la sciure. »

Vers midi, Buisson lève le nez de son journal et me demande :

« Qu'est-ce qu'on mange, aujourd'hui, monsieur Borniche ?

— Attends, je vais me renseigner. »

Je téléphone au poste de police du rez-de-chaussée, on me communique le menu du jour que je répète à Émile. Il l'approuve d'un hochement de la tête. À treize heures, Émile se tortille un peu sur son fauteuil. Il repose son journal, termine son verre, range ses lunettes et me dit :

« Si on allait pisser, monsieur Borniche ? »

J'accepte sa proposition. Je

m’attache à la menotte et nous partons aux cabinets, sur le palier. De là, nous gagnons le sous-sol de l’immeuble où il déjeune dans une cellule devant deux gardiens à qui il arrive rarement d’avoir un assassin pour convive. Pendant ce temps, je vais me taper un plat froid au *Santa-Maria*.

À quatorze heures, les affaires sérieuses commencent. Buisson m’est ramené et accroché de nouveau au radiateur ; visiblement il est satisfait de son déjeuner plus raffiné que celui offert par la Santé. Je me penche sur la pile de dossiers, haute d’un mètre cinquante, qui contient tous les procès-verbaux concernant les trente-six meurtres et agressions dont Buisson est accusé.

« Qu’est-ce qu’on attaque aujourd’hui, monsieur Borniche ? »

C’est ainsi que débutent, invariablement, mes interrogatoires. Entre nous, tout se déroule admirablement bien, sur un ton amical. Je n’ignore rien de ses activités. Tous ses anciens amis, à quelques rares exceptions près, ont parlé. Je lis à Émile leurs aveux, qui les écoute calmement, qui ne s’étonne plus, ne s’indigne plus d’avoir été ainsi abondamment trahi par ses complices. Ils lui mettent tout sur le dos à Émile, même ce qu’il n’a pas fait. Et la France entière s’associe à cette avalanche d’accusations. Toutes les fillettes violées, toutes les bicyclettes volées, toutes les argenteries envolées,

tous les larcins, tous les meurtres lui sont imputés. Il me faut rétablir la vérité, Émile m'aide de son mieux et, le soir, il signe les procès-verbaux que j'ai tapés à la machine, sans même les relire en me disant :

« Je vous fais confiance, monsieur Borniche. »

Il avoue tout. Il reconnaît tout. Excepté les crimes.

Condamné déjà aux travaux forcés à perpétuité, il ne veut rien endosser qui puisse le conduire à l'échafaud. Les encaisseurs blessés ou tués, les meurtres de Russac et de Polledri, il les rejette en bloc, malgré les preuves, malgré les témoignages, niant l'évidence. Lors des confrontations avec ses anciens

associés, il a, envers eux, des regards furibonds et méprisants.

Une seule fois, il retrouve sa cruauté et il passe dans son regard une telle flamme sauvage, effrayante, que je suis bien content de le savoir enchaîné au radiateur. C'est le jour où nous parlons de Mathieu Robillard. D'une voix rauque et tremblante de haine, il lâche :

« Celui-là, si je l'avais entre mes mains, je lui couperais le cou à la scie égoïne. Et je m'arrêterais de temps en temps, entre deux coups de scie, pour mieux l'entendre gueuler ! »

Nos tête-à-tête dureront trois ans. Quand il a su que René Girier s'était évadé du fourgon cellulaire, j'ai vu une

lueur de nostalgie dans ses yeux. Quand il a su que je l'avais cravaté à l'Opéra, un petit sourire satisfait a éclairé son visage. Je le tenais au courant de mes arrestations : les uns après les autres, tous les truands qu'il avait côtoyés, employés, tombaient grâce à moi. Un jour, satisfait, je lui dis avec un certain orgueil :

« Tu vois, Émile, j'en suis à trente-cinq arrestations dans ton affaire. »

Il m'a regardé, une petite flamme amusée brillait dans ses yeux. Il a bu une gorgée de vin, il a reposé son verre et il m'a jeté, comme un défi :

« Il y en a un, pourtant, qui vous a glissé entre les doigts ! »

Ça m'a fait un choc. Les sourcils

froncés, un peu vexé, j'ai tout d'abord pensé à Orsetti puis, curieux, je lui ai demandé :

« Lequel ?

— Courgibet, monsieur Borniche. Celui-là, vous ne l'avez pas eu et vous n'êtes pas près de l'avoir.

— Courgibet ? Mais c'est une vieille affaire qui ne m'intéresse pas !

— Ah ? Bon, c'est dommage.

— Pourquoi, ai-je ajouté, tu sais où il se trouve ?

— Bien sûr. Il est aux États-Unis. Mais c'est grand, les États-Unis !

— C'est grand, mais mes collègues du F.B.I. sont organisés. Ils le retrouveraient, ton Courgibet, crois-moi.

— Ça m'étonnerait, monsieur

Borniche, ça m'étonnerait. Le nom d'Émile Courgibet est inconnu là-bas !

— Tu veux dire quoi, au juste, Émile ?

— Voyons, monsieur Borniche, vous êtes intelligent, alors vous ne comprenez pas ?

— Hum, il a peut-être un autre nom, c'est ça ?

— Tout juste. Aux États-Unis, Courgibet s'appelle Fernand Châtelain et il est ébéniste. »

Pendant un long moment, je reste silencieux à étudier Buisson, immobile sur son fauteuil, son bras gauche pendant au bout des menottes, l'air insupportablement faraud. En moi-même, je pense à la mythique loi du

silence du Milieu et je me dis que bien peu, dans cette affaire Buisson, l'ont respectée. On peut les compter sur les doigts d'une main ceux qui, malgré les menaces de peines très lourdes, auront refusé de parler, de trahir.

Il y a Caillaux, Le Nus, le Bombé et Labori. Il y avait aussi Buisson. Mais Émile aussi va disparaître de ma courte liste. Lui aussi se conduit comme une « donneuse », cette race qu'il méprisait tant.

« Pourquoi me balances-tu Courgibet ? dis-je.

— Puisque je suis dans le trou, puisque d'autres amis s'y trouvent, il n'y a aucune raison que Courgibet ne patauge pas avec nous.

— Tu baisses dans mon estime, Émile. »

48

12 février 1952. Une bise glacée souffle sur le port du Havre. Avec Leclerc, l'inspecteur qui a succédé à Hours, muté à Marseille, nous attendons l'arrivée du steamer *America*. À son bord, occupant la cabine 324, se trouve Émile Courgibet que m'expédient mes collègues du F.B.I. Dès que je les ai contactés, après le mouchardage de Buisson, ils se sont mis en piste et il ne leur a pas fallu longtemps pour retrouver Courgibet. Il s'était marié quatre ans

auparavant avec une jolie Californienne et il avait installé, à New York, un magasin d'ébénisterie spécialisé dans la copie des meubles Louis XV. Il lui arrivait de réaliser des commandes pour la Maison-Blanche. Il allait obtenir sa naturalisation américaine dans deux mois. Dans leur rapport, mes collègues américains notaient que Courgibet-Châtelain avait une conduite exemplaire. Sans la dénonciation de Buisson, il aurait pu oublier son passé.

L'*America,* maintenant, est à quai. La coupée est installée. Avec Leclerc nous montons à bord où le commissaire du steamer nous attend. Précédés d'un steward, nous nous faufilons dans le ventre du navire, dévalons les coursives

jusqu'à la cabine 324. Je frappe. J'ouvre la porte. J'entre. Leclerc me suit. Un homme grand et distingué nous toise avec stupéfaction.

« Allons, Courgibet, en route ! » dis-je en lui montrant ma plaque de police.

L'homme rougit, perd contenance et, avec un accent américain très prononcé, bredouille des mots à peine compréhensibles, puis me tend son passeport diplomatique.

« Très fort, dis-je ironiquement, et très bien imité, mais ça ne prend pas. »

Je l'empoigne par un bras, je m'apprête à le sortir dans la coursive lorsqu'un officier du bord fait irruption, un peu essoufflé et pâle.

« Lâchez cet homme, m'intime-t-il,

c’est l’ambassadeur de Norvège. Il s’agit d’une erreur. La personne que vous cherchez a été changée de cabine, elle se trouve au n° 264. »

C’est à mon tour de rougir de confusion. Avec Leclerc, nous nous excusons puis, sans attendre, nous galopons jusqu’à la nouvelle cabine de Courgibet.

Cette fois-ci, nous entrons sans frapper. Debout, pâle et triste, Émile Courgibet, nous attend. Avec un pauvre sourire, il nous indique le hublot derrière lui et me dit :

« Si j’avais eu vingt ans de moins, j’aurais essayé de filer par là. Mais j’en ai cinquante-cinq et, cette fois, ma vie est bien finie. »

Il a une petite taille, Émile Courgibet, et une voix assez douce. À le voir, bien habillé, son chapeau à la main, s'exprimant posément, il ressemblerait davantage à un commerçant aisé plutôt qu'à un truand en cavale.
Dans le train qui nous ramène à Paris, Leclerc et moi sommes assez impressionnés par cet homme aimable et courtois. Et quand, soudain, nous voyons des larmes glisser sur ses joues, nous éprouvons même de la pitié pour lui.

Dès le lendemain matin, Courgibet est dans mon bureau afin que je recueille sa déposition. Il est pâle : indéniablement sa première nuit de détention l'a profondément affecté.

Assis en face de moi, tout en enroulant une feuille du procès-verbal dans ma machine à écrire, je lui propose un café mais il refuse d'un geste. Je ne l'ai pas attaché au radiateur.

« Allons-y, dis-je, autant en finir vite, qu'en pensez-vous ?

— Comme vous voudrez, inspecteur.

— Commençons par le commencement ; vous avez été condamné le 18 novembre 1918 par la cour d'assises de la Seine à huit ans de réclusion à Cayenne pour le meurtre de la femme que vous aimiez. Crime passionnel, c'est bien ça ?

— Oui, un soir de 1919, enchaîné avec d'autres, j'ai embarqué pour Saint-Laurent-du-Maroni. Je me suis retrouvé

au camp Colbert parmi des hommes avec lesquels je n'avais aucune affinité, rien en commun. »

Courgibet me raconte, alors, une histoire pathétique, qu'une autre plume, en l'enjolivant, s'attribuera vingt ans plus tard. Une plume de truand repenti.

« Il a fallu, pourtant, que j'adopte certaines de leurs manières, que je devienne brutal, violent, si je ne voulais pas me faire égorger la nuit, ou devenir la « bonne femme » d'un détenu.

— Et alors, vous vous êtes évadé ?

— Le soir du 20 septembre 1922. Un dimanche.

Sous prétexte d'aller laver du linge avec deux autres détenus, nous nous sommes enfoncés dans la brousse, et

nous avons marché jusqu'à la rive du Maroni. De l'autre côté du fleuve, c'était la Guyane hollandaise : il fallait le traverser. Nous l'avons fait, à la nage, et je me suis demandé souvent comment le courant tourbillonnant du fleuve nous a épargnés. Enfin, nous avons abordé en Guyane hollandaise. Avec mes deux compagnons, nous avons marché interminablement, nous nourrissant de racines, nos vêtements en lambeaux, tourmentés par la fièvre. C'était le début de nos misères, mais j'étais prêt à les endurer pour échapper au bagne.

« Sans le vouloir, nous sommes arrivés dans une mine de bauxite. Il y avait là, déjà, neuf autres évadés que mes deux compagnons de fuite

connaissaient. Ils nous ont fait engager dans la mine. Nous étions mal payés, et pour cause, mais malgré cela nous économisions au maximum. Je n'avais qu'une idée : acheter une embarcation avec laquelle nous pourrions longer la Guyane britannique et accoster au Venezuela, pays où l'extradition n'existait pas. Ils m'avaient approuvé.

« Ce bateau de pêche, pansu, lourd mais robuste, je l'ai découvert chez un Nègre, pour deux fois rien. Nous avons confectionné les voiles avec des sacs de jute, nous avons empilé des vivres et deux tonneaux d'eau et nous avons embarqué. Je savais un peu naviguer, les copains avaient confiance en moi.

« C'est le huitième ou le neuvième

jour que la tempête nous a surpris. Le ciel était devenu gris noir, le vent s'était levé avec une force croissante. Nous avons amené une partie de la voile, n'en conservant que juste ce qu'il fallait pour gouverner. Pendant deux autres jours, nous avons lutté contre la tempête. Et puis, la voile arrachée, le mât abattu, nous avons été empoignés par la mer.

« Au petit matin, nous avons chaviré. Le malheur s'est joué en quelques secondes. Une vague énorme nous a soulevés, telle une main de géant, nous a projetés en l'air. Je me suis retrouvé à la mer. Le vent couvrait nos appels. Tout s'est passé très vite. Les uns après les autres, mes compagnons ont coulé, à l'exception de moi et de deux autres.

Nous avons nagé pendant des heures, soutenus par une fureur de vivre obsédante.

« Soudain, autour de moi, j'ai vu des ventres blancs, des gueules noires, c'étaient des requins. Inutilement, j'ai hurlé de terreur. C'est à ce moment-là que j'ai senti une douleur horrible au bras gauche. Un requin m'attaquait, j'ai cru que j'étais perdu et je me suis évanoui…

« Quand j'ai repris connaissance, j'étais allongé sur une plage. Penchés au-dessus de moi, des visages d'indiens. C'étaient des pêcheurs qui m'avaient sauvé. Ils étaient nus avec juste un petit cache-sexe. Imberbes. Ils me souriaient. Ce sont eux qui m'ont transporté à leur

village, composé d'une dizaine de paillotes. J'étais dans une île d'où je pouvais distinguer un phare qui signalait la côte vénézuélienne.

« Une jeune Indienne de quinze ans m'a soigné avec un dévouement touchant. Elle m'a enseigné la langue de sa tribu. Je devins, avec l'accord du chef de la petite tribu, son mari. Pendant six ans, j'ai vécu parmi eux, apprenant à fabriquer des chaises, des tables, apprenant à pêcher et à chasser, apprenant aussi à aller chercher les huîtres perlières au fond de l'eau. Ma femme se prénommait Lila. Elle m'a donné deux enfants. Et puis un jour, tristement, j'ai pris congé de Lila qui pleurait, du vieux chef et des autres.

— Pourquoi ?

— La nostalgie de Paris, inspecteur ! Comme tous les bagnards, j'ai connu les mêmes rêves : la cavale, le retour au pays. Sur une pirogue que le chef m'avait offerte, je suis parti pour Caracas. Au moment de le quitter, il me dit : « Je savais qu'un « jour tu partirais. » Il m'a fallu un mois pour atteindre Caracas et, quand j'y suis parvenu, j'étais dans un état d'épuisement total.

« J'ai commencé à travailler. À un de mes frères aînés, installé à Buenos-Aires, j'ai écrit pour qu'il m'envoie un peu d'argent et, surtout, des faux papiers. Je savais que tous les navires qui partaient de Caracas pour Buenos-

Aires, faisaient escale en Guyane française. Le risque était trop grand pour moi. Je ne voulais pas être ramené à Saint-Laurent-du-Maroni.

« Aussi j'ai décidé de gagner l'Argentine par le Pérou, par le Pacifique. Il m'a fallu traverser la Cordillère des Andes. Ce n'est qu'en 1933 que j'ai retrouvé mon frère : soit un voyage de cinq ans ! Si j'étais resté sagement au bagne, j'aurais été un homme libre depuis longtemps et mon destin aurait été différent.

— Pourquoi n'êtes-vous pas resté en Argentine ?

— Je vous l'ai dit : la nostalgie de Paris. Toujours grâce à mon frère, j'ai pu embarquer pour l'Espagne. La guerre

civile a éclaté alors. J'étais à Barcelone. Dans un bar, un soir, deux hommes près de moi parlaient en français. Il y avait des années que je n'avais entendu ma langue natale. Nous avons lié connaissance : c'étaient les frères Buisson.

— Et puis, vous êtes parti avec eux pour la Chine. Et puis, vous avez participé, avec Émile, à l'agression de Troyes.

— C'est ça. Avec une précision, toutefois : à Troyes, je n'avais pas d'arme. Je n'ai menacé personne. J'ai toujours eu horreur du meurtre. Quand j'ai compris qu'Émile Buisson était un tueur, j'ai rompu avec lui.

— Je sais, c'était juste avant la

guerre. Vous êtes parti pour les États-Unis.

— Oui, je comptais refaire ma vie. Honnêtement. J'y étais arrivé… »

Courgibet se tait. Il se plonge dans son malheur et une larme glisse le long de sa joue. L'élégance de sa tenue, de ses gestes, témoigne à la fois de sa position et de sa fortune. Il a fui son passé, il a franchi les échelons de la vie sociale américaine et le voici à nouveau, par la faute de Buisson, brutalement rejeté vers le cloaque, à quelques mois de la prescription.

« Écoutez, dis-je, je vais vous étonner, Courgibet. »

Il relève la tête, passe sa langue sur ses lèvres mais reprend rapidement

contenance.

« Comment ça, inspecteur ?

— Lors de votre procès, j'irai témoigner en votre faveur. »

49

Tout a une fin. Un dimanche de septembre, au bras de Marlyse, je flâne boulevard Rochechouart. Il fait beau.

« Si nous allions jusqu'à Barbès ? propose Marlyse. Nous reviendrions ensuite sur l'autre trottoir. »

Je sais ce que cela signifie : Marlyse adore le lèche-vitrine, moi pas. Je me fais doucereux :

« J'ai du travail, chérie, les carreaux de l'évier à recoller. Rentrons. »

Finalement, je cède. Au moment où

nous arrivons devant l'escalier du métro, un petit homme brun, le teint hâlé, quitte la station et, de sa démarche saccadée, se dirige vers le boulevard Barbès. Cette taille, ces cheveux, cette physionomie, je ne les connais que trop. En deux bonds, je suis sur Orsetti. « Oh ! Jeannot. Quelle surprise ! »

Orsetti s'est figé. Un éclair de détresse traverse son œil noir.

« Monsieur Borniche !

— Eh oui ! Que fais-tu par ici, Jeannot ? »

Marlyse a appelé un taxi et ouvre la portière.

« À tout à l'heure, chéri. »

Tandis qu'elle continue seule sa promenade, le taxi nous emporte vers

mon bureau. Une fouille rapide, un appel à Victor pour lui dire d'apporter du linge et des vivres à son parent, un bulletin d'écrou, et Jeannot se retrouve au cachot sans qu'il ait prononcé dix paroles depuis notre rencontre. Je sais d'avance qu'il ne dira rien, sur rien. Je laisse au juge le soin de l'interroger et de le confronter avec ses accusateurs. Pour moi, la boucle est bouclée.

L'agression de Champigny est solutionnée malgré les dénégations de Buisson, malgré les mensonges de Loubier, malgré les pertes de mémoire de Labori, malgré les réticences de Grosjean. C'est Bolec, le premier, qui a lâché le morceau. Comme il le désirait,

il a rencontré sa femme, de temps en temps, et il m'en a gardé une émouvante reconnaissance. Joyeux, lui aussi, a craqué. La promesse de faire libérer sa maîtresse l'a décidé à mettre en cause ses complices. Il a formellement accusé Buisson d'être l'auteur des coups de feu sur Polledri, sur le bijoutier Baudet et sur les employés de la banque de Champigny. Buisson, qui proclame son innocence, se tape sur les cuisses :

« C'est de la folie ! Vous savez bien que mon arme n'a jamais tiré, monsieur Borniche. »

C'est vrai : le Colt que j'ai découvert dans sa chambre est vierge. L'identité judiciaire est formelle. Par contre, celui dont j'ai délesté Vérando lors de son

arrestation dans un tabac de la rue de Richelieu, a percuté les douilles retrouvées passage Landrieu à Paris, boulevard Jean-Jaurès à Boulogne, rue Jean-Jaurès à Champigny. Là aussi, l'identité est catégorique. Or Vérando, complice de l'assassinat de Polledri et de l'agression de Boulogne, n'était pas à Champigny. Cela m'a été confirmé par Joyeux et Bolec, et le Niçois n'a pas été reconnu par les victimes qui ont spontanément désigné Buisson comme l'homme au Colt. Deux hypothèses : ou bien Vérando a prêté son arme à Buisson, ou bien un échange inexplicable a eu lieu.

« Non, hurle Buisson, j'ai toujours eu sur moi le Colt que vous avez trouvé

dans ma chambre. Vérando ne m'a jamais prêté le sien. Je n'étais pas à Champigny. C'est Vérando qui a tué, comme il a abattu Polledri, comme il a descendu le bijoutier. »

Heureusement, la maîtresse de Joyeux, le plus simplement du monde, me fournit l'explication du mystère.

« Quand Buisson et Vérando venaient chez mon ami, ils avaient l'habitude de se délester de leurs armes qu'ils rangeaient dans le dernier tiroir de la commode. »

Peut-être y a-t-il eu un changement d'arme involontaire après l'affaire de Champigny ?

Quand je fais part de cette hypothèse à Buisson, il se met à rire nerveusement,

mais je me rends compte, à la lueur qui traverse son regard, que l'échange n'a nullement été involontaire. Sans s'en douter, Vérando est reparti de chez Joyeux avec l'arme compromettante.

Lorsque la cour d'assises de la Seine le condamne à la peine capitale, Buisson nie encore, farouchement, son rôle dans les affaires de sang qui lui sont reprochées.

Le doigt vengeur, il se tourne vers ses anciens amis.

« Canailles ! leur crie-t-il avant de disparaître. Vous ne l'emporterez pas avec vous. Vous venez de faire condamner un innocent. »

François Marcantoni, lui aussi, est tombé. Le commissaire Denis soupçonne

l'honorable commerçant de se livrer, à l'abri de son bar, à des activités qui n'ont rien à voir avec la limonade. Malgré ses protestations d'innocence, il est bouclé à la cellule 2.85, de la haute surveillance.

En cette nuit du 27 au 28 février 1956, Marcantoni ne trouve pas le sommeil. Il en est à son second paquet de cigarettes. La nuit est longue et froide.

Soudain, il prête l'oreille. Il lui semble que des pas se glissent dans le couloir, vers la cellule des condamnés à mort, celle qu'occupe Buisson depuis sa dernière comparution aux Assises. Il croit entendre des chuchotements, des froissements d'étoffe.

Il retient sa respiration. Avec le manche de sa cuiller, affûté sur le ciment de sa cellule, il réussit à soulever l'œilleton qui troue sa porte. Il reconnaît le visage long et brun de son compatriote, l'avocat Charles Carboni, le défenseur de Buisson que l'on vient chercher. C'est Buisson qui part sur le chemin de la Veuve.

Buisson, Marcantoni ne l'a vu qu'une fois, aux *Calanques*, avec Orsetti à qui il a, par la suite, reproché son inconscience lors d'une rencontre à la promenade. Buisson, il ne l'a revu qu'au cours d'un transfert au Palais, alors qu'ils partageaient le même fourgon. Il ne le connaissait pas. Pourtant, cet homme qui va mourir, le bouleverse.

À travers l'œilleton, Marcantoni aperçoit Buisson, déjà détaché des choses de la terre, étonnamment calme au milieu d'un groupe d'hommes blafards. Il le voit disparaître vers le greffe où l'on va échancrer sa chemise, remplir les formalités de levée d'écrou comme pour une libération, lui offrir le verre de rhum et la cigarette.

Quand il laisse retomber l'œilleton, François Marcantoni s'assied sur son lit, les poings sous le menton.

Six heures cinq. Émile Buisson serre la main de son avocat. Aussi tranquille que s'il partait pour une agression, il se retourne vers le bourreau :

« Je suis prêt, monsieur. Vous pouvez y aller. La société sera contente de

vous. »

Une planche bascule, un couperet tombe, un panier se referme sur un corps sans tête.

Monsieur Émile, comme on dit, a payé.

Presque à la même heure, à quelques centaines de mètres de là, dans une salle de l'hôpital de la Pitié, un homme pleure.

Annick, la femme de Mathieu Robillard, celle pour qui il est devenu un indicateur, celle pour laquelle il a encaissé de l'argent en récompense de sa délation pour mieux la soigner, agonise doucement.

La médecine s'est avérée

impuissante. Depuis trois semaines, Annick est à la Pitié, souriant faiblement à Mathieu qui ne la quitte pas.

Six heures dix. Mathieu Robillard ferme à jamais les yeux de son épouse.

Une fois encore, l'affaire Buisson m'a tenu éveillé toute la nuit. Pourtant, après une journée éreintante, j'avais espéré me reposer. Je faisais ma toilette lorsque le téléphone s'est mis à carillonner dans mon logement.

« Si c'est le Gros, je ne suis pas là », ai-je soufflé à Marlyse déjà couchée.

Marlyse a tendu son bras nu vers l'appareil, m'a glissé le combiné en le cachant du plat de la main.

« C'est maître Carboni, l'avocat.

Qu’est-ce qu’il te veut ? »

Tout de suite, j’ai réalisé. Avec Carboni, nous avions eu des mots lors de la comparution de Buisson aux Assises, surtout lorsque mon témoignage, pourtant objectif, avait été critiqué par la défense. Je prends l’appareil :

« C’est pour demain matin, me dit l’avocat. Je viens d’être avisé à l’instant. Avez-vous un message à lui transmettre ? »

Je reste un moment sans voix. Puis, dans le silence de la pièce, troué seulement par la respiration régulière de Marlyse, je murmure :

« Dites-lui adieu de ma part, maître. Je vous téléphonerai demain. »

Je repose doucement l'appareil et je regarde Marlyse qui me fixe intensément.

« Alors ?

— Alors, dis-je, c'était une canaille, Monsieur Émile, mais vois-tu, Marlyse, je crois vraiment, mais alors vraiment, que je ne suis plus fait pour ce métier ! »

FIN

ANNEXE

CE QU'ILS SONT DEVENUS

Émile BUISSON. Inhumé au cimetière de Thiais, quartier des condamnés à mort.

Jean-Baptiste BUISSON, dit *Le Nus*. N'a pu supporter les propos outrageants tenus sur son frère par un membre du Milieu, Michel Cardeur, qu'il a exécuté de deux balles de Colt le 24 décembre 1952. Arrêté à Juan-les-

Pins, le 3 avril 1953 par Roger Borniche. Condamné aux travaux forcés à perpétuité. Malade, vieilli, il attend à la centrale de Clairvaux la fin de ses soucis.

Henri BOLEC. Traumatisé par la lourde condamnation et par l'idée d'être séparé de sa femme, s'est laissé mourir le 3 août 1957 à l'hôpital de la prison de Fresnes.

Antoine BORGEOT. Promène sa nostalgie et ses cent trente kilos entre Boulogne-Billancourt, la rue de Lappe et la rue Gît-le-Cœur. Regrette l'époque où les « hommes étaient des hommes ».

Paul BRUTUS, DIT *le Bombé*. À bénéficié de la clémence des juges. Décédé à Paris, dans le dénuement le plus complet, le 13 octobre 1962.

Francis CAILLAUD. Condamné à mort. Après commutation puis réduction de sa peine à vingt années de travaux forcés, a bénéficié d'une libération conditionnelle. À retrouvé sa Bretagne natale où il travaille comme forgeron dans un bourg agricole.

Émile COURGIBET. Condamné le 24 avril 1953 à cinq ans de réclusion et dix ans d'interdiction de séjour par la cour d'assises de Troyes. Sur intervention de Roger Borniche auprès

du cabinet du garde des Sceaux, François Mitterrand, obtient une remise de peine. Regagne l'Amérique où il retrouve sa femme et une vie honnête le 31 mai 1954.

Roger DEKKER. Condamné à vingt ans de travaux forcés. S'est évadé de la centrale de Fontevrault le 15 juin 1955, après s'être emparé d'un uniforme de gardien et d'un mousqueton. Découvert quelques jours plus tard, terré dans un bois. Abattu par la gendarmerie.

Suzanne FOURREAU. Minée par le chagrin et la maladie, n'a survécu que de quelques années à son ancien amant, Roger Dekker. À laissé, 57, rue Bichat,

le souvenir d'une très brave fille.

René GIRIER, dit *René la Canne*. Ses évasions spectaculaires lui avaient donné le vedettariat. Après sa libération, a définitivement rompu avec le Milieu. Dirige en province un atelier de polissage sur métaux. Ses qualités professionnelles et son acharnement au travail stupéfient magistrats et policiers. Ses clients ignorent son vrai nom.

Pierre LABORI. Décédé à Paris le 18 novembre 1964, peu après sa sortie de prison.

Simon LOUBIER. À séjourné dans plusieurs centrales en raison de sa

condamnation aux travaux forcés à perpétuité. Doit prochainement être libéré.

François MARCANTONI. Continue à défrayer la chronique judiciaire. Le plus vieil inculpé de France.

Jean ORSETTI. Écœuré par la folie meurtrière de ses anciens amis, Abel Danos et Émile Buisson, a préféré se retirer en Corse. Hôtelier-restaurateur dans la région de Bonifacio.

Mathieu ROBILLARD, dit *le Nantais*. Après la mort de sa femme, a quitté la région parisienne pour Dunkerque en 1956. S'est engagé comme

docker. S’est embarqué en 1962 sur un cargo, destination Océanie. N’a plus donné signe de vie.

Jacques VÉRANDO, dit *le Niçois*. À bénéficié d’une libération conditionnelle et s’est retiré sur la Côte d’Azur. Semble avoir retrouvé une vie normale.

Composition réalisée par
COMPOFAC — PARIS.

IMPRIMÉ EN FRANCE PAR BRODARD ET TAUPIN
7, bd Romain-Rolland – Montrouge – Usine de La Flèche.

LE LIVRE DE POCHE – 22, avenue Pierre 1er de Serbie, Paris.
ISBN : 2–253–01149–5